



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

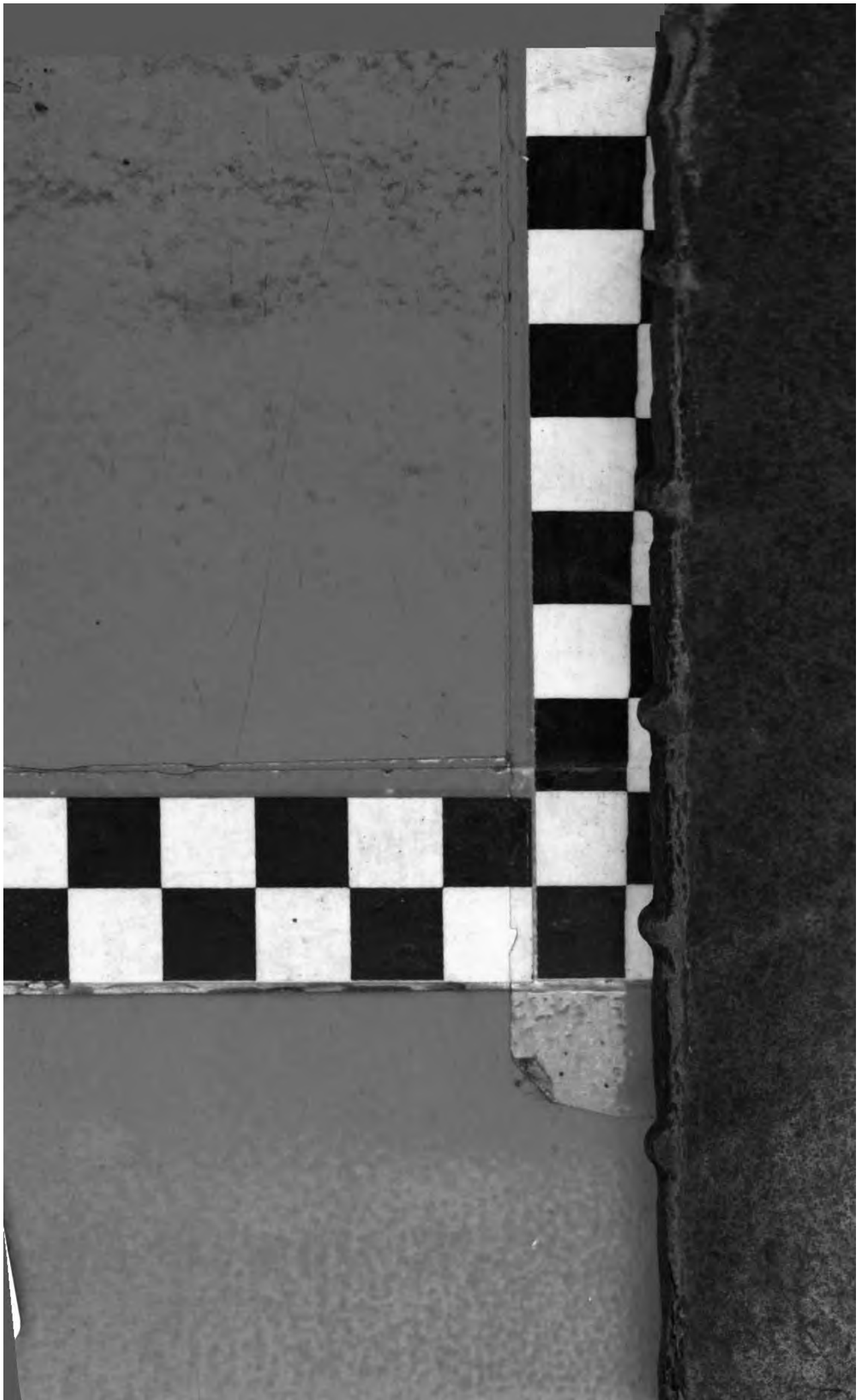


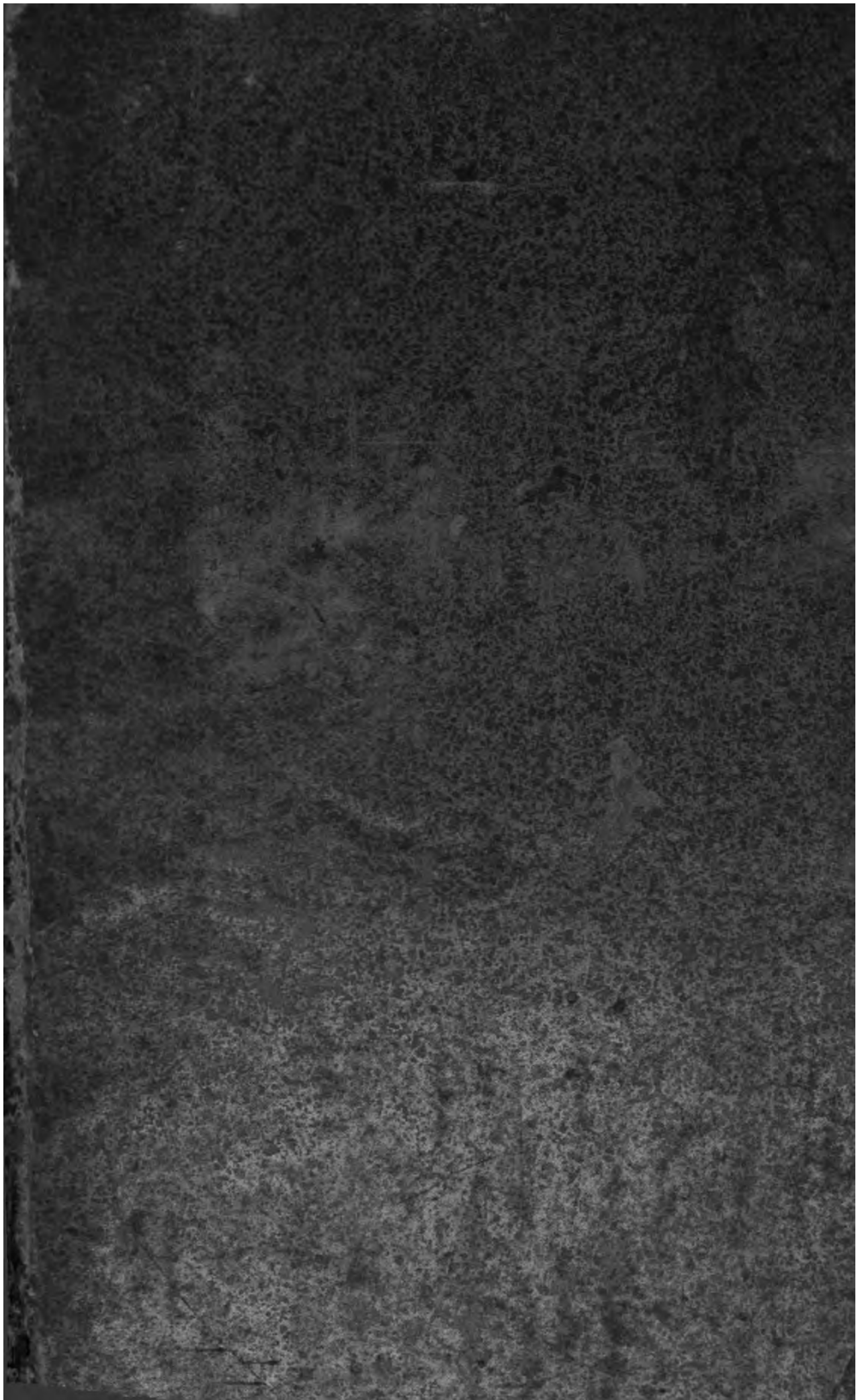
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.









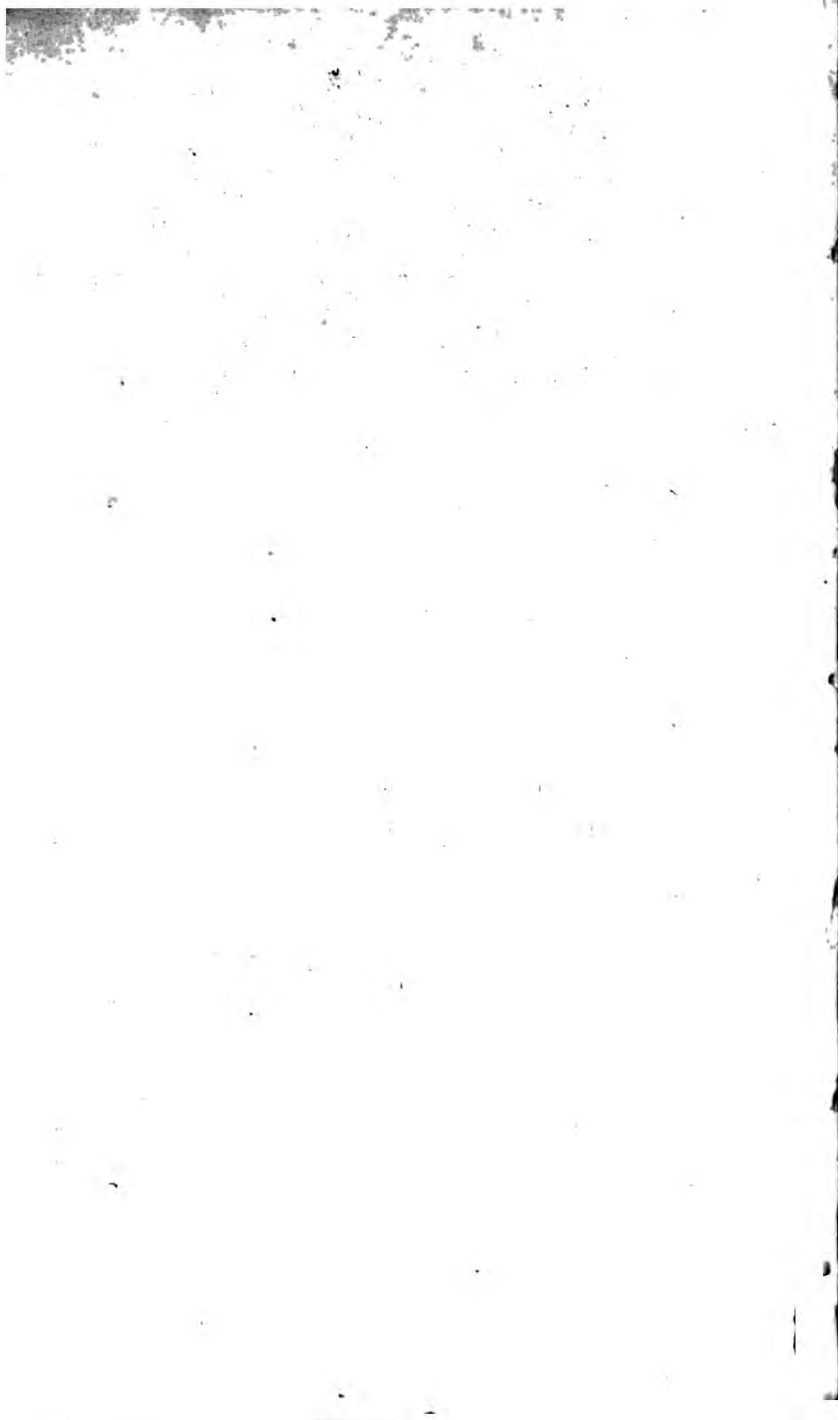




UNS. 168 i. 7



Hockham



LES CARACTERES
DE
THEOPHRASTE,

Traduits du Grec,

AVEC LES CARACTERES OU LES MOEURS

DE CE SIECLE

Par Mr. DE LA BRUYERE

de l'Academie Françoise.

AVEC LA CLEF EN MARGE.

divisé en trois Volumes,

NOUVELLE EDITION

Augmentée de la

D E F E N C E

de Mr. DE LA BRUYERE & de ses CARACTERES

Contre les Accufations & les Objections du

Mr. DE VIGNEUL-MARVILLE.

TOME TROISIEME.



A COLOGNE,
Chez JEAN DE LA PIERRE. 1713.



AVERTISSEMENT.

J'AUROIS au Public de grandes obligations, s'il vouloit me dispenser d'une Preface; je ne puis l'entreprendre sans lui donner raison de mon titre; & je ne sçaurois entrer dans ce détail qu'à ma confusion. Jusques ici on a tant vû de belles choses, qu'il n'est presque plus permis de rien admirer. Après les genies qui ont fait dans ce siècle l'ornement de la republique des Lettres, quelle temérité de vouloir paroître homme d'esprit! Je me suis attendu qu'on me blâmeroit d'ozer écrire sur certains sujets que les habiles ont, ce semble, épuisez; mais qu'on me pardonne la reflexion que je vais faire pour me justifier, moi qui en ai fait plusieurs à la gloire de ces Auteurs celebres. Serai-je plus temeraire d'avoir produit mes pensées après eux, qu'eux d'avoir produit les leurs après des gens qu'ils avoient été inimitables? Ce qui les justifie, peut également contribuër à ma justification. Autant qu'ils ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres, autant me crois-je au dessous de ces illustres Modernes; j'avoüerai même que la difference est plus grande: Un aveu si sincere fait mon apologie.

Je prevois que la delicatessè du Lecteur m'opposera une infinité de raisons que je ne me suis point deguisées. Il est hazardeux d'entreprendre d'écrire comme les PASCALS & les LA BRUYERES. Il est impossible d'attraper l'air de leur

A V E R T I S S E M E N T.

leur stile, leur élévation & leur netteté: A qui dit-on cela? plus j'ai lû leurs Ouvrages, plus je me suis défié de mes forces, il a falu l'autorité d'une personne connue & éclairée pour me fixer au titre que j'ai choisi. Sans la crainte d'effraier les lecteurs, je n'aurois pas manqué de l'illustrer encore du nom de Monsieur de S. Evremont, & du P. Rapin. La plûpart des applications que je fais, mes remarques sur Tacite, mon traité de la Comedie, quelques autres chapitres entrent assez dans leur maniere d'écrire. Je me louë trop, sans doute: au reste il n'est pas naturel que je me condamne; je voudrois seulement prevenir par d'honnêtes excuses le reproche qu'on me fera de m'être dit l'imitateur de ces grands esprits.

Pourquoi s'est on servi du titre de *Diversitez, d'Oeuvres mêlées.* &c. Je ne puis plus choisir, c'est ma faute d'être venu un peu tard, & de composer peut-être de trop bonne-heure: il faut malgré moi que je m'en tienne à celui que j'ai pris. Si l'on trouve que je pouvois mieux rencontrer, on m'obligeroit de m'en avertir. Je ne me pique point d'être habile homme, quoique j'aye ce qui fait les habiles gens, l'envie d'apprendre, & l'âge propre à tirer fruit des bons avis. Le Public indulgent doit seconder les efforts d'un Auteur qui écrit avec ces dispositions, & qui abandonne ses écrits à sa judicieuse critique.

A pro-

A V E R T I S S E M E N T.

A propos de critique, on trouvera dans le cours de mes reflexions quelques caracteres qui pourroient donner lieu aux malignes conjectures des esprits médifans, si je n'avertissois que les noms que j'y ai ajoûtez n'ont été que pour diversifier les pensées. Je suis de l'humeur de Mr. de Balzac qui n'aimoit point à parsemer ses Oeuvres de choses dont il auroit été obligé de se confesser. Qu'on ne m'appelle pas hypocrite, mes scrupules ont des bornes, je badine quelquefois. Quand je parle de la Religion, c'est avec respect; de la galanterie, avec reserve: je tâche enfin d'accommoder mon sujet à une reguliere bienséance.

Si le public veut que je lui sois entierement redevable, je le conjure de me donner ses lumieres, afin de rendre mon Ouvrage plus parfait, en cas qu'il ait le sort d'une autre Edition. Je n'ai garde d'attribuer aux sollicitations de mes amis l'empressement que j'ai eû de le mettre au jour. Au moins s'il n'est pas agréé, c'est à moi à qui il s'en faudra prendre, puisque véritablement je me flatai qu'il seroit recherché en faveur du titre qui me parut assez heureux.

A V I S

AVIS AU LECTEUR.

EN donnant cette Edition qu'on a tâché de rendre aussi correcte qu'il est possible, on se sent obligé d'avertir le public, que celle qu'on a faite de ce livre à Luxembourg sous le nom de Paris en 1700. est si remplie de fautes, qu'on l'a rendu inintelligible en divers endroits, & en d'autres on n'y trouve qu'un sens ridicule & impertinent. Voici quelques-unes de celles qu'on a remarquées en comparant cette édition contrefaite avec la véritable Edition de Paris.

Tom. I. pag. 108. l. 16. on a ômis *c'est* avant *ignorer.* 115. l. 14. *pieté* pour *pitié.* 116. l. 13. *l'on* pour *l'un.* 119. l. 24. après *graves* ômis *qui.* 128. l. 30. *par* au lieu de *pour.* 131. l. 1. *malice* au lieu de *milice.* 137. l. 5. *de* est de trop. 141. l. 17. *si* pour *ni.* 144. l. 11. on a ômis *si.* 147. l. 30. *greriroient* pour *gueriroient.* 150. l. 1. *coûte* pour *content.* 151. l. 22. *hypococondre* pour *hypocondre.* 165. l. 30. & pour *est.* 166. l. 11. *lui* pour *leur.* 179. l. 28. ômis à avant *où.* 180. l. 9. *dure* pour *dur.* là même, *peneble* au lieu de *penible.* 180. l. 30. *dure* pour *dur.* 182. l. 7. *amis* pour *ennemis.* 183. l. 9. *causoit* pour *consoit.* 184. l. 24. *dans* au lieu de *pur.* 185. l. 4. *haüter* pour *hauteur.* 190. l. 1. ômis *eux.* 196. l. 3. *aides* pour *aide.* 208. l. 4. *vent* pour *peut.* 211. l. dernière, *ous* pour *ou.* 212. l. 30. *n'a* pour *a.* 216. l. 25. *tous* pour *tout.* 220. l. 27. *soûtiennent* pour *se soûtiennent.* 223. l. 13. & pour *est.* 224. l. 21. *executer* pour *exercer.*

AVIS AU LECTEUR.

233. l. dernière, *un* pour *du*. 234. l. 1. *le* pour *de*. 236. l. 4. *faits* pour *fautes*. 244. l. 23. *destiné* pour *destinée*. 250. l. 5. *compagne* pour *campagne*. 265. l. 4. *emphrafe* pour *emphase*. là même l. 5. *servi* pour *fourni*. 266. l. 22. après elles ômis *le*. 272. l. 24. *peu* pour *peut*. 274. l. 8. *au premier* pour *aux premiers*. 285. l. 9. *l'applaudifent* pour *l'applaudissement*. 295. l. 27. *la* pour *le*. 296. l. 30. *paralexes* pour *paralaxes*. 298. l. 4. *cours* pour *discours*. 305. l. 1. *ou* pour *au*. 308. l. 13. *pracautionné* pour *précautionné*.

Fautes du 2. Tome.

p. 2. l. 11. *sœurs* pour *mœurs*. 7. l. 5. *ces* est de trop. 8. l. 15. *conformer* pour *confronter*. 13. l. 30. ômis *une* avant *fête*. 17. l. 15. ômis *ris* après *les*. là même l. 18. ômis *un* après *a*. 19. l. 13. *une* pour *un*. 19. l. 24. *premiere* pour *maniere*. 20. l. 26. *il se trouve* pour *il se tourne*. 23. l. dernière, *d'approver* pour *d'appriivoiser*. 34. l. 16. *en* pour *une*, 57. l. 5. *épales* pour *épaules*. 66. l. 26. *réprandre* pour *répandre*. 67. l. 2. *n'est ce pas* pour *n'est pas*. 77. l. 28. *saison* pour *raison*. 83. l. 20. *n'avoient* pour *n'avoient*. 89. l. 24. *paroît* pour *parle*. 90. l. 21. *une* pour *cette*. 106. l. 31. *oumrir* pour *mourir*. 110. l. 25. *retoure* pour *roture*. 121. l. 9. *par* au lieu de *pour*. 129. l. 19. *la* pour *le*. 131. l. 18. *l'argent* pour *l'argent*. 137. l. 3. *aime* pour *anime*. 167. l. 11. *fortune* pour *vertu*. 170. l. 19. *evez* pour *avez*. 171. l. dernière *avec* pour *avez*. 176. l. 17. *l'étretenez* pour *l'entretenez*.

AVIS AU LECTEUR.

194. l. 29. *se* pour *le*. 195. l. 14. *grands* pour *grand*. 209. l. 20. *semble* pour *semblent*. 211. l. 12. après *de* ômis *la*. 216. l. 12. *au* pour *ou*. 239. l. 21. *son* pour *sous*. 240. l. 13. *supplée* pour *suppléée*. 249. l. 8. *penegyrique* pour *panegyrique*. 252. l. 31. *commune* pour *commun*. 253. l. 23. *que* pour *point*. 259. l. 9. *tel* pour *tels*. 290. l. 1. *confirmation* pour *conformation*. 310. l. 6. ômis *de*. 315. l. 1. *court* pour *coure*. 326. l. 30. *ououons* pour *avouons*. 326. l. dernière *prêcha* pour *prêche*. 333. l. 30. *les* pour *la*. 335. l. 23. *assiege* pour *assiegée*.

Suite des Caracteres.

P. 12. l. 25. après *vie* ômis *on*. 50. l. 26. *font* pour *son*. 52. l. 19. *dilicates* pour *delicates*. 53. l. 8. ômis *son* après *est*. 55. l. 8. *perfides* pour *perfidies*. 61. l. 12. *fruit* pour *fruit*. 61. l. 29. *verité* pour *varieté*. 63. l. 22. *essiege* pour *assiege*. 68. l. 5. ômis *de* après *charmex*. 75. l. 8. *qui est de trop*. 80. l. 1. *gereux* pour *dangereux*. 81. l. 29. *devins* pour *divins*. 82. l. 4. *gagner* pour *regner*. 86. l. 3. *tems* pour *passetems*. 89. l. 24. *juga* pour *jugea*. 110. l. 1. *d'evoir* pour *d'avoir*. 110. l. 19. avant *tous* ômis *de*. 111. l. 2. *la* pour *sa*. 115. l. 4. *fort* pour *pen*. 120. l. 13. *il est injuste*, pour *est il juste*. 126. l. 2. *courage* pour *cocuage*. 133. l. 24. *crainte*, pour *contrainte*. 157. l. 6. *violeroit* pour *voileroit*. 244. l. 25. *fourdes* pour *fourbes*. Si on vouloit mettre toutes les autres fautes qu'on a remarquées, on feroit un errata deux fois plus grand que celui qu'on vient de lire. OU.



OUVRAGE . NOUVEAU

DANS LE GOÛT

DES CARACTERES

D E

THEOPHRASTE,

ET DES PENSEES

DE PASCAL

L'HOMME.



L'HOMME ne se peut définir au juste. Ce que j'en dirois aujourd'huy, demain ne lui ressembleroit pas, à moins que je ne l'appellasse le plus variable de tous les êtres, la plus inconstante de toutes les créatures.

A

Ob.

Objet infortuné de l'indignation du Ciel , né avec des inclinations terrestres , exposé à des miseres sans nombre ; toujourns prêt à tomber , dangereux ennemi de lui même ; insensible aux attraits de la verité , détournant ses yeux du bien , ayant un cœur qui se contredit perpetuellement ; incertain dans ses demarches , constant dans le mal , chancelant dans ses pieuses résolutions , consommé dans le crime , défectueux dans ses justices ; voila une legere ébauche de l'Homme.

¶ Je dirois plutôt ce que l'Homme devoit être , que ce qu'il est véritablement ; de même qu'on dit mieux ce que Dieu n'est pas que ce qu'il est. Dans Dieu l'infinité de vertus , dans l'Homme l'infinité de foibleesses réduisent à l'impuissance de parler affirmativement.

Cette infinité de part & d'autre , fait que Dieu est une énigme que l'homme ne sçauroit comprendre , & l'homme un mystere que Dieu seul peut développer.

¶ A considerer l'Homme du côté des perfections que le Ciel lui a données , en quoy ne l'emporte-t-il pas sur les autres créatures ? A considerer les miseres que le peché a laissées à l'Homme , quel être ne lui est pas préférable ?

¶ Dans l'Homme tout est borné , si on le regarde par rapport à Dieu : Dans
l'Hom-

l'Homme tout est infini , si on le compare aux autres créatures incapables de mériter la grace.

Dieu en créant l'Homme a prétendu le faire à son image ; le peché a tellement défiguré la créature , qu'on ne reconnoit plus qu'un Dieu pur a été son modele & son auteur.

¶ Nous vantons l'excellence de l'esprit de l'Homme , la profondeur de ses connoissances , la fidelité de sa memoire , le nombre de ses talens ; tout cela ne mérite pas moins que nôtre admiration : mais cela le condamne s'il ne consacre ses talens à un saint usage , s'il ne se remplit de la connoissance de son Créateur , & qu'il ne se souviene de cette éternité ou il doit viser.

¶ Quel est le fondement de ton orgueil , Homme superbe ? De quelque côté que je te regarde , dans la grandeur , dans l'élevation , pourvû d'une belle ame , d'un cœur genereux , d'un esprit sublime , orné des perfections du corps je te trouve toujours Homme , c'est-à-dire mortel , créature impuissante , portée à l'erreur , esclave de ses passions. Grand sujet de t'humilier ! Tu ne te consideres que par des endroits favorables à la vanité , cesse un moment d'avoir ces yeux de complaisance ; considere-toy , si tu peux , dans ta juste

4 SUITE DES CARACTERES

étenduë: surpris le premier d'un tel orgüeil
endépit de tes foibleſſes, honteux d'avoir tant
de ſuperbe avec tant de raiſons de t'abaiffer,
tu diras comme le Sage, *Mauvaiſe preſomtion
d'où viens tu?*

L'orgüeil de l'Homme naît de ſa corrup-
tion: comme ces infectes qui ne s'engendent
que de la pourriture.

¶ Par quelque endroit qu'on regarde
l'Homme, on le trouvera environné de foi-
bleſſes. Son eſprit eſt aſſujetti à mille penſées
qui le troublent; il ne voit la verité qu'à de-
mi; il ſe gliffe dans ſes connoiſſances une in-
finité d'incertitudes, il s'y mêle quantité
d'erreurs qu'il n'entrevoit point, cent obſcu-
ritez qu'il ne ſçauroit développer; il échape à
ſa volonté de mauvais deſirs; ſon cœur eſt
tiranniſé par les paſſions, ſa raiſon n'a que de
foibles lueurs; ſon corps qui ſe corrompt tous
les jours apesantit ſon ame, & le rend preſque
incapable du bien.

¶ Les Hommes ne connoiſſent ny leurs foi-
bleſſes ny leur excellence. S'ils étoient perſua-
dez de leur grandeur, ils ne s'abaifferoient pas
juſqu'à la recherche des créatures; s'ils étoient
convaincus de leur impuiſſance, ils ne ſe re-
volteroient pas contre Dieu.

La plus grande force d'eſprit n'eſt pas
exempte de foibleſſe: Le Sage tout ſage
qu'il eſt, a quelque reproche à ſe faire
du

DE THEOPHRASTE.

du côté de sa fragilité ; nous sommes Hommes ; & malgré nous-même nous le paroifons.

L'Homme accuse sa foiblesse pour excuser ses défauts ; vain pretexte que celui-là. Suffit-il de se reconnoître foible ? Dans les Loix, dans la Morale, dans l'Evangile ne devons-nous pas puiser la force qui nous manque ?

Il est si vrai que nous avons tous les mêmes foibles, que nous nous reconnoissons dans le portrait de ceux qui nous ressemblent le moins.

Contradiction étrange qui se trouve dans l'Homme, il ne peut rien, tout lui est possible. Dénouons cette contrariété. Nôtre esprit pénétrant imagine sans cesse, l'adresse de nôtre main laborieuse secondant heureusement les efforts de nôtre vive imagination, tout nous est facile. Nous faisons prendre un autre cours aux fleuves ; nous bâtissons des Villes dans les deserts ; nous changeons à nôtre gré la face des Provinces ; nous forçons la terre de nous donner ses trésors, la mer de nous enrichir, tous les élemens de nous servir ; voila ce que peut l'Homme.

Ajoutons qu'il y a bien plus de choses qui lui sont impossibles. Il ne peut vaincre ses caprices, ny dompter ses passions ; il ne peut fixer son esprit à la recherche de

6 SUITE DES CARACTERES

la verité, ny son cœur à l'amour du bien; il ne peut fuir ce qui lui est dangereux, ny embrasser ce qui lui est salutaire; il ne peut souffrir le mal, ny repousser les maladies; il ne peut se souffrir lui même, ny se combattre; il ne peut se satisfaire de peu, ny se contenter de beaucoup: Voilà ce qui est impossible à l'Homme. Il peut tout, & si il ne peut rien; il ne peut rien & si il peut tout! Son impuissance est generale, son pouvoir est limité, son pouvoir est infini, son impuissance a des bornes: ce qu'il peut faire prevaut à ce qui lui est impossible, ce qui lui est impossible l'emporte sur ce qu'il peut faire. Je sens bien qu'icy je me contredis; mais ma contradiction doit servir de preuve à celle que j'assure être dans l'Homme.

Autre contrariété qui se trouve dans l'esprit de l'Homme: il ne sçauroit accorder ses sentimens. Quand il craint, il s'étonne de ce qu'il eseroit; s'il espere, il traite ses premieres craintes de frivoles; il se défie des joyes qu'il a, & murmure des chagrins qu'il ressent. Ses reflexions presentes condamnent celles qui peu auparavant l'ont occupé. ¶ L'Homme a en partage une raison qui le porte au bien; heureux s'il n'avoit point de cœur qui l'entraînât vers le mal; rarement les sentimens de l'un sont-ils les sentimens de l'autre. La raison veut maîtriser le cœur, le cœur à son tour veut don-

donner la loy à la raison : qui des deux sera vainqueur ? Le bon party est toujours le plus abandonné ; c'est donc la raison qui a le dessous.

En quelque lieu qu'on aille , on porte , *helas* , ce cœur facile à corrompre , s'il n'est déjà corrompu. Aisé qu'il est à être ébranlé , un mot suffit , une parole , un regard , c'en est déjà trop ; il succombe à ces tentations naissantes.

¶ Les Hommes ont toujours à combattre. Vainqueurs d'une passion , une autre s'éleve qu'il faut réprimer , celle-cy détruite , il en naîtra plusieurs dont la défaite demandera de nouveaux efforts. Ce monde n'est point un séjour de paix : La cupidité affoiblie , l'ambition se revolte , l'ambition terrassée l'avarice prend sa place. Toute nôtre vie n'est pas suffisante pour faire la guerre à nos ennemis.

¶ La vertu de la moderation est inconnue à l'Homme , il porte toutes choses à un excès déraisonnable. Il y a dans ses joyes de la dissipation , de l'abattement dans ses tristesses. S'il desire , il est inquiet ; s'il perd , il se trouble ; s'il est grand , il est superbe.

¶ L'inconstance est l'appanage de la condition humaine. Tantôt nous craignons le mal , tantôt nous nous y endurcissons ; un moment nous voit sages , un autre nous

voit coupables. Il se peut faire qu'il y ait, des hommes en qui ces revolutions ne soient rien moins que l'effet d'un cœur corrompu ; tout au plus les pourroit-on attribuer à cette inclination naturelle qu'ils ont de changer ; en sont-ils plus excusables ?

Courir du mal au bien , de la vertu au vice ; du crime revenir à la sagesse ; de la sagesse retourner au desordre, faisons nous autre chose ; Nôtre vie n'est-elle pas un veritable flux & reflux ?

¶ Point de règle seure parmi les Hommes, point de jugement stable, point d'opinion certaine. Ce qui passe aujourd'hui pour crime , sera demain réputé mérite ; ce qui a maintenant la certitude de la verité, sera tantôt regardé comme une erreur. La vertu n'est-elle pas toujours la même ? change-t-elle selon les differens genies ? Incorruptible qu'elle est, elle ne suit point le goût de la corruption humaine. Corrompus que nous sommes, nous prétendons l'assujettir au gré de nos fantaisies.

¶ L'Homme canonise toutes ses volontez. Il croit que son ardeur à souhaiter une chose est la marque de sa droiture. De-là ces préjugés , ces entêtemens dont on ne veut point démordre, de-là cette obstination à suivre un dessein juste ou injuste, c'est ce qu'on n'examine plus.

Grand

DE THEOPHRASTE.

Grand sujet d'erreur! On croit ne se pas tromper parce qu'on employe la Religion même pour se seduire. Où l'on ne voit pas un mal apparent, on n'en soupçonne aucun; on se persuade que tout ce qu'on fait est bien, à cause qu'on voudroit qu'il le fût, il n'en cou-teroit pas davantage.

Falloit-il quel'Homme eût une volonté, & l'avoir si contraire à celle de son Créateur? Dieu veut que nous soyons saints & parfaits comme lui; les hommes voudroient que Dieu fust le coadjuteur de leurs crimes, qu'il les aprouvât afin de les commettre plus hardiment.

¶ L'un étudie les langues, l'autre veut devenir Naturaliste; celui-cy s'applique à la geometrie, celui-là passe sa vie à apprendre la carte; personne ne donne un moment à s'étudier soy-meme, à se connoître, cette indifferance est sans excuse.

Se connoître soy-même, c'est de toutes les sciences la plus étendue, la plus importante, & la moins pratiquée. La Philosophie a des connoissances bornées; la Theologie n'est pas impénétrable; les misteres de la grace & de la prédestination se peuvent éclaircir, mais le cœur de l'homme est un abîme, qu'il est mal-aisé, je pourrois dire impossible, d'approfondir.

Il est aussi difficile à l'homme de se connoître, qu'aux anges de connoître leur

createur. Dieu dans ses perfections, l'homme dans ses deffauts sont également infinis. L'impuissance où nous sommes de parvenir à cette connoissance parfaite de nous-mêmes, n'excusera point nôtre negligence. Etudions-nous long-temps, sondons-nous à tout moment : si le travail est long souvenons nous qu'il est nécessaire.

Travaillons tant qu'il nous-plaira à nous connoître, il échapera toujours quelque chose aux recherches les plus exactes; on ne sçauroit tellement creuser son cœur qu'il n'y ait un certain reste qui nous demeure inconnu; que sera-ce, si nous en negligons le soin ?

Comment voudrions-nous connoître les autres, nous ne nous connoissons point nous-mêmes. Si nous entreprenons de nous deguifer, il est sans doute qu'ils se deguifent encore davantage.

¶ Dans quelque situation qu'on mette l'homme, je défie qu'on trouve le secret de le rendre content. Si d'une vie commune vous le faites passer à un état élevé, il regrettera la perte de sa liberté : si de cet état heureux en apparence vous le rappelez à son premier genre de vie, il se plaindra de vôtre injustice. Glorieuse & fatale condition tout ensemble ! Glorieuse en ce que la grandeur de l'homme est telle, que supérieur à toutes choses, la possession d'un être

être suprême , peut seule remplir les vastes desirs de son cœur ; fatale en ce que le feu de sa cupidité ne s'éteint jamais. Il soupire après ce qu'il ne possède pas , regarde avec envie la félicité d'autrui , est inquiet de la sienne propre , s'applique à en acquérir une plus parfaite ; mais chercher de véritables bonheurs parmi les créatures , c'est demander des fruits de bénédiction à une terre maudite , c'est vouloir trouver Dieu dans le sein de la corruption.

Si l'homme pouvoit être heureux dans ce monde , en vain en attendroit-il un autre. Comme les bonheurs de l'autre vie sont les seuls accomplis , il n'est pas juste de nous plaindre qu'en celle-cy , il n'y en ait point de cette nature.

Parmi les hommes il ne s'en trouve point d'heureux : sçait-on pourquoi ? Nous estimons trop les choses dont nôtre ambition se voit à regret frustrée ; nous n'estimons pas assez celles dont la jouissance nous est accordée.

Le desir grossit dans nôtre esprit les objets ; la valeur en disparoit à nos yeux , sitôt que la possession nous permet de les regarder de près.

On fait dépendre son bonheur de tant de choses , qu'on se ferme l'entrée du repos. Qui est-ce qui se contente d'une réputation

médiocre , d'une fortune modérée? Il n'y a pourtant que cette voie qui conduise à la félicité.

Nous nous trompons de croire dans nos malheurs, qu'un peu plus de santé, un peu plus de bien, un peu plus de nom nous rendroit heureux. A qui est-ce que la jouïssance d'une fortune commode, la possession d'un grand nom, l'exemption de toutes sortes de maladies tiennent lieu de bonheur? Ah que l'Homme ne se contente pas ainsi!

¶ L'Homme est à plaindre de tant souhaiter le repos, de ne travailler que pour le repos, & de ne pouvoir enfin vivre dans le repos. On regrette l'embarras où plongent les affaires, on aspire à une vie tranquille; a-t-on la liberté d'en goûter les douceurs, elles paroissent insipides; on se trouve malheureux d'être sans occupation, incapable qu'on est de se supporter alors, on se replonge dans le trouble, quelle bizarrerie, quelle inégalité!

Nous prenons le chemin des travaux, de l'embarras, de l'agitation pour arriver au repos; toute la vie on se remüe, on se travaille, qu'envisage-t-on? Le repos. Pourquoi difere-t-on à se le procurer?

¶ Combien avons-nous de temps à être sur la terre? mille années de vie nous font-elles promises? Un Ange exprés venu du Ciel nous a-t-il rassurés contre les craintes d'une

d'une mort prochaine? Quand nous serions immortels, nous ne nous y prendrions pas autrement pour remplir les besoins de plusieurs siècles.

D'une manière ou d'une autre nous nous abusons; car ou nous croyons que ce monde ne finira jamais pour nous, ou nous rénonçons à l'attente d'une autre vie. Ces peines que nous nous donnons, n'expriment-elles pas l'attache que nous avons aux choses présentes, & l'indifférence dans laquelle nous sommes à l'égard des futures?

Si la foi ne me l'enseignoit, je ne croirois pas que tous les hommes fussent destinez à l'immortalité; j'en vois beaucoup qui vivent comme s'ils n'en esperoient point.

¶ Il n'y a point de momens que l'Homme n'ait sujet de regretter. Il doit craindre l'avenir, déplorer le passé, se défier du présent. L'avenir, qui n'est pas dans son pouvoir, lui prépare peut-être de grands malheurs. S'il considère le passé, quel trouble dans son esprit! Les crimes dont sa jeunesse a été remplie, doivent lui arracher des repentirs violens; sa négligence en pratiquant quelque petit bien lui doit être un éternel sujet de confusion. Sans cesse exposé à céder aux attaques de ses passions, le présent est pour lui un temps des plus à craindre. Tous les momens qui s'en écoulent avec une prodigieuse vitesse, l'ont

peut-être vû tomber sans esperance de se relever pendant le cours de ceux qui les vont suivre.

Nous n'avons que le present en nôtre disposition, & c'est ce temps que nous nous laissons ravir. Nous anticipons l'avenir, quelque certains que nous soyons de son incertitude, les siecles futurs sont les objets de nos desirs, nous approchons dans nôtre idée ces années encore si éloignées; arrivent-elles enfin, nous prevenons les suivantes par nôtre impatience; de sorte que l'homme ne s'estime jamais heureux, il fait seulement ses efforts pour l'être, & se borne à esperer de le devenir.

De cét avenir qu'on envisage de loin, on se contente de prendre quelques années, sans penser à ces années éternelles qui rendent l'avenir redoutable. Dans dix ans ma fortune sera faite, dit le mondain intéressé. Que n'ai je vingt années de plus, s'écrie le Scavant, je ferois le premier de mon art! Chacun tient ce langage, & personne ne dit, Peut-être qu'avant peu il sera décidé de mon éternité; la mort qui me ravira promptement ce que je possède, me fera connoître que je contoïs sur des jours qui n'étoient pas à moy.

¶ Si l'Homme faisoit un bon usage de la vie je lui pardonnerois de se plaindre de la nature qui a rigoureusement borné ses
jours

jours, pendant qu'elle a accordé à quelques animaux une vie très-longue. Si elle nous l'avoit donnée, en ferions-nous plus sages: & plutôt détrompez du monde? N'aurions nous pas toujours les mêmes esperances de nous corriger quelques heures avant la mort.

Une vie plus longue ne feroit que rendre les routes du vice plus spacieuses. Le libertin y ayant marché long-temps reconnoit ses égaremens bien tard, & n'en auroit que plus de chemin à faire pour devenir sage.

Au lieu de prendre la nature à partie, qu'on se blâme soy-même de ce que la vie étant si courte, on fait tant d'efforts pour la rendre criminelle.

Se plaindre que la vie dure peu c'est ne pas parler le langage de son cœur. Il n'en est point qui ne la trouve trop longue, puisqu'on tâche de remplir par le plaisir une infinité de momens qui y causent de l'ennui.

Qui croira t-on, ou de ceux qui disent qu'elle dure trop, ou de ceux qui se plaignent qu'elle ne dure pas assez. Les premiers envisagent l'avenir qui s'approche avec lenteur, les derniers considerent le passé qui a fui avec rapidité, tous se laissent échapper le present.

¶ Certainement la vie est courte, si l'on examine combien il faudroit de temps pour
se

se rendre parfait aux yeux de celui qui nous en demandera compte ; mais elle est assez longue , si l'on en ménage chrétiennement toutes les années.

La vie est courte pour ceux qui sont dans les joies du monde ; elle ne paroît longue qu'à ceux qui languissent dans l'affliction. Job se plaint de vivre long-temps , & Salomon croit peut-être mourir trop jeune.

L'Homme par des vœux réitérés conjure le Ciel de prolonger ses jours ; si sa condition devenoit telle qu'il fust condamné à vivre plusieurs siècles , il en feroit de plus ardens pour être exempt des incommoditez d'une vieillesse infirme.

¶ La vie est trop courte , s'écrioit un grand Roi , en considérant les beautez de son Palais. Par cette seule reflexion , ou il se corrigeoit , ou il prevenoit les desirs de son cœur. L'ambition des hommes est trop grande en effet , ses entreprises trop vagues pour les executer en aussi peu de temps.

Si nous avons assez de temps pour travailler à l'éternité , d'où vient disons-nous que la vie est courte ? Pourquoi d'ailleurs tant de projets , tant de desseins , tant d'attache à la terre , si nous sommes convaincus que nôtre séjour n'y sera que de très-petite durée ?

¶ MECENAS ne se soucioit pas d'être
laid

laid , bossu , estropié , pourvû qu'il vécût. Nous avons tous une aussi forte attache à la vie , nous y en avons la pluspart une plus criminelle. Nous perdrons volontiers avec les qualitez du corps , la science , la vertu , si de-là dépendoit la prolongation de quelques jours de vie.

La mer commence à peine à soulever ses flots , que le plus avare Marchand décharge son vaisseau , afin de se sauver du naufrage ; on a beau dire , on tient plus à la vie qu'aux richesses.

On demandoit un jour à un Philosophe ce que c'étoit que la vie , *Vous me voyez* , répondit-il , *vous ne me voyez plus*. Comparée à celle qui la doit suivre , il n'est que trop vrai qu'on ne fait que paroître & passer dans le monde. On nous y voit , on ne nous y voit plus. Nous n'y paroissions pas , nous y avons paru , car tout a fui , tout a passé , & le present se derobe à nous.

¶ Dans la jeunesse on se promet de longues années de vie , dans l'âge avancé on s'en promet quelques unes : je vivrai peut-être encore un an , dit ce languissant vieillard , & c'est toujours la même esperance. On trouve donc ses jours finis , quand on est le plus occupé du soin de les prolonger.

¶ Jusqu'ici nous avons vécu ou pour le
Prin-

Prince ou pour nos amis, ou pour une maîtresse ou pour la fortune. Quand commencerons-nous à vivre pour nous? Quand vivrons-nous pour Dieu?

¶ En vain déclame-t-on contre la corruption des siècles; tant que l'homme vit il est impossible de le détromper. La mort seule est capable de lui arracher le bandeau qui l'a veugle. Jusques-là son erreur lui plaît, la vérité le choque; il se fait des idées de bonheur de ce qu'il ne possède pas, ambitionne les grandeurs, languit dans le repos, ou s'attache à des travaux inutiles, la dernière heure le surprend dans ses occupations chimeriques, il avoue qu'il s'est trompé.

Quelle est la première parole des mourans? Le jeune débauché, l'inique magistrat, la femme mondaine, le courtisan ambitieux, s'écrient tous d'une même voix, *Nous nous sommes égarés du chemin de la vérité.* Qu'on est malheureux de n'ouvrir les yeux qu'au moment que la mort va les fermer pour toujours!

¶ La mort qui nous fait voir le néant des créatures que nous avons aimées, nous dévoile la grandeur du Dieu que nous avons méprisé.

La mort découvre aux hommes les vanitez du monde, elle ne les en détache pas pour cela. Nos passions se reveillent à ce fa-

fatal instant, le cœur soupire ardemment après ces objets qui vont lui être enlevés. Le vindicatif meurt sans pardonner, le riche meurt sans éclaircir ses acquisitions, l'hipocrite meurt dans son endurcissement.

¶ Nous regardons la mort des autres comme un malheur qui leur est arrivé, au lieu que nous la devrions regarder comme un avertissement de celle qui nous menace. Les plus scelerats ne peuvent s'empêcher de s'écrier, Tout passe, tout va à sa fin; songent-ils qu'eux-mêmes passeront, & que leur fin ne sera pas moins précipitée ?

Quel sera alors le desespoir de ceux dont les connoissances se sont bornées à des pensées stériles de la mort ? Ils verront l'inutilité de leur science, la folie de leurs speculations, & n'apprendront qu'à la mort comment ils devoient vivre, eux qui auroient dû apprendre toute leur vie comment il falloit mourir.

¶ Tout perit pour un homme qui meurt, le monde finit à son égard.

¶ D'un moment dépend l'éternité, & ce moment est peut-être attaché à la reflexion que je vais faire.

Il vient une nuit où personne ne peut travailler. Les projets de conversion pour être formés trop tard, ne s'exécutent point : les gemissemens d'une ame faussement contrite ne sont plus écoutés. On ne peut in-

voquer Dieu, ou on s'y adresse en vain; on ne fait pas penitence, ou on ne la fait qu'à demi: on desire la vertu sans trop détester le mal, on s'efforce lentement de quitter le vice sans pouvoir embrasser efficacement la piété; on est enfin dans l'impuissance de travailler à son salut, ou dans la malheureuse nécessité de ny travailler qu'imparfaitement.

LA RELIGION.

IL y a deux sortes de personnes qui pensent différemment de la Religion. Les uns s'en font une idée si naturelle, qu'ils imputent à superstition ce qui passe la portée de leurs raisonnemens. Ces gens sont proprement sans Religion, ils ne croient pas, ils ne veulent pas croire: résolus d'opposer une incredulité opiniâtre à tout ce qu'on pourroit employer pour les convaincre, ils verroient des prodiges & des miracles qu'ils n'en feroient pas ébranlez.

Les autres entraînez par leur foiblesse ne méprisent les choses saintes qu'à cause qu'ils les voyent méprisées par ceux qu'on nomme esprits forts. Le libertin se croit bien appuyé, quand il peut s'autoriser du mauvais exemple; il se permet le mal que font ceux-là impunément.

¶ Si

¶ Si l'homme pouvoit comprendre ce qu'il voit, je lui pardonnerois de douter de ce qu'il ne voit pas. Mais la moindre chose est un abîme d'obscurité, où sa raison se perd. Nous sommes témoins d'une infinité de merveilles que nous ne pouvons approfondir; le soleil en nous prêtant sa lumière, tempere l'ardeur de ses rayons, la terre nous donne des fruits en abondance, & pourvoit à nos besoins. La mer appaise ses flots pour nous ouvrir un seur passage dans les pais étrangers; l'air excite les vents en nôtre faveur; le Ciel fait tomber ses pluies; qu'avons-nous à répondre? aucun mortel a-t-il jusques-ici compris la cause de cette réguliere succession des jours & des nuits, l'orgine du flux & reflux? Tout cela arreste le cours de nos reflexions.

Incapables de connoistre ces choses, nous voulons sonder les jugemens de Dieu nous lui demandons compte de sa conduite, nous rendons sa sagesse responsable de nos doutes,

¶ L'Homme a grand tort de croire impossible tout ce qui ne sort pas de ses impuissantes mains; ne lui suffit-il pas de sçavoir que rien ne peut résister à la voix de l'Eternel, & que celui dont les moindres ouvrages sont de chefs-d'œuvres, a bien pu les produire sans s'obliger de les faire connoistre?

Dieu

Dieu pour ménager nôtre foiblesse nous a rendus incomprehensibles à nous mêmes, afin que nous ne fissions pas un sujet de murmure de ne le point comprendre. L'Homme incrédule n'en juge pas de la sorte. La voix des Prophetes, l'aveugle docilité des humbles, le langage éloquent des miracles ne le convainquent point.

Que faut-il davantage ? Dieu descendra t'il sur la terre pour vaincre nôtre obstination ? En cela nos desseins sont prevenus, & nôtre foi n'en est pas plus grande. Un Dieu Homme, un Dieu crucifié, un Dieu mort ; voilà les mysteres de nôtre foy, & si je l'ose dire, les objets de nôtre incrédulité.

¶ Le Philosophe qui croit que la raison est la borne de toutes choses, balance à faire à Dieu un sacrifice de la sienne. Il voudroit ou qu'il n'eût point fait tant de miracles, ou qu'en les operant il lui en eût développé les causes secretes : Il voudroit dans la Providence un pouvoir plus resserré, ou dans sa raison une pénétration plus étendue.

Le Chrétien plus soumis, adore & ce qu'il comprend, & ce qu'il ne comprend pas. Il sçait que cette vie est le lieu des tenebres, que dans l'autre seulement les voiles seront brisez, les ombres dissipées, la verité plus éclatante.

¶ L'impie est un homme qui fait gloire de

de vivre sans religion ; Parlez lui de Dieu , il vous écoute froidement ; l'Eglise est son rendez-vous ordinaire , il y cause , il y rit , il y fait ce qu'à peine permettroit-on dans une assemblée où la licence ne seroit point defenduë. Aussi peu touché de respect à la veuë de celui qu'on y adore , que s'il étoit honteux de s'humilier en sa presence , il incline foiblement la tête , & ne met en terre qu'un genou. Jamais on ne l'entend parler qu'il ne jure , qu'il ne raille des choses saintes , qu'il ne blaspheme ce qu'il ignore. Les jours de feste sont ceux où il prend plaisir de lier d'infames parties de débauche ; il rougiroit qu'on le vît dans les Temples , glorieux de rechercher avec plusieurs impies de son caractere , un lieu propre à débiter ses inventions diaboliques.

¶ L'esprit fort est plus qu'impie ; il n'a point de religion : moins grossier que le libertin , on le souffre plus volontiers , on l'écoute même attentivement ; par ses adroites , mais pernicieuses railleries il déchire sans se faire tort. La piété , les ceremonies , les reliques , les mysteres sont pour lui des matieres de plaisanterie : il attribuë tout au cours de la nature , & le cours de la nature qu'il devroit ce semble attribuer à quelque être indépendant , il l'attribuë au hazard , au destin , à une certaine necessité dont il ne veut point admettre d'origine.

Ce-

Celui-là passe dans son esprit pour foible qui croit l'ame immortelle. Ce que la foy nous assure il le revoque en doute, donne à la Religion le nom d'une sagesse politique; si vous prétendez le confondre par l'autorité des Saintes Ecritures, son principe est de ne les point reconnoître.

Ces Prophetes, dit-il, ces Apôtres étoient des gens comme nous; doit-on plus s'en rapporter à eux, qu'à mille autres qui ont pensé différemment de la Religion? Ici libertin, je vous arrête: Non, ils n'étoient pas des hommes comme nous. Ils avoient un cœur soumis, un esprit éclairé, une conscience nette. Vous êtes dans les tenebres, vous jugez par prévention, vous aimez vôtre égarement, la difference est très grande.

Dans le langage de ces prétendus esprits forts, qui sont, à les bien définir, d'honnêtes Athées, y a-t-il de la bonne foy? pour le dire au juste, je voudrois être témoin de leurs sentimens à l'heure de la mort. S'ils ne croient pas une Religion, pourquoy ont-ils recours aux Sacremens? S'ils pensent que l'ame meurt avec le corps, pourquoy tremblent-ils, pourquoy invoquent-ils un Dieu, que jamais ils n'avoüerent?

¶ Les plus embarrassez quand il faut mourir, sont ceux qui dans le temps d'une santé vigoureuse se firent ainsi des motifs
d'in-

d'incrédulité. Vous n'en voyez point qui ne fremissent aux menaces de la mort. A tout hazard, dit l'Athée dans son desespoir, s'il y a un Dieu je serai damné : s'il n'y en a point, il y aura bien des fots : mais cet esprit fort ne considere pas qu'il sera plus sot que personne.

¶ Ecoutez, je vous prie, un autre raisonnement de cet esprit fort. Vous homme vertueux, vous croyez un Dieu, parce que vous attendez la recompense de vos bonnes œuvres, vôtre jugement est intéressé, je le refuse. D'où vient, répondrai-je à cet impie, me déterminerois-je plutôt en faveur du vôtre ? Vous ne croyez pas un Dieu, parce que vous apprehendez le châtement de vos crimes, n'est-il pas plus juste que je m'en rapporte à cet homme de bien ?

Si l'Athée & tous ceux qui combattent la Religion, vivoient moralement bien, & qu'ils ne tombassent pas dans les déreglemens dont la seule bienfaisance nous éloigne, peut-être les excuserois-je, quoy qu'au fond toujours inexcusables; en voit-on qui n'ayent renoncé à l'honneur & à la vertu ?

¶ Je n'ai pû encore m'imaginer qu'il y eût de veritables Athées. *L'impie*, lisons-nous dans le Prophète, *a dit dans son cœur, Il n'y a point de Dieu*, c'est à dire l'impie souhaiteroit qu'il n'y eût point de Dieu. Son esprit combat malgré-lui les desirs de son

B cœur;

cœur ; tout s'oppose à ses faux sentimens, si par sa malignité il anéantit l'existence d'un Dieu, il ne voit ensuite que trop clairement qu'il s'est trompé. Mais qu'il est horrible de n'abjurer son erreur que dans le moment qu'on sent la colere du Ciel ! Qu'il est horrible de n'avoüer un Dieu que quand il se rend le Juge des impies, l'impitoyable vangeur de ses impiétez !

Je ne crois point un homme qui pendant sa vie rejette la croyance de Dieu, & je suis convaincu au dernier point de ma Religion, en voyant les plus impies appeller à la mort un Dieu à leur secours.

¶ Après toutes les convictions que nous devons avoir de nôtre Religion, je ne sçai comment il se trouve des gens d'une impiété assez déterminée pour faire parade de leur irreligion au moment de la mort. Seroit-il possible qu'ils ne fussent point éfrayez par tout ce qu'a d'affreux & de terrible cette dernière heure. Je ne puis croire malgré la feinte assurance qu'au dehors ils essayent de montrer, que leur ame soit dans une vraie tranquillité ; ce calme extérieur est faux, cette intrepidité trompeuse. Quand l'esprit n'auroit à soutenir que les seules frayeurs de la mort, je ne parle pas des tristes reflexions sur le passé, des suites encore plus horribles de l'avenir, il me semble que ce spectacle doit déconcerter la plus inébranlable fermeté.

J'ai

J'ai lû dans le Socrate Chrétien de Mr. de Balzac une Histoire qui me déconcerte moi-même. Il dit qu'un Prince étranger étant à l'article de la mort, le Theologien Protestant qui avoit coûtume de prêcher devant lui, vint le visiter accompagné de deux ou trois autres de la même communion, & le conjura de faire une espece de confession de foi. Le Prince lui répondit en soûriant, *Monsieur mon ami, j'ay bien du déplaisir de ne vous pouvoir donner le contentement que vous desirez de moy, vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours: je vous diray seulement en peu de mots que je crois que deux & deux font quatre, & que quatre & quatre font huit, Monsieur tel (montrant un Mathematicien qui étoit là present,) vous pourra éclaircir des autres point de nôtre créance.*

N'y a-t-il pas dans ces paroles quelque chose de monstrueux ? Est-ce aveuglement, ou bravade d'esprit fort ? Est-ce insensibilité, ou ostentation ? un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire en mourant de croire la vérité des nombres, & de n'avoir que cette créance ! puis qu'il sçait si parfaitement que *deux & deux font quatre, & que quatre font huit*, il aura tout le temps de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Est-il temps de goguenarder à l'heure de la mort ? La plaisanterie peut-elle être plus hors de propos ? Avons-nous oublié

que c'est-là le moment que Dieu s'est réservé lui-même pour se railler des impies ?

¶ Rien ne doit être plus ménagé que l'occasion de parler des choses saintes : il est honteux de n'avoir point de Religion, il est ridicule d'en faire trophée. En soi-même on a du remors d'être impie, en public on ne peut s'en faire honneur.

¶ Stilpon répondit fort sagement à Crates, qui lui demandoit si les Dieux prenoient plaisir aux adorations des hommes ; *Demande-moy cela quand nous serons seuls.* S'il avoit de ses divinités des sentimens peu respectueux, il ne croyoit pas qu'il lui fust permis de les déclarer publiquement, ou bien par une délicatesse scrupuleuse il affectoit le secret, n'étant pas nécessaire que les ignorans ayent part à des choses fort au dessus de leur intelligence.

On ne doit pas dire ce que l'on pense sur certains points de la Religion en présence de gens ou que nos mauvaises opinions peuvent corrompre, ou que nos sentimens rafinez peuvent jetter, si non dans l'incrédulité, du moins dans le doute. Qu'on prenne garde que je n'autorise pas la liberté de se faire des décisions ; je ne veux que blâmer les ignorans qui parlent de nos mystères sans veneration, ou les sçavans qui exercent à contre temps leur subtilité.

Sur tout doit-on avoir cette réserve avec les femmes, naturellement curieuses ; elles
veulent

veulent tout sçavoir, se mêlent d'objecter, demandent des éclairciffemens, refutent les principes, s'obstinent à ne se point convaincre. Ainsi nouveau Theologien n'allez plus dans les ruëles agiter galamment une question dont vôtre salut & le mien dépendent : on vous prie de dire ce que vous pensez sur la grace, taisez-vous, ou n'en parlez qu'en homme qui la possède.

Un Chrétien qui veut chicaner sa Religion, me paroît plus coupable qu'un Homme Athée dans le cœur. Celui-ci ne croit point de Dieu; mais il ne le dit pas; celui-là en croit un, mais il fait flotter les autres dans l'incertitude, & les conduit à l'herésie.

Quoi de plus ordinaire que de masquer la morale, & de joüer la Religion? Il se trouve dans l'Eglise des novateurs, comme dans le monde, des curieux qui veulent mettre leurs sentimens à la mode, bien que les premiers ils en connoissent la bizarrerie.

Tant de divers jugemens sur un point de Morale ne servent qu'à confirmer celui que la Religion approuve. On ignoreroit souvent quel est le bon parti, s'il n'estoit combattu avec opiniâtreté, & qu'une lumière secrete que le ciel donne alors ne fist entrevoir le mauvais. Qu'on agisse avec sincerité, qu'on ne suive ni la pente qu'on a vers l'immortalité, quand les veritez sont au dessus

de l'entendement humain, ni celle qu'on a vers une ignorance volontaire, lors qu'elles combattent les passions, on trouvera sans peine le dénoüement des contrariétez qui sembloient choquer la raison.

La diversité des opinions qui devoit exciter le desir de s'instruire, ne fait d'ordinaire qu'irriter de fausses préventions; parce qu'on ne la regarde pas tant avec des yeux de témoins qui cherchent la verité, qu'avec des yeux de spectateurs qui ambitionnent de se rendre arbitres de leur sort.

Nous nous revoltons contre les veritez que nous ne pouvons ignorer, & nous rejettons celles que nôtre amour propre a interest de ne pas approuver.

¶ Ne se remuër ni à la persuasion des Oracles qu'ont prononcé les Peres de l'Eglise, ni au bruit éclatant des veritez de l'Evangile; ciel, quelle immobilité, quel endurcissement!

¶ Les sçavans, à le bien prendre, ont moins de Religion que les ignorans. Plus ils voyent, plus ils veulent pénétrer; plus ils découvrent, plus ils doutent; assez teméraires pour sonder les conseils impénétrables de Dieu, ils se retranchent toûjours sur les delicates répugnances de leur raison.

L'ignorance grossiere, la science trop subtile nuisent en matiere de Religion. Si l'on ignore tout, on ne refuse rien; de-là la
su

superstition, Si on veut tout approfondir, on croit difficilement ; de-là les doutes impies.

Tant raisonner sur la Religion, est une dangereuse opiniâtreté ; le raisonnement n'opere jamais une foi plus docile, car la foi véritable met bas toutes les reflexions, & croit aveuglément.

¶ Quel charme empêche les hommes de subir le joug de la Religion, d'obeir à la vérité ? Ils ne demanderoient pas mieux qu'on la leur déguisât, ils voudroient que personne ne la connût, afin que personne ne la leur apprît ; ils voudroient que les maximes austeres de la Morale demeuraissent éternellement indefinies, soit qu'ils ayent l'adresse de se persuader qu'en ne s'instruisant point ils seroient excusables, soit qu'ils craignent qu'une instruction trop convainquante n'ébranle la resolution qu'ils ont prise de se conduire au gré de leurs passions. Davantage, ils souhaiteroient que l'auteur de la vérité ne fust pas, que ce flambeau dont les lueurs percent les nuages de leur cupidité s'éteignist tout-à-fait, esperans qu'alors leur ignorance auroit son excuse ; leurs pechez l'impunité.

¶ Quelque ingenieux que nous soyons à favoriser la cause du mensonge, quelque équitables que nous croyions nos jugemens, nous n'agissons pas de bonne foi. D'abord nous flottons entre le bien & le mal ; l'esprit

se travaille, on diroit que le cœur voudroit se mettre de la partie, car tous deux s'empressent en apparence à le discerner; au fond il y a peu de serieux dans ces recherches étudiées; Si elles étoient sinceres, la prompte connoissance du mal nous feroit entrevoir sans difficulté la circonference du bien.

C'est un effet de nôtre malignité, de tourner plutôt vers le mal qu'on connoist certainement, que vers le bien qu'on développe plus qu'à demi. On est seur qu'il est très bien-fait de s'abstenir de certaines choses, on doute s'il est défendu d'en embrasser d'autres qu'on croit innocentes, qui ne le sont pas néanmoins; n'est-ce pas déjà se rendre coupable que de se déterminer en faveur d'une action qui nous le rendra infailliblement? Au reste quelle certitude prétendons-nous avoir? Voulons-nous qu'on nous dise précisément à quoy se borne la perfection du Christianisme? à quoi il nous engage à la dernière rigueur? Apprehendons-nous de trop faire? Ne demanderons-nous point encore si l'usure, si la médifance ne sont que des fautes legeres, & ne cesserons-nous d'être usuriers, d'être calomniateurs, que lors qu'on nous aura convaincus de leur énormité?

¶ Il faut, disent ceux qui n'ont de la Religion qu'une foible idée, il faut une vertu aisée qui ne trouve ni de la gêne ni du scrupule,

pule, une vertu d'honnête-homme qui se borne entre l'excez du mal & le défaut du bien, une vertu naturelle qui détourne des grandes injustices sans engager dans des pratiques trop regulieres, une vertu commune qui puisse sympathiser avec la bienfaisance, une vertu civile qui allie la conscience avec l'intérêt, les usages du monde avec les maximes du Christianisme, ce système, n'est-il pas beau?

L E M O N D E .

PLus on étudie le monde, plus on y découvre de ridicule.

Il faut être hypocrite dans le monde, me disoit une personne qui le connoît assez. Qui prend le parti de n'y être pas dissimulé, y joue un fort mauvais personnage. Trop d'ouverture y nuit, une sincérité qui n'est pas accompagnée de quelque déguisement n'y vaut rien; cette maxime me surprit; je la trouvai juste, quand je vis qu'il ne l'étendoit pas jusqu'à la Religion.

On voit bien dans le monde de ces sortes d'hypocrites. Chacun y connoît trop la nécessité d'affecter ces dehors, pour y manquer: Tel machine la perte de son ennemi qui l'accable de caresses; tel feint de

vouloir nous servir, qui n'attend que le moment de nous perdre. On respecte en apparence ceux pour qui on en a un mépris effectif, on témoigne de la complaisance à un rival qu'on deteste en secret.

¶ Quand on considère qu'on a une fortune à ménager, il n'est point de dissimulation dont on n'use. Il faut plaire à des gens au dessus de soy, se donnera-t-on au naturel en leur présence? On s'y prend bien mieux. Le superbe s'abaisse, le vindicatif étouffe l'éclat de ses ressentimens, l'emporté se couvre du manteau de la douceur; l'homme intéressé fait l'apologie de la générosité, le traître celle de la fidélité, l'ingrat l'éloge de la reconnaissance.

Cette hypocrisie est devenuë une vertu à la mode, je l'approuve en quelque façon, quoique j'aimasse beaucoup mieux un homme dont la conduite fust sincèrement régulière.

Le monde s'accommode de ce genre d'hypocrites, la politique les souffre, la Religion les deteste, le Christianisme les condamne.

¶ S'étudier à devenir ce que l'on ambitionne de paroître, ne vouloir paroître que ce que l'on est, en cela consiste la science du monde. *Ne fais point le Prince, disoit Solon, si tu n'as pas appris à l'être.* Toutes choses ne s'étoient pas à toutes sortes de per-

personnes, l'air de grandeur ne convient qu'à ceux qui y sont élevez, à moins qu'on n'ait travaillé avec succès à se l'approprier. Ce que disoit Solon au courtisan, nous le pouvons adresser à tous les hommes en particulier : A l'un nous dirons qu'il ne fasse point l'honnête homme, si auparavant il n'a appris à le devenir : A l'autre nous dirons qu'il ne fasse point le bel esprit, s'il n'a étudié les regles de le paroistre à juste titre, parce qu'enfin dès qu'on ne peut soutenir les apparences d'un faux mérite, d'un caractère emprunté, autant qu'on étoit réjoüi d'avoir surpris l'approbation generale, autant est-on desespéré de la voir suivie d'un mépris universel.

¶ Il n'est dans le monde que le sçavoir faire : ce sçavoir faire est un grand talent & souvent celui de gens qui n'en ont point d'autre.

Du sçavoir faire au mérite, il y a autant de distance, que de l'esprit à la droiture de cœur.

¶ Un moment donne les plus belles esperances, un autre les détruit ; tel qui semble les détruire les fera bien tôt renaître ; voilà le train des choses du monde.

Je ne me soucierai pas d'avoir fait trente démarches inutiles, si la trenteunième me réussit ; ne sçai je pas que l'ordre des choses du monde est d'aller lentement.

¶ Qu'il est peu de joies parfaites en ce monde

monde ! Mais aussi qu'il y est peu de chagrins sans ressource ! Dans les plus grands plaisirs on éprouve je ne sçai quelles petites traverses qui en diminuent le souverain agrément ; dans les plus ameres disgraces , il entre un mélange de douceur qui corrige l'excès du mal.

¶ Si le respect humain empêche l'éclat de bien de desordres, il n'empêche pas moins la profession de bien de vertus. La bien-seance veut qu'on se retire des grands vices, elle défend qu'on embrasse les grandes vertus : N'avoir point de Religion donne un mauvais nom, pratiquer une pieté austere n'est pas du goust du monde.

¶ Il ne manque à certains esprits qu'un peu de commerce avec le monde ; s'ils le pratiquoient, on remarqueroit autant de délicatesse dans leurs ouvrages que de solidité.

L'esprit le plus élevé qui n'a pas ce commerce avec le monde, ne vaut pas un esprit médiocre qui le frequente. Celui-ci donne du mérite à un ouvrage par ses beaux tours, ses expressions fines, l'autre ensevelit l'éclat de ses pensées dans des termes hors d'œuvre ; son stile n'est point celui du monde poli.

¶ L'expérience du monde est necessaire. On s'y instruit de mille choses, que les Livres ne peuvent montrer. On y apprend

prend les belles maximes; on y apprend à vivre, on y apprend à parler, on y apprend à se taire. Demandons nous compte du fruit que nous en avons tiré.

¶ En tout, il n'y a que la maniere, disent les gens de bon goût. Il y a des personnes qui dans ce qu'ils font de plus genereux ne plaisent pas, il en est d'autres qui par les moindres actions se rendent infiniment agreables. Un homme se fait fête de traiter ses amis; l'appareil du repas est somptueux, les viandes délicates, les services redoublez, les vins exquis, la propreté charmante: Qu'y manque-t-il? une certaine bonne grace dans la maniere de celui qui invite.

Dans cet ambigu que donne *Cleante*, on ne voit rien d'extraordinaire; chacun sort de chez lui très satisfait; d'où naît cette difference? De la maniere.

Aminte vous fait offre de dix pistoles, *Dorilas* vous en envoie trente; l'offre du premier vous charme, la generosité éfective de celui-cy vous contente à peine; D'où part cette délicatesse? de la maniere.

La raillerie d'*Alcidor* vive & mordante ne me blesse point; celle de *Geronte* toute innocente, toute naïve qu'elle est m'irrite; il n'y a, vous répondrai-je, que le ton & la maniere.

Lucinde dans son negligé captive tous les

cœurs, *Angelique* avec ses parures se promene aux Thuilleries fans être regardée ; il n'y a que la maniere de s'accommoder.

Quand *Leandre* paroist en compagnie, les Dames ne se lassent point de l'admirer. Son discours est pourtant simple, il parle naturellement, son frere n'a que de beaux mots, des pensées choisies, & n'est pas goûté. A quoy attribüerons-nous cela ? à la seule maniere.

En quoy consiste cette maniere, demande celui qui veut corriger la sienne ? Il est très-dificile de le dire. Je vois ce qui plaist dans un homme, j'y remarque d'une premiere veüe ce qui choque, mais je ne sçaurois vous donner cet agrément si necessaire ; la nature a dû vous le procurer, ou vous devez l'obtenir du commerce du monde.

Il y a des gens en qui tout déplaist, jusqu'au rire & jusqu'au ton de la voix. Ridicules en tout ; les mêmes choses qu'on admiroit dans autrui, on les censure dans eux. D'autres ont le bonheur d'enlever la commune approbation. Ce qui vient d'eux charme, on éleve toutes leurs paroles, on trouve de l'esprit dans le moindre de leurs gestes, de la grace dans ce qui leur échape au hazard, & s'il faloit rendre conte du motif des loüanges qu'on leur donne, tout ce qu'on auroit à dire, c'est qu'il paroist dans leurs manieres, un je ne
sçai

sçai quoi d'engageant qui previent en leur faveur.

¶ Me montrera-t-on une plus belle science que la science de se taire à propos.

On taisiez-vous, ou dites quelque chose qui soit meilleur que le silence, disoit Pytagore à ses Disciples. Cette maxime nous impose une grande reserve dans nos paroles. Peu parler est bon, se taire vaut encore mieux. Dans mille occasions on éprouve la verité de ce que je dis.

Le silence n'est pas toujourns un effet de conduite: L'ignorance le rend necessaire à bien des gens.

Si l'on traite de stupide celui qui se tait, qu'il garde alors plus severement le silence, il ne sera point exposé à faire une mauvaise réponse, ou même son silence commencera à passer pour un trait d'esprit.

Un grand parleur, fust-il le plus éclairé du monde, perd son crédit, & il n'est en admiration que chez les sots.

Un esprit médiocre sans science, sans lumieres peut reparer par le silence le tort de son incapacité.

Les gens qui ont la réputation de sçavoir, au lieu de chercher à se faire estimer par de longs discours, se tairont plustost. Au moins leur discretion ne sera point interpretée à ignorance.

Il faut aller à la Cour pour apprendre à parler; mais il ne faut point hazarder cet-

te démarche, qu'auparavant on n'ait appris à se taire: car on y achete trop cher l'expérience d'une indiscretion dangereuse.

Nous voyons que les Courtisans entendus sont plus austeres à garder le silence, que les Solitaires. Ils parlent peu, & ne parlent que de choses indifferentes; ceux qui sçavent le monde n'en usent pas autrement.

¶ Beau secret, que celui de renfermer de grands sens en peu de paroles! Faute nullement excusable, que celle des gens qui par de fatigans entretiens vont ennuyer les compagnies.

Ne serois-je pas moi-même tombé dans ce défaut, & ne pouvois-je pas en termes plus concis proposer la loi de Pythagore?

¶ Je n'estime pas un homme qui parle bien, dès qu'il parle trop; je veux qu'en disant de belles choses, il laisse aux autres la liberté d'en dire de jolies; Qui ne le sçait pas, manque aux regles du sçavoir-vivre.

¶ On parle beaucoup dans le monde du sçavoir-vivre; les soins de l'éducation aboutissent à ce point principal; on ne donne aux jeunes gens des Maîtres & des Gouverneurs, que pour leur apprendre l'art de la politesse. Tous n'en profitent pas également.

Il y a toujours dans la maniere de certains

tains esprits quelque chose de barbare, que l'éducation n'a pû corriger.

Il se voit au contraire des naturels heureux, qui n'ont besoin pour être parfaitement instruits des regles du sçavoir-vivre, que de quelques teintures du monde. Nous sommes même surpris de ce qu'en peu de temps ils acquierent cette charmante politesse. Ils ont un parler honnête, des manieres distinguées, un air riant, une humeur égale, sans fierté, sans mépris. Avec l'emporté ils prennent le parti d'une grande moderation, le plus brutal ne réussiroit pas à les aigrir ; par leurs complaisances ils reviennent aux plus bizarres ; ils cherchent à se perfectionner avec l'honnête homme, étudient sa conduite & l'imitent, son langage & le parlent, ses sentimens & y conforment les leurs.

Le sçavoir-vivre est l'étude de toute la vie d'un honnête homme, étude, personne n'en doute, de la dernière importance à ceux qui fréquentent le monde. Vous y rencontrez des fâcheux que tout chagrine, des critiques qui censurent au delà des défauts, & qui en veulent trouver dans les vertus les plus épurées, des envieux que le mérite d'autrui blesse, des farouches & des brutaux, que les plus engageantes démarches ne touchent point, l'homme bien né ne se fait pas une affaire de vivre avec des personnes d'un caractère si étrange.

Dans .

Dans les moindres choses on reconnoit ce luy qui sçait vivre : Exact à les accompagner de cette bonne grace tant recommandée, l'action la plus indifferente le fait remarquer. Une parole ne sort point de sa bouche, un geste, ny un regard ne luy échapent jamais, qu'il n'y joigne cet agrément. Tout sent en lui l'honnête homme.

Si les hommes étoient destinez à vivre seuls, peut-être leur pardonnerois-je cette indifférence sur le soin de se former une belle éducation. Ayant à vivre avec des hommes comme eux, quel sera le lien de leur société, la durée de leur union, le plaisir de leur commerce, s'ils ne sont officieux, doux, complaisans ?

¶ Lorsqu'on me dit d'un homme qu'il ne sçait pas vivre, il n'est gueres de défauts dont je ne le croye coupable. Que je le nomme colere, satyrique, médisant, ingrat, parjure, je suis seur que toutes ces mauvaises qualitez se trouvent en luy.

Il n'est point aussi de bien que je ne dise de celui qu'on m'assure posséder l'art du sçavoir-vivre. C'est un homme dont je cautionnerai le désintéressement, la fidélité, la prudence. Voyez-le agir, vous ne reconnoîtrez pas que ces vertus soient en lui des vertus supposées ; il oblige son ami par une véritable inclination de le servir, l'excite continuellement à de nouveaux égards,

égards, lui donne de sages conseils, lui parle sans flaterie.

¶ Ayez toutes les bonnes qualitez imaginables, n'ayez pas celle-cy que je demande, j'estime peu les autres.

Sans le sçavoir-vivre, le courage est une brutalité; car le pretendu brave insulte tout le monde: la generosité est une generosité blâmable, puisque le malhonnête homme n'en fait point les actions avec grace: l'empressement qu'il a de nous obliger est sans verité, parce qu'il est une secrette recherche de ses interêts.

¶ Qu'il est beau de voir des gens qui sçavent vivre, & qu'on est heureux de vivre avec eux! Quoy de plus agreable que ce commerce de bons offices, ces complaisances réciproques, ces manieres de se prévenir? Là on propose ses sentimens sans crainte d'être contredit; l'envie ne se glisse point dans ces societez d'élite; on y pratique les loix de la bienséance; la raillerie y a des bornes, la civilité n'y en a aucunes; la paix s'y établit, la discorde en est bannie.

Un homme qui sçait vivre le montre par tout; celui qui n'est pas si austere se croit permis d'agir à sa fantaisie devant ses inferieurs.

Si vous voulez qu'on loüe en vous le sçavoir-vivre, n'en demeurez pas au simple devoir, ou faites-vous un devoir de tout.

Croyez

Croyez que l'honnêteté vous engage autant avec un inégal & un inférieur, qu'avec les personnes du premier rang. Aux uns vous devez le respect, aux autres la douceur.

Je ne vous croirai civil, qu'autant que vous mettrez au nombre de vos devoirs une douce & obligeante manière de parler même à un valet.

¶ La bienfiance ne permet pas que dans une compagnie d'honnêtes gens on parle de ce que l'on sçait, il y faut parler de ce que sçavent les autres. Un homme qui a couru la mer s'entretiendra-t-il d'autres choses que de naufrages? un vent qui souffle à ses oreilles lui en fournira le sujet, une ondée d'un moment l'anime au récit ennuyeux des tempêtes, sans considérer que ces longues descriptions fatiguent.

La plupart ont ce génie, & tour à tour on se devient à charge. Le guerrier amène la conversation sur les sièges, les campemens, les attaques. L'amant vante le bonheur de ses aventures, le mérite de sa belle, le Partisan ne cesse point de mettre en jour l'utilité des impôts, le bel ordre des finances.

J'aime mieux un homme qui avant que de venir en compagnie laisse son esprit dans son cabinet, qu'un babillard insigne qui porte sa science partout où il va. Le premier se donne le tems d'écouter, & on l'estime,

l'estime, l'autre veut se rendre maître d'une conversation, & ambitionne de paroître seul bel esprit, on ne goûte point cette vanité d'un faux sçavant, qui ignore ce que luy prescrit l'honnêteté.

¶ Les gens qui sçavent vivre s'accommodent à toutes sortes d'humeurs, la leur se plie & se replie au gré de celles qu'ils rencontrent.

Le talent le plus nécessaire dans la fréquentation du monde, est celuy qu'avoit Alcibiade. Etant à Sparte, il n'y avoit pas de Lacedemonien qui fût ou d'une austerité plus grande, ou plus amateur du travail. Estoit-il en Jonie, il pouffoit la molesse au delà de ce que les plus voluptueux Joniens l'avoient portée. Passa-t-il en Perse, les plus magnifiques Persans ne l'emportoient pas sur lui du côté de la pompe & du luxe. Je blâme dans Alcibiade l'excès, j'y loüe d'autre part un homme qui change d'humeur comme ceux du pays, & qui est assez maître de soy, pour passer quand il faut d'une extrémité à l'autre. Vivre en France à la mode des Parisiens, à Londres à la maniere des Anglois, à Amsterdam comme les Hollandois, à Madrid comme les Espagnols, n'est pas assurément une chose fort aisée, quoique fort nécessaire.

¶ Voila quelques-unes des maximes du monde, personne ne les ignore: peu les
pra-

pratique, de là viennent les désordres qui troublent la société.

¶ Toutes les maximes du monde ne sont pas bonnes à suivre. Il faut profiter du mal qui s'y commet pour s'en donner de l'horreur, & du bien qui s'y fait pour s'exciter à le pratiquer.

¶ L'ambition des gens du monde n'est pas de devenir de parfaits Chrétiens, ils aiment mieux qu'il leur en coûte pour se façonner à la mode des coupables d'éclat, que de s'épargner de rudes efforts en d'autres rencontres, où il leur en coûteroit infiniment moins pour acquérir la véritable sagesse. Quelles peines, quelle vigilance, quelle contrainte, dès qu'on s'obstine à retrancher certains défauts, qui ne sont tels qu'aux yeux des hommes, à polir ces manières, qui devant Dieu ne sont d'aucun mérite, à se former une humeur enjouée, un génie heureux, qualitez dont il ne nous récompensera pas; soins au contraire sur lesquels il nous jugera. L'on se damne par conséquent avec travail, au lieu qu'avec un peu de gêne, on se sauveroit, pour ainsi dire, gratuitement.

Soyez ambitieux, dit le monde à ses sectateurs, usez de finesse envers vos égaux, de dissimulation envers les grands, de rigueur envers vos inférieurs, apprenez à satisfaire vos passions d'une manière délicate, instruisez-vous de la morale politique,

que suivez ces guides qui vous conduiront au succès de vos galanteries, qui vous ouvrent les chemins de la faveur. Sacrifiez tout à vostre agrandissement, point d'affectation dans vôtre probité, si elle est contraire à vôtre réputation; point de probité réelle, si elle est nuisible aux desseins de vôtre fortune; supplantéz cet ennemi, détruisez ce rival, ne songez qu'à vous élever. Telles sont les maximes du monde.

Soyez simples dans vôtre conduite, dit la Religion, humbles dans vos élévations, modestes dans vos bons succez; obligez vos amis, ayez de l'indulgence pour les malheureux, servez les grands sans flaterie; sacrifiez vôtre fortune à la vertu; point d'hypocrisie dans vos actions, fût-elle nécessaire à vôtre agrandissement; toujourns une profession sincere de droiture & d'équité, fût-elle contraire à vos projets: Tels sont les principes du Christianisme. Quelle opposition entre Dieu & le monde! Quelle difference entre les regles de la belle morale, & les loix d'une politique humaine!

¶ En tout ce qui n'est point la science du monde, on aime son ignorance. Qu'importe à un homme de plaisir, à un esclave de la fortune, de ne connoître ni son Dieu ni sa Religion, pourvû qu'il sçache les mysteres de l'intrigue, les ruses de la politique, les détestables coûtumes du siècle.

¶ Nous

¶ Nous devrions dire de toutes les choses du monde, ce que disoit Monsieur de Castelnau, à qui on donna le bâton de Maréchal de France six heures avant que de mourir : *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira gueres.* Une belle réputation, une grande fortune, une naissance illustre, en ce monde rien n'est plus beau ; en l'autre, où l'orgueil est puni, où les riches passent pour les contradicteurs de la Croix de Jesus-Christ, où on ne distingue ni le Prince ni le Gentilhomme, tout cela ne sert qu'à rendre plus criminel.

¶ Les plus attachez au monde ne sont pas les derniers à en connoître la vanité. Eloquens à faire une triste image des peines qu'il y a à souffrir avec un maistre si ingrat, mille fois ils le détestent, & prennent enfin la resolution de l'abandonner.

Ces reflexions me conduiroient trop loin, & on ne les liroit pas ; il vaut autant les finir.

L A S O L I T U D E.

IL faut avoir un grand fond d'esprit ; ou en être tout à fait privé, pour soutenir longtemps la vie solitaire. Elle a des douceurs pour qui sçait s'y occuper, elle est afreuse à qui ne peut en charmer les ennuis par la lecture & la méditation des belles choses. Un homme sans genie, incapable de reflexion, vivroit hors du monde exempt de chagrin, car il ne s'en feroit pas une idée délicateuse. Un esprit mediocre, qui contemplerait à travers les bornes de la solitude les joyes du grand monde, se verroit avec regret au milieu des deserts : mais un homme d'un esprit élevé, qui ne donne aux choses humaines que l'étendue qu'elles ont en éfet, accoutumé à mépriser leur vanité, se plairoit dans ce séjour, où il ne seroit pas témoin du ridicule des autres hommes.

¶ Si l'on pouvoit vivre seul, on n'en seroit que plus heureux. La tranquillité du cœur n'est troublée que par la force des passions, & nos passions ne se fortifient que par un trop frequent commerce avec le monde.

Nous nous gâtons les uns les autres.
Nous nous communiquons reciproquement

ment nos inclinations mauvaises. L'ambitieux publie qu'il faut travailler pour la gloire ; l'avare en faisant perdre le desir d'une belle réputation , insinuë celui d'amasser du bien ; le vindicatif inspire de la délicatesse sur le point d'honneur ; le sçavant conseille la curiosité ; le Capitaine n'approuve que la profession des armes ; chacun veut trouver dans les autres d'autres lui-même , en leur insinuant ses passions. Qui pourroit vivre dans la solitude n'auroit rien à craindre de ce côté-là.

¶ Personne dans le monde n'est content de son état. On voit que les hommes y prennent tant de routes pour se rendre heureux, qu'on doute si celle qu'on suit est la véritable. Après avoir long-temps vécu dans cette incertitude , on se persuade que le choix d'autrui est meilleur. Le Marchand trouve le Soldat heureux , qui n'a point à apprehender les pertes, les naufrages. Le Soldat estime la condition du Marchand , dont la vie n'est point exposée à mille hazards , qu'il est obligé de courir. Le grand Seigneur se plaint des assujettissemens de son état , & porte envie à celui de ses inferieurs : ceux-ci enchantez des dehors de ce genre de vie, ne croyent rien de plus agreable que la Cour. Par de si bizarres souhaits le solitaire ne seroit point inquieté ; sa condition lui paroistroit heureuse , parce qu'il ne verroit per-

personne plus fortuné que lui , à moins que ce ne fust quelque autre solitaire , à qui un entier détachement du monde auroit donné une félicité souveraine.

Nous sommes ennemis de la vie retirée ; il nous faut de tumultueuses occupations , qui nous jettent hors de nous. Peu se plaisent dans la solitude ; en voici la raison , presque personne n'est capable de soutenir la vûë de soi-même.

N'entendre que des oiseaux chanter , que les vents doucement murmurer ; ne voir que des arbres étendre avec lenteur leurs feuillages , que des fleurs naître & mourir aussi-tost ; cela ne peut servir d'occupation à un homme qui aime les exercices fastueux. Je l'approuve de faire son séjour à Paris ; si dans la belle saison la solitude lui a causé de l'ennui , l'hiver elle le dégousteroit mortellement.

Dans quelques années , dit chacun , je me retirerai à ma maison de campagne ; là je coulerai le reste des mes jours tranquile , exempt d'ambition , soutenu par le commerce de deux bons amis. On n'y a pas été trois mois , qu'on se laisse abatre par l'ennui , & qu'on préfere au calme de la retraite le bruit de la ville.

¶ La retraite est la dernière ressource d'un Courtisan.

Nous sommes surpris de la prompte résolution d'*Alcipe* , qui sur le point d'oc-

cuper une des premières places à la Cour, va finir ses jours dans un lieu solitaire ; étonnons-nous plutôt de ce qu'il a demeuré si longtemps dans le monde.

¶ Personne ne quitte la Cour sans regret. Encore tout charmé des plaisirs & des peines qu'on y a ressenties, l'esprit rempli de ce qu'on étoit, de ce qu'on pouvoit devenir, le cœur attaché à de tendres engagements, on a besoin de tout soy-même pour se résoudre à la quitter. Ce dessein exécuté, on se veut mal de ses premiers retardemens.

¶ Changement heureux d'un homme qui quitte le monde ! Il lui falloit des valets de chambre pour lui aider à s'habiller ; il vouloit qu'on appellât le sommeil au bruit des instrumens ; on ne pouvoit servir sur sa table des viandes assez délicates ; ses maisons ne pouvoient être trop richement meublées, ni ses jardins trop proprement entretenus ; il ne faisoit usage de ses pieds que pour descendre de sa chambre, ou monter en carrosse ; une lecture d'un moment l'incommodoit ; personne à son jugement n'étoit ni bien fait, ni entendu. La retraite lui fait faire des réflexions, qui condamnent cette conduite molle & imperieuse : Lui-même cultive son parterre, une fleur qui y naît par ses soins lui semble plus précieuse que les plus belles plantes des jardins de la Thessalie ;
il

il s'endort au doux bruit des ruisseaux, & s'éveille au chant du coq. Simplement vêtu, il se contente d'une nourriture médiocre; une honnête simplicité regne dans sa maison; il se fait une occupation agréable de lire les Livres nouveaux.

Le Solitaire travaille tous les jours de ses mains; il est son architecte, son peintre, son jardinier; en un mot il se suffit.

¶ La solitude n'auroit plus de quoi plaire, si elle privoit entièrement des commerces de l'amitié, on peut renoncer au monde, & tenir à ses amis, on quitte le monde, parce qu'il est dangereux, on cultive l'amitié, parce qu'elle est une vertu.

La solitude qui nous rend insensibles à tous, nous laisse une sensibilité tousjours égale pour nos amis.

¶ L'amour du repos n'est pas un assez puissant motif de nous retenir dans la solitude, il faut y être conduit par le desir de s'attacher uniquement à la méditation des choses du Ciel.

Doux agrément de la solitude, vous faites perdre aux Scavans le dessein d'être des ouvriers du Démon, en les appliquant à un travail plus chrétien, & en leur faisant trouver des delices sans nombre, des douceurs sans reproches, dans la lecture des Livres saints. Que leur auroit servi le succès dans des arts que la Religion abhorre,

horre, finon qu'à les entêter d'une gloire criminellement acquise? Trop foibles pour refifter aux charmes d'une reputation ébloüiffante, ils auroient continué de facrifier les intérêts de leur conscience à la réuffite d'une vaine curiosité. Ainfi ce feroit avancer leur perte, au lieu que s'ils vivent obscurs & inconnus au monde, ils ont l'avantage de travailler pour meriter une plus folide approbation.

¶ La folitude a de grands charmes. Il n'y a point de jours, il n'y a point de momens qui n'y faffent renaître le vertueux Solitaire à de nouveaux plaifirs; tantôt il s'occupe des chofes du Ciel, pour s'animer à en meriter la poffeffion, tantôt, il regarde les chofes de la terre, pour s'exciter à les méprifer, occupé fans interruption de l'amour de la verité, il la recherche, il l'étudie, il la pratique.

Dans la retraite on a la liberté de penfer à foi, les diffipations du monde nous l'ôtent. Les penfées de l'avenir occupent un Solitaire d'une maniere bien differente qu'autrefois elles ne firent. Il envisageoit alors de grands établifsemens, fon ambition se nourriffoit de l'avenir, aujourd'hui c'est la verité qui l'y fait penetrer.

¶ Celui-là est parfaitement heureux, qui peut vivre fans le fecours d'autrui. Dans la folitude on a ce parfait bonheur; là on se paffe des Grands, on méprife leurs hon-

honneurs, on n'est point obligé de faire régulièrement sa cour, il ne faut pas attendre des années entières pour voir l'accomplissement de ses desirs: on n'y forme que des vœux innocens, qui ne troublent point la félicité présente.

Voit-on dans la solitude des trahisons & des lâchetés, des bassesses & des perfidies? On n'y est point embarrassé du soin de se faire des amis, ni traversé par la crainte de les perdre; on brave la fortune, on se rit de son pouvoir: Où trouvera-t-on un état plus heureux?

Quelles consolations ne fournit pas la solitude aux malheureux? l'amant y trouve un asyle contre les dangers de l'amour; l'ambitieux humilié s'y va consoler de sa mauvaise fortune: ce qui seroit impossible au zele éloquent des meilleurs amis, devient possible au silence de la retraite.

¶ Un Solitaire vraiment détaché du monde me fit dans une lettre l'éloge de son bonheur, en ces termes: Pardonnez-moi, Monsieur, la digression que je suis tenté de faire; charmé des douceurs de ma retraite, agréez que je vous en entretienne un moment. Toute la face de la terre, theatre magnifique des grandeurs du Tout-puissant, m'offre ici chaque jour un spectacle qui n'est point de la nature des vôtres, & que je puis contempler avec une joie legitime. Je vois les ouvrages de

la nature, les chefs-d'œuvres de la Providence. Les lis croissent ici à vûë d'œil, nos campagnes sont richement tapissées; Salomon sur son trône n'est pas plus éclatant que la moindre fleur qui naît dans ces fertiles valons. Tels sont les objets qui ravissent mes yeux: en regardant de pareilles choses, loin d'être obligé de leur commander de se fermer, je les invite à s'ouvrir, afin d'admirer la puissance de leur Auteur. Mes oreilles peuvent aussi innocemment se satisfaire: les concerts du rossignol, les chants de la foyette, les ramages de mille oiseaux m'animent à louer le Createur; au lieu que les mondains, qui prêtent l'attention à des airs prophanes, entrent dans de blâmables ravissemens.

¶ La solitude est plus nécessaire à ceux que le monde peut corrompre, qu'aux sages, qui ont de quoi se défendre de sa corruption. Il n'y a cependant que les gens corrompus qui fuyent la solitude, elle n'est agreable qu'à ceux à qui elle est moins nécessaire.

Pour qui sont faits les déserts? Pour qui sont établies les retraites? Est-ce pour les personnes en qui la chair est morte, en qui les passions sont éteintes, qui n'ont point de vices dominans? Ces demeures séparées de la dangereuse société des hommes conviennent mieux à ceux que les appas du monde trompent aisément. Fuyons

ons dans les solitudes, si les villes sont pour nous des lieux de tentation ; cherchons dans les montagnes, s'il se peut, un asyle impenetrable aux efforts de la corruption humaine, puisque nous avons une ame à l'excès susceptible des desordres qui inondent le grand monde. *Tout est vanité, tout est vanité*, repete le Sage, dans les plus afreux reducts, comme dans les plus nombreuses Cours, elle établit son regne ; la seule difference est qu'on n'a pas la force de resister à ses enchantemens au milieu des dangers qui la suivent dans la foule.

¶ Les hommes considerez comme hommes sont partout égaux. Cette égalité est confonduë dans les grandes villes, à cause de la magnificence des uns & de la simplicité des autres ; on l'avoüe seulement & on la reconnoit dans les endroits retirez du monde.

Je rencontre à Paris un homme de distinction, je le saluë, à peine me regarde-t-il. Que tous deux nous nous rencontrions en pleine campagne, il m'ôtera le premier son chapeau. D'où vient cette civilité bizarre ? Suis-je plus homme à la campagne qu'à la ville ? Ce n'est point cela, c'est plutôt que lui-même dénué à la campagne du faste qui selon lui le rendoit supérieur aux autres, devient plus homme qu'il n'étoit : se mesurant alors à moi, il me traite comme son égal.

¶ J'envie le bonheur d'un Solitaire, qui n'a plus de commerce avec le monde, & qui est plus seul dans la solitude, que la solitude même n'est seule dans ces campagnes inhabitées.

¶ Les montagnes, les rochers, les bois forment le lieu solitaire, mais ils ne font pas la solitude. J'appelle être dans la solitude, quand on peut vivre seul avec soimême; cette solitude peut aussi bien se trouver au milieu du tumulte des villes fréquentées, que dans les lieux les plus déserts.

Avoir pour demeure une sombre caverne, pour compagnie les bêtes sauvages, pour spectacle des pierres & des torrens, pour nourriture des racines sans apprêt, pour occupation des fatigues sans relâche, être enfin dans l'horreur d'un triste silence, qui ne soit interrompu que par le hurlement des loups, & le rugissement des lions; ce n'est là qu'une partie de la solitude; il faut sçavoir vivre avec soi-même comme s'il n'y avoit plus d'hommes dans le monde, comme si on y avoit toujours été seul, & voila la vraie solitude.

¶ Tous les hommes iront-ils se confiner dans un exil qui ne finira qu'avec leur vie? Ils ont leurs engagements dans les villes; trop de raisons les empêchent de se retirer, je le sçai, c'est ce qui fait le malheur de plusieurs, qui se gâtent dans le commerce du monde.

Si

Si j'entreprendois de dépeupler les villes il n'y auroit plus de solitudes ; les deserts seroient plus frequentez que les Provinces, les Provinces seroient desormais de veritables deserts. Demeurons dans le monde à la bonne heure, mais établissons au dedans de nous cette retraite si necessaire.

LA COUR ET LES GRANDS.

UN statue exposée dans une place publique arrête les yeux des passans, on en admire le dehors ; qui en considereroit le dedans, y reconnoîtroit un vuide affreux. Telle est la Cour.

Je me suis toujours dit, qu'auprès des Grands il n'y avoit point de fortune à faire. En ai-je été plus dégoûté de la Cour ? Les bons services y sont suspects, les assiduites peu reconnues ; on se lasse de vous vouloir du bien, on vous protège froidement, l'envie se déchaîne contre celui qu'on y regarde de bon œil. Il faut essuyer de cruels mépris, être disposé à flater, caresser jusqu'à un valet, lui faire des soumissions, le remercier de ses refus. J'en conviens ; mais je me trahirois, si je me disois guéri de la passion que j'ai eue de vivre à la Cour. Je suis du nombre de ceux qui se flatent que leur moderation les défend

droit contre les attaques de la fortune ; jusqu'à ce que je l'aye expérimenté , je croirai que je ne puis me tromper.

¶ La Cour est un monde particulier , où l'on ne se gouverne pas comme ailleurs. Les Courtisans nous sont aussi opposez que les antipodes.

Qui croiroit qu'à quatre petites lieües de Paris , on eust des mœurs , des façons de faire , des sentimens tout differens qu'à la ville ?

Versailles & Paris ne sont assurément pas dans un même climat ; les génies y sont trop contraires. L'air de l'un est contagieux , l'air de l'autre n'est pas tout à fait si empesté. Là on flate , on dissimule , on se sert d'artifices ; ici on est plus ouvert , plus naturel , plus sincere.

¶ Le goust de la Cour n'est pas le même que celui de la ville ; je ne sçai lequel est le meilleur. A la Cour on juge finement , à la ville on prononce solidement : ce que je sçai , c'est qu'il y a plaisir d'avoir l'approbation de l'un & l'autre.

Deux Orateurs sont nommez pour parler , l'un devant le Roi de France , l'autre devant le Roi d'Angleterre. Le premier s'attend à un Evêché ; le second , selon sa regle , peut seulement pretendre au Cardinalat : celui-là gousté à Paris ne l'est point à la Chapelle , quelle mortification ! celui ci applaudi par les grands
Sei-

Seigneurs, a cause qu'il l'a été par leur Souverain, ne voit dans une Paroisse de Paris, qu'un auditoire peu rempli, & beaucoup murmurant : Qui des deux se consolera le plutôt ? Je ne doute point que ce ne soit le Religieux. L'approbation des gens de Cour flate davantage que celle du Peuple, qui n'a aucun suffrage dans le choix des Prélats.

¶ L'Homme de Cour étant à la ville, approuve ce qui est admiré de la ville : revenu à la Cour, il suit l'opinion des autres Courtisans. Chaque lieu comme chaque siècle a son goût particulier ; il faut le suivre bon ou mauvais : quel risque court-on ? on est bien reçu d'être de l'avis commun.

On annonce une piece nouvelle, le titre en est trouvé heureux ; on court en foule à la premiere representation, plusieurs Princes l'honorent de leur presence, la piece est jugée exquise : Flaté d'avoir l'estime des gens de Cour, on en donne à Fontainebleau des representations plus exactes ; la piece n'y est point admirée, elle échoüe. Ces Courtisans critiques sont pourtant ceux qui s'en étoient rendus en quelque façon les adorateurs. A quoi attribuëra-t-on cette varieté de jugemens ? Je ne suis pas assez penetrant pour en donner une bonne raison, à moins qu'on ne veuille se contenter de ma premiere ; cha-
 cue

que siècle a son goût favori.

Montrez-moi un homme à qui la Cour & la ville ayent applaudi. Ce qu'ici on estime, là on ne l'approuve pas. La Tragedie de J. en est un exemple. Je pourrois nommer une infinité d'autres pieces qui enchantent les Courtisans, & qui ne plaisent pas à Paris. Les goûts sont étrangement diversifiez.

¶ Il y a peu d'honnêtes gens à la Cour, qu'on ne me prenne point sur cela à partie, si tout le monde y vivoit chrétiennement, il ne faudroit pas choisir d'autre état.

¶ Les chemins de la Cour sont rapides, on y monte avec peine, ils sont glissans, on y tombe aisément.

¶ A la Cour il faut une forte de perseverance. Les bonnes graces des Princes ne s'arrachent qu'avec violence, leur cœur est pour ceux qui s'obstinent à l'avoir.

¶ La faveur épargne à un Courtisan bien du chemin, elle prévient en lui le merite des assiduez.

¶ Un Architecte nommé Dinocrates avoit inutilement tenté de se faire connoître à Alexandre. N'ayant pû seulement s'en approcher, il imagina un dessein tout particulier pour en être vû. La tête couronnée de branches de peuplier, le corps oint d'huile, l'épaule gauche couverte d'une peau de lion, une massuë à la main, droite

droite , il se presenta en cét état devant le Prince. La nouveauté de ce spectacle excitant la curiosité des Courtisans, Alexandre commanda qu'on le fît approcher ; il l'écoula, se mit à rire, & le retint à sa suite. Je n'oserois trop dire ce qui me vient en pensée ; chacun veut être connu des Princes ; ceux qui se jettent à la Cour ont les mêmes vûës ; le nombre en est si grand, qu'il en reste tousjours quelques-uns derriere, ceux-ci veulent être remarquez à quelque prix que ce soit ; que font-ils ? Ils imitent Dinocrates, tous se travestissent à son exemple, & tâchent de faire entendre à ce Grand dont ils briguent la protection, qu'en braves athletes ils défendront ses interêts, & qu'à quelque épreuve qu'on les puisse mettre, ils auront le courage des lions, la force des Hercules. Si cette application ne plait pas, je consens qu'on n'admire que l'histoire.

¶ L'avarice des particuliers assiege le Palais des Princes avec tant de fureur, qu'ils n'ont pas le temps d'examiner ce qu'ils donnent, ni à qui ils donnent. Ils répandent leurs faveurs au hazard, des indignes les obtiennent, tandis que les plus moderez n'y ont aucune part.

Il ne couste gueres à la Cour d'être genereux ; on y revêt les uns de la dépouille des autres.

La facilité qu'ont les Grands de tout
ac-

accorder, loin de signaler leur bonté, ne fait que la decrier, & qu'augmenter l'envie contre ceux qui éprouvent leurs liberalitez.

¶ On nous surprend de nous dire qu'il y a des païs, où la nuit on fait ce qu'ici nous faisons le jour. Sommes-nous surpris de voir un Homme de Cour veiller quand les autres dorment, dîner quand ils soupent, joüer enfin toutes les nuits, & les métamorphoser en autant de jours ?

Il semble que les jours ne soient faits que pour le menu peuple. Les Grands Seigneurs aiment les plaisirs qui se goustent à la lueur des flambeaux. Une femme de qualité se leve à midi, à peine est-elle habillée à cinq heures ; la Comedie, le bal, le jeu se succedent ; on se couche à quatre heures du matin. N'est-ce pas renverser l'ordre du monde, que de chercher le repos lorsque les autres sont dans l'occupation ? Je ne vois que les Grands capables de cette bizarrerie.

¶ La grandeur est recherchée de tout le monde, quoique par des vûës différentes. Les uns la recherchent par rapport à elle-même, ils l'aiment parce qu'elle les met au large, qu'elle leur donne toutes sortes de commoditez : D'autres la recherchent par rapport à l'autorité : ce sont des gens qui se plaisent dans la foule des Courtisans, qui ambitionnent de se faire va-
loir :

loir : ils veulent qu'on coure à eux , qu'on les croye dépositaires des graces de la fortune , & qu'on les sollicite de les distribuer.

Les Grands veulent qu'on leur fasse la cour assiduëment , parce qu'eux-mêmes sont fort assidus à faire la leur ; vous attendez d'eux ce qu'ils attendent du Roi , n'est-il pas juste que vous l'achetiez au même prix ?

¶ Tout homme qui entre à la Cour doit se dépouiller de sa volonté , plus qu'un autre qui a fait vœu d'obéissance. C'est un lieu où on se gouverne au gré d'autrui , & où il n'est pas permis de suivre ses propres fantaisies. On y dîne à l'heure qu'on y voudroit souper , on y soupe quand il est temps de dormir ; il faut se lever de bonne heure , se coucher bien tard , & toujous contre son inclination. Ce fut de tout temps la maniere de la Cour. L'état d'un simple particulier est incomparablement plus doux ; il est son Maistre & son Roi , personne ne le contredit ; il n'attend point , on l'attend ; il dit son goût , on le suit , il mange à son appétit , il a la liberté de tout.

¶ Servitude étrange que celle des Princes ! nous les voyons les maistres du monde , & nous les croyons libres ; mais n'est-ce rien que l'empire qu'exerce sur eux une infinité de passions violentes ? Ils commandent

dent aux Peuples avec autorité, ils cèdent à leur orgueil avec plus de soumission. Ce sont des *Marius* qui conduisent des armées, & ce sont en même temps des *Marius* qui se laissent conduire par l'ambition.

¶ Dés que nous sommes attachés à la personne des Grands, nous ne nous appartenons plus, c'en est fait. Nous aurions envie de rire, ce Grand ne rit pas, il y auroit du crime à le faire. Nous avons un chagrin mortel, ce Grand n'en a point, la bienfiance demande que nous nous répandions en éclats de joye; quelle plus cruelle servitude?

Je déplore la condition de ceux que l'intérêt, la politique, la flaterie engagent à des divertissemens extérieurs, tandis qu'une secrète affliction les consume. Ce Comédien vient de perdre une femme qu'il aimoit, il faut qu'il quitte ses habits de deuil, & qu'aux yeux du public, il affecte une joye qu'il ne sçauroit avoir; n'est-ce pas un nouveau sujet de tristesse? Ce Courtisan a eu du dessous dans une affaire dont dépendoit le fort de sa famille, malgré sa douleur il est contraint de prendre un visage gai. Voilà ce qu'on appelle des gens doublement malheureux.

¶ A la Cour on a besoin de tout le monde, plus quelquefois de la bonne volonté d'un Portier, que de la faveur de son Maître. Chacun cherchoit à se faire con-

connoître des Domestiques de Sejan; ils partageoient avec lui les hommages des frateurs.

Jusqu'aux moindres personnes peuvent devenir à la Cour de forts amis & de redoutables ennemis. Tel y paroît sans pouvoir, qui en a plus sur l'esprit du Prince, qu'un des premiers Seigneurs.

Les Grands ne mesurent pas leur confiance à la qualité; ils l'abandonnent plus souvent à un homme du commun qui en use avec prudence, qu'à d'autres qui pourroient s'en prévaloir.

Il faut à la Cour faire des soumissions à des gens qui nous en doivent. Quiconque n'est pas disposé à en passer par-là n'y est absolument pas propre. Un Cordon-bleu bon Courtisan briguera dans l'occasion l'amitié d'un Valet de chambre, pour avoir accès chez le Ministre.

¶ La sensibilité se trouve rarement dans le cœur des Grands. La joye continuelle où ils vivent, naturalise chez eux une dureté barbare pour les malheureux.

Les Grands perdent pour les autres tous sentimens d'humanité, parce qu'ils épuisent en leur faveur toute leur tendresse; ils regardent souffrir le reste des hommes avec autant d'indifférence, que s'ils étoient d'une nature inférieure à la leur.

Vous hommes élevez, qui êtes les Dieux de la terre, les peres des peuples, la même

me Loi qui nous ordonne de vous respecter, vous oblige de nous cherir.

Rien ne nous engage plus puissamment que l'honnêteté d'un grand Seigneur. Charmez de son accueil, nous voudrions avoir un trésor de gloire à lui offrir, pour le dédommager de celle dont il se dépouille si volontiers en nôtre faveur.

¶ La familiarité avec les Grands est tôt ou tard dangereuse; on doit rechercher leurs bonnes graces d'une maniere respectueuse, point autrement.

Trop voir un grand Seigneur, nôtre presence le fatigue, nos assiduites l'importunent : le voir rarement, il nous oublie, il ne nous remarque plus. Est bien heureux qui s'en peut passer.

¶ Cen'est pas le succès de quelque important dessein qui donne aux Princes le plus de joye : la malice d'un singe, ou la brutalité d'un fol les divertira davantage; un mot d'esprit, une fine raillerie ne lespenetre pas si fortement. Est-ce qu'ils ne sçavent pasgouster les belles choses? Ce n'est pas toûjours cela; élevez dans les grands plaisirs, ils y deviennent insensibles, & sont obligez d'en chercher de nouveaux dans ces bagatelles, qui réveillent leur humeur. Cette raison me semble la veritable.

¶ Les gens de la Cour ne sçavent pas faire usage d'eux-mêmes. Leur pieds, leurs
leurs

leurs mains ne font que des parties de bienféance, & non des membres nécessaires, ce n'est que pour la bonne grace qu'ils les ont.

¶ Partout la verité est mal reçûë, à la Cour elle est en horreur.

L'art de flater les puissans est si commun, qu'il n'est ignoré ni des petits, ni des moins instruits.

Les grands Seigneurs ont beau mal faire, ils ne manquent pas d'avoir à leur dévotion des Poètes & des Orateurs qui les flatent à propos, & qui leur font un merite de tout.

On a tant flaté les Grands, que la flatterie doit être à bout, & le flateur se confesser vaincu. Je ne doute point que l'art de louer ne fust épuisé dès le temps des premiers Rois, si ce n'est que l'interêt, qui ne s'épuise jamais, ne lui donnât de nouvelles ressources en faveur de leurs successeurs.

¶ Il n'y a qu'une chose qui me feroit désirer l'état de Grand, c'est la facilité qu'on y a de se mettre en réputation. Beaucoup de science, beaucoup de sagesse, beaucoup de vrai merite sont presque sans gloire dans une condition privée.

Un sot de qualité a bien de l'avantage. S'il ne parle point, on vante sa politique; s'il parle, on exagere son esprit.

¶ Evitons de faire montre de nos talents

lens en presence de nôtre Maistre. C'est alors qu'il faut suivre le conseil du Sage: *Ne vous appuyez point trop sur vôtre prudence.*

Mon fils, fais-toi petit, disoit Parmenion à Philotas. Je ne donne aux Courtisans que cette leçon.

¶ La stabilité n'est pas le propre de l'humeur des Princes; leur volonté est dans une revolution continuelle.

¶ Peu de choses épouvantent les Rois coupables. Ils tremblent aux moindres signes, leur conscience chargée de crimes les rend attentifs aux plus communs événemens. Faut-il pour les effrayer que le Ciel paroisse en feu, qu'un tonnerre long-temps retenu fonde sur le toit de leurs Palais, y brise & y renverse ce qui sert d'instrument à leur vanité. Je n'en demande pas tant. Le Soleil n'a qu'à dérober sa lumiere pour un moment; Archelaüs tremblant à la vûe de cette éclipse, que les moins hardis regarderont sans étonnement, fera fermer les portes de son Palais, couper les cheveux de son fils, & ira chercher sa seureté dans les lieux souterrains, comme s'ils étoient impenetrables aux vengeances du Ciel.

Le Prince innocent regarde toutes choses sans éfroi, il les attend avec une intrépidité merveilleuse; le mauvais Prince s'embarasse dans des conjectures funestes. L'apparition d'une comète, un changement

ment de couleur dans la Lune, la découverte d'un nouvel astre, le bruit du tonnerre seront pour lui des présages de malheur; tourmenté par le cruel souvenir de ses désordres, il craint à toute heure d'être réduit en cendre par la foudre.

¶ Les Grands devroient faire pendant leur vie, ce qu'on dira d'eux dans leur Oraison funebre; il ne sera plus temps.

¶ Nous conseillons aux Princes ce qui leur plaît, & non ce qui leur est avantageux. Je sçai que la politique à ses bornes; on craint de se mettre mal dans leur esprit; je ne blâme pas cette precaution: mais pourquoi voulons-nous plutôt nous asservir aux loix d'une basse flaterie, que de les soumettre adroitement aux règles d'une vertu necessaire?

Un Prince vicieux apelle rarement dans son Conseil des personnes de probité; il apprehende d'en être contredit; ou s'il les y admet, c'est pour se justifier aux yeux des peuples de la témérité de ses entreprises.

Les Rois que la seule politique gouverne, ne demandent pas tant conseil pour faire choix des mesures qu'ils ont à prendre, que pour sonder les intentions de leurs Ministres.

¶ Xerxes projettoit de soumettre la Grece à son obeissance; les flatteurs toujours éloquens, ne perdirent point cette

te occasion de l'assurer de la prospérité de ses armes. Demaratus plus sincere, l'avertit que ses grandes forces lui nuïroient. Comme le conseil des flatteurs prevaut à celui des sages, Xerxes négligea le dernier ; voyant enfin le mauvais succès de cette guerre, il remercia Demaratus de lui avoir dit la verité. Que les Grands sont à plaindre d'avoir tant d'inclination pour la flatterie, d'en avoir si peu pour la verité ! Si l'amour du bien public porte certains hommes à la dire, leurs conseils sont foiblement écoulez, & jamais suivis.

Les Princes ne veulent point de gens qui prétendent avoir plus de sagesse qu'eux. Il leur faut des esprits complaisans qui appouvent leur ambition. Jusqu'à ce qu'ils voyent la déroute de leurs superbes desseins causée par leur imprudence, ils rejettent les avis d'un bon Ministre ; sans cette experience qui les fait repentir d'avoir suivi leurs propres lumieres, ils n'avoüeroient pas encore qu'ils se sont trompez.

¶ La perte d'un sage conseiller fait mieux sentir le besoin qu'on en avoit. Tant qu'on a cet appui, on croit pouvoir aisément s'en passer ; ne l'a t'on plus, on reconnoist combien il étoit necessaire. Auguste desesperé de voir sa fille dans des débauches indignes d'une femme de son rang, ne put dissimuler sa douleur. Personne ne s'opposant à ce honteux éclat, il publia
les

les desordres de Julia, sans considerer qu'il se deshonoroit lui-même : aussi ne fut-il pas long-temps à voir sa faute : *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé, si Mécenas ou Agrippa eût vécu.*

Tirons de la conduite d'Auguste une seconde maxime. Les Peres bien loin de publier les vices de leurs enfans, doivent en dérober la connoissance. Je ne leur donne qu'un moment pour se repentir d'avoir exagé les mécontentemens qu'ils en ont receus ; si-tôt que la colere fera place à leur premiere moderation, ils regretteront d'avoir satisfait leurs ressentimens aux dépens de leur propre honneur. Les desordres des enfans, ne sont-ils pas imputés à la negligence, au mauvais exemple des parens, au défaut d'éducation ? Faisons en sorte qu'ils s'affoupissent dans le secret de nos maisons, que nos familles n'en soient pas même instruites, de peur que toute une Ville n'en soit bientôt imbüe. Que gagne un pere de décrier ses enfans, disons plutôt quel tort ne se fait-il point ? S'ils se presentent pour une Charge, s'ils briguent un emploi, on rapelle leur vie passée, on leur cite le témoignage d'un pere, ses plaintes, ses corrections ; je laisse à penser s'il n'a pas tout le temps de se repentir de son indiscretion,

Je trouve dans les paroles d'Auguste, le sujet d'une seconde reflexion. Les Princes

D

affe-

affectent de dire du bien de ceux qui ne vivent plus , afin de donner à ceux qui les servent , une forte émulation. La politique le veut ; il seroit dangereux de témoigner à un sujet le besoin que l'on a de sa personne , pourroit-il n'en pas abuser ? Incertain de quel œil on regarde ses services , il fait de nouveaux efforts pour les rendre agreables. Une seconde raison conseille cette conduite. Rien n'exciteroit plus l'envie des courtisans que l'approbation du merite de quelques-uns. Un Roi fait sagement de ne s'en pas expliquer.

Quelque chose que dise un Roi, nous trouvons dans ses réponses, une force qui nous surprend d'abord. Cet air de Majesté avec lequel il parle , ce peu de paroles même qu'il dit , en imposent beaucoup.

Il y a une éloquence seule affectée à la grandeur qui s'étend jusqu'aux actions , & jusqu'au silence des Princes. Une de leurs paroles renferme plus que les discours ordinaires. Tout parle chez eux , un ton de voix , un signe , un geste ; on y trouve de nobles sentimens qu'il est facile d'interpreter. Il n'appartient pas à l'art de donner les règles de persuader ainsi , on les tient de la nature qui communique ce semble aux paroles d'un Roi , autant de poids & d'autorité , que la fortune en a donné à sa personne.

L'Histoire conserve précieusement toutes

tes les Sentences des Empereurs; elle se charge d'annoncer à la posterité, leurs paroles comme leurs actions. Nous rapportons aussi volontiers ce qu'ont dit les Césars, les Alexandres, que ce qu'ils ont fait. Leurs noms augustes reviennent incessamment dans nos maximes, parce qu'en effet les leurs ont quelque chose d'heroïque qui seul peut s'emparer de l'esprit des Heros.

¶ Dans un homme élevé on veut des vertus plus que communes, tout doit répondre à la hauteur du rang qu'il occupe. Un courage médiocre est en lui taxé de lâcheté, une générosité ordinaire ne lui méritera point la gloire de cœur bienfaisant.

Les Maîtres des Peuples ont bien d'autres devoirs à remplir que le reste des hommes. Ce qui acheve la perfection de ceux-ci, peut à peine commencer la leur. Des qualités bornées distinguent un homme du commun, un Prince ne sera point grand, qu'il n'en ait d'infinies. On pardonne à un sujet certains défauts parce qu'il n'est que sujet: dans un Roi on n'excuse rien parce qu'il est Roi; une vertu médiocre est en lui une espèce de crime.

Que les hautes dignitez demandent de ménagement! Les actions y doivent être irréprochables, & les paroles des sentences. Un mot qui tient un peu de la pas-

sion ne sort pas sans reproche de la bouche dont on n'attend que des oracles; une action irreguliere est monstrueuse aux yeux de ceux à qui on doit l'exemple. Les Grands sont legerement touchez de ces instructions; la plupart s'imaginent que la licence, l'imperfection, sont des prerogatives de la naissance; être sage, être parfait, au vulgaire on en laisse le soin.

¶ Quoi qu'on ne soit pas dans un rang élevé, on peut autant profiter de ce qui est dit pour les grands que les grands mêmes à qui ces choses sont adressées. L'ambition trouve place dans le tombeau des disgraces comme sur le trône d'Alexandre; en sorte que les instructions qui semblent ne regarder que les Princes, ne conviennent pas moins aux Sujets.

REFLEXIONS SUR QUELQUES
endroits choisis de Tacite.

LA vieillesse ne rend pas toujours incapable d'un bon choix. Il se voit des vieillards chez qui la vigueur de l'esprit augmente, à mesure que la force de leur corps diminue. Galba adoptant Pison, crût avoir fait un choix judicieux. *Quand on sçaura, lui dit-il, que je l'ai adopté, je cesseray de paroître vieillard.*

Point de nouveauté dans le commencement d'un regne; faites s'il se peut qu'on croie que vous ne voulez rien changer. Le nouveau gouvernement doit en tout ressembler au premier, lorsque les peuples ne s'en sont pas plaints : je ne sçache pas de meilleur secret pour gagner leur affection.

On apprehendoit que l'Empire ne vint à Tibere, une des principales raisons étoit, *qu'il avoit esté nourri dès son enfance dans la maison dominante, chargé d'honneurs & de triomphes dans sa jeunesse.* Une molle éducation entretient la volupté, on a peine à perdre l'habitude du plaisir, nullement accoutumé aux exercices laborieux, au lieu de s'occuper aux affaires du gouvernement, on s'attache aux délices de la grandeur.

Rien d'ailleurs n'excite tant l'ambition que ces honneurs qu'on s'empresse de rendre aux Princes ; ils en deviennent fiers, orgueilleux, méprisans. Heureux ceux qui apprennent à se défendre contre la mollesse, par un genre de vie austere, contre la fierté, par des manieres affables ! Ils feront souhaiter la durée de leur regne.

Tacite remarque que *la premiere action du nouveau regne fut le meurtre d'Agrippa*. Quelle opinion pouvoient avoir les Romains de Tibere ? Dans les dernieres années du regne d'Auguste, ils avoient éprouvé une clemence sans exemple, dans les premiers jours de celui du nouvel Empereur ils voient un exemple detestable de cruauté. Auguste termina son regne par des actions de douceur, il finit le temps de sa domination par une conduire genereuse ; Tibere commence en tiran, sans qu'on puisse esperer qu'il redresse son humeur ombrageuse. Méchante idée qu'on donne de soi aux peuples quand on n'a pas la force de leur déguiser ses inclinations dangereuses ! Ils avoient raison d'apprehender son avenement à l'Empire.

¶ *Quelque résolu que fût le Centurion il eut beaucoup de peine à tuer Agricola, quoique ce pauvre Prince fût sans armes.*

Il sort du visage des bons Princes, même des Princes cruels, car il faut respecter
les

les Grands de la terre , & adorer leur pouvoir si on ne peut aimer leurs personnes , il fort , dis-je , un certain air qui terrasse quiconque ose attenter sur leur vie. Leur majesté leur sert de bouclier, la résolution la plus intrepide est alors ébranlée , le coupable se trouve saisi d'effroi , un moment après il est au desespoir d'avoir consommé le crime , parce qu'il en connoist l'énormité dans son entier.

Le Centurion vient dire qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit commandé. Chose horrible , il n'est rien qu'on ne fasse pour plaire à un Prince! On s'honore d'avoir part à sa confiance , on brigue la gloire d'être le ministre choisi de ses cruautés. Ce Centurion vient au plutôt annoncer le meurtre qu'il a fait , comme si c'étoit une victoire insigne qu'il eust remportée , & qui lui dût mériter la faveur de son Roi ; mais si le crime plaît , le coupable devient odieux. Tibere dont il s'étoit promis une grande récompense , répondit aussi-tôt , qu'il ne lui avoit rien ordonné & que le Centurion rendroit compte de ses faits au Senat.

Deux choses à remarquer. La première , qu'un Roi est dans la nécessité , surtout au commencement , de se justifier aux yeux de ses peuples. Sa puissance absolue ne l'exempte point de cette nécessité , elle est du devoir , elle est de la politique , sinon on se fait haïr. La seconde , qu'il est

dangereux d'obeir trop promptement aux ordres que donnent les Princes dans la colere ; le repentir succedant à une noire action , ils rejettent le crime sur le ministre de leur vengeance , & punissent ceux qui les ont enchainés par d'aussi indignes complaisances.

¶ *Tibere affectoit de commencer toutes les fonctions publiques par le ministere des Consuls.* Il est dangereux à un Roi , de faire paroistre qu'il veut lui seul gouverner sans écouter les avis de personne. Les événemens fâcheux lui sont attribuez , les bonheurs sont interpretez à la fortune , on se previent contre lui , on ne le croit capable que de vexations.

¶ *Tibere étudioit le visage & les paroles des grands qui l'approchoient.* Ce n'est pas une mauvaise qualité dans un Prince de consulter la phisionomie de ceux qui l'abordent : ceci doit être aux courtisans un avertissement de tellement composer leur visage & leurs paroles , qu'il n'y ait sur l'un aucune alteration , ni dans les autres aucun détour , pas mêmes d'inutilité.

¶ Lorsque César fut tué , on disoit que *c'étoit un Tiran.* Il faloit bien donner quelque couleur au crime de son assassin. Arrive-t-il quelque chose de sinistre à un homme élevé en dignité , chacun par envie se hâte de dire qu'il méritoit ce malheur : comment sans cela pourroit-on excuser
ceux

ceux qui ont trempé dans le dessein de sa disgrâce?

Ce qu'on disoit de César après sa mort, peut-être ne l'avoit-on jamais dit pendant qu'il vivoit: Les flatteurs sont mieux appris; tant que nous les pouvons favoriser, ils nous trouvent mille vertus, point de défauts; sommes-nous morts, ils ne reconnoissent plus ces belles qualitez tant de fois admirées, ils s'attachent à mettre nos vices dans un grand jour.

Il n'y a que ceux qui suivent les grands qui apprennent leur véritable caractère. Les grands ne le sçavent pas eux-mêmes. César ne se croioit pas Tiran, on nous dit qu'il l'étoit, aussi dira-t-on de ceux qu'aujourd'hui on met au nombre des Dieux; qu'ils n'étoient que des hommes très-imparfaits.

La destinée de César doit faire trembler ceux qui sont à la tête des Gouvernemens.

¶ Que l'esprit des peuples est inégal, qu'il y a peu de constance dans leurs jugemens! A peine Auguste a-t-il les yeux fermés, qu'on veut fouïller dans le motif de ses actions, les uns l'accusent, peu le justifient, presque tous le blâment, & enfin on lui rend les honneurs divins. Accordez cette conduite.

¶ Dissimulation adroite de Tibere, raffinement de vanité bien extraordinaire!

Il fait l'éloge d'Auguste en termes magnifiques, la reconnoissance l'y engageoit, son propre interest l'y portoit, il sçavoit qu'un Prince qui commence à regner, doit dire du bien de son Predecesseur, sur tout quand il a été aimé du peuple, au fond Tibere avoit de la repugnance à le faire, mais que ne peut la politique ? Il prévient ensuite le peuple, *sur le peu de force qu'il se connoît pour soutenir un grand Empire*; autre ruse de sa dissimulation ! Car personne ne se croit incapable d'exercer les ministeres publics, si on avoüe qu'ils sont penibles, c'est pour s'honorer de la vigilance, du travail, de l'exactitude qu'on promet d'y apporter.

Tibere étoit habile, il en faut convenir: *Sous le regne d'Auguste il avoit eû beaucoup de part aux affaires.* Cette experience forme extraordinairement; le talent de gouverner est une chose qui s'acquiert, & qui ne peut s'acquerir que par de longues études, que par un prompt exercice.

¶ Jamais ne faites connoître au Prince que vous entrevoiez ses intentions. Tacite dit que *les Senateurs craignoient tous également de deviner la pensée de Tibere.* Ils comprenoient sans doute que sa modestie étoit feinte, que plus il témoignoit vouloir refuser l'administration du Gouvernement, plus il avoit d'impudence de se voir maître : Cependant ils feignoient à leur tour de ne pas croire que cela fût vrai. Avec

un homme dissimulé comme Tibere, il falloit des gens aussi dissimulez que ces Senateurs.

¶ Ignore-t-on combien il est dangereux de choquer les Princes ? On a beau leur marquer des soumissions, des repentirs, s'ils ont resolu de se vanger, rien ne leur en fera perdre le dessein. Tibere ne revint point de l'aigreur qu'il conçut contre Asinius Gallus; en vain chercha-t-il à l'adoucir par ses louanges, un Empereur irrité n'est plus un homme capable de retour.

¶ Un homme de tête qui parle avec force, ramene les esprits les plus emportez. Blésus ne dit que trois mots à des Legions mutinées, le desordre fût aussi-tôt calmé. Il leur parla en ces termes : *Trempez plutôt vos mains dans mon sang, il y aura moins de crime à tuer votre General qu'à vous revolter contre votre Prince; ou je vous retiendrai dans l'obeissance, si vous me laissez la vie, ou je hâterai votre repentir si vous me l'ôtez.* Le sang froid auroit été inutile dans une pareille occasion, il falloit un discours presant, vif, coupé, genereux. Si Blésus avoit marqué de la crainte, la revolte auroit esté opiniâtre, il s'exprima en homme qui se possedoit, en homme que la veüe du peril n'étonnoit point, en homme qui agissoit par un pur zèle de servir son Prince; voilà ce qui doit paroître à

84 SUITE DES CARACTERES
des Troupes qu'on veut faire rentrer dans le
devoir.

¶ Il est nécessaire qu'un Prince soit éloquent : mais son éloquence ne doit pas ressembler à celle des Orateurs : son visage doit parler plus que tout le reste, on doit lire dans ses yeux ce qu'il sent, ce qu'il veut exprimer, ce qu'il veut faire entendre. *Drusus n'avoit pas de talent pour haranguer, il ne laissa pas pourtant dans l'assemblée qu'il convoqua, de parler avec un certain air de grandeur qu'inspire la haute naissance : dans un grand Seigneur on ne demande que cela.*

¶ Vous apaiserez moins facilement un homme qui de luy-même s'irrite contre vous, qu'un autre que vous aurez irrité. Dans le premier c'est la précaution qui agit, il tâche de faire voir qu'il a raison de se venger : dans le second c'est une haine involontaire qu'il est aisé de détruire. Tibere haïssoit injustement Germanicus, lui pardonna-t-il ? Auguste étoit justement indigné contre Cinna, lui refusa-t-il sa grace ?

¶ On apporta à Tibere la nouvelle de la Victoire remportée sur les Alemans par Germanicus : L'Empereur eut de la joye d'apprendre que la sédition fust étouffée, mais il étoit fasché que Germanicus en eust la gloire, & qu'il eust gagné l'affection des soldats par ses largesses. Jamais les Rois n'aiment
les

les rivaux ; jaloux de leur gloire ils haïssent quiconque entre avec eux en concurrence d'honneur: les louanges qu'on donne à un sujet les mortifient autant que si on les méprisoit ouvertement. Qu'il est difficile à un General de se faire aimer de ses soldats, sans devenir suspect à son Maître, qu'il est même difficile de servir son Prince avec succès & de passer dans son esprit pour entierement dévoué à ses interests.

¶ *Auguste avoit en beaucoup d'attache aux spectacles par complaisance pour Mecenas qui aimoit le bouffon Batillus.* Remarquons d'abord la complaisance qu'a Auguste pour Mecenas; un Prince ne fera pas toujours agir l'autorité, il s'ouvrira, il se répandra quelquefois. Les loix de l'amitié ne luy seront pas moins cheres qu'aux simples particuliers. Nous sommes engagez à avoir de grandes complaisances pour nos amis, il ménagera les siennes d'une maniere à les rendre plus précieuses, au reste il n'en fera point superbement avare.

Que dirons nous de Mecenas qui aimoit ce bouffon? Les plus grands Hommes ont ainsi des attaches qu'on ne scauroit excuser ni trop condamner. Dans la necessité où nous met la nature de donner à nostre cœur de quoy s'occuper, elle permet qu'il se lie à des bagatelles; ne vaut-il pas mieux que ces sortes d'objets prennent le devant de nostre affection, que non pas

qu'elle soit occupée aux dépens de nostre gloire?

Outre qu'il n'estoit pas ennemi de ce passe temps, continue Tacite en parlant d'Auguste, *il croioit qu'il estoit d'un bon Prince de se mêler dans les plaisirs du peuple.* Rien n'est si vrai; les Peuples sont charmez de voir les Princes dans leurs plaisirs; ils en tirent de favorables conjectures, les nomment affables & populaires. Quelle joye ne ressentons-nous point d'apprendre que Monseigneur vient à l'Opera ou à la Comedie? Le plaisir du spectacle est le moindre qu'alors on goust; on est bien plus ravi d'admirer la bonté du Prince, qui ne croit pas au deffous de luy ces divertissemens preparez pour tout le monde.

¶ Belle, heureuse, & charmante conduite que celle de Germanicus! Je n'ajoutérai rien à ce qu'en dit l'historien, son éloge renferme toutes sortes d'instructions. *Il alloit visiter les bleffez, se faisoit montrer leurs playes, leur donnoit à chacun les loüanges que meritoient leurs exploits, piquoit les uns d'honneur, & les autres d'interest; enfin soit par la douceur de ses paroles, ou par le soin qu'il prenoit d'eux, il se les rendoit tousentierement dévoués & prests à le suivre dans les dangers.* Yá-t-il beaucoup d'Officiers de Guerre qui se reconnoissent dans ce portrait?

¶ On eust de la peine à pardonner à celui qui fut accusé d'avoir traité ignominieusement.

ment le corps de Varus. Les restes des Grands Hommes nous doivent être précieux, tout ce qui a contribué à leur donner du lustre nous doit être cher. C'est par la force de leur bras, qu'ils sont devenus Heros, c'est aux lumieres de leur esprit, aux genereux sentimens de leur cœur, qu'ils sont redevables de leur gloire. Cet esprit penetrant, ce cœur heroïque étoient enfermés dans leur corps; respectons-le comme on feroit les ruines d'un fameux Temple. Je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de magnificence aux Obseques des Roys puissans; on doit trop aux efforts de leur genie, aux succez de leur prudence, pour manquer de rendre à leur corps les honneurs qu'une trop prompt mort a empêché de rendre à eux-mêmes.

¶ Tibere repetoit souvent qu'il n'y avoit rien de stable dans la vie, & que plus il estoit élevé plus il devoit craindre de tomber. Avoir ces sentimens, & se gouverner d'une façon toute opposée, c'est une chose si ordinaire qu'il n'est plus permis d'en être surpris.

¶ Auguste fut le premier qui rompit les libelles dans la loi de Leze-Majesté, irrité de l'imprudencce d'un Cassius Severus qui avoit diffamé par ses écrits des hommes & des femmes Illustres. C'est aimer bien tendrement ses sujets que de regarder leur honneur comme le sien propre. Dans un Estat bien réglé on ne doit point souffrir ces esprits critiques qui se font

un plaisir délicat de déchirer dans leurs écrits, ceux dont ils ont reçu de mauvais services. Graces à la vigilance des Magistrats que leur dignité engage à être les protecteurs de la réputation des Peuples, on a arrêté le cours des invectives qui deshonnorent les plus gens de bien; car on est plus rigoureux que jamais sur les permissions d'imprimer.

¶ *Le Sénateur Pius Aurelius implora le secours du Senat pour estre dédommagé de la perte de sa maison ruinée par la structure des chemins publics & des Aqueducs. Tibere qui se plaisoit à exercer sa liberalité dans les choses qui lui faisoient honneur, (vertu qu'il garda même long-temps après avoir perdu toutes les autres) fit restituer à Aurelius le prix de sa maison. La liberalité est une vertu si nécessaire aux Princes, qu'on ne leur en croira aucune dès qu'elle leur manquera. Comme on ne juge d'eux que par rapport aux bienfaits qu'ils répandent, il est de leur interest de conserver cette inclination bienfaisante, afin qu'on parle favorablement de leurs personnes.*

L'action de Tibere m'ouvre le sujet d'une autre reflexion. Il est de la dernière injustice à un Prince de sacrifier les biens de ses sujets au plaisir d'une fastueuse curiosité. ACHAB puni, JESABEL devorée par les chiens pour avoir ravi l'héritage de NABOTH, sont des exemples qui confirment tout ce qu'on peut dire à cette occasion.

¶ *Tibere n'aimoit ni les vices ni les vertus éclatantes: jaloux de son autorité il craignoit les grands hommes, jaloux de sa réputation & de l'honneur public, il ne vouloit point de ceux qui passoient pour méchans ou pour coupables. Un homme qui a trop de mérite, ou qui n'en a point du tout, n'est pas propre à la Cour. Excès de vertu, défaut de vertu, deux extremitez nuisibles au Courtisan.*

Les Grands Hommes ont sans doute quelque chose d'extraordinaire, puisqu'ils sont formidables aux Tirans; le mauvais Prince les éloigne de soi autant qu'il lui est possible, désespérant d'accorder les desseins de sa cruauté avec les conseils des Sages. On a très grande raison de nommer Tibere le plus dissimulé des hommes, il étoit au fond d'un naturel méchant, & il ne vouloit point de ceux qui passoient pour tels. C'est-à-dire qu'il projettoit de faire agréer par ce choix tout ce qu'il concerteroit de plus injuste, de plus odieux, parce qu'on ne le lui auroit pas attribué.

¶ Germanicus jugea à propos de donner un combat. Ne voulant point le faire qu'il n'eust auparavant connu dans quels sentimens étoient pour lui ses soldats, il resolut de se déguiser. La nuit venue, dit le Traducteur de Tacite, sortant par la porte Augurale couvert d'une peau de beste Sauvage, suivi d'un seul homme, il enfile par de petits chemins détournez & inconnus aux sentinelles,

les rues du Camp, s'arreste à toutes les tentes, & jouit de sa reputation, tandis que les uns parloient de sa haute naissance & de sa bonne mine, les autres de sa patience infatigable, de sa civilité, & de son égalité d'esprit dans les affaires, dans les plaisirs, & que tous avoient qu'il meritoit d'estre servi avec affection dans un combat. Grand sujet de joye à un General d'Armée d'estre ainsi témoin des beaux, discours qu'on tient de lui ! Sçavoir qu'on est estimé des Soldats, apprendre d'eux-mêmes la sincerité de leur affection, se sentir le maître de leur courage, de leurs vies : que ne peut-on pas entreprendre avec d'aussi feurs gages de la victoire ?

Il n'appartenoit guère qu'à Germanicus de contenter hardiment sa curiosité ; la tendresse qu'il avoit pour les Troupes lui cautionnoit celle qu'il en devoit recevoir ; le bien qu'il leur faisoit lui présageoit celui qu'il devoit entendre. Un General cruel & paresseux ne se feroit pas empressé à satisfaire l'envie de sçavoir ce qu'on auroit dit de luy ; il auroit eu peur d'apprendre des veritez désagréables. Germanicus ne craint point cela, il se hâte avec confiance d'aller jouir de sa gloire. Quelques louanges qu'on lui donne deormais, elles ne seront pas suspectes de flatterie ; il a receu des applaudissemens de la part des Soldats qui s'expliquoient en liberté, leur estime vaut tous les éloges du monde, & rendra.

dia croyable tout le bien qu'on dira de Germanicus.

¶ La seule Galere de Germanicus aborda sur les terres des Cauſſes, où courant jour & nuit par les rochers pour voir qu'étoit devenue ſa flote, il ſ'accuſoit d'eſtre l'auteur de tout le mal avec tant de douleur, que ſes amis eurent aſſez de peine à l'empêcher de ſe précipiter dans la même mer qui l'avoit engloutie. Les grands courages ne ſe piquent pas d'être inſenſibles aux attaques de la fortune, Germanicus répand des larmes, ce ne ſont pas des larmes de foibleſſe que feroit verſer la douleur d'avoir perdu quelques biens, mais des larmes de deſeſpoir que lui arrache l'amour qu'il a pour ſes legions. Comment ne ſe deſeſpereroit-il pas? Son Armée va eſtre diminuée d'autant de Heros que le naufrage lui enleva d'hommes. Autant de ſoldats qu'il perdra, ſont autant de Panegiriſtes qu'il n'a plus. Tous diſoient du bien de luy, tous l'adoroient, ſe verra-t-il ſans regret privé des compagnons de ſes dangers?

Quand un homme a à ſ'imputer les malheurs de ceux qu'il conduit, il devient inſolable; ce n'eſt pas un bonheur d'échaper alors aux accidens fâcheux, on ſouffre plus que ſi on y étoit envelopé.

¶ Fut-il jamais une modeſtie plus grande que celle de Germanicus? L'Empereur jaloux des victoires qu'il remportoit, le rappela.

pella à Rome , & lui offrit le consulat , de peur que s'il achevoit son entreprise on n'en donnât pas la gloire à Tibere. *Germanicus ne s'en défendit point , quoi qu'il s'aperçut de la jalousie du Prince qui lui déroboit une gloire toute acquise.* Il s'en faut beaucoup que les grands aient cette politique desintéressée ; ils veulent s'attribuer tout le mérite d'une entreprise , ceux mêmes qui n'ont rien fait , osent publier qu'ils ont eu part à l'action , afin de partager les louanges & les récompenses. Toutes celles qu'on donnera à ces esprits vains n'égaleront pas celles qui sont deües à la modestie de Germanicus.

¶ LIBON qu'on accusoit de machiner contre l'Etat n'espérant plus rien de la clemence de Tibere se perça de deux coups d'épée. Aussitôt que Tibere aprit sa mort , *il jura que bien que Libon fût coupable , il auroit demandé sa grace au Senat , s'il ne se fût pas hâté de mourir.* Il ne coûte rien aux Tirans de faire des sermens , un parjure ne les embarasse pas.

J'admire la dissimulation de Tibere qui veut se faire honneur d'une clemence qu'en effet il n'auroit point eüe. Comment auroit-il pardonné à un homme dont le crime étoit avéré , & contre qui les Senateurs avoient prononcé ? Les plus innocens n'étoient pas à couvert de sa cruauté , il avoit la pernicieuse adresse de leur faire des crimes de leurs meilleures actions.

¶ L. Pison ayant quelque chagrin contre
tre

tre le Senat en sortit brusquement, & protesta qu'il alloit se retirer dans un endroit éloigné. Tibere, ajoûte Tacite, *en sentit de l'émotion, mais il ne laissa pas de l'adoucir par des paroles caressantes, & d'inviter ses parens à joindre leurs prieres ensemble pour le faire demeurer.* Chose extraordinaire! Le plus cruel des hommes caresse un sujet qu'il pouvoit perdre ouvertement; le plus orgueilleux des Empereurs se soumet jusqu'à faire des prieres aux parens de Pison: comme c'étoit le plus dissimulé Prince qui fut jamais, il faisoit tout servir à la réussite de sa dissimulation. Aprenons de lui à ne pas precipiter le temps de la vengeance: faisons plus que lui, il suspendit ses ressentimens, perdons tout à fait les nostres.

LE MERITE.

LA veritable vertu n'a point d'accés chez les hommes, ce juste milieu qui en fait le principal caractere leur est inconnu, Il y a dans toutes nos actions du trop ou du trop peu. On ne voit point dans le monde une generosité reguliere, une sincere amitié, une vertu sans excés ou sans défaut. On y flate à outrance, on y réprend avec aigreur. Les uns sont prodigues, les autres avarés: tel parle de soi avec affecta-
tion

tion qui croira s'être corrigé quand il n'en parlera qu'avec mépris ; l'ami à qui on reprochoit l'ingratitude tombera dans le vice de ceux qui croient devoir servir aux dépens de l'honneur, celui dont on blâmoit la facilité se rend du dernier rigoureux ; l'autre qu'on accusoit de dureté devient nonchalant ; en un mot la vertu n'est point ici connue telle qu'elle est.

Il n'y a tout au plus parmi nous que des demi-sages & des demi-vertueux. Les siècles les plus féconds en vertus n'en ont jamais produit d'accomplis, & tous ceux que l'antiquité a mis au nombre des sages n'étoient que des hypocrites superbes.

A quoy s'est bornée la sagesse d'un Caton ? Jusqu'où s'est étendue la moderation d'un Diogene ? Celui-cy se renferme dans un tonneau feignant de se vouloir dérober à la veüe des hommes, pendant que son cœur est plus rempli de vanité que celui d'Alexandre dont il méprise la gloire. Caton le sage Caton l'a-t-il paru, l'a-t-il été, quand pour éviter la présence de Cesar il s'est donné la mort ?

Quelque imparfait qu'ait été le mérite de ces faux sages, nous ne pouvons y atteindre ; dirons-nous que dans ce dernier âge la vertu est arrivée à son comble ?

Le plus solide mérite en apparence n'a qu'un éclat de quelques momens, il s'obscurcit après nous avoir éblouis.

Nos

Nos vertus sont si foibles, qu'un rien les altere & les corrompt. Aujourd'huy on est Sage, demain on fera gloire de ne l'estre plus. Tant que l'homme vit, il peut changer, du vice passer à la vertu, de la vertu au vice.

Il faut les voir mourir : disoit un ancien qu'on vouloit rendre juge du merite de deux grands hommes. La derniere action de nostre vie nous condamne en éfet ou nous justifie ; le Ciel ne prononce que sur celle-là.

Les commencemens du regne de Neron furent glorieux , mais il finit mal ; Auguste commença en Tiran , il exerça les dernieres années de son regne, une clemence qu'on n'attendoit pas de ses premieres cruautéz. Qui n'eût assuré que Neron après avoir refusé de signer la mort de deux coupables, auroit épargné le sang des Citoyens ? Il repandit celui de sa mere , celui de son précepteur, celui de mille personages illustres. Qui auroit crû en voyant Auguste si cruel, que Rome & ses premieres têtes eussent échapé à sa fureur ? Changement admirable, il se fait des loix de douceur & de moderation , pardonne à Cinna, regrette la mort de Mecénas, s'attache à Agrippa, chérit les Citoyens , donne tous ses soins à la Republique , meurt en bon Empereur.

¶ La vertu emprunte quelque chose des belles

belles personnes, un mérite mediocre les orne plus incomparablement, qu'un excellent mérite ne pare les autres. Vous diriez que les belles personnes donnent à la vertu même de l'éclat, au lieu que dans les femmes moins accomplies elle perd tousjours un peu de son lustre; confondue & comme ensevelie dans une infinité de défauts, on n'en discerne pas si aisément les charmes.

¶ La vertu ne fait point honneur, si elle n'est pratiquée de la belle maniere; il y a maniere d'être vertueux comme il y a maniere d'être propre.

¶ Pour connoître les charmes de la vertu, il faut estre vertueux; cela décide que les libertins y sont naturellement insensibles. Rarement cependant la voient-ils sans l'admirer; plongez qu'ils sont dans le desordre ils se sçavent mauvais gré de ne pas pratiquer le bien.

Le plus débauché estime l'honneste homme, malgré soi il lui rend justice & lui donne intérieurement le temoignage que SAÛL rendit à DAVID, *vous estes plus juste que moi.*

¶ Le désir de se perfectionner est plus communément un effet d'amour propre qu'un horreur sincere du crime.

¶ Depuis que le mérite a cessé de nous donner des maîtres, il n'est guère de supériorité qui ne soit devenue odieuse: ceux
que

que la naissance & la faveur revêtent de l'autorité publique, sont durs ordinairement, & jamais on ne trouva de moderation dans ceux que la fortune ou l'argent ont mis au dessus de nos têtes.

¶ Ce n'est plus la vertu qui fait le merite, du moins ce n'est plus ce merite qui est reconnu. L'homme de bien est opprimé, ses plus loüables actions sont punies, comme les plus lâches perfidies meritoient de l'estre. Sa probité qui devoit l'aprocher des grands emplois l'en éloigne, son desintressement donne de la défiance; ses soins le font passer pour un esprit remuant.

Le temps est passé que la seule sagesse ouvroit le chemin des honneurs. Les avenues de la fortune sont fermées aux gens de merite, ils abhorrent ces elevations qui ne s'accordent qu'aux brigues & aux lâchetéz.

L'honnête homme aime mieux ne rien ajouter à son état que d'ôter quelque chose à sa vertu. L'ambition foule aux pieds sagesse, honneur, probité, & sur ces ruines éleve les fondemens de sa grandeur. Consolez-vous homme de bien, l'ouvrage du crime n'a qu'un temps, & ce temps, est court!

¶ Nous voyons un homme parvenir à de grands emplois, ne demandons pas quel est son merite, peut-être n'en a t-il point d'autre que celui d'estre heureux.

E

Est-

Est-ce le merite qui contribuë à l'élevation? l'exemple d'une infinité de personnes qui ne doivent la leur qu'au hazard prouve le contraire. Plusieurs deviennent grands avec des talens mediocres; & sans avoir la peine de faire des actions extraordinaires, ils ont le bonheur de passer pour des gens d'un merite consommé.

¶ Un merite abandonné de la fortune ne sert qu'à rendre celui en qui il se trouve, plus ridicule. Les noms de Poëte, d'Auteur, de Sçavant sont des titres injurieux, quand on ne jouit pas de ceux de la grandeur, ou qu'avec eux on est dans la bassesse. Ils étoient honorables à Monsieur le Comte de S. AIGNAN, à Monsieur de BUSSY, à Monsieur le PRINCE: à mille autres on les donne par raillerie, on les prodigue par mépris.

¶ Les grands ne font rien qui ne leur soit conté, s'ils manquent de merite, la flatterie prend soin de remplacer le vuide qui est en eux.

Tout parle dans les grands, dit le flateur; que d'éloquence dans ce mot, que d'esprit dans ce signe, que de force dans cette occasion, que de politesse dans ces manieres!

Nous avons le malheur dans les basses conditions de faire quantité de choses qui ne sont point remarquées, & qui seroient tout à fait perduës, si la vertu ne se servoit à elle-même de recompense. Un homme
privé

privé aura tous les talens imaginables, le noble quoy qu'inferieur en merite l'emportera sur lui ; on ne regarde celui-là qu'à demi, on ne perd pas la moindre action de celui-ci.

¶ Les grands sont vicieux impunément. La critique se tait sur leurs défauts. Ils ont de l'honneur d'estre vertueux, la flaterie donne à leurs moindres qualitez des couleurs avantageuses. On voit un courtisan faire une aumône, sa charité reçoit des éloges publics, tandis qu'on passe sous silence l'action d'un simple bourgeois qui de ses biens a fondé un Hôpital. Un Officier connu par la naissance est égalé aux Heros pour s'estre temerairement exposé, pendant que le plus brave soldat est confondu avec les lâches.

¶ Je doute qu'on trouve un merite assez universel pour s'étendre jusqu'à briller également dans toutes les conditions. Tel dans des emplois tumultueux se distingue, qui dans le repos ne se feroit plus valoir, tel dans la retraite éclatera, que d'illustres negotiations auroient obscurci. Se mettre dans un état où l'on puisse donner jour à son merite, c'est ce qui est important.

¶ La moitié du merite d'un Heros doit briller dans sa phisionomie, ses yeux doivent l'annoncer, tout son dehors doit donner quelque éclaircissement de ses vertus. Au reste pour juger sainement du meri-

te , des apparences brillantes ne suffisent pas.

¶ La jeunesse décredite le merite des plus habiles : jeune Avocat , jeune Medecin , jeune Docteur , jeune Conseiller , tous gens en qui on n'a qu'une legere confiance.

¶ Le plus pur & le plus signalé merite n'a pas toujourns le bonheur de plaire. Souvent un homme d'un genie ordinaire excitera l'admiration : il faut l'occasion , il faut le moment , il faut encore avec cela un je ne sçai quoi , que je suis au désespoir d'ignorer.

¶ Mille personnes sont ornées par des qualitez médiocres , à qui il ne siéroit pas d'en affecter de rares. Si un homme du commun se piquoit d'imiter la generosité d'un grand Seigneur , on l'apelleroit prodigue ; s'il se modere dans ses largesses , on le nommera liberal & officieux. Un Bourgeois auroit mauvaise grace de disputer la bravoure au Gentilhomme , la politesse au Courtisan , on le traiteroit de fanfaron , pourvû qu'il ne soit pas lâche comme un coquin , ni grossier comme le bas Peuple , on l'estimera.

La mediocrité qui décrie la vertu des grands , fait le plus beau caractere de celle des petits. Paroissez mediocrement genereux , mediocrement poli , mediocrement spirituel ; tout ira bien pour vous. Si vous
me

me donnez le haut bout, dit fort bien Monsieur Pascal, je ne l'accepterai pas; si vous me donnez le bas bout, je le refuserai de même, parce que je sçai que tout ce qui est extrême n'est point estimé, & qu'il faut estre au milieu.

Le merite médiocre est par tout d'usage: un merite exquis n'est de mise en presque aucun endroit.

C'est un crime dans de certains siècles, dans de certaines Villes que d'avoir du mérite; on est regardé odieusement.

N'affectons pas tant de délicatesse sur le merite; la politique veut qu'on applaudisse à des choses qui dans un temps plus regulier seroient censurées, autrement on est traité d'envieux.

¶ Nous nous étonnons de voir que les enfans des grands hommes ne sont pas tous héritiers de ce beau mérite qui a distingué leurs ancêtres. Sommes-nous surpris que le fils d'un riche soit réduit à une pauvreté honteuse?

¶ Se vanter d'avoir des Ancêtres illustres, le prouver par des parchemins usez, est-ce-là un merite? ce qui ne me montre pas des vertus ne peut surprendre mon estime. Soyez sage, soyez genereux, ami du bien, inviolable dans vos paroles, je ne regarderai point pour vous la donner, si vous estes noble.

ORANTE, est un homme de la faveur

sa famille est dans une passe glorieuse ; il a des richesses infinies , possède des charges considerables, il est aimé, il est adoré. Est-il sage, est-il vertueux ? Vous ne me répondez rien. Sans cela pourtant je ne puis estimer cet ORANTE dont vous m'exagerez le merite.

¶ Le merite est honorable quoi que privé des avantages de la fortune, mais au langage de l'interest les douceurs de la fortune sont utiles & peuvent subsister sans merite.

¶ Plaisant merite que celui d'une infinité de gens ? Le faire consister dans l'art de bien danser, dans l'adresse à peindre, dans la maniere de s'habiller, c'est assurément bien peu s'y connoître.

Le jugement du monde est peu délicat en fait de merite. On a besoin d'un Courtisan, on sçait qu'il a du credit, sur tout de l'argent, on conclut sans autre recherche qu'il a infiniment de merite: si c'en est un, bien que je m'oppose à le croire, il faut tomber d'abord qu'il n'est pas personnel.

Un Magistrat qui donne de promptes audiences, un Officier qui ne fait aucunes violences injurieuses, un Marchand qui dans ses paiemens n'use point de remises, passent pour gens de merite : je serois de vôtre sentiment, si vous disiez qu'ils ont un demi merite. Montrez moi que ce

Ma-

Magistrat soit équitable dans ses décisions, que cet Officier ait de la conscience, ce Marchand de la bonne foy, ensuite je vous croiray.

¶ Qu'on voye un brutal, un ingrat; on prononce qu'il est mal honnête homme, ce jugement n'est point faux. Qu'on en voye un autre qui passe toute sa vie au jeu, qui entretienne avec des femmes de ruineux commerces, qui pratique de sourdes intrigues, hésitera-t-on à l'appeller un galant homme?

Ce qu'on appelle aujourd'huy un galant homme est peu différent des ce que les véritables gens d'honneur nomment un coquin. LYCAS, dit CLENOR à ses amis, m'a servi dans une querelle; j'ay reçu les cent pistoles qu'il m'avoit promis; j'en gagnai dernièrement cinquante par le secours de son adresse. Que répondent ses amis? LYCAS est un galant homme. Et moi je leur demande, que pouvoit faire davantage LYCAS pour imiter les actions d'un coquin? Vous dites qu'il est brave de s'être offert à Clenor: ne luy auroit-il pas esté plus glorieux de racommoder ces deux amis broüillez; vous taxez de generosité l'empressement qu'il a eu de dégager sa parole, étoit-elle dans les regles de l'honneur? Et comptez vous pour rien l'usure de ses prests? Il a fait gagner cinquante louis à Clenor, qui n'en gagneroit pas autant,

si on étoit fourbe comme Lycas ? C'est pourtant ce Lycas qu'on traite de galant homme.

Je n'ay pas bonne opinion des gens qu'on honore de ce titre ; rarement l'adresse-t-on à un véritablement honnête homme.

On ne dira pas d'Isidor qu'il feroit scrupule de commettre une injustice, c'est un galant homme, on en jugera mieux, on l'appellera homme de bien.

¶ Les gens de Cour préfèrent à la qualité d'homme de bien celle de galant homme, à cause qu'ils attachent à cette dernière, je ne sçai quelle idée de mérite qu'ils estiment plus que le véritable, dont ils réjettent la connoissance.

Il a toutes les qualitez d'un galant homme, me disoit-on, d'un Capitaine d'Infanterie. Il ne me falut pas bien du temps pour développer son caractère. Ce mérite de galant homme se bornoit à faire des crimes pour servir le tiers & le quart, jurer à tout propos, accompagner ses protestations de services d'horribles sermens; n'estre enfin rien moins qu'honnête homme, on parvient à en avoir la reputation.

LA REPUTATION.

IL n'est quelquefois pas moins dangereux d'avoir une grande reputation, que d'en point avoir. Une grande reputation devient suspecte, & l'envie l'obscurcit.

Il faut de plus en plus monter, voilà le danger d'un grand nom. Un habile peintre a fait un beau tableau, les connoisseurs l'admirent; s'il en fait un second d'une égale bonté seulement, ne doutons point qu'il ne soit trouvé moins beau, on veut quelque chose de meilleur, & après un tel commencement on se l'étoit promis.

Une grande reputation ne se soutient pas aisément; c'est ce qui en augmente le danger. Le public jaloux de vos succès vous demande plus que vous ne pouvez lui donner: ne repondez vous pas à son attente, il vous prive de son approbation.

Bornons nous à une reputation mediocre, le nombre de nos aprobateurs sera petit à la verité, celui des critiques sera moindre. N'est-ce pas beaucoup pour nous? On n'attendra de nous rien d'extraordinaire, pour peu que nous fassions
E s
paroître,

paroître, nous aurons passé la commune attente ; leur moyen de plaire !

¶ *J'aimerois mieux*, disoit Ciceron, *me tromper avec Platon que de rencontrer la verité avec les autres Philosophes.* Dirai je qu'il est plus glorieux de pecher avec un grand homme que de bien faire en suivant l'exemple de gens d'une reputation médiocre ? Par tout ailleurs que dans la morale il est necessaire d'en venir là. Un Architecte fameux peut manquer, qu'un autre imite sa maniere, on l'admira plus que s'il avoit suivi son propre genie ; sa faute passera pour un docte raffinement, au lieu qu'un trop exact assujettissement aux régles de l'art seroit imputé à un manque de hardiesse.

¶ La reputation de bel esprit fut-elle jamais plus prostituée ? Un homme de Cour a fait en sa vie deux madrigaux, une femme du monde a ébauché l'histoire amoureuse d'une de ses amies, on n'hésite pas à leur donner place parmi les beaux esprits.

Devoir cet honneur à sa naissance ou à la credulité du peuple ignorant, est un foible sujet de s'en faire accroire. Nullement accoutumé à voir un homme de distinction se rabaisser jusqu'à faire la cour aux muses, surpris qu'il s'en donne la peine, qui ne lui applaudiroit pas ? C'est un bel esprit, dit le public prevenu, on remarque dans ses vers
une

une finesse inconnuë aux Auteurs ordinaires , qu'il est bien vrai , ajoute-t-on , que la Cour est le centre de la politesse ! De bonne foi l'admiration se prodigueroit-elle ainsi en faveur du meilleur ouvrage ?

¶ L'ignorance & la prévention ont beaucoup de part aux applaudissemens qu'on donne aux gens de qualité. Leurs fades bagatelles seront nommées des productions ingénieuses , tandis qu'on refusera ce titre à des chefs-d'œuvres d'éloquence qui auront pour Auteur un homme peu qualifié.

Un cadet de famille nouvellement Abbé est conseillé de prêcher pour parvenir à l'Episcopat : ses discours sont admirez, on ne voit point dans les autres, s'écrie l'auditeur charmé, ces belles manieres, cet air de Cour, cette délicatesse de morale, cette beauté de sentimens. Un jeune Escuyer se met en tête de faire une Tragedie, ah ! la touchante piece , repete cent fois le spectateur, que l'intrigue en est nouvelle , les scenes interessantes, la conduite reguliere.

Si un autre que cet Abbé eût prononcé le même Sermon, on se fût plaint de la severité de ses maximes, du desordre de ses phrases, de sa maniere de debiter , on sçait qu'au premier jour il sera Evêque , la critique se tait absolument. Cette piece de theatre sortant des mains de l'Auteur de *Bradamante*, lui auroit attiré la haine du

Par terre ; elle fait honneur au Favori d'une Princesse.

¶ Quand on jouït de la vogue on ne doit pas aisément commettre sa reputation ; c'est trop la risquer que vouloir sortir de son talent.

¶ Le moien de corriger les vicieux , ce seroit d'attacher à chaque vice une espece de ridicule , tout le monde aime trop son honneur pour s'exposer à être mocqué. Mille libertins font gloire du libertinage , qui y renonceroient , s'ils esperoient qu'en faisant mieux le nombre de leurs aprobateurs augmentât.

— Ce qui nous fait embrasser le bien nous en fait perdre le merite ; nous suivons la vertu par atrait de la louange , & cet amour de la louange anéantit en nous le merite de la vertu.

¶ La reputation & le mérite simpatissent moins qu'on ne pense , tel est regardé avec attention , qui au fond est sans vertu , tel est rempli de talens , qui vit obscur & sans nom.

¶ L'amour de la gloire est la passion des gens de merite ; la vaine gloire est le partage des fots.

— Qui néglige l'estime des hommes passe pour un lâche , qui la recherche est soupçonné d'ambition ; s'épargneroit bien des travaux qui se mettroit au dessus des louanges ; quiconque ne se met pas en devoir de
les

es obtenir est sans honneur ; difficiles extrémités ! Règle infallible , n'affectons point la gloire.

¶ D'une seule chose dépend souvent la réputation. Un seul trait courageux a mérité à plusieurs le titre de brave , une occasion malheureuse fera appeller les autres à jamais téméraires, tant il est difficile d'effacer les premières impressions.

¶ Une louange assaisonnée n'est point un mets que l'on rejette, eût-on d'ailleurs une modestie extraordinaire.

Rien ne flatte un homme de mérite comme de s'entendre louer par des gens qui savent le distinguer. Un fat fait accueil à toutes sortes d'admirateurs : de quelque côté que lui vienne l'encens qu'on lui offre, il lui paroît d'une agréable odeur. Ce n'est pas lui qui se rend délicat sur l'article des louanges , il en reçoit du flatteur, il en reçoit de l'ignorant , toute approbation lui convient.

Les applaudissemens du mauvais connoisseur sont insipides aux gens de mérite , il leur faut des louanges éclairées, toute autre gloire les déshonore, toute autre estime les outrage.

Je ne demande plus pourquoi EPAMINONDAS ne vouloit faire chanter ses actions que par le plus célèbre Musicien. ALEXANDRE avoit raison de permettre au seul APELLES de faire son portrait , il n'appar-

tient qu'aux Heros d'avoir cette délicatesse.

Le plus grand vice de nôtre siècle n'est pas de se montrer difficile sur le choix des approbateurs, la vanité a tellement moderé les scrupules, qu'elle se repaît d'une gloire flateuse, autant que d'une équitable.

¶ Vous trouvez autant de gens qui louent par prevention, qu'on en voit qui blâment par envie. Tous ne se donnent pas la peine de peser le merite, ni d'examiner les défauts. Il suffit qu'on s'en rapporte aux premiers jugemens. Tels admirateurs, tels critiques sont semblables aux échos; j'estime, dit celui qui croit avoir de belles qualitez, j'estime repètent les autres; je blâme, dit le censeur qui se rend arbitre, je blâme, redisent tous. A bien considerer les choses, il se trouve que de tous ceux qui décident ainsi, deux à peine sçavent la cause de leur décision, le reste l'ignore. Il y a donc dans le monde une cabale de critiques & d'approbateurs, ces sortes de juges ne marchent que par pelotons.

Qui est admiré de deux ou trois personnes judicieuses doit estre plus content que celui à qui la multitude applaudit sans sçavoir pourquoi.

¶ Mettez l'homme le plus puissant hors des occasions d'aquerir de l'honneur, ou plustost mettez-le dans les plus belles occasions de se faire un grand nom, & refusez-lui

lui les honneurs qu'il attendoit de vous comme témoin de sa grandeur, vous le verrez aussi-tôt renoncer à son ambition, ou ne lui donner tout au plus qu'une foible action.

Qu'un Roy ait mille personnes qui le loüent, & un seul qui le méprise, le mépris de ce dernier lui tiendra plus au cœur, que l'admiration des autres ne lui aura été agreable. AMAN se croit infiniment plus deshonoré par le refus que fait MARDOCHE'E de fléchir le genou devant lui; qu'il ne s'estime honoré des soumissions de tout un peuple.

¶ Je ne crois point celui qui par dépit brave l'approbation de tels & tels, on voudroit plaire à tout le monde.

Les sçavans, dit Polidor, sont charmez de mon ouvrage, les ignorans ne le goustent pas, je m'en moque. Je reconnois à cette bravade que Polidor ne seroit pas fâché que les ignorans l'estimassent aussi, parce que bien qu'il n'y ait pas d'honneur à en être admiré, il y a néanmoins beaucoup de plaisir à l'être de chacun.

L'estime d'un sot est peu precieuse, j'en tombe d'accord, mais elle ne doit pas déplaire lorsqu'elle est secondée & prevenüe par le suffrage des habiles.

Rejeter ouvertement les loüanges d'un ignorant, c'est mépris; affecter l'admiration des sçavans, c'est orgueil. Sur cela prenez un parti.

¶ Il y a des gens qui admirent tout , d'autres qui n'admirent rien. Les moindres ouvrages trouvent chez les premiers l'honneur & le merite des chefs-d'œuvres, les chefs-d'œuvres au contraire ne trouvent dans l'esprit de ceux-ci qu'une foible estime.

C'est une bonne coustume de ne pas affecter de louer , c'en est une meilleure de garder le silence sur ce qui ne merite aucunes louanges. On est plus sujet à manquer quand on loue que quand on ne loue pas. La louange est presque toujours accompagnée d'adulation, le silence peut s'interpréter favorablement.

La maniere des ignorans est de se répandre en applaudissemens ; les sages prennent le temps de louer , ne louent que ce qui est digne d'approbation, ménagent la leur , & ne la donnent qu'avec reserve.

Un admirateur prodigne , un censeur universel , ne seroient pas mes gens. Je veux qu'on admire & qu'on censure à propos ; en matiere de louange & de critique , le contretemps est plus à éviter qu'on ne croit.

¶ Qui fait tant le difficile sur le choix des louanges , devient la dupe de l'envie , personne ne veut lui en donner. Qu'aime-riez-vous ou d'estre peu loué de tout le monde, ou de l'être beaucoup de peu de personnes ? je ne sçai si ma vanité ne déplai-

plaira pas, il me semble qu'une gloire universelle est la plus honorable. Ici contre mon premier sentiment je suis de l'opinion de Plin qui dit que les grands hommes préfèrent cette estime generale quoique petite ; à celle qui quoique grande est renfermée dans un petit nombre d'approbateurs.

L A M O D E.

S'Habille-t-on pour soi ? point du tout. La mode tyrannise nôtre inclination, force nostre goust, l'assujettit à celui des autres.

¶ Quelque opposée que soit une chose à ce que nous aimons, d'abord que la mode en est on s'y fait. Tout ce qui est contraire à la mode paroissant sans agrément on le rejette.

Les plus belles choses cessent de l'être, dès qu'elles ne sont pas à la mode.

Une simplicité nouvelle est mieux receuë qu'une magnificence surannée.

¶ La mode ne consiste pas toujourns dans des manieres de s'habiller nouvellement inventées, il faudroit que l'esprit du François fust inépuisable. Comme il est fort changeant, il reconne la vogue à certains usages, & voilà ce qu'on appelle aussi la mode.

¶ Les fols donnent cours aux modes, les
sages

114 SUITE DES CARACTERES
sages n'affectent pas de s'en éloigner.

Si ridicules que puissent estre certaines modes, il est encore plus ridicule de s'en écarter.

Croiroit-on que la mode fust capable de donner du merite? On refusera l'entrée des Tuilleries à un Gascon vêtu à l'antique: un petit maistre qui se conforme au goût nouveau sera bien receu par tout.

¶ Le changement des modes est d'une grande ressource pour le commerce.

Qui ne se pique pas d'être plus constant que les modes doit se résoudre à de frequens changemens.

A moins qu'une mode ne soit très-établie, il ne faut pas s'y conformer, autrement c'est singularité.

La mode dégenere, si tôt que le petit peuple a le moyen de la suivre.

§ Chaque pais a ses modes, chaque siècle a ses modes, chaque homme a ses modes favorites; les modes mêmes, pourroit on dire, ont leurs modes.

Les chiens de Boulogne ont esté à la mode, les Doguines passent, les Levrettes commencent à estre aimées des Dames; bien-tôt elles mettront dans leurs carosses de gros barbets, il n'y faudroit pas trouver à redire, quand la mode en sera venuë.

¶ Il y a des mots à la mode, il y a même une maniere d'écrire à la mode.

THEO-
PHILE

PHILE étoit un bel esprit de son temps, ses ouvrages sont encore ce qu'ils furent, la mode est venuë d'admirer autre chose, BALZAC, de son regne fut peu gousté, la mode étoit de dire, *parler Balzac*, lorsqu'on vouloit dire mal parler, la mode est aujourd'huy de dire *écrire Balzac*, pour marquer une diction pure, nette & éloquente.

Ce que j'écris est peut-estre au gré de la mode, il se pourra faire d'un autre costé qu'il lui sera contraire avant que l'impression soit achevée.

On parloit au commencement de ce siècle d'une étrange façon; on s'exprimoit au hazard, on s'enonçoit fastueusement; le caprice, la fantaisie, l'amour de la nouveauté donnoient cours à des termes irreguliers. L'ambiguité des mots en jettoit dans les pensées, la maniere de parler des gens de Cour, sembloit trop guindée aux personnes de la Ville; les expressions de ceux-ci paroissoient à ceux-là trop negligées, on étoit ouvertement partagé entre l'habitude & la règle, l'accent & le bon goust. Tel terme s'usitoit dans la chaire qui n'étoit propre qu'au barreau. Tel autre passoit dans la conversation qui ne pouvoit trouver place que dans un discours d'appareil. Le Prédicateur empiétoit sur les droits de l'Avocat, l'Avocat faisoit parade de phrases de l'Orateur sacré, un plaidoyer devenoit un Sermon par son emphase,

le , un Sermon par un désagréable mélange étoit un tissu de comparaisons basses ; de figures démesurées , de périodes inutiles : les prétendus gens polis quittant le naturel comme trop vulgaire , s'enonçoient avec une enflûre de paroles qu'à peine auroit-on supportée dans des harangues publiques. Tout cela n'est plus à la mode. On aime la simplicité , ce qui en est tant soit peu éloigné n'a point la vogue , peut-être même ne ferai je pas au goût nouveau pour n'avoir pas dit d'une manière plus naturelle , qu'aujourd'hui la mode étoit de se réunir sur les façons de s'exprimer , au lieu qu'anciennement la singularité étoit recherchée des beaux esprits.

¶ Que de choses à qui il ne manque pour être parfaitement bonnes que l'approbation de la mode ?

Sans cette aveugle obéissance à la mode, notre langue seroit enrichie d'une infinité de beaux termes dont on n'ose se servir quoique conformes aux règles de l'art. L'usage les a pros crits : il seroit à souhaiter que la mode voulût les rappeler.

Vous voulez *Hermodore* donner un Livre au public ; que de censeurs vont fondre sur vous ! On vous demandera raison de vos pensées , de vos phrases , de vos mots , celui-là , vous dit-on déjà , n'est bon que pour la conversation , ceci n'a lieu que dans le stile fleuri ; cet autre
est

est usé, ce dernier n'est pas reçu, écrivez selon la mode ou ne vous mêlez pas d'écrire.

Le bon sens ne peut qu'opiner sur les ouvrages d'esprit, la mode en décide.

¶ N'y a-t-il pas des opinions à la mode? On a agité le péché philosophique, on a écrit contre la Comédie, on fait la guerre aux Quietistes, le siècle ne finira point qu'on ne fasse voir le jour à de nouveaux sentimens.

¶ Jusqu'aux vices & aux vertus deviennent à la mode.

Je me mêle sans façon dans une compagnie d'honnêtes gens, j'écoute ce qu'on dit, je parle à mon tour, tant que j'y prens plaisir je demeure; prévoyant le moment que l'ennui va me surprendre je me leve brusquement & me retire sans dire à dieu. Est-ce incivilité? je n'avois que vingt ans que c'en estoit une grossiere, à present que je touche à ma majorité, c'est un sçavoir vivre.

L'amour conjugal étoit autrefois une vertu, la fidelité est chez quelques femmes un trait de bêtise, on détestoit la coquetterie, c'est depuis plusieurs années une excusable bienséance.

Si l'honneur est une chose serieuse, une vertu necessaire, serons-nous dispensés de nous en piquer. On ne permet pas aux femmes de s'attacher à d'autres qu'à leurs maris. C'est un privilege établi parmi les hommes de courir les belles; cette mode ne finira-t-elle jamais?

Je

Je vois un Courtifan passer de l'extremité du vice à une vertu necessaire; un autre qui jouïoit, il s'est retiré : ces changemens me sont assez suspects; n'importe je n'en dois pas raisonner, la mode les autorise.

Il ya dix ou douze ans que les commerces galans étoient communément pratiqués; on y renonce à présent, du moins on cache son jeu, peut-être qu'au ficcle prochain on ne sera pas si dissimulé, ainsi la mode a esté, la mode n'est plus, la mode reviendra de se faire une agréable occupation de la galanterie.

¶ Si il estoit à la mode de faire ce qu'on dit, moi qui declame contre les Auteurs, je me ferois bien gardé de faire imprimer ce que j'en ai dit.

¶ D'autres que moi ont écrit sur la mode : il se peut faire que j'aye touché quelque chose de ce qu'ils en ont dit, mais avant que de faire ces reflexions, les leurs m'étoient inconnuës, quand même je les aurois imitées, je ne m'en repentirois pas, il a toujourns été à la mode de profiter des lumieres des bons auteurs.

Une autre mode commence d'avoir cours parmi les sçavans. Ils se volent, ils se pillent reciproquement, il me paroist que celle-là durera.

¶ D'où vient que nous sommes si amateurs de la nouveauté? Seroit-ce à cause que les choses nouvelles sont à nostre jugement plus

plus exquisés : ou plutoſt ne ſeroit-ce point à cauſe que nous les regardons comme un bien qui nous appartient ?

En toutes choſes la nouveauté plaît dans les ſciences, dans les langues, dans les manières, dans les modes, nous n'aimons pas ce qui nous vient des autres, nous cherchons la gloire d'être auteurs de tout.

L E S F E M M E S.

YA-t-il encore quelque choſe à dire ſur le ſujet des femmes ? Depuis que la Satire eſt en regne, elles en ont été la matière ; du temps même de *Moïſe*, l'infidélité n'étoit pas un crime nouveau. A tout ce qu'on a dit, l'on pourra ajoûter, & dans mille ans comme aujourd'hui, ou pourra parler d'elles d'une manière toute nouvelle.

Que les Dames ne ſe préviennent point contre moi ; je ſuis prêt de rendre juſtice à un ſexe, en faveur de qui mes moindres ſentimens ſont ceux d'une eſtime véritable, je parlerai avec reſpect. Si l'on peut me montrer le contraire de ce que j'en vais dire, à la bonne-heure, je me retracterai ; mais on ne m'obligera pas d'en venir là, trop perſuadé qu'il y a une infinité de femmes pleines de mérite ; n'en point excepter on m'appelleroit flatteur.

La

La médifance s'exerce à trouver aux Dames des défauts qu'elles n'ont pas. Dificile qu'il eft que toutes ayent des perfections incontestables, on confond les plus accomplies avec les moins parfaites, c'est pouffer trop loin la critique.

Un Satirique de nos jours n'admet que trois femmes fages; je n'ose croire que Paris foit si corrompu. Dans Sodome on trouva fept justes.

Quelques femmes qui auront eû de la fragilité pour un amant, feront croire les autres infidèles: est il juste d'envelopper dans le nombre des coupables celles à qui on ne peut imputer la moindre foiblesse; j'hesite à vous répondre, si la question se décide à la pluralité des faits, on doit être Pyrrhonien sur cet article.

La beauté feroit un bien à charge, si les belles n'avoient pas le privilége de se faire des adorateurs.

Les belles personnes ne se souffrent pas volontiers, mais se regardent toutes avec des yeux de rivales.

Une femme qui est aimée a plus de rivales, que celui qu'elle aime n'a de rivaux; chacune envie son bonheur.

Rien ne va plus loin & n'est moins capable d'être retenu, que le ressentiment d'une femme à qui on en préfere une autre.

La beauté ajouste beaucoup au mérite d'une Dame, il ne faut pas moins qu'un

me-

merite éminent pour rendre la laideur supportable.

¶ La beauté n'est pas un bien de longue possession. Comme les grandes richesses conduisent quelquefois à une extrême indigence, la beauté qui se perd, produit une laideur affreuse.

Lise à l'âge de vingt-cinq ans mettoit du fard, elle n'en paroissoit avoir que dix-huit, maintenant qu'elle en a trente-deux, on lui en donneroit plus de quarante; je ne vois pas qu'il y ait de l'avantage à se farder.

¶ Voulez-vous faire à une Dame un compliment qui soit bien reçu, dites lui qu'elle est belle, qu'elle est jeune, les vieilles & les laides n'en veulent point d'autre. Loüer dans une femme une beauté qu'elle n'a pas, la rejoüiroit plus que d'admirer les vertus qu'elle pourroit avoir.

¶ La vertu & la beauté ont presque toujours été deux ennemies irreconciliables; une femme qui sçait les alier ne mérite pas de petites louanges.

La beauté est plus journaliere que les armes, la vertu encore plus que la beauté. On sort vainqueur d'un combat, on sera vaincu dans le prochain; une femme a mille agrémens qu'une premiere maladie lui enlevera; la vertu est bien moins constante, on est sage aujourd'hui, demain on ne le sera pas; je dis plus, on perd le soir une vertu qu'on croit le ma-

tin inébranlable; les belles doivent être sur leurs gardes.

Il y a des jours où les Dames se sentent d'une froideur achevée, il y en a d'autres où leur sagesse est comme impuissante; on peut tout cependant en aimant son devoir.

¶ La beauté n'est pas ce qu'il y a dans une femme de plus appetissant, non plus que la laideur n'est pas ce qu'il y a de plus dégoûtant. Un esprit bien tourné vaut tous les charmes; une humeur bizarre est le plus grand des defagrémens.

Pourquoi *Nerine* fuit-elle le mariage? Elle apprehende que sa laideur ne la prive des bonnes graces de son époux: je l'affure du contraire, si elle a l'esprit bien-fait. L'honneste-homme est plus sensible aux charmes d'une humeur tendre & complaisante, qu'à tout ce qu'on peut imaginer de beau pour la régularité d'un visage, & pour la perfection d'une taille délicate.

¶ Une belle qui s'est rendue aux déclarations d'un amant commence à se repentir de ses complaisances, quand elle voit qu'on les reçoit violemment; elle n'avoit pas capitulé à ces conditions.

¶ Ce qui engage les uns, dégage d'ordinaire les autres. Il n'est personne, ce semble, qui ne se passionne pour la beauté. Si tel mari que je connois avoit une femme moins belle, il l'aimeroit d'avantage,
car

car elle ne lui causeroit pas de si violentes jalousies.

¶ Le plaisir des Dames est de parler de leurs attraits , je ne le condamne qu'en celles qui ont l'impudence de se le donner en presence des laides.

Il falloit me voir il y a vingt ans , dit *Clime-
ne* , je jouïssois alors du titre de charmante : J'entends ce qu'elle veut dire , elle ne seroit pas fâchée d'avoir les mêmes plaisirs qu'elle goûtoit dans son jeune âge. La perte de la beauté cause du chagrin aux plus chastes , comment ne desespéreroit-elle pas celles qui la rendent tributaire de leur coquetterie ?

¶ Les règles du monde veulent qu'on commence l'établissement d'une famille par le mariage d'une fille ; j'approuve cette politique. L'expérience nous a trop fait voir combien il est dangereux de donner la preference aux aînées sur les cadetes.

¶ Le mariage a été de tout tems un honnête commerce. Donnez-moi cinquante mille écus un double moins, je n'épouse pas vôtre fille, dit le prétendant. Je vous en offre quarante , & prenez ma fille, répond le beau-pere ; de sorte que les filles sont une espece de marchandise dont les uns veulent se défaire à quelque prix que ce soit , & dont les autres ne s'accommodent que sous de difficiles conditions. Les choses n'ont jamais été autrement , quelques

loüanges qu'on donne au desinteressement des anciens, il n'a point été jusqu'à se charger d'une femme sans dot.

¶ Je ne sçache pas de femmes plus trompées que celles qui se sont figuré le mariage comme le plus charmant des états. Ici l'exception a lieu.

Julie consent d'être mariée, l'époux qu'on lui propose est-il de son goût? Y répugnât-il cent fois davantage, elle le prendroit; la vigilance de sa mere l'incommode trop.

Les femmes prennent un mari au hazard, elles font choix de l'Amant.

Que serviroit tant de délicatesse dans une femme qui s'engage? mari pour mari, tout lui paroît égal.

¶ Un mari jaloux n'aime point qu'on lui dise du bien de sa femme, il a peur de le devenir à bon titre; si on lui en apprend du mal, il croit avoir raison de l'être: ne parlez donc jamais à un homme de son épouse.

¶ Le mariage change bien la face d'une intrigue. On avoit assez d'une maistresse, une femme ne suffit pas. L'amant étoit seul caressé, le mari n'a plus que la moitié dans les faveurs. O perversité des tems! O corruption des mœurs!

Nous ne sommes plus dans ces siècles innocens où la chaste épouse bernoit ses desirs, à plaire à son époux. Peut-être que dans es siècles à venir on vanta la pureté de celui-

celui-ci ; la raison vous la sçavez , le mal augmente d'un jour à l'autre.

On voit aujourd'hui plus de banqueroutes que jamais ; j'entends de banqueroute à la pudeur.

Lucrece qui se tuë pour ne pas survivre à la perte de son honneur. *Porcie* qui avale des charbons pour suivre son mari dans le tombeau , sont au jugement de la plûpart , des exemples inimitables ; à peine les admire-t-on , plus souvent on en raille.

¶ Telle se pique dans le mariage d'une chasteté qu'elle n'avoit pas auparavant. Telle autre dans le celibat rigoureuse au dernier point sur l'article de la pudeur , croit que le Sacrement lui donne droit de secouer ses scrupules. En faveur de qui prononcera-a-on ? Sans hesiter je me déclare pour la premiere ; les fautes passées sont excusables , les presentes sont les pires.

¶ Quelques jeunes mariés ont leurs raisons pour dire à l'époux , que ses frequentes caresses causent le déperissement de leur tein. Si les maris sont jaloux , les amants delicats le sont aussi.

Les caresses d'une maistresse sont ravissantes , celles d'une femme quelquefois suspectes. Votre épouse vous flatte , vous embrasse , est-ce par amour ? N'en doutez point. De dire que ce soit pour l'amour de vous , je ne le parirois pas.

Je regarde *Anteuil* , *Passi* , *Vincennes*

comme autant de théâtres où chaque jour de beau-temps le cocuage jouë des rôles fort différens.

Le bois de *Boulogne* étoit autrefois un lieu dangereux à cause des voleurs, il n'est maintenant à crainte que pour certains maris dont on y dérobe l'honneur, du consentement pourtant des femmes promptes & faciles à rendre la bourse.

¶ Je connois quelques femmes, elles sont à la vérité en petit nombre, qui me donnent du goût pour le mariage: leurs manieres raisonnables, la sincérité de leurs complaisances, une attention régulière aux soins domestiques, tout cela plait infiniment. J'en sçai mille autres qui font aimer le célibat, on est rebuté de leurs caprices, elles ont une inclination furieuse pour la dépense, un mépris odieux pour leurs maris; de bonne-foi je ne voudrois pas devenir le leur.

Une jeune femme se donne à la coquetterie, une vieille n'en revient point. Qui des deux prendrez-vous? Celle-là ne voudra point de vos caresses, celle-ci vous dégoûtera par les siennes. La première vous rendra jaloux, la seconde prendra ombrage de vos démarches; l'une se fera des amis qui vous inquiéteront, l'autre ne souffrira pas que vous soyez en commerce avec les vôtres. Ce choix est embarrassant, avouons-le.

Une femme riche accommode les affaires d'une maison, une femme d'esprit tient com-

compagnie, une femme de naissance honore une famille: grands avantages qui ne valent pas celui d'en être privé!

¶ Les femmes, dit-on, aiment toutes l'argent, je soutiens que c'est pure calomnie. Il s'en trouve qui sans intérêt se laissent prendre d'un joli homme, à moins qu'on ne dise que tout est or aux yeux d'une maîtresse à qui l'on plaît.

¶ Toute femme qui a son devoir à cœur, quittera la société des coquettes: Avec elles on apprend l'art d'aimer criminellement, on reçoit des leçons de rompre à propos avec un mari incommode, car elles ne se piquent que de telles galanteries.

Ce n'est point la taille d'un mari qui doit régler la tendresse d'une femme; ce n'est pas même cette belle humeur, cette complaisance, ces charmes de l'esprit sur lesquels elle doit mesurer sa passion; c'est uniquement sur le devoir, je me défie d'une sagesse qui n'est soutenue que par les perfections d'un homme qu'on adore, l'amour s'év. nuïra au moment que ces avantages disparaîtront.

¶ Envoyer certaines femmes avec la Matrone d'Ephese, c'est leur faire trop d'honneur; beaucoup se déclarent sans qu'on les prévienne, beaucoup cedent sans se défendre.

La fierté, l'indifference, c'est ce que je redoute le moins dans une femme, j'apprehende plus la violence de son amour que tout le reste.

Dans peu de femmes la fierté est sincere, dans presque toutes c'est une vertu de bienséance; il a falu avant que de l'acquérir combattre violemment une humeur trop facile.

Une fierté qui n'est que pour la bonne grace, menace ruine à tout moment.

Les belles ont une modestie scrupuleuse, une pudeur revêche; mais il ne faut point se desesperer, elles s'aguerriront peu a peu, leur timide vertu n'attend pour se rendre que la gloire de plusieurs démarches.

La fierté sied-elle bien aux Dames? Sans doute, pourvû qu'elle ne se démente point.

La fierté ne rend pas une femme méprisable, d'abord qu'elle l'a fait servir de sauvegarde à sa pudeur.

¶ Pour connoistre l'or, on doit le mettre à l'épreuve. Je ne conseille pas de trop éprouver une femme, à moins que vous ne vouliez avoir des preuves de sa foiblesse. En cela ne les méprisons pas, nous n'avons pas plus de force qu'elles.

¶ Une tendre union se forme entre deux personnes, leur amour est ardent, peu à peu la froideur succede à ces premiers feux. Accusera-t-on le galant? Blâmera-t-on la maistresse? Si cette belle n'avoit ou trop ou trop peu fait pour cet amant, que ses bontez ont détaché, ou que les froideurs ont déconcerté, la passion seroit toujourns égale; prononcez donc sur la raison que je vous expose. ¶ Le

¶ Le caractère de prude est parmi les femmes ce qu'est chez nous le caractère des hypocrites.

Amarante n'aime point qu'en pleine compagnie on se donne des libertez, elle prend son fier & se gendarme austerement, parce que, dit-elle, il y a temps pour tout.

La prude vise au fin, elle n'est qu'un peu plus de temps à se rendre, & le fait avec plus de seureté qu'une autre qui se jette à la tête.

Je me défie d'*Olimpe* avec son air de Vestale. Ces pudeurs inaccessibles aux plus honnêtes gens me sont suspectes, depuis que je sçai l'histoire d'*Antiope* qui refusa à Jupiter dans sa grandeur, ce qu'il obtint déguisé en Satire : nous avons trop vû des prudes disputer le terrain & le ceder enfin à un amant sans merite.

¶ L'esprit de contradiction dont on accuse les femmes paroist sur tout dans leur maniere d'aimer, elles adorent un homme qui les traite avec indifferance, elles méprisent celui qui les adore, rarement leurs inclinations prennent un autre cours.

Il y a quatre ans que vous brûlez d'amour pour *Eumelie*, vous vous plaignez de ses froideurs, il ne vous reste qu'un moyen de les vaincre ; marquez lui, croyez-moi, de l'indifferance.

¶ Un homme bien fait n'est pas generalement bien receu de toutes les Dames, il

ne plaist qu'à celles qui sont mieux faites que lui. Aux autres dont il éfaceroit les charmes sa presence est insupportable.

¶ Est-ce le merite qui produit un Cavalier auprès des femmes? ouï, mais il y a merite & merite.

Trapile n'a ni argent ni sçavoir vivre, il est brutal & grossier. Les belles quoi qu'il en soit le courent à l'envi; le goût n'est pas matiere à contestation.

• *Crisante* est aimable, chante agréablement, paye d'esprit, au reste fort délicat, on le destine pour la conversation.

¶ Siéd-il à une Bourgeoise de faire le bel esprit, de raffiner sur la langue, ou de ne parler que de Romans? Dans une femme de qualité on le pardonne, dans une bourgeoise tout au contraire.

La modestie, la simplicité sont les vertus qui honorent les femmes ordinaires, elles honoreroient également les femmes du haut rang, par malheur la coquetterie leur prescrit d'autres manieres de se distinguer.

¶ L'imagination des femmes passe pour très délicate, tout chez-elles répond à cette délicatesse, elles en ont dans leurs manieres: les nôtres ne sont point comparables aux leurs dans leur parler, il ne faut que l'exemple des gens de la Cour pour connoistre l'intérest qu'on a de les frequenter; dans leurs sentimens, elles assaisonnent on ne peut
guere

guère mieux une vengeance, ou concertent finement une liaison; dans leur choix, la preuve de ceci m'embarasse.

¶ Disons-le à nostre confusion, les femmes ont plus de constance que nous, quand elles aiment: quand elles n'aiment pas, elles sçavent mieux dissimuler que tous les Tiberes du monde.

La dissimulation dans un homme est dissimulation; dans une femme elle s'appelle fourberie.

Qui ne sçait pas dissimuler ignore l'art de regner. Cette maxime est autant celle des femmes que des Rois. *Eraste* depuis long-temps fait les doux yeux à *Junie* qui ne regardoit en lui que sa qualité de Marquis; il a toujours crû qu'il en estoit aimé, elle ne l'en a dissuadé que d'aujourd'huy; tant pis pour lui, étoit-il nécessaire qu'il lui fit confidence que tout son bien étoit en décret.

¶ La discretion n'est pas, à ce qu'on prétend, la vertu favorite des Dames, j'ay des exemples du contraire. *Carite* cherche à se marier, elle ne va pas dire qu'elle a eu pendant deux ans une sourde galanterie.

Vous rencontrerez *Lucie* qui se hâte de terminer vôtre compliment; surpris de la voir dans les ruës de si grand matin, vous en demandez la cause; d'un ton embarassé elle vous répond qu'elle va à l'Eglise; est-elle obligée de vous dire qu'elle court à son rendez-vous!

Glicere qui depuis quinze ans fait bruit dans les rüelles, s'est-elle avisée jusqu'ici de reveler le mistere de son âge? je ne puis autrement nommer une chose qu'elle cache obscurément.

L'amour cause d'étranges metamorphoses. La fiere s'humanise, la dévotte écarte ses scrupules, la prude ne fauve que les apparences, la farouche ne l'est point dans le particulier, l'indifferente ne l'est qu'un temps, il n'y a que la femme lubrique qui ne scauroit changer.

¶ *Justine* qui a ses raisons ne se soucie pas qu'on l'aime, pourvu qu'avec elle on fasse tout ce qui est du devoir d'un homme véritablement amoureux, je serois fâché qu'on entendit autre chose que les civilitez, les démarches respectueuses, les avances ordinaires.

¶ Depuis six ans *Dorante* fait la cour à *Belise*, son amour est enfin recompensé, vous croiez qu'elle lui a donné les dernieres faveurs, c'est ce qui vous trompe, elles les lui a chèrement vendues.

Une femme du monde entretient son galant de bon air, elle lui donne beaucoup d'argent, qu'en pensez-vous? Ce n'est que pour se faire ensuite acheter plus honorablement ses faveurs.

¶ *Sabine* a refusé d'être la Reine du Bal, elle aime mieux la liberté du commun des masques que la contrainte de cet honneur; elle

elle auroit receu à la verité mille douceurs, autant de declarations; c'est justement ce qui lui déplaît, elle hait à la mort les grands parleurs. Les femmes n'aiment pas ceux qui ont ce défaut.

¶ La devotion est une bonne chose, une devote n'est pas estimée telle, il s'en faut tout.

Une devote est chez elle trop incommode, elle porte même son incommodité jusqu'à l'Eglise, mais c'est le lieu : Dieu n'accorde sa grace qu'à ceux qui la lui demandent avec une sorte d'importunité.

¶ Une maistresse passionnée est plus genereuse que l'amant le plus liberal : elle donne ses faveurs pour rien, le galant se feroit ruiné à les meriter. Que d'argent épargné d'un côté ? Quel désintéressement de l'autre ?

Un honnête homme ne se prevaudra jamais des faveurs d'une Dame, l'amour chez lui fera place à l'estime, le mépris n'aura aucune part à son refroidissement.

¶ La liberté est un bien dont nous serions fâchez d'être privez; les hommes sont ennemis de la contrainte, particulièrement les femmes, elles soutiennent à merveille l'opinion du libre arbitre.

Argire n'est pas un jour sans aller en partie de plaisir, elle rentre chez elle à toute heure de nuit, son mari n'en dit mot, je l'approuve; long-temps il s'en est plaint, & toujours inutilement, à la fin il s'est fait un calus, aussi en vit-il plus content.

¶ Quand je vois une femme d'esprit, elle me donne de l'attention, je l'aimerois pour maistresse; pour femme sur mon honneur je n'en voudrois pas, ma maison deviendroit la retraite de la pedanterie.

Melinde est des personnes qui composent le beau monde, son esprit ne s'épuise jamais, elle a une humeur sans façon: un entretien fort divertissant, parle de tout & parle naturellement bien; il est permis de dire son goût, *Melinde* me conviendroit.

Frontine n'a que le talent des premieres visites, encore y-a-t-elle des absences d'esprit qui dégènerent en extravagances. Sujete à estre abatuë par une mélancolie subite, on est estonné qu'elle passe d'une grande joye, à un sombre chagrin, ayant sur tout martel en tête, dès que l'œconomie de sa coëffure se gâte. *Frontine* n'est pas la seule de cette humeur.

¶ La propreté dans une Dame me ravit, mais je n'aime point ces propretez de ceremonie qui donnent de l'inquiétude.

S'habiller aujourd'huy de la belle maniere, être huit jours ensuite dans un negligé privé de bonne grace, c'est une mauvaise habitude. La propreté doit être une vertu de tous les jours.

Une maniere de s'habiller propre & bien entenduë fait honneur à toutes sortes de personnes, elle donne aux belles de l'avantage, dans les laides elle repare la trop grande difformité.

Bien

Bien des maris font la dépense des habillemens de leurs épouses sans jouir de leur propriété. La coquette suit en s'habillant le goût de ses galans, & ne s'habille que pour eux, l'époux voit sa femme dans un affreux negligé.

¶ Peu de chose nous attache, peu de chose nous détache. Un chien, un oiseau, un perroquet, voilà ce qui borne l'affection de la plûpart des femmes.

Les femmes n'ont que des passions extrêmes. L'amour chez elles est une fureur, l'indifférence passe en haine, la jalousie dégenere en rage.

¶ La curiosité est le foible du sexe, je ne trouve pas qu'elle soit moins le nôtre. Les femmes veulent tout sçavoir pour le redire, nous voulons tout apprendre pour le répéter; nous sommes tant à tant, ne nous reprochons rien.

¶ Les hommes se dégoûtent d'une femme qu'ils connoissent trop, les femmes se préviennent de froideurs contre un homme qu'elles ne connoissent pas assez.

¶ Ne vous étonnez pas que la laide soit plus jalouse qu'une belle. Autant que votre nonchalance trouble l'une, autant votre amour incommode celle-ci. La belle n'a pas peur que vous lui échapiez, la laide apprehende qu'on ne la negligé. Si vous vous détachez de celle-là vous reviendrez bien-tôt au parti de votre tendresse, si une fois

fois vous vous dégoûtez de l'autre , il n'y a plus de retour. De ces trois raisons choisissez la meilleure.

Un jour on me demanda pourquoi il n'y avoit pas comme autrefois des eaux de jalousie. Je ne sçai si je fis bien de répondre, que l'infidélité des femmes les avoit épuisées, & qu'il n'étoit plus nécessaire de ces témoignages pour être convaincu de leurs perfidies.

¶ La sage conduite de plusieurs femmes fait leur apologie ; elles n'ont aucune part à ce que j'ai dit contre celles qui ne leur ressemblent pas.

L'ESPRIT ET LA SCIENCE.

ON prétend que Cratés mit son argent entre les mains d'un Banquier, le priant de le rendre à ses enfans, s'ils n'avoient point d'esprit, ou de le distribuer au peuple s'ils devenoient Philosophes. L'esprit tient lieu de toutes choses. Quiconque en a, néglige la fortune, & se soucie peu de faire la cour aux grands.

Je ne trouve pas mauvais qu'il y ait des gens fort riches, sans cette abondance de biens, la plûpart mourroient de faim faute de talent.

Les

Les gens d'esprit sont seurs de ne jamais manquer. Leur industrie remplace le défaut du bien.

Un stupide quand il devient malheureux, l'est doublement; il a son malheur, & n'a point de ressource.

Le bien acoquine furieusement. Combien de débauchez qui ne le feroient pas s'ils n'avoient que mille livres de rente? Combien de faineans auroient pû cultiver leur esprit que le plaisir a amolis?

Tu serois honnête-homme, me dit un jour mon pere, dans l'emportement, si je ne te laissois rien.

¶ Quand même l'esprit pourroit s'acheter, le débit n'en seroit pas grand: Qui est ce qui ne s'en croit pas suffisamment?

¶ Les gens qui ont le plus d'esprit sont sujets à faire les plus lourdes fautes. *Cimon* pour son repos prit le parti du celibat, il y vécut long-temps d'une maniere fort agréable & paisible. Devenu septuagenaire il épouse une fille qui n'a que dix-huit ans. Sa science, son mérite, son experience du monde ne sembloient pas le conduire à ce terme.

¶ Il est fort ordinaire d'avoir beaucoup d'esprit sans une grande érudition. Jamais il n'arrive d'avoir beaucoup d'érudition sans un grand esprit.

¶ Dans le siecle où nous vivons on ne se croit pas obligé d'estimer un homme par l'étendue de son esprit. Personne ne se
veut

veut donner la peine d'approfondir son sçavoir; s'il n'a le talent d'en imposer, il demeure inconnu.

Un esprit ne vaut que ce qu'il paroît. Faites un compliment à propos, ayez à commandement quelques bons mots, donnez place dans une conversation à de jolis recits, remplissez des bouts-rimez, hazardez un madrigal, un couplet de chanson, vous serez plus admiré que le Geomètre le Philosophe, le Theologien; c'est le goût du monde.

On ne parleroit pas avec tant de froideur du merite de *Dorimon* s'il ne falloit deviner qu'il a de l'esprit.

¶ Un esprit solide ne passe pas aisément d'une extremité à l'autre: s'il change de sentiment, c'est la seule raison qui l'y détermine.

¶ Un homme d'esprit se trouve embarrassé avec celui qui en manque. S'il parle ingenieusement on ne l'entendra pas, s'il veut se mettre à la portée de cet ignorant, je doute qu'il puisse se rabaisser jusqu'à lui.

¶ Les hommes s'attachent à apprendre mille choses qu'il faudroit éternellement ignorer, & les plus sçavans en ignorent beaucoup qui ne sont pas inconnuës aux moins instruits.

On vante la memoire prodigieuse d'un François qui sçait jusqu'à vingt langues. M'assureroit-on qu'il entende seulement la sienne?

Dés que je sçaurai parfaitement ma langue, si j'ay du temps de reste je le donnerai à l'étude de quelqu'autre. Je ne risque rien de parler de la sorte, la vie d'un mortel peut-elle suffire à apprendre une chose comme il faut?

Teocrine receu Bachelier depuis quatre jours se propose d'étudier le grec & l'Hebreu, afin de mieux entendre le texte original de l'Ecriture. Espère-t-il se rendre plus habile que les Docteurs qui l'ont précédé? Qu'il profite de leurs lumieres, il éclaircira en quelques années ce que seize cens ans de recherche ont à peine débrouillé.

¶ Si l'usage étoit de parler en France Grec, Latin, Allemand, Espagnol, j'aurois l'ambition d'étudier promptement ces langues. Par tout on entend le François, on le parle, on écrit en cette langue, que servent donc les autres?

Vous aurez un Panegyrique à faire, vous serez nommé pour prononcer une Oraison funebre dans une assemblée de gens eloquents où on ne s'explique qu'en latin. Comment vous tirerez-vous de cet embarras, si vous ne le sçavez en perfection? Belle objection que vous nous faites, pourroit repondre *Arsene*! Les maîtres és Arts, les Recteurs ne viennent-ils pas alors à nôtre secours?

¶ L'ignorance de plusieurs qui avec l'unique talent d'une heureuse memoire veulent

lent parler en public, augmente fort à propos le recours de quelques sçavans pauvres.

Je ne voudrois pas être chargé de prononcer en toute ma vie autant de Sermons qu'il s'en debite en un Carême à Paris par de jeunes Orateurs, qui ne sçavent que se faire honneur du travail d'autrui.

Si les copistes étoient bannis d'un Etat, le Clergé les reclameroit bientôt. C'est assez aux Abbez de qualité d'apprendre un discours de trois quarts d'heure, sans qu'ils soient obligez de le faire eux-mêmes.

¶ La science a ses bornes, l'ignorance n'est pas generale. Les Sçavans peuvent aussi penser juste.

¶ Sçavoir tant de choses, c'est comme si l'on ne sçavoit rien. Les idées sont tellement confuses, qu'a moins que d'avoir l'art de les démêler, le grand sçavoir nuit plus qu'il ne fait honneur.

¶ *Mondor* avoit cinquante mille écus de rente, il s'est ruiné & a ruiné ses amis. On ne l'accuse ni de galanterie ni de débauche. A quel jeu a-t-il perdu ce gros patrimoine? Il a voulu faire le Chymiste, & s'est réduit à la mendicité.

¶ Les Sçavans cherchent moins à s'instruire de leurs devoirs, qu'à satisfaire l'amour propre. Le Philosophe s'applique à développer les secrets de la nature, au lieu d'étudier les mouvemens de son cœur. Le Juriste consacre une infinité de veilles à apren-

prendre les règles de la justice, rarement à l'exercer. Le Theologien ne songe pas tant à profiter de la grace qu'à en connoître les differens effets; est-ce là l'usage que nous devrions faire de la science?

¶ Les Philosophes anciens parloient plus de la nature des Dieux que de la nature des choses. Les modernes laissent aux Theologiens le soin de parler de Dieu, & s'appliquent uniquement à la découverte des principes naturels? en sont-ils mieux?

Un homme qui se défie de ses lumieres est plus proche de la verité qu'un sçavant superbe qui croit sa raison infaillible. Celui-là craint de se tromper & il arrivera qu'il ne se trompe pas; celui-cy s'est déjà trompé, en ne convenant point de l'incertitude de ses connoissances.

¶ Il n'appartient qu'aux sçavans de ne se point lasser d'apprendre: plus ils sçavent, plus ils ont l'ambition de ne rien ignorer. Ceux qui ne connoissent pas le prix de la science, fuyent le travail. L'habile Mathematicien est toujours dans les figures, l'ignorant erre d'objet en objet, & se contente d'effleurer les choses difficiles.

Le bon Musicien compose sans relâche, le mauvais se borne à certaines cadences que l'habitude lui rend aisées.

¶ Le subtil Philosophe creuse les difficultez, le demi-sçavant les touche legerement.

¶ Les

¶ Les sciences ne s'apprennent pas d'abord. Aux longues études, aux penibles veilles le succès est réservé.

Tous les beaux arts ont quelque chose de difficile qui ne se fait sentir qu'aux connoisseurs, & qu'à ceux qui, pour ainsi parler, les voient de près. Les personnes médiocrement habiles qui ne les regardent que de loin, se flattent d'y arriver sans peine. Comparons les premiers à des voyageurs, qui plus ils approchent d'une montagne, plus ils la trouvent escarpée; le second à ces mêmes voyageurs, qui plus ils en étoient éloignés, moins ils la croyoient rude.

Il y a, dites-vous, trente ans que *Philante* s'applique à la lecture des anciens Philosophes; ce n'est que d'aujourd'hui qu'il combat le Pirrhonisme. D'où vient ? vous demanderai-je, plusieurs ne l'ont-ils pas contesté ? C'est qu'ils n'avoient pas les lumières de *Philante*. Plus on fouille, plus on découvre du difficile dans ce qui s'oppose au sentiment que l'on protège : si *Philante* n'avoit étudié que vingt ans, il seroit encore Pyrrhonien.

¶ Socrate prié de dire s'il pensoit qu'un certain Prince fût heureux environné de grandeur & de gloire; avant que de répondre il demanda *quelle étoit la science & la vertu de ce Prince.*

Mille fois on nous l'a dit, Le bonheur n'est point attaché aux grandes conditions.
 Quel-

Qu'elle estime puis-je faire d'un Prince, qui n'a ni science ni vertu ? Lui-même peut-il se croire heureux s'il est dans l'ignorance des belles choses, & hors des bonnes.

La science qui a fait le bonheur des Philosophes, est par cet endroit plus nécessaire aux Grands qu'on ne pense ; elle est glorieuse aux Princes heureux, elle est capable d'adoucir le chagrin des plus infortunez. La science donne des loix de moderation dans les hautes fortunes, & des bornes au désespoir dans les durables adversitez.

Un Grand qui sçait, trouve plus de plaisir à lire les livres de Seneque, qu'à se repaître les yeux & les oreilles par les charmes d'une simphonie ravissante, d'un spectacle délicieux.

Aristarque rebelle aux volontez de son pere qui en vouloit faire un bon Financier, suit l'inclination qu'il a pour les lettres. Mauvais parti, s'écrie toute sa famille ! On pâlit sur les livres, on se rend malade à force d'écrire, l'on meurt dans la fleur de sa jeunesse : tant mieux pour moi, répondrois-je si j'étois *Aristarque* : Du moins aurai-je vécu.

LES AUTEURS.

ON est revenu de la fausse subtilité d'un Auteur, qui se fait imprimer, à ce qu'il dit, par obéissance. Un ami ne va point sans nôtre consentement faire les frais d'une impression, ni nous exposer malgré nous à la censure.

Belus nous oblige de lui sçavoir bon gré des motifs indispensables qu'il a de produire ses Satyres. Il y a de la tyrannie à faire dépendre l'équité de ses lecteurs d'une approbation qu'il n'a pas méritée,

¶ *Menalque* prévenu de lui-même se propose d'enrichir les bibliothèques d'un volume de sa façon, il écrit sans consulter personne de ses amis. Seul & favorable juge de ses ouvrages, il les porte enfin chez un Libraire connu. Le titre en est ébloüissant, quelques endroits en sont bons: on lui fait enfin des offres de son manuscrit, il les accepte; & content plus qu'on ne peut dire il médite déjà le projet d'un second & d'un troisième livre. Le premier est entre les mains de l'Examineur préposé qui, accoutumé d'approuver les choses mauvaises, pourvû qu'elles n'intéressent pas autrement le public, délivre son certificat. Le Libraire, mais c'est trop tard, commence à réfléchir sur les conditions de son traité. Prévoiant que de deux mille exemplaires qu'il s'est en-

engagé de tirer, il n'en fera peut-être pas de bité cinquante, il renonce à l'impression du Livre, aime mieux perdre & son privilege & son argent, que de risquer de plus gros frais. *Menalque* n'est-il pas obligé à restitution? il ne faut pas être trop fin casuiste pour le décider.

¶ Chaque Auteur a ses partisans, & ses ennemis, du credit des uns ou de l'envie des autres dépend la destinée d'un Livre. Les productions nouvelles bonnes ou mauvaises ne sont ni universellement condamnées ni généralement aplaudies : j'en viens de dire la cause.

¶ Le sort d'un Auteur qui commence mal est de mal finir. Tel a fait une méchante preface qui a mis à son ouvrage une conclusion détestable.

Capis a fait un Livre d'une grosseur, je voudrois dire d'une bonté raisonnable, la preface en est admirée, je suis fâché qu'elle ne soit pas de lui.

Si quelques Ecrivains de nôtre temps étoient devenus Papes, on n'auroit pas tant disputé sur l'infailibilité.

On me demandoit dernièrement ce que je trouvois de bon dans les écrits de *Sostris*, je répondis qu'il avoit eu envie de bien faire.

¶ Tantôt une preface est trop courte, & par là inutile ; tantôt trop longue, & elle ennüie. Une épître dédicatoire ne fait qu'exciter l'envie des faiseurs de panegiriques. Une table embrouille plus qu'elle n'éclaircit.

En suprimant ces trois choses on s'épargne du travail, & un Livre n'en est pas moins estimé.

La preface est vôtre écüeil, disois-je librement à un de mes amis homme de Lettres. Faites un Livre où il n'y ait ni table ni preface, ni épître dedicatoire, vous serez seur de plaire à mille gens qui se plaignent que ces trois articles font la moitié d'un ouvrage; il profita de mon conseil, & se souvint que l'exemple de L... pouvoit l'autoriser.

¶ Le titre d'un Livre doit beaucoup promettre, l'ouvrage doit encore plus donner.

Que je me suis de fois en ma vie repenti d'avoir acheté un Livre sur la bonne foi d'un titre magnifique! Dieu veüille que le mien n'ait pas causé de tels repentirs.

¶ Est-il bien fait de mettre son nom à un Ouvrage? Oüi, si l'on a quelque aveu parmi les gens d'esprit; jusques là, non. *Xantipe* a pourtant mis le sien en gros caracteres à la tête de ses œuvres. L'a-t-elle fait à son premier ouvrage? La modestie comme toute autre chose a ses bornes; si vous trouvez qu'elle soit blâmable profitez de sa faute.

¶ Une cinquième édition m'est garant du succès d'un Livre; la huitième me cautionne qu'il ne s'en est point fait de meilleur.

¶ Il y a des Auteurs chez qui les bonnes & les mauvaises choses sont tellement mêlées qu'on se brouille & qu'on se reconcilie

à tout moment avec eux ; c'est une nécessité.

Les Ouvrages de quelques-uns de nos écrivains portent le caractère de legereté attaché à leur nation, tantôt ils soutiennent une opinion, peu après ils la combattent, leur jugement ne se fixe point.

¶ Bien écrire & bien parler sont deux talens trop diferens pour se trouver dans une même personne. On expose en conversation tout ce qui se presente à l'esprit sans faire choix de ses pensées: l'homme de cabinet se rend plus exact, il se défie de la fertilité de son imagination, & croit qu'une pensée pour valoir quelque chose, doit aussi lui coûter quelque chose.

Un ouvrage chrétien doit se sentir de la pureté du christianisme, elle ne doit pas même être bannie d'un ouvrage profane. Qu'on voie dans le premier que l'Auteur n'a voulu parler que de Dieu & de ses misteres; qu'on reconnoisse dans le second qu'il sçait faire un saint usage de tout, & qu'il n'a travaillé que par de bons motifs.

Nous avons des Livres de morale si beaux, si noblement écrits, qu'ils ne laissent à desirer que le prompt changement de ceux qui les lisent.

Malipe en écrivant sur une matiere de Religion a laissé tout à dire à ceux qui traiteront le même sujet ; pourquoi fort-il de son talent, il pouvoit nous donner un fort

148 SUITE DES CARACTERES
bon traité de Phisique : la Theologie n'est pas
son bel endroit.

J'estime les romans bien écrits, j'en ai lû
quelques-uns avec plaisir, cela ne dit pas que
je voulusse les avoir faits.

Un faiseur de romans, un Poëte critique,
l'Auteur d'un Livre dangereux se font prom-
ptement afficher aux endroits les plus remar-
quables de la ville. Il n'y a pas jusqu'aux por-
tiques des Temples qui ne soient décorés de
leurs superbes placars. On revere leur genie,
on avoüe leurs ouvrages. Il arrive à N... d'écri-
re une fois en sa vie, ce n'est ni une histoire ga-
lante, ni une mordante satyre, personne n'ache-
te son Livre, personne ne se veut donner la pei-
ne de le lire; c'est que son ouvrage est chrétien.

¶ On auroit tort de reprocher à quelques
modernes qu'il n'y a rien de nouveau dans leurs
productions; plusieurs, le nombre en est petit,
devoient à eux mêmes ce qu'ils ont écrit.

Le public n'admire point un Auteur qui ne
lui apprend rien de nouveau, c'est vôtre faute.
Quittez le dessein de faire un Livre, si vous ne
sçavez pas donner à vos pensées la grace de la
nouveauté.

¶ Peu sçavent tirer avantage des lumieres des
anciens il faut étudier le goût de son siecle. Dés
qu'un Auteur a en tête de copier, il court ris-
que de s'égarer, & sort infailliblement de la vo-
ie qui conduit à l'aprobation.

Ca

Ce qu'on appelle imitation en fait d'ouvrages d'esprit, n'est ordinairement qu'un vol bien déguisé, un honnête larcin.

¶ C'est un éfort glorieux que de se proposer les grands hommes pour modele. Quand même on ne les attraperoit pas, ou qu'on ne les suivroit que de loin, il suffit de marcher dans leur carrière pour n'avoir pas en vain travaillé.

Ceux qui de formais feront des tragedies ne s'estimeroient-ils pas heureux d'être apellez de petits *Corneilles*, les *Demarêts*, les *Colasses*, de petits *Lullis*, les *B.* les *R.* de petits *Despreaux*.

La Bruyere ne se croyoit pas deshonoré qu'on l'appellât le petit *Theophraste*: je me rejouirois fort d'être nommé le petit *La Bruyere*.

¶ Faire reproche aux modernes de ce qu'ils ne sont ni si fins ni si élevez que les anciens, c'est avoir un amour déreglé pour l'antiquité: à parler sans passion on trouvera que les modernes les suivent de bien près.

Nous devons avoir de la veneration pour ceux qui ont fait de si belles découvertes dans les sciences; mais elle ne doit pas nous aveugler sur le merite de ceux qui ont profité de leurs leçons, qui même ont encheri sur leurs connoissances. Cela se peut dire à la loüange d'un siècle où il a paru tant de beaux esprits qu'on pourroit douter si dans celui d'*Auguste* il y en avoit davantage les gens idolâtres de

l'antiquité me blâmeront de parler ainsi. Après *Cicéron, Virgile, Horace*, ils n'estiment personne, ils ne les estimeront pas même s'ils avoient eu le malheur de renaître dans ces derniers temps, parce qu'ils ont résolu de contre-quarrer le goût des modernes.

¶ En matière d'éloquence il y a des choses qui veulent être traitées avec grandeur, d'autres où la simplicité du style produit une majestueuse bienséance. N'ayez point l'ambition de vous élever au dessus de votre sujet.

Cet amas de figures, cette confusion d'ornemens répandus dans les ouvrages nouveaux font voir que l'éloquence profane est adonnée au luxe, qu'elle aime le faste: l'éloquence chrétienne est plus modérée, plus simple, plus naturelle.

¶ Trop d'esprit dans un Ouvrage est une espèce de défaut; je ne trouve que celui là dans *S. Evremont*. N'affectez plus *Mucie* de briller par tout; l'attention du Lecteur est fatiguée par le nombre des pensées, il est à propos de lui laisser prendre haleine.

Que sert d'être si guindé dans ses expressions, si compassé dans ses phrases? Un Auteur doit se mettre à la portée de tout le monde.

J'enrage, pardonnez cette expression à mon dépit, quand en lisant un nouveau Livre, il faut qu'à tout moment je consulte *FURETIÈRE* OU *RICHELET*. Les Auteurs
d'au-

d'aujourd'hui prennent à tâche de se servir de termes rares, extraordinaires, inconnus. Encore si on étoit assuré d'en trouver l'explication; mais ils partent la pluspart de leur genie; que ne mettent-ils un commentaire à la marge pour soulager l'esprit vainement gésné des Lecteurs.

Ceux qui ont écrit au commencement de ce siècle ne s'entendent presque plus, leurs termes ont vieilli. Ceux qui écrivent à present ne s'entendent guere mieux, leurs mots ne sont pas assez établis.

¶ Les *Arpins*, les *Floris* crient au meurtre, ils se plaignent qu'on les pille, qu'on les vole, comme s'ils étoient gens volables: je ne me flatte pas d'être à couvert de leurs plaintes: Pour peu qu'ils s'opiniâtrent contre moy, je les prie-rais de me dire leurs qualitez, afin de les mettre à la place que j'avois destiné pour mon nom, puis-je leur faire une meilleure condition?

§ On auroit mauvaise grace de rejeter comme indigne d'écrire un homme d'armée ou un homme du monde. Nos plus beaux Livres sur la morale nous les tenons, des premiers Ministres des plus illustres Princes. C'est de quoi faire rougir une infinité de personnes, dont l'étude se borne à se rendre impenetrables. Ce n'est point un mistere de la foi qu'ils travaillent à nous développer, leur art consiste à l'envelopper dans des difficultez toujous nouvelles dont la Scolasti-

que s'honore, & qui au lieu d'édifier le disciple le rendent curieux, avide, incredule.

Les gens du monde ne sont pas tous ignorans, il y a quelquefois sous le manteau d'écarlate plus de science, que sous la longueur afreuse d'une robe de Docteur bien vanté.

¶ Le Ciel nous donne à tous au premier moment de nôtre naissance une certaine étendue de jugement, qui perfectionnée par l'éducation & par le commerce du monde nous rend capables de juger des plus belles choses. Les gens qui ne sont aidez que de ces lumieres ne sçavent pas à la verité tout à fait pourquoi ils applaudissent à un endroit plutôt qu'à un autre. Leur ame est surprise, leurs oreilles se trouvent charmées, & insensiblement ils portent à Dieu: cela est beau, cela plaît.

Les femmes n'ont que ce bon goût naturel: la plûpart des gens de qualité qui de bonne heure ont suivi la guerre ou la Cour n'ont que cette delicatessé de genie qu'on acquiert dans les assemblées polies; & neanmoins ils se trompent si peu dans leur maniere de juger qu'on s'en raporte volontiers à ce qu'ils pensent.

La défense que fit un critique moderne aux cavaliers de juger des pieces de Theatre me revolta beaucoup. Le bon sens à mon avis ne devient point étranger à qui embrasse la profession des armes: qu'on leur de-
fende

fende j'y consens, de decider d'une loi de Justinien, d'un point de religion, quoy qu'il le fallût permettre à quelques uns, ces sciences abstraites, sublimes, élevées passent les esprits qui ne sont pas fortifiez par une étude profonde: n'est-il question que de parler sur une Comedie, sur une Tragedie, sur le geste d'un Acteur ou sur l'organe d'un Musicien, de bonne foi cette defense est trop rigoureuse.

Il ne seroit donc permis qu'aux Poëtes & aux Musiciens d'assister aux spectacles: ceux là examineroient la cadence des vers, & admireroient les endroits touchans; ceux ci battront la mesure & décideroient de la simphonie; les autres en seroient exclus. Heureusement le critique n'avoit pas droit de juger en dernier ressort, car moi qui aime passionnément la musique, & qui graces au ciel ne suis ni Poëte ni Musicien, j'auroiseu le chagrin de me voir banni d'un lieu, où je ne goûte pas de petits plaisirs, pourveu qu'on me laisse dire ce que je pense.

¶ S'il n'appartenoit qu'à *Corneille* de juger d'une piece serieuse, qu'à *Lambert* de trouver bon ou de blâmer un morceau de musique, les habiles seroient à plaindre, ils n'auroient travaillé que pour eux. En vain dans de magnifiques avertissemens nous auroient ils exposé qu'ils sacrifioient au public leurs veilles & leurs travaux, qu'ils cherchoient à instruire les uns, à plaire aux au-

154 SUITE DES CARACTERES
tres, & qu'à la censure de tous ils soumettoient
leurs ouvrages.

Quelque fine que soit l'intrigue d'une piece, quelque misterieux qu'en soit le denouement, le bon sens est d'un grand secours : avec lui on peut juger de tout. MALHERBE demandoit à sa servante ce qu'elle pensoit de ses vers. LULLI se réjouissoit d'apprendre que ses airs servoient d'habillement aux vaudevilles : sommes-nous plus delicats que nos maistres ?

Si dans un ouvrage rien ne plaît à un esprit commun, tant pis pour l'Auteur ; une pensée qui d'une maniere ou d'une autre ne frappe pas tout le monde, n'est pas belle assurément.

Le petit peuple & le sçavant monde conviennent également du merite de quelques uns de nos Orateurs, les ignorans aussi bien que les Lecteurs rafinez rejettent les productions d'un Auteur insipide ; ce qui est beau, je le repete, frappe d'abord, ce qui ne l'est pas choque aussi-tôt : la difference consiste dans la raison que donne le sçavant de son jugement, & dans le je ne sçai quoi qui me déplaît de l'ignorant.

¶ Naturellement on n'a pas de curiosité pour les ouvrages d'un Auteur qui vit encore, seroit-ce parce qu'alors on les croit imparfaits, l'Auteur y pouvant toujours ajoûter ?

¶ Bien des gens ne goûtent pas PASCAL
autant

autant qu'il doit estre goûté, j'en devine la cause: pour le lire avec plaisir il faut avoir autant d'esprit qu'il y en a dans ses pensées, ou du moins estre capable de réfléchir solidement.

¶ Un Ouvrage qu'aura fait un bel esprit. pourra devenir l'écuëil de sa reputation.

Ceux là agissent avec adresse qui se conservent le nom de sçavans en ne faisant rien de ce que font les autres pour l'aquerir: tant qu'un homme qu'on croit d'ailleurs en état de se distinguer par l'effor d'un Livre difere d'écrire, on a de luy une haute estime; l'a-t-il fait, sa reputation échoüe: on attendoit de luy plus qu'il n'a montré.

Je trouve admirable la politique de *Basile* qui laisse le Public dans l'attente de quelque chose de grand, & qui après avoir long temps promis refuse de donner: il n'y a qu'en cela que je permets à un homme de manquer à sa parole, je l'excuserois même d'être parjure. Continuez, *Basile*, de prononcer, vous parlez bien, évitez de vous faire imprimer, vous n'en serez que plus estimé.

On ne pardonne rien à un Auteur de reputation; plus il a reussi, plus on se fait le goût difficile à ses ouvrages, on lui ôte jusqu'à la liberté d'écrire comme auparavant, & on exige de lui un raffinement perpetuel.

¶ Si nous croyons que par un premier ou un seul Ouvrage on puisse se faire le

nom de bel esprit, desabusons nous. Nous serions trop heureux qu'un second & un troisième ne fussent pas inutilement hazardez. Combien ont été sifflés à leur coup d'essai, qui se sont vus ensuite honorez d'une approbation publique? Ceux qui ont du talent peuvent esperer le même sort.

¶ J'aime un discours naturel, & celuy là ne me plait pas qui affecte de me plaire.

Il est fort ordinaire de déplaire en voulant trop se rendre agreable: les faiseurs de pointe sont sujets à cet accident.

Ce qui est écrit sans facilité, ce qui est conceu avec effort, quelque bien pensé qu'il soit, est dénué d'agrément, il ne suffit pas d'entrevoir de l'esprit dans un ouvrage, il y faut de l'ordre.

L'esprit & le feu naissent où l'art manque. Quiconque écrit sans methode n'est certainement point goûté. Le défaut de propreté dans le stile deshonore la vivacité de l'imagination.

Rien n'est beau, s'il n'a la grace du naturel: mais rien n'est parfait si l'art ne déguise adroitement la nature. Le point est de sçavoir duquel des deux peut emprunter davantage la perfection d'un Ouvrage. Dans de certaines pieces le naturel doit dominer, les autres demandent des embelissements étrangers.

Quoiqu'il faille du naturel dans les ouvrages d'esprit, la nature ne doit pas néanmoins

moins l'emporter si fort au dessus de l'art, qu'elle y paroisse sans ornement.

On ne veut point dans un tableau de nuditez grossieres: bien qu'on sçache que Cleopatre accordoit à Antoine les dernieres faveurs, le peintre qui auroit ce sujet à traiter voileroit legerement une partie de ces objets qui choqueroient la delicate vertu des spectateurs. Je demande la même reserve dans un écrivain.

Je trouve qu'il est plus difficile d'imiter VOITURE que de surpasser BALZAC, peu sçavent l'art d'écrire naturellement, & avec grace. Beaucoup ont ce stile pompeux, & cachent de grands defauts à la faveur de leurs grandes phrases.

¶ Les Poëtes n'écrivent pas facilement en prose: ils ont une telle habitude de scander leurs vers que ne trouvant plus leur compte à mesurer leurs periodes il leur est impossible d'en faire deux ou trois de suite. *Vulps* au jugement du Public très habile ne peut venir à bout de ses prefaces: après qu'il les a faites en vers un de ses amis les met en prose: que ne les laisse-t-il dans leur premier état, on les trouveroit meilleures.

Les Poëtes se servent du privilege qu'ils ont d'outrer les choses.

La Poësie tolere l'hiperbole, la prose est ennemie de l'exageration.

On peut dire des Poëtes qu'ils corrom-

pent leur imagination, pour abuser criminellement la posterité.

¶ Il n'est pas defendu à un Auteur de compter en secret les sçavans de son siecle, d'admettre dans ce rang qui il lui plaît : comme il peut se tromper, il seroit dangereux de ne montrer au Public que ceux en faveur de qui il s'est prévenu. Nous en voyons qui disent hardiment, Il n'y a que celui-ci qui parle bien, que cet autre qui possède l'art d'écrire delicatement. Ces décisions sont bonnes dans un manuscrit, que peu de personnes lisent ; dans un imprimé elles sont odieuses.

¶ Un Auteur tarit à force d'écrire, l'esprit se sèche si on ne lui donne le temps de recouvrer sa premiere fertilité par de bonnes lectures. Il faut laisser de l'intervalle entre un premier & un second livre.

Plus on a de facilité à composer, plus on doit se défier de la fecondité de son genie, cette heureuse abondance doit être suspecte : il est rare que ce qui coûte peu vaille beaucoup.

Je ne puis gagner sur moi de n'écrire que dans un genre. Quand la Morale me plaît, je m'y applique, quand la galanterie me desennuie, je m'en occupe. Tantôt je suis serieux, tantôt je suis critique. Je tremble en verité dans le peu d'aparence qu'il y a de remplir des goûts si opposez.

¶ Tout est devenu venal jusqu'à la science

science & aux Livres. Pourquoi pensez-vous que ce Libraire vous demande tant d'un Livre qu'il vous vend, c'est que lui même l'a déjà payé bien cher à l'Auteur ?

Les bons Auteurs ne se piquent pas plus de desintéressement que les autres. L'honneur est une de leurs fins, l'argent la principale. Je doute que C... ait toujours également envisagé la réputation ; lorsque ses pièces ont commencé à lui valoir mille écus.

Un Auteur mercenaire est méprisable : si son ouvrage est bon, cela ne m'empêchera pas de l'approuver.

Si la nécessité m'avoit réduit à la nécessité de travailler pour de l'argent, j'aurois assez aimé le métier de généalogiste ; en est il de plus lucratif dans ce siècle où l'on donne plus que jamais dans la fausse noblesse ? Un roturier qu'on a le secret de faire Gentilhomme, se fait libéral & prodigue.

¶ C'est une espèce de fureur que la passion d'écrire. Il y en a pour qui ne le point faire seroit une mortification cruelle. Qui leur défendrait de composer sous peine de mort ne pourroit pas s'assurer de leur obéissance, tant est furieuse la manie qu'ils ont de multiplier des volumes.

Les Auteurs ont leur démon comme les avarés. Ainsi doit-on nommer la rage qui les possède de paroître à la tête d'un méchant ouvrage.

¶ Ne

¶ Ne donnez jamais à penser que vous avez voulu poursuivre le travail d'autrui. Vous risquerez moins d'être Auteur que de commenter ou de traduire. Celui dont vous exposez les ouvrages est peut-être celebre dans la republique des Lettres; sçavez vous si l'estime qu'on a pour lui ne diminuera point celle qu'on auroit eüe pour vous? Le Public ne s'atend pas à une simple traduction, il croit que vous voulez encherir. S'estant formé de vous une grande idée ne deviendrez-vous pas le jouet de sa critique, quand il connoitra que vous n'êtes pas cet homme dont il s'étoit fait un beau portrait?

Le Public n'a pas tort d'en vouloir à ces fortes de gens: car il arrive qu'on tâche d'éclipser par ses propres sentimens les pensées de l'Auteur. On s'aime trop pour renoncer au plaisir qu'il y a d'ajôuter du sien à ce que de sçavans ont dit. Le Traducteur est bien puni de sa témérité. Ce qu'il y a d'exquis dans l'ouvrage, on le lui attribue, le Public est il injuste? Oüi, me direz vous? Mais qu'étoit-il necessaire de le prier d'en user ainsi. Ce tour estoit bon autrefois, il est usé maintenant, les Lecteurs ne sont plus dupes.

¶ S'il y avoit une inquisition au Parnasse, le Royaume des Muses n'en seroit que plus florissant.

Je pardonne plus volontiers à un homme qui après avoir esté puni, continuë le métier de filou, qu'à un Auteur qui s'obsti-

ne.

ne à travailler. On a toujours besoin d'argent, voila l'excuse du premier; il n'y a point de necessité de se traduire en ridicule, voila ce qui condamne le second.

¶ Le sage ne considere point le nombre des livres, il en regarde le prix; il les pese & ne les compte pas.

L'homme sage qui craint pour ses écrits une mauvaise destinée, hesite à les produire; le fol & l'ignorant se precipitent; ils cherchent la gloire de beaucoup travailler & rien autre chose. Tous les mois ils vous donneront un volume; s'ils vivoient cent ans ils ne vous en donneroient pas un bon.

D'où vient que tant de gens très capables de composer ne l'ont point fait? Leur raison vaut mieux que tous les Livres qu'ils auroient donné. Il n'est pas d'un homme prudent de ruiner par un écrit dont peu connoissent la finesse une reputation que trente années de travail auroient acquise.

¶ Je surprendrois bien des personnes, si je leur disois que l'Auteur de l'ouvrage en ce siècle le plus admiré a été dix ans au moins à le faire, & presque autant à balancer s'il le produiroit. Ce genre d'écrire est extraordinaire, lui disoit-on, vous aurez tous les critiques à dos. Le Livre est à peine afiché que les exemplaires en sont enlevez. Une seconde, une troisième, une quatrième édition paroissent; en un mot
nous.

nous attendons la neuvième : dites après ce-là qu'il n'y a pas un sort attaché aux Livres.

LA BONNE ET LA MAUVAISE FORTUNE.

LE pouvoir qu'on donne à la Fortune n'est rien, elle-même n'est qu'imaginaire.

Admettre un destin, une fortune, le hazard, le sort, c'est parler le langage des païens, ce qui arrive contre l'attente des hommes, n'arrive que par une secrète permission du Ciel. Tant d'empires détruits, tant de revers, tant de malheurs sont regardez comme les éfets d'une fortune courroucée; on se trompe, la fortune cette divinité chimerique n'y a aucune part. Nous devons reconnoître que Dieu permet toutes ces vicissitudes pour tenir les hommes dans la crainte.

¶ La Fortune eut autrefois des temples, elle a aujourd'hui de vrais adorateurs.

Nous ne sommes plus à la verité dans ces tē nps où l'idolatrie consacroit des lieux publics au culte de la fortune. On se contente de lui rendre ses hommages en secret. L'ambition lui dresse des autels où on lui offre volontiers de l'encens.

¶ La fortune fait plus d'hypocrites que la religion n'en a. Si la pieté n'étoit un acheminement à la faveur, comme l'esprit, la science, la valeur, le merite, on verroit peu de devots.

¶ La fortune, dit-on, change les mœurs,
je

je crois plutôt qu'elle les découvre; tant qu'on vit dans l'esperance de quelque avantage, on se concerte, on se compose, on se deguise, afin de mieux tromper ceux qui entreprennent nôtre elevation. Est-on parvenu à son but, on se montre tel que l'on est.

Cresus irreprochable dans un état privé en est à peine sorti qu'il n'y a point de vices qu'on ne lui puisse justement reprocher; vous m'en demandez la raison, ne voyez vous pas qu'il n'a plus même interest de se contrefaire, sa fortune est faite, que lui importe de dissimuler davantage?

Ne pensons pas que *Cresus* qui dans son elevation est un orgueilleux, un impitoiable, un avaricieux, n'eût déjà les mêmes defauts: certainement il les avoit, mais il en arrêtoit l'éclat, il en suspendoit la violence: ses soumissions étoient le voile de son orgueil, sa douceur aparente cachoit sa dureté naturelle, des liberalitez necessaires confondoient son avarice. La fortune est venue, elle a dévoilé les artifices de cet hipocrite, elle le découvre ce qu'il est.

Disons tout, bien des gens croiroient n'avoir pas changé de fortune s'ils ne changeoient aussi de mœurs. On est entêté qu'il ne sied pas de pratiquer dans un poste illustre des vertus qui ne sont de mise que dans l'obscurité. Cette erreur a pour partisans tous ceux qui parviennent.

¶ Que la fortune paroît bizarre dans
ses.

ses choix. Tels après de grands services rendus languissent dans une condition inconnuë, pendant que d'autres sont recompensez d'une mediocre action de valeur, que la temerité aura produite; c'est le cours des choses humaines. Accoûtumez que nous sommes à de pareils événemens je m'étonne qu'ils nous surprenent.

La fortune a bien reçu des maledictions des hommes, depuis qu'ils connoissent l'extravagance de ses choix. Elle cache quelquefois parmi le peuple le Maître du monde; De ceux que nous voïons monter au faiste des grandeurs beaucoup ont été nos égaux & nos inferieurs. Ils ont trouvé du credit sans le chercher, malgré eux on les a fait puissans; c'est de quoi nous nous plaignons.

¶ Les anciens mettoient avec raison un miroir sous les pieds de la fortune; quand on est dans une situation glorieuse, on se fuit, on n'ose se regarder, ni s'appliquer à soi: trop de choses affoibliroient cette idée qu'on s'est formée de la prosperité: on fuit même de voir ceux qui ont été heureux, & qui ne le sont plus. Les malheurs d'autrui qui devroient guerir l'ambition, ne font hélas que l'irriter: l'ambitieux s'imagine la fortune comme une déesse constante qui ne voudroit pas lui être infidelle. Les mauvais événemens
il.

il les croit éloignez, les bons succez il se les promet; peut on se flater jusqu'à ce point? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir des courtisans disgraciez, des ministres devenus odieux, des grands rabaissez ou par leur propre témérité ou par la bifarrerie des Princes. Cet heureux ne voit rien de tout cela, il a mis le miroir sous ses pieds; pour le dire plus naturellement, il s'est aveuglé.

¶ Saluste dit que *la fortune domine en tout, qu'elle rend toutes choses celebres ou obscures plutôt par caprice que par raison*: cela est tres juste, ce qui suit ne l'est pas; elle ne peut donner ni ôter à personne l'habileté, la probité & les autres bonnes qualitez de l'ame. Je parle de la fortune selon l'idée qu'on en a dans le monde, toujours en supposant les principes que j'ay avancez: qui est-ce qui fait que cet homme une fois parvenu à une premiere dignité, se montre si ingenieux pour arriver au plus haut point d'honneur? Pourquoi cet autre déchu d'une place eminente, paroît-il incapable de se relever de sa chute? ce vertueux particulier s'est corrompu dans la faveur; cet homme d'affaires autrefois si intrigant, maintenant réduit à lui même est sans genie, sans industrie; reconnoissons donc l'autorité de la fortune & sur les grandeurs & sur les grands.

Je ne vois rien qui soit plus au pouvoir de la fortune que la vertu. Les changemens qu'elle cause ne se bornant pas à faire
d'un

d'un indigne un puissant; d'un sage & d'un vertueux elle fera un cruel & un impie, c'est son jeu ordinaire.

La fortune nous rend ingrats, dénaturez, impitoyables; rarement fait-elle un ouvrage de grandeur, qu'elle ne produise un monstre de cruauté, & on niera absolument que la vertu soit en son pouvoir ?

¶ Les hommes voudroient que la fortune prevint leurs souhaits; ses retardemens les affligent. En un jour ils voudroient obtenir ces honneurs auxquels on n'arrive qu'après des années de travail; ils voudroient avoir acquis ces richesses aussi-tôt qu'ils les ont désirées. Ce n'est point l'ordre des choses du monde. Il faut du temps, pour en jouir, on ne les possède qu'un moment, on les perd d'abord. Voilà, si vous ne le sçavez pas, les regles de parvenir, & la durée des élévations.

¶ Il n'y a qu'une certaine ardeur qui nous rende dignes des graces de la fortune. Elle traite avec mépris ceux qui se relâchent, elle veut des gens actifs à qui l'estime de ses biens donne de l'empressement, sinon elle se fâche & devient l'ennemie d'un indifferant puni de sa froideur en refusant le succès à toutes ses entreprises.

Bien que nous voions qu'elle distribue ses faveurs à des hommes qui n'avoient pas cette ardeur à les mériter, ne présumons rien de son indulgence. Alors elle signale
fa

sa générosité en recompensant par avance leurs soins à venir.

Personne n'est exempt de se donner de la peine pour faire sa fortune. Si on parvient sans travail, on ne se maintient qu'avec effort. L'un vaut l'autre.

¶ Deux choses manquent à la fortune de la plupart. Aux uns il manque de l'avoir bien acquise, aux autres il manque d'en user sagement.

Je n'admire pas la fortune des riches, je n'admire que la manière dont ils en usent. Les louanges qu'on leur donne me déplaisent, si on ne me dit qu'ils y font paroître une modération insigne.

Que de gens élevez à qui il ne manque qu'une seule chose, justement celle dont leur bonheur dépend, c'est la modération.

¶ Un rien contribué à nôtre agrandissement, un rien acheve de nous perdre. Avoir eu quelques complaisances pour un grand Seigneur, quelques assiduités, quelque empressement à son service, beaucoup n'en ont pas fait davantage qui sont parvenus; autant sont tombez dans la disgrâce par un manque de conduite, une légère imprudence, un petit refroidissement d'égards.

¶ S'endormir dans la prospérité, se fier sur ce que rien ne manquera, vivre dans un tranquille inalterable, dans un ravissement du cœur aux biens de la fortune, n'est-ce pas la un vrai Quiétisme ?

¶ La

¶ La fortune ne donne rien , elle ne fait que prêter un tems : demain elle redemande à ses favoris ce qu'elle semble leur donner pour toujours.

Les plus obscures nuits succedent aux plus beaux jours. L'orage fond dans le moment que le Ciel étoit le plus calme. Foible image des grandeurs du monde ! une prospérité ce semble inébranlable est renversée en moins de tems que je suis à le dire. Si le cours d'une vie longue, & délicieuse, si des années de plaisir, des siècles de bonheur ne sont comparez dans le Livre de la sagesse qu'à une ombre qui fuit , à un messager qui s'évanouit , à un navire qui fend les eaux rapides, à un oiseau dont on ne distingue point les traces , à une fleche qui divise subitement l'air ; à quoi comparerons nous des fortunes qui ne durent qu'une très petite partie de la vie , quand je dirois , qui ne durent qu'un instant, l'expérience seroit encore pour moi ?

¶ Quand nous tombons il y a ordinairement de nostre faute ; quand nous montons, il est rare que nous devions ce bonheur à nostre merite.

On a tort d'accuser dans sa déroute d'autres que soi. Nous nous plaignons de la malice des envieux, de la trop grande credulité du Prince ; nous representons des services oubliez, des belles actions negligées ; une disgrâce injuste, un long malheur ;
pouvons

pouvons-nous dire que nous ne l'aïons pas mérité? Nos services sont-ils si considérables qu'ils doivent être éternellement récompensés? Ces soins que nous exagérons, ces belles actions qui servent de prétexte à nos plaintes sont-elles si régulières qu'on n'ait rien à se reprocher? Nous souffrons depuis long-temps, qu'avons nous fait pour ne plus souffrir? Nos murmures continuels, nos médisances contre la conduite du Prince, nos efforts pour perdre nos plus intimes amis, sont-ce là les marques de nostre repentir?

Se trouvera-t-il un courtisan que quelques mouvemens d'orgueil dans la prospérité, quelques murmures dans la disgrâce, quelque infidélité à l'égard de son maître ou de ses amis ne rendent coupable d'un renversement de sa fortune?

¶ Que l'on est ingénieux à tracer de lugubres images de ses misères, afin d'y rendre les autres sensibles! J'ay tout perdu, dit le malheureux, & la fortune ne m'a laissé qu'un désespoir cruel. Lors qu'on se désespère ainsi, ce n'est pas qu'on n'ait plus sujet d'espérer, c'est plutôt qu'on craint un entier dépouillement de ses biens.

Les plus infortunés ne sont pas dans une telle situation, que leurs malheurs ne puissent augmenter; si cela est, pourquoi dire qu'on a tout perdu?

On n'est plus dans l'honneur, mais on

a du bien ; on n'a plus de bien , mais on a la santé ; on n'a plus de santé , mais on a la connoissance de la verité. Que seroit ce si avec cette perte de reputation , cette privation de richesses , ce nombre de maladies, on ignoroit Dieu ? jusques là je ne crois pas de vrai malheur.

¶ Il n'y a point de chute mediocre pour les personnes élevées. S'ils tombent , ils tombent rudement , leurs secousses sont violentes , leur renversement fait un éclat furieux , & les peines qu'ils éprouvent dans la disgrâce surpassent les douceurs de leur premiere abondance. *Les puissants seront puissamment tourmentez.* Cette verité a lieu dens ce monde comme dans l'autre.

¶ On murmurerá contre moi, si j'entrepris de montrer combien on est malheureux de ne l'avoir jamais été. Rien n'est plus vrai , Senèque avant moi l'a dit. Personne n'a combattu son sentiment. Connoit-on les delices d'une prosperité qui n'a point été interrompüe ? Qu'on n'ait pas éprouvé les rigueurs de la mauvaise fortune , sçait-on la maniere de se gouverner dans un état heureux ? non certes.

Ce n'est plus être dans le plaisir que de n'en jamais sortir ; sans l'épreuve des momens fâcheux , on ne sent qu'à demi la douceur des bons.

L'experience des traverses qui naissent dans le monde accoûtume à leur abord
Aux

Aux heureux qui se sont fait une douce habitude de l'opulence, un mal léger est infiniment plus sensible qu'aux autres les plus dures afflictions. Ignorez-vous pourquoi ? je vais vous l'apprendre. Il faut alors acquérir la patience, perdre cet amour de soi-même, se retrancher à une médiocrité jusques là inconnue, se réjouir de ses pertes, se faire un bonheur de ce qui sembloit insupportable ; tout cela coûte.

¶ Je plains ceux qui sont toujours caressés de la fortune. Dans cet état de tranquillité les passions se éveillent, la cupidité prend le dessus, le cœur devient la maison de l'orgueil, on meurt dans cet assoupissement déplorable ; si l'on n'est frappé par l'adversité.

Les bons succès corrompent. Peu montent aux honneurs sans descendre d'autant de degrez de vertu. Peu conservent dans les hauts rangs cette inclination bienfaisante qui leur étoit naturelle. L'heureux ne se croit né que pour lui, & ne se rend utile qu'à lui seul.

Avant que d'arriver à ce poste qu'on occupe, on étoit ami de ses devoirs, la vertu s'est changée avec la fortune. Plus impie qu'auparavant vertueux, fier maintenant à l'excès, avare ou tout à fait prodigue ; on n'est plus ce qu'on étoit ; pour avoir ses premières vertus l'adversité est nécessaire.

Ceux que la fortune abaisse, rentrent quelquefois en eux-mêmes ; ceux qu'elle favorise en sortent avec précipitation, &

n'y peuvent rentrer que par la disgrâce.

¶ Il y a une espèce d'abondance dans le dépouillement de toutes choses. Que manque-t-il à un homme qui n'a rien ! Tout. Et c'est cela qui le rend souverainement riche, puis-qu'il n'a point de trésors qui l'inquietent, d'honneurs dont la possession le trouble, de plaisirs dont la criminelle jouissance le tyrannise au dedans. Ce sentiment ne tombe pas sous l'imagination des personnes qui comptent pour peu l'avantage d'un cœur exempt de passions.

Dans l'amas des richesses il y a un fond de misères inséparable, & un vuide affreux de satisfactions. Tout manque à un homme qui a tout. L'excès ne fait qu'augmenter sa convoitise. Plus il possède, plus il desire, ses souhaits l'embarrassent, ses jouissances ne l'assouviennent point, ce qu'il n'a pas lui fait envie, ce qu'il a ne le rend guères plus content. Appellera-t-on de mon premier jugement ?

¶ Mille gens qui auroient perdu leur réputation, si la fortune leur étoit devenue favorable, la conservent tant qu'elle s'obstine à les persécuter. Il ne faut pas être trop fin politique pour en deviner la cause. Les bons événements amolissent certains ; d'autres s'opiniâtrant à braver leur destinée, soutiennent l'opinion qu'on a conçue de leur activité, de leur pénétration.

L'adversité nous fait voir ce qu'est véritablement un homme ; elle développe les
gran-

grandeurs de son ame, la met dans son étendue, au lieu que la faveur nous montre seulement qu'il est heureux. Avant que *Sannion* tombât, connoissoit-on sa fermeté, son indifférence pour les choses d'éclat ? On le croyoit riche, puissant, & rien plus.

¶ Il faut plus de courage pour supporter, je ne dis pas les peines, mais les joies d'une éclatante fortune, que pour subir la cruauté d'un mauvais sort. Ici il n'y a point de peine qui n'ait ses douceurs, là il n'y a point de douceurs qui n'aient leur amertume. Le malheureux se console, si l'affliction s'écarte pour faire place à de petites joies ; celui au contraire qui croit que la fortune est obligée de lui être inviolablement fidèle, se fâche & se trouble ; il regarde comme une extrême infidélité de sa part la moindre contradiction qui lui est suscitée.

¶ Le malheur d'un homme d'esprit n'est jamais complet. Il trouve en lui même des ressources contre son desespoir. Les réflexions qu'il peut faire sur ses traverses, la manière dont il en parle, ces exemples d'infortune qu'il se met devant les yeux, ce tableau qu'il se fait des évènements du monde, la difficulté de parer les mauvais succès, l'impuissance de soutenir une grande prospérité, tout cela fait en lui un fond inépuisable de consolations qui manquent aux gens moins spirituels. Ceux qui prennent plaisir à se rendre agréable le spectacle du monde, à or-

ner cete figure de la vanité, se font de belles idées des douceurs qu'on y a, & ne peuvent moderer une douleur irritée par de si fortes exagerations.

Estes-vous malheureux, faites-vous un desagreable portrait des bonheurs presens, que vous puissiez vous convaincre qu'en les possédant vous n'aurez qu'un foible avantage.

¶ Se voit-on dans l'abondance, on s'aveugle sur ses propres besoins, on s'en fait d'imaginaires, on néglige les veritables; tombe-t-on, on s'aperçoit qu'on n'a pas pourvu aux nécessaires.

¶ Qui n'est point insolent dans la bonne fortune, souffrira volontiers la mauvaise. On sçait faire usage de ses disgraces, quand on n'a jamais abusé de la prosperité.

Autant qu'il y a de gloire à être sage dans les hautes fortunes, autant y a-t-il de merite à être constant dans les mauvais succès.

¶ Les bons succès des ambitieux animent à entreprendre les mêmes choses qui les ont conduits à l'élevation. Mais leurs chûtes ne font pas craindre de semblables revers. Qui voit le credit de SEJAN, les richesses de CRESUS, le bonheur de JUGURTHA, travaille à devenir aussi puissant, aussi riche, aussi heureux, sans qu'on songe à se moderer dans un état élevé, quoi-qu'on voie la mort de Sejan, le supplice de Cresus, la honte & la captivité de tant d'autres.

¶ Les

¶ Les malheureux sont tournez en ridicules. Tout le monde en sçait comme moi la raison. On n'estime que ceux qui peuvent servir. On appelle merite l'adresse à se pousser, on nomme crime l'infortune.

¶ *Je ne sçai rien maintenant que ce que j'ai donné,* disoit Marc-Antoine, pour se consoler du changement de sa fortune. Les avantages de la generosité sont ignorez dans les temps heureux, on se croit bien appuyé dans la faveur; on neglige de se faire des amis; que l'on est rigoureusement puni de son avarice aux approches de l'adversité! Tout secours est necessaire, personne, ne s'offre à en donner. Ceux sur qui l'on a repandu mille graces, sont à peine touchez de la ruine de leur bienfaiteur: Que doit-on attendre de ceux qu'on a méprisez ou meme desservis?

L'ORGÜEIL ET L'AMBITION.

RIEN n'est plus insupportable que l'orgueil d'un homme que la faveur protege; sa bonne fortune le transporte, il est indocile & méprisant; on trouve moins d'accès auprès de lui qu'auprés d'un Prince, il se fait long-temps demander les graces qui dépendent de lui, ne les accorde qu'à des soumissions réitérées, qu'à des recommandations nombreuses.

L'orgueil des Grands se supporte plus aisément, la naissance peut justifier leur

fiereté : comme on n'a avec eux aucune étroite familiarité , on ne s'étonne pas qu'ils se communiquent rarement. Mais on ne pardonne point à un homme qui joint aux défauts d'une éducation grossiere ceux qu'on contracte dans un haut rang.

On se plaint du fier abord de ce juge qui du commerce a passé à la magistrature; on crie contre la dureté de ce Financier, qui du service aux partis n'a fait qu'un pas : il n'y a que pour ces gens-là à se rendre inaccessibles.

¶ Un fanfaron s'enfle d'une bagatelle. Vous voyez aux appartemens le fils de *Santi-par* regarder avec mépris quiconque n'a pas une veste pareille à la sienne. Un étourdi entre à l'Assomption avec une troupe de coquettes, Point de chaises, s'écrie-t-il, point de chaises! A quelque prix que ce soit j'en veux. On lui en apporte, il s'assied, & rit au nez de ceux qui sont debout. Un autre à la comédie prend place sur le theatre; parce qu'il a donné deux écus, il lance vers le parterre des yeux de dédain. Beaux sujets de vanité!

¶ Fut-il un siècle plus injuste? Le sçavant y est confondu avec l'ignorant, l'habile avec le fat : tel est le langage d'un Auteur prevenu de son mérite. On peut en general declamer contre les mœurs de son siècle, mais vouloir prouver son injustice par l'indifference qu'il nous marque : cela ne peut

peut partir que d'une vanité pedantesque.

¶ Les plus orgueilleux ne sçauroient approuver dans les autres ce caractere superbe. Plus nous sommes enflés de nous-mêmes, plus la presumption d'autrui nous déplaît. Piqué de l'emporter au dessus de tous, on ne souffre pas volontiers les efforts qu'ils font pour l'emporter sur nous.

¶ Les malheureux ont tort de faire les glorieux. C'est un dépit superbe qui leur fait dire qu'ils se passeront de chacun. Dans les disgrâces de la vie on a besoin de tout le monde, des uns pour consoler, des autres pour remedier plus efficacement aux maux dont on se plaint.

Je pardonne plutôt la presumption aux malheureux qu'à ceux qui sont dans la prospérité. C'est une consolation qu'il ne faut pas refuser aux premiers : dans ceux-ci c'est un orgueil qu'on ne peut goûter, j'ai du malheur & il me semble que je ne me le suis point attiré; ceux-là parlent ainsi. Peut-être est-il vrai. Je suis devenu grand, & je ne meritois pas moins, disent les derniers : quelle plus injuste presumption !

¶ Il nous semble que nous aurons assez de force, pour résister à toutes ces passions maîtresses qui s'emparent du cœur des heureux. Défions-nous de nos belles résolutions, nous sommes orgueilleux en nous promettant de ne le pas être.

Tout ce qui peut exciter l'admiration, excite aussi nos desirs. Nous souhaitons la

grandeur pour avoir part aux louanges qu'on donne aux Grands. Si on nous les refusoit, nôtre ambition seroit déconcertée au milieu de l'abondance & des plaisirs.

Si l'ambitieux manquoit d'admirateurs, sa passion se refroidiroit bien-tôt.

¶ Un homme que l'orgueil domine, pretend justifier sa temerité en lui donnant le nom de bienfaisance.

¶ Plusieurs Historiens remarquent que dans les anciens triomphes deux hommes precedoient le chariot du vainqueur. L'un portoit une tête de mort, l'autre l'image d'un Paon, redisant plusieurs fois, *Souviens-toi que tu es homme*, comme s'ils eussent voulu donner à entendre au Heros, qu'il deviendroit plus hideux que cette tête de mort, s'il étoit aussi orgueilleux que ce paon. Salutaire pensée dans un jour de triomphe! Un Roi qui n'entendroit chanter que ses belles actions, seroit transporté de vanité, une reflexion sur la mort est alors un contrepoids bien nécessaire.

Si on me permettoit de découvrir le sens de ces paroles, *Souviens-toi que tu es homme*: je dirois ce que la flaterie n'osa jamais prononcer: *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, songez que cette gloire qui vous accompagne s'évanouïra tout d'un coup. Les titres dont on vous honore sont vains; avec eux vous passerez, comme eux vous disparaî-

paroistrez, demain peut-être vous obeïrez à ceux à qui vous commandez. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire, convainquez-vous puissamment qu'il n'y a point de fond à établir sur ce qui brille à vos yeux avec tant d'éclat; ces autels qu'on vous érige, ces statuës qu'on dresse à vôtre memoire seront de peu de durée, & vous durerez encore moins. *Songez que vous êtes homme*, c'est-à-dire songez qu'entre vous & le dernier de vos sujets il n'y a qu'une difference legere; la mort triomphera de vous plus fierement que vous ne triomphez de vos ennemis, elle ensevelira dans le tombeau & vôtre puissance & vos grandeurs. Voila ce qu'on vouloit dire à des Heros payens. Cette parole adressée à un Roi Chrétien a un sens plus étendu. *Le faire souvenir qu'il est homme*, c'est lui dire qu'il doit penser que Dieu lui demandera compte de l'usage de son pouvoir, de ses richesses, de ses honneurs; c'est lui dire que quelque grand qu'il soit, il ne l'est devant Dieu qu'autant qu'il s'abaisse à ses propres yeux.

Cette reflexion est juste, & ne sera pas la plus goûtée, je m'y attends.

¶ Je ne désens pas aux Grands l'amour de la gloire, je condamne seulement l'excès d'ambition qui les porte à en acquerir une fausse & criminelle. *Je ne suis pas venu en Perse pour y trouver des tresors*, disoit Alexandre à Parmenion, *j'y suis venu pour y*

chercher de la gloire; prens les richesses & laisse moi tout l'honneur. Cette parole semble belle dans la bouche d'un Roi payen, dont l'avarice ne pouvoit se guerir que par l'ambition. Mépriser les richesses est une chose digne d'un grand cœur, mais les mépriser sans rejeter la louange de ce mépris, à cela se bornoit la vertu des anciens heros, vertu qui n'est pas exemte de reproche. On appelleroit orgueilleux un Prince qui tiendrait aujourd'hui ce langage; on l'admira dans Alexandre, on loua son courage, on applaudit à son désintéressement: le flatteur n'alla pas plus loin.

La religion qui nous donne une idée précise de la vertu, nous fait découvrir dans cette conduite d'Alexandre des défauts grossiers. On y remarque un desir immodéré de paroître grand; une estime idolâtre de soi-même, un mépris general de tous les autres, le christianisme n'admet point de telles vertus.

¶ L'ambitieux s'attribuë le bonheur des évenemens, & rejette sur une fortune imaginaire la fatalité des entreprises.

¶ Vouloir les premières places sans réflexion sur l'étendue de son mérite, sans discernement de ses talens, sans aveu de son incapacité, c'est le caractère de l'ambitieux.

¶ On est souvent contraint de se tenir dans la mediocrité, après avoir donné à son ambition un essor inutile.

¶ Un

¶ Un Préteur Romain Gouverneur de la Lybie envoya à Marius un député pour lui faire défense de mettre le pied dans sa province. Marius lui repondit: *Tu diras à Sextilius que tu as vu Marius assis entre les ruines de Carthage.* Que ce spectacle devoit paroître affreux à l'ambition ! qu'il étoit capable de confondre l'orgueil d'un mortel audacieux ! Voir l'heureux Marius devenir le jouet de la fortune , qui oseroit après cela se fier à sa constance ? Il se donnoit pour exemple de sa perfidie ; de ces ruines où il étoit il prêchoit éloquemment les ambitieux : où sont ceux qui ont profité de ses leçons ? Marius assis entre les ruines de Carthage , un fier vainqueur réduit au malheur des vaincus, le maître du monde sans force, la plus puissante ville ensevelie dans ses fondemens ! Qu'on a mauvaise grace de se croire inébranlable dans la prospérité !

¶ On ne regarde pas les autres dans ses belles actions , on ne regarde que soi-même. Ce n'est pas la chose publique que César, qu'Alexandre, que Pompée regardèrent, mais leur réputation.

Alexandre va en Perse , & parcourt tout le monde, c'est son ambition qui lui fait trouver le nombre de ses ennemis trop petit , la terre trop bornée , le sein de la mer trop étroit , l'univers trop resserré dans ses limites. Pompée va en Espagne dans le dessein de combattre Sertorius , met en fuite les

pirates, passe en Afrique, visite l'Arménie, poursuit Mitridates en Asie, il n'y eut point d'endroit où ne le conduisist l'ambition.

Nous sommes tellement infatuez de ces faux exemples de vertu, qu'on les propose aux jeunes gens pour modèle. Proposons-leur l'humilité d'un David victorieux, la piété d'un Josias dans ses prosperitez, les regrets d'un Manassés après son orgueil; la sage valeur de Maccabées, la reconnoissance des illustres vainqueurs dont l'Écriture fait l'éloge : voilà les traces qu'ils doivent suivre.

¶ Un défaut unique fait plus de tort aux ambitieux, que ne leur peuvent servir mille vertus.

¶ Les ambitieux profitent rarement du malheur des autres. Soit qu'ils se flatent en se croiant maîtres des événemens, soit qu'ils espèrent repousser les attaques de la fortune, ils n'en deviennent que plus teméraires.

Qui n'auroit dit que la mort d'Annibal eût dû faire quelque impression dans l'esprit de Scipion? Il n'en est pas moins entreprenant. Scipion meurt, Pompée voit sa grandeur ensevelie dans le tombeau; en est-il moins ardent à devenir grand! Pompée meurt à son tour, César voit flotter son corps au gré des vents, devenir le rebut de la mer qui le rejette comme par mépris sur ses bords, quel profit tire-t-il de ce malheur? César avide de la même gloire finit cruellement ses jours par la main des traîtres, ceux
qui.

qui eurent après lui l'administration de la république, corrigerent-ils leur ambition ?

Les petits qui voient le danger des hautes conditions se refusent l'inquiétude de les désirer ; les grands fuyent de le voir , & n'apprennent point à mépriser les grandeurs.

¶ Le pouvoir d'un Prince est arrivé à son comble ; il jouit de toute la gloire dont on puisse honorer le mérite d'un mortel. Ce Prince en demeurera-t-il là ? N'y a-t-il plus pour lui de gloire à acquérir ? Non. Il ne lui reste que celle de s'abaisser & de devenir humble.

L' E N V I E .

QUand CHRISTOPHE COLOMB eut découvert l'Amerique, les envieux disoient : *N'y avoit-il que cela à faire , qu'à aller là , & puis là ? Nous en eussions bien fait autant.* Non, leur répondit Colomb, mais qui de vous fera tenir cet œuf de ce côté-ci, en leur montrant la pointe. Pas un n'en venant à bout, Colomb cassa doucement la pointe sur la table, & fit tenir l'œuf dessus. Tous dirent encore : *N'y avoit-il que cela à faire ? il nous étoit aisé.* Aucun, repliqua Colomb, ne s'en est pourtant avisé, c'est ainsi que j'ai fait la découverte des Indes.

L'envie met dans la bouche de tout le monde

monde le langage de ces fots qui vouloient diminuer la gloire de Colomb. Un homme invente un secret, est ce là, dit l'envieux, ce cef-d'œuvre? j'en ferois bien autant. Ce fat qui parle mettez-le à l'épreuve d'une bagatelle, il n'en viendra pas à son honneur.

Un Auteur remplit ingenieusement des bouts-rimez, un Orateur prononce un beau panegirique; les connoisseurs leur applaudissent, le critique n'en juge pas de même. Ce Sonnet, dirait-il, n'étoit pas difficile, cette piece d'éloquence n'a rien d'extraordinaire, donnez à ce faux bel esprit qui parle de la sorte un billet à écrire, je ne demande que cela pour l'embarrasser.

¶ L'Envie suppose en nous des vices qui peut-être n'y furent jamais.

Le merite n'est pas toujours capable d'effacer les impressions de la calomnie; car l'envie aide à faire croire tout le mal qu'on peut dire, même tout celui qu'on peut imaginer. Il n'y a qu'un merite souverain, qu'une maîtresse vertu qui puissent être à couvert des attaques du médifant

Qu'on nous dise du bien d'une personne qui nous déplaist, l'envie aide à nous soulever contre ses admirateurs.

L'envie n'épargne pas les vertueux; s'ils ne sont en bute à la médifance, ils le sont à la calomnie.

¶ En fait des ouvrages d'esprit la flatterie ou l'envie aveugle les juges, celle-là en fa-

faveur des Puiffans, celle-ci, contre les foibles.

L'envie fe déchaîne au moment qu'un nouveau livre est affiché ; on est impatient de le voir , on le cherche promptement. On ne l'a pas vû qu'on a déjà pris la resolution de le critiquer. Chagrin de l'avoir trouvé rempli de bonnes choses, on s'étudie à les faire paroître détestables. La prevention qui s'en mêle fournit des armes à la critique : on prononce sans balancer la condamnation du livre innocent ; combien, s'ils pouvoient parler, crieroient misericorde pour les mauvais jugemens qui s'en font !

¶ On peut faire quelque chose à l'épreuve de la censure, mais rien à l'épreuve de l'envie. Le critique judicieux applaudit à vos vers, s'ils sont bons ; l'envieux reprend jusqu'aux points & aux virgules. Le critique juge équitablement des vices & des vertus. L'envieux donne à une faute legere le nom de crime énorme ; s'il n'y a pas prise à blâmer l'action qu'il voit, il condamne le motif que personne n'entrevoit.

¶ L'aveu que nous faisons du merite d'autrui quoique sincere, peut être un effet d'envie. Il nous fâche de voir les autres plus estimez que nous. Qu'il est de gens à qui la probité des sages cause ces sortes de regrets !

¶ Qui est capable de regarder la felicité des autres sans envie, est plus heureux que tous

186 SUITE DES CARACTERES
tous ceux dont la condition peut faire des jaloux.

¶ L'envie étant le défaut des petits esprits, je m'étonne qu'elle soit si ingénieuse.

L'artisan décrie l'artisan, le marchand accuse son voisin de fourberie, le sçavant n'aime point quiconque lui fait ombrage, l'homme d'esprit en veut à ceux que l'on admire, le magistrat ne convient point de l'intégrité des autres juges, le courtisan méprise ceux qui ont les mêmes avantages que lui, Qu'est-ce que cela conclut ? Que l'envie se glisse par tout, que le nombre des envieux est infini.

L A S A T I R E.

ON ne sçauroit laisser les hommes en repos, il se trouve toujours quelque perturbateur de la tranquillité publique, quelque ennemi déclaré du genre humain, qui cherche à prolonger la guerre que lui a depuis longtemps déclaré la critique.

¶ La Satire est une œuvre de malignité, tout au moins un jeu d'esprit, qui ne doit pas faire croire ce qu'un Auteur débite dans le beau feu qui l'anime.

¶ Avant qu'on ait épuisé le ridicule des vices, matière sur laquelle on ne tarira jamais, il se passera bien des siècles, puisque chaque siècle a ses défauts. On

On aura plutôt achevé vingt Satires qu'on n'aura trouvé le sujet d'un Panegirique. Les vertus fournissent moins que les vices.

¶ Il y a de certains vices que la mode tolere : la Satire ne les épargne pas , car elle desapprouve jusqu'à la mode.

¶ Etre Satirique , être Historien , ne sont pas deux choses incompatibles. On en connoît mieux les vertus des Héros , quand on sçait distinguer les defauts des autres hommes.

¶ Nous aimons la Satire , mais il ne faut pas qu'elle nous blesse.

Quoi qu'un ouvrage ait atteint la perfection, nous le recusons; si les portraits qu'il fait des vices nous ressemblent un peu. La Satire qui nous fait grace & qui traite severement les autres, est la seule que nous goûtons.

Ce qu'on a fait contre les femmes, plaist aux maris, ce qu'on a écrit contre les maris charme le sexe.

Un Comedien qui fulmine, est plus écouté qu'un Docteur qui parle. L'amertume de la Satire plaist davantage que la douceur de l'Evangile. Celui-ci ferme les yeux aux foiblesses du prochain, & nous attache aux nôtres : celle là nous aveugle sur nous mêmes, & nous donne une veuë perçante pour pénétrer les imperfections d'autrui.

Taisons nous si nous n'avons à dire que les defauts de ceux dont la fole conduite nous scandalise.

Une Satire paroist au jour, elle a pour Auteur un homme connu du Roi & de ses Courtisans. Les noms imaginez sous lesquels il cache un Poëte ridicule , un jeune & presomptueux Musicien, un spectateur ignorant , deviennent la matiere de cent jugemens temeraires. Les lecteurs avides à décider , assurent qu'on a eu dessein de parler de tel & tel ; ces présentimens se confirment , se débitent , se multiplient : on est ravi de faire valoir ses conjectures dans les assemblées du beau monde, on les porte de compagnie en compagnie, on les fait passer de conversations en conversations ; chacun se rend admirateur d'une raillerie délicate , on la pénétre , on la dit veritable, on applaudit à qui se pique d'en avoir la clef ; ainsi se transmet une admiration criminelle , toute une Ville est insensiblement abreuvée de ces bruits : qui accusera-t-on de ce desordre ? Le lecteur en est complice , s'il y a de la faute du Poëte.

C'est une foiblesse que de s'alarmer d'une Satire où l'on se croit interessé : Qui vous a dit que ce soit précisément vous que THEOPHRASTE ait figuré dans ses Caracteres ? Vous a-t-il nommé ? Non. A-t-il cité vos aventures ? Non. A-t-il designé vôtre famille ? Non. De quoi vous plaignez-vous ?
J'au-

J'aurois plus de sujet de me fâcher contre l'Auteur de la Comedie du *Grondeur*, & de me plaindre de ce qu'en plein Theatre il fait retentir à toutes les Scenes le nom de B*** qui est le mien. Dans ma famille j'ai des Medecins, des Grondeurs, des Avocats, des Mousquetaires malgré leurs peres; contre la volonté du mien, j'enai pensé prendre le parti, & renoncer aux études: Vais-je croire que ce soit moi qu'on joue?

¶ Les Critiques de nôtre tems ont tous le défaut d'exercer dans leurs écrits une vengeance en quelque sorte scandaleuse. C'est moins le vice qu'ils cherchent à réprimer qu'à irriter le coupable, sur qui ils se plaisent de faire éclater leur ressentiment. A quoi bon tout cela? Lorsqu'il s'agit de s'instruire, respectons la personne d'un Auteur qu'on ne peut, à cause de son caractère, reprendre sans le deshonorer. Contentons nous d'attaquer ses erreurs avec une modestie qui le gagne, qui le charme, & qui lui fasse trouver bon qu'on le redresse. S'armer d'un air de capacité, affecter des manieres dures & imperieuses, c'est prêter au public des sujets de nous blâmer & le mettre hors d'état de tirer avantage d'un zele qu'il reconnoistra detrémpé d'amertume.

¶ Que de gens se font honneur qu'on critique leurs ouvrages! Je ne suis pas de leur humeur. Ma confusion augmente, quand je vois que les miens donnent tant de prise à la censure.

Un

Un Critique vétillard ne me fait pas peur. Si j'avois sçû le Grec, j'aurois imposé silence à bien des censeurs. On ne m'auroit pas fait un procès de m'être servi au hazard dans mes portraits de noms qui convenoient peu au caractère de chacun. Ou plutôt je me réjoüis de mon ignorance, on n'aura point à m'imputer que j'aye eu dessein de noircir personne.

¶ Les gens qui donnent tête baissée dans le bel esprit, ne s'accommodent pas d'un même genre de vie. Ils ne croient rien dire, s'ils sont de la commune opinion. Ils veulent contredire, ils veulent mordre, à cela aboutit leur éminent sçavoir.

- Vouloir à quelque prix que ce soit critiquer, c'est se rendre la dupe d'autres censeurs plus malins. Le plus méchant mérite, à mon avis, est d'examiner la conduite des particuliers pour faire voir qu'on sçait l'art de médire.

LES FAUX PLAISANS ET LES RAILLEURS.

MAUVAIS caractère que celui d'un faux plaisant, évitez-le avec soin. Tâchez de plaire par un bon mot, hazardez même une plaisanterie, du reste n'en faites pas métier. En vous parlant ainsi, je ne suis que l'écho de ceux qui connoissent parfaitement le monde.

Un

Un homme qui fait métier de bouffonnerie, tôt ou tard sera méprisé. On n'est pas toujours en humeur d'applaudir à une pointe mal placée.

¶ Vouloir plaisanter aux dépens d'autrui, rien ne sent plus son mal-honnête homme.

Quand on fait gloire de ce talent, je conclus qu'on n'en a point d'autres.

¶ La plaisanterie n'étant pas du goût de tout le monde, je plains ces bouffons de profession qui dans les compagnies sérieuses ne peuvent jouer qu'un très froid personnage.

Il est également ridicule de plaisanter sur tout, & de plaisanter mal à propos. La plus agréable conversation demande des momens sérieux, & toutes sortes de sujets ne sont pas propres aux bouffons.

¶ Un mauvais plaisant pourra faire lâcher prise au plus adroit railleur. Guérissons nous donc de cette envie de mordre, puisqu'on est exposé à la confusion, au dépit, à la haine.

¶ La raillerie est un commerce d'esprit, qui doit avoir ses règles.

Les railleurs semblent être contents qu'on leur rende le change. Ils ne permettent de douter qu'ils soient sincères; personne n'aime qu'on aille de pair avec lui.

Si par mépris on néglige de relever le ridicule d'un sot, on lui fait cruellement

valoir son indulgence. Je ne trouve pas pourtant qu'on lui fait une grande grace; la plus outrageante raillerie n'a rien de si piquant que ce reproche.

¶ Ne reprochons jamais un défaut naturel, de peur de donner lieu à une raillerie plus sensible. En disant à *Euripide* qu'il n'a pas le corps droit, la jambe belle, nostre aigreur le met en droit de nous reprocher un vice d'esprit, & de nous accuser de manquer de savoir vivre.

Je ne sçai même s'il seroit permis d'appeler avare ou lâche quiconque l'est; sommes-nous sans défauts, & n'en trouvera-t'on pas en nous de plus grossiers? Prenons y garde pour nôtre interest.

¶ Le secret d'empêcher la raillerie, est de la prevenir; on ne se mocquera point d'un bossu qui se tournera lui même agréablement en ridicule.

Je ne pardonne ni à celui qui se fait un plaisir de railler, ni à celui qui se fait un chagrin d'être raillé. Tous deux ignorent ce qui se doit honnêtement pratiquer. Il est odieux de s'ériger en railleur, il n'est que d'un brutal de repousser aigrement la raillerie.

¶ L'on permet d'ordinaire la raillerie, pourvû qu'elle soit discrete & moderée: si l'on m'en croioit, on s'en interdiroit tout à fait l'usage.

L'AMOUR ET L'AMITIE.

L'Amour est le défaut des jeunes gens, le foible des vieillards, la folie des filles, la passion des femmes, l'amusement des petits, l'occupation des grands, la perte des insensez, l'écuëil des sages. Que veux je dire par là? Que l'empire de l'amour est universel, il domine tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions.

Il y a de la fureur dans la passion d'un jeune homme, de l'extravagance dans celle d'un vieillard. Disons nous que l'amour est une bonne chose?

¶ L'amour se fait à present de plusieurs manieres. Un Cavalier se ruine auprès d'une Dame qu'il adore; une Dame n'épargne rien avec un galant qui l'a charmée; ou bien chacun de son côté contribuë aux frais d'une passion: *Timante & Melanie* font ainsi l'amour. Se ruiner pour une femme, c'est être dupe; souffrir qu'elle s'engage à la dépense c'est n'avoir pas de cœur; s'aimer but à but on n'a rien à se reprocher.

¶ L'amour ne va guères sans jalousie, la jalousie est accompagnée de violens chagrins, ces chagrins en attirent d'autres qui durent & qui se multiplient. Où est l'agrèment d'aimer?

Graces à mes infortunes je n'ai plus d'habitudes au païs de l'amour, j'ay quité de petits plaisirs, je previens de grands maux.

Si je voulois me vanger de mon ennemi je le produirois auprès d'une jolie femme, afin qu'il en devint amoureux.

¶ Un homme amoureux se fait par tout remarquer. La melancolie est peinte sur son visage; rien n'est capable de suspendre sa reverie, ni d'adoucir la rigueur de son air. La conversation, qui charme l'ennui des plus sombres esprits, l'applique à de nouvelles inquietudes; son cœur en proie à ce qu'a de plus cruel la jalousie est dans un accablement. Il ne rit qu'avec peine, ne parle qu'avec chagrin. Qu'il en coûte pour aimer, & qu'en aimant on fait un sot personnage?

¶ Pour aimer il faut avoir beaucoup de temps à perdre, & ne faire que cela.

¶ L'argent est le nerf de la guerre, il est la clef de l'amour.

¶ L'indifference en amitié fait des ennemis, en amour elle produit des furieux.

Les bons succez donnent ailleurs de la joie, en amour ils produisent les degousts, les froideurs, les separations.

¶ Un amour naissant cache bien des défauts, la haine qui lui succede les met dans un jour plus noir.

¶ Les petites gens font l'amour avec moins de delicatesse, mais avec plus de sincerité. ¶ L'a-

¶ L'Amour peut être plus violent que l'amitié, cela ne dit pas qu'il soit plus raisonnable. L'amour naît brusquement & s'évanoüit de même, l'amitié a une naissance moins prompte, une durée plus solide. L'amour s'atâche aveuglément, l'amitié est éclairée dans ses choix. L'amour entraîne les dégouts, il est sujet aux revolutions; l'amitié est au dessus des caprices, elle n'est sujette qu'à de légers & de rares vicissitudes. L'amour se refroidit par les caresses, se ralentit par les faveurs; l'amitié s'échauffe par les services, s'augmente par les bienfaits. L'amour est une folle passion, l'amitié une belle vertu, c'est tout dire.

L'amour veut un autre cœur que l'amitié. Le cœur qui aime d'amitié, celui qui aime par amour sont deux cœurs différens; l'un vaut mieux que l'autre.

Il faut du temps pour faire un ami, il ne faut qu'un clin d'œil pour gagner un amant. Le sort de ce qui se fait bien-tôt est de finir aussi bien-tôt.

¶ Pour avoir de l'esprit il faut être amoureux. Pernicieux système! maxime dangereuse! prend-on garde qu'on ne peut devenir amoureux sans intéresser la liberté du cœur, la tranquillité de l'ame? Je ne veux point de l'esprit à ces conditions.

¶ L'amour est plus inventif que l'amitié, par la même raison qui fait qu'une femme a l'imagination plus prompte,

mais moins forte qu'un homme.

On reconcilie mal-aisément deux amis qui se sont broüillez, parce qu'ils ne l'ont fait qu'à la dernière extrémité, les amans se racommodent eux mêmes.

Les amis vivoient plusieurs années dans une parfaite union, les amans ne sçauroient être une heure sans se quereller: demandez m'en la raison, je vous répondrai que l'amitié est sage, tranquille, attachée à la moderation, l'amour au contraire est brusque, turbulent, excessif dans sa délicatesse.

Les querelles des amans durent peu. Aux mots d'ingrat, d'infidelle succedent ceux de cher & d'adorable. On s'épuise à montrer son innocence ou à se justifier si l'on est coupable. La tendresse s'explique alors ouvertement, ce que l'amour a de plus insinuant se développe, & charmé l'un & l'autre d'avoir reussi à éfacier les crimes imaginaires dont on se soupçonnoit, on se trouve infiniment plus aimable qu'auparavant.

¶ La coqueterie regne autant parmi les amans que parmi les Maîtresses. *Fulvie* se plaît dans la foule de galans, *Bronte* se lasse & s'ennuie de n'en conter qu'à *Fulvie*.

¶ L'amour & l'ambition compatissent rarement; la sagesse & l'amour sont encore moins d'intelligence.

¶ J'ai bien ouï parler qu'autrefois il y

avoit eu des amis, du reste je n'en ai jamais connu. On parle d'ORESTES & de PILADES. Après eux de qui fait on mention? Il s'est passé plusieurs siècles depuis celui où ils vivoient, sans qu'on ait remarqué une amitié semblable, le nôtre n'est pas plus privilégié que les précédens.

¶ Retranchez-vous, croiez moi, sur le nombre des amis. Un homme qui en a deux ou trois d'un commerce aisé & agreable est exempt des complaisances forcées, de dissimuler à toute heure, de flater à moins que d'y être obligé par une polit' que dont les plus honnestes gens doivent suivre les régles. On a par ce moyen toutes les douceurs de l'amitié, on n'a point la gese d'une longue dissimulation.

Celui-là n'aime pas qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, il faut être plus difficile.

Avez-vous fait un choix, que ce soit pour toute la vie; vous vous en trouverez mieux.

¶ C'est s'y prendre un peu tard pour éprouver un homme que d'attendre qu'il soit nôtre ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, & non ceux qu'on aime, de peur d'avoir à se reprocher qu'on a fait un mauvais choix.

¶ La fortune peut assez nous élever pour nous afranchir d'une infinité de besoins: de quelques graces qu'elle soit maistresse,

elle ne fera pas qu'on puisse se passer d'un bon ami. Plus nous serons heureux plus il nous sera nécessaire. Avec lui que nous manquera-t-il? Sans lui que n'avons-nous point à craindre? Nous sommes portés à l'entêtement, à la fourberie, à la cruauté; dans un rang supérieur où tout semble permis, notre humeur ambitieuse s'af-fouvira-t-elle? notre orgueil épargnera-t-il quelqu'un? c'est alors que nous avons besoin d'un ami qui reprime par des conseils de douceur notre arrogance.

Qui entreprendra de nous dire la vérité? L'ami. Qui voudra nous reprendre de nos défauts? L'ami.

Auguste avouë qu'il lui falloit un Mécenas, Alexandre un Ephestion. Leur fortune étoit telle qu'elle ne pouvoit recevoir d'autre accroissement; la nécessité d'avoir un ami en qui ils eussent une confiance entière, fut la seule dont elle ne les exempta point.

¶ N'ambitionnons plus d'avoir un grand cortége d'amis. Soions contents d'en faire un sincèrement devoüé à nos intérêts: je ne pardonne de vouloir deux amis qu'à celui qui en cherche un pour le consulter, & un second pour en être repris.

¶ Ecouter docilement la reprimande d'un ami, c'est un seur acheminement à la perfection; car l'orgueil est la passion qu'on aime le moins à combattre, & qu'on surmonte plus difficilement.

Je

Je suis revenu de la modestie de ceux qui feignent de trouver bon qu'on les reprenne. Nul ne consent que la critique s'explique sur ses défauts, on abandonne à la flaterie le soin de les déguiser, & c'est tout. Relevez les vertus obscures, grossissez les petits avantages, mettez en jour des qualitez cachées, ne faites pas semblant d'apercevoir les vices; on vous dira le meilleur ami du monde: touchez aux imperfections secretes; vous deplairez, n'en doutez pas.

¶ La sincerité est conseillée par l'amitié, & ce n'est que par cette sincerité que l'amitié s'évanoüit.

L'amitié defend une trop grande indulgence, elle veut qu'on se corrige les uns les autres, les amis ne veulent pas être repris, ils se broüillent, ils se divisent, quelles mesures prendre! Puisque nous sommes si delicats, exerçons-nous à qui se flatera davantage, mais ne nous flatons plus de pratiquer les loix d'une veritable amitié.

Vouloir qu'en nous reprenant un ami ait une douceur flateuse, des égards infinis, des circonspections aveugles, qu'il assaisonne ses avis, qu'il les tempere, c'est en bon françois ne pas vouloir être repris, c'est reduire les gens à l'impossible.

¶ Un ami qui nous flatte est plus dangereux qu'un ennemi qui nous trahit; Bien loin de nous reprendre de nos imperfections, il souffre qu'elles degenerent en

vices, & nos vices en habitudes: tout excuser, tout accorder à la foiblesse, permettre d'indignes libertez, avoir des complaisances nuisibles, ne point arrêter une criminelle entreprise, donner des conseils interessez, applaudir à d'injustes desseins, l'ami flatteur fait tout cela, que pourroit faire davantage un ennemi vangeur?

· Nous flatons lorsqu'on nous consulte, nous aimons à être flattez lorsque nous consultons; de part & d'autre la tromperie plaist.

Les amis flatteurs font entr'eux une espee de pacte & un traité de paix par lequel ils s'engagent à se pardonner toutes leurs fautes.

¶ Un homme vous prie de l'avertir de ses défauts, a-t-il une envie serieuse de se corriger? J'en doute, il tache de vous marquer le plaisir que vous lui ferez de n'en point prendre la peine. C'est une ruse dont il se sert, & une maniere de prevenir les censeurs que l'amour propre a rendüe fort commune.

J'aimerois mieux qu'on me chargeât d'aller en personne faire une harangue au Roi de Siam, que de donner en face une instruction à cet ami qui m'en prieroit; j'y trouverois moins de difficulté.

¶ Examinons la conduite de nos amis afin de corriger la nôtre. Jettons ensuite les yeux sur nos foibleses afin de nous ac-

coûtumer à supporter les leurs.

Nous reprenons aisément certains défauts, si nous les avons nous en tirerions vanité.

¶ L'inegalité qui se trouve parmi les amis est la plus ordinaire cause de leurs divisions, *Myrille* s'est élevé, il n'a plus pour moi cette tendre affection qu'il m'avoit jurée ; si j'étois son égal, *Myrille* continueroit de m'aimer.

¶ L'union des freres enchainé la fortune dans les familles.

¶ S'est-il rien vû de plus admirable que la fidelité de *REGULUS* qui pour dégager sa parole quitte Rome, ses enfans, rentre dans le camp des Cartaginois, & reprend ses fers ; Bel exemple de courage & marque certaine du fond de vertu qui étoit dans le cœur de ce grand homme ! *Regulus* vainqueur auroit-il pû montrer dans son triomphe quelque chose de plus glorieux à sa memoire ? Soions à l'égard de nos amis ce que fut *Regulus* à l'égard de ses ennemis, inviolable dans nos paroles, fideles jusqu'à la mort.

L A P R U D E N C E .

IL est une prudence qui ménage le present, il en est une autre qui dispose en quelque sorte de l'avenir, l'une assure les bons succez, l'autre repare les mauvais; cette prudence ne se trouve que dans les hommes penetrans.

¶ Le nombre des desseins n'est pas contraire à la prudence, pourvû qu'il n'y entre point de confusion.

La prudence se raffine par les differens conseils.

¶ Il y a dans la plûpart de nos entreprises une temerité qui est cause qu'elles nous reussissent, qui nous fait regarder comme des gens d'une prudence consommée

La reussite d'une affaire n'est pas une preuve infallible quelle ait été bien conduite; souvent de très bons conseils produisent de fâcheuses issues, & il n'est pas moins ordinaire qu'on arrive à une fin heureuse par de mauvais commencemens.

¶ La prudence a beaucoup plus de part dans de certains projets que la fortune; dans d'autres la prudence n'a que commencé, la fortune a fait le reste.

¶ Il n'est pas d'un homme prudent d'abandonner au hazard, ce qu'il peut lui
ôter

ôter par prevoiance & par conseil.

¶ Les malheurs ne peuvent pas détruire la vertu. Le fatal succès d'une entreprise n'ôte rien à la réputation du sage qui l'a formée. Si les evenemens étoient en nôtre puissance, il seroit juste de blâmer une valeur & une prudence malheureuses. FABIVS vaincu me paroît aussi digne de loüange que FABIVS vainqueur, dès que je considère que l'homme n'est point maître de la fortune.

Voir les teméraires être plus heureux que les sages, une entreprise bien concertée échoüer plutôt qu'un dessein hardi & mal conduit, cela ne conclut rien.

On doit plaindre le malheur des sages sans blâmer leur prudence, & applaudir au bonheur des teméraires sans approuver leur conduite.

¶ La prudence n'est pas affectée au sexe, il est des femmes aussi sages & aussi heureuses à donner un conseil, que les plus fins politiques. JUDITH sauva la ville de Bethulie, une servante mit à couvert les Smyrniens de la fureur des peuples de Sarde, les Romains se défendent contre les Gaulois en suivant le dessein qu'une femme leur proposa.

On a vû la prudence des femmes éclater dans des occasions où le conseil d'un grave personnage auroit été inutile. Leur imagination qui reçoit plus aisément les im-

pressions de la crainte devient plus susceptible des mesures qu'il faut prendre. L'homme qui n'est pas si prompt à concevoir ces mouvemens timides, est plus lent à trouver les moyens de se dérober aux dangers qui le menacent.

¶ Le conseil appartient aux vieillards, l'exécution aux jeunes gens : la prudence de ceux-là, la hardiesse de ceux-ci conduit aux entreprises fortunées.

Le sang froid est bon dans le conseil, l'esprit de feu est admirable pour l'exécution.

L E J E U.

LE jeu est une occupation fatigante , & personne ne s'en lasse. Nous en avons des exemples.

¶ Ce n'est point l'avarice qui a inspiré aux hommes le desir de jouer , c'est l'ambition , c'est la prodigalité.

L'oïveté détournant des occupations sérieuses attache à cet exercice , où on pretend se desennuyer , où on cherche à couler le temps , & où la moindre perte est celle de l'argent.

L'ambition qui fait naistre l'envie de tenir tête aux personnes de la première volée , conseille cet amusement comme un moien de s'ouvrir une libre entrée dans toutes sortes de maisons.

La prodigalité ferme les yeux aux dépenses que l'on fait , aux risques que l'on court. On se flate que les sources ne tariront jamais , que les ressourcés ne manqueront point , de là vient cette habitude mauvaise de faire succeder les profusions énormes à de legers gains , ou de recouvrer les pertes par des excez monstrueux qui en attirent de nouvelles.

L'avarice n'a garde de suggerer une telle occupation. Un amateur de l'argent ne

l'hasarde pas volontiers. Il le conserve précieusement ; ses delices font dans la contemplation, ses joies dans la veüe de grosses sommes, on trouve peu d'avares qui sçachent même les jeux les plus communs.

¶ Les imprecations, les juremens, les blasphemes, suites funestes du malheur d'un joüeur, le rendent ardent. Le feu paroît dans ses yeux, la rage éclate sur son visage, le desespoir par sa bouche. Dans cet état où il est tout hors de soi, est-il possible de croire que la raison le maîtrise encore ?

¶ J'ay vû des gens se piquer de n'ignorer aucun jeu; pour moi je ne me crois nullement déshonoré d'avoüer que je les ignore tous, & que je ne veux apprendre que celui des échets.

¶ L'interêt bannit la bonne foi du jeu.

Il est dangereux de joüer avec ses amis, le jeu donne lieu aux injures, & par consequent à des haines irreconciliables.

La fortune d'un joüeur est incertaine, il perdra dans un moment le fruit de plusieurs jours de gain.

A-t-on vû beaucoup de joüeurs s'enrichir, l'argent du jeu ne profite presque jamais.

Si j'étois le fils d'un pere joüeur de profession, je renoncerois à l'esperance d'un patrimoine.

Aspasie dont le mari est passionné pour le jeu, oze t-elle s'attendre à un douaire ?

Da-

Damis depuis huit jours est en gain, son bonheur qui par tout fait bruit lui attire des envieux. On étudie ses démarches, on l'observe, on le suit. Prés de rentrer chez lui on le vole, on le maltraite, la perte n'étoit-elle pas plus favorable à *Damis*? S'il s'en alloit tristement, du moins il marchoit en seureté.

¶ Je mets la passion du jeu au nombre de celles dont on ne revient point. On abandonne l'amour quand on n'a plus de quoi l'inspirer on ne cesse point de jouër, qu'on n'ait tout perdu; & encore à quelles extrémitéz ne se réduit-on pas pour reparer ses mauvais succez?

Que reste-t-il à perdre à qui a joué son carrosse & ses chevaux? Avec eux il a perdu sa reputation.

¶ On peut être bon jouëur sans être honnête homme. Jouer beau jeu, se moderer dans la perte, hazarder son argent sans chagrin, gagner fidelement, il ne faut que cela pour avoir le nom de bon jouëur; mais peut-on jouër sans se dérober à ses affaires, sans se ruiner ou ruiner les autres, sans nouïer des commerces suspects? Tout cela *Trasimon* s'accorde-t-il avec les regles de la probité?

L E P R O C E S.

C'EST aujourd'hui un métier que de plaider comme de bâtir, d'imprimer, d'enseigner la Musique. Beaucoup n'ont que cette profession. Les femmes s'en mêlent aussi-bien que leurs époux; on ne se souvient même plus du rang qu'elles occupent dans le monde; ni si elles sont Comtesses ou Marquises, on ne les connoît que sous le nom de plaideuses.

Argante publie cent fois dans le cercle de ses nouvelles amies qu'elle commence à respirer, qu'heureusement ses procès sont terminés; il lui en reste cependant quatre ou cinq, si je ne me trompe, mais c'est une bagatelle pour une femme qui s'en est vû jusqu'à vingthuit, sans compter la separation de corps & de bien d'avec son mari qu'elle poursuit vivement.

On se fait une habitude de plaider comme de danser & de monter à cheval; un homme qui se sent léger ou bon Ecuyer, danse ou s'exerce toujours au manège. Il en est de même du plaideur, il lui faut des procès, sinon c'est un homme mort.

¶ Faire rompre des mariages, ou casser des testamens; demander qu'une donation soit nulle, ou une exherédation déclarée

in-

injuste ; voilà sur quoi l'on plaide de nos jours, & sur quoi de tout tems la chicane s'exercera ; il est pourtant nécessaire qu'on se marie, qu'on teste, qu'on fasse du bien aux uns, qu'on en prive les autres, j'aîmeroîs autant dire qu'il est nécessaire d'avoir des procès.

¶ La profession d'Avocat est la plus suivie. Personne ne s'en étonne : car chacun se sent d'humeur à intenter procès sur une bagatelle.

Le parti de l'Eglise est assez communément embrassé, celui du barreau encore plus. Nous voyons plus d'Officiers de justice que de Prêtres : en dirai-je la raison ? Beaucoup veulent mourir sans confession, peu voudroient avoir vécu sans procès ; cela exclud le grand nombre d'Ecclesiastiques, & ne rend qu'utile celui des Avocats.

¶ Quelques-uns s'approchent des tribunaux afin de s'excuser ; quelques autres viennent s'y accuser, ce sont les maris jaloux qui prennent tout un Parlement pour le témoin authentique de leur deshonneur.

Le Barreau est autant rempli de gens qui sollicitent la restitution de leurs biens, que d'autres qui demandent la réparation de leur honneur. Les pertes s'accumulent néanmoins, cet honneur est de plus risqué : un homme sage doit s'en tenir à ses premiers malheurs, dans la juste crainte qu'il

qu'il ne lui en arrive de plus facheux.

L'époux mécontent de sa femme l'accuse d'infidélité, l'appelle en jugement; elle y paroît, joyeuse d'avoir pour arbitre celui qu'elle a favorisé & dont elle espere maintenant faveur. Qu'en sera-t-il? L'époux n'en aura que la honte. Quand pareille chose arrivoit autrefois, on l'appelloit hazard; quand aujourd'hui pareille chose n'arrive pas, on ne l'appelle pas moins hazard.

La femme & le mari sont tous les jours au pied des tribunaux, l'un pour demander justice, l'autre pour l'avoir refusée; celle-là pour être entenduë des Juges, celui-ci pour être puni de ses..... il suffit que je ne sois point obscur.

Anthime & Lelie ont même appartement, même table, même lit. Ils ne manquent point d'égards l'un pour l'autre, ils vont ensemble aux promenades, à l'Eglise, à confesse, au palais, où chacun de leur côté ils sollicitent les juges pour parvenir à leur separation. Peut-on avoir en plaidant une moderation plus entiere? Sitost que leur affaire sera terminée, ils se haïront à la rage, & plaideront de nouveau pour leur réunion.

¶ Il se voit des chicaneurs de profession qui se chargent de toutes les mauvaises affaires, & qui ont le secret de les rendre bonnes. Dites après cela que la justice n'a qu'une face.

Le

Le bon droit n'est jamais équivoque, il n'y a que la volonté de ceux à qui il appartient d'en décider.

La même affaire revêtuë des mêmes circonstances, prise de la même manière; se juge aujourd'hui d'une façon, demain tout autrement. Comment ose-t-on se résoudre à plaider?

¶ L'or qui ne se corrompt pas, est un dangereux metal. Il corrompt les personnes qu'on croyoit incorruptibles. Une cause en est bien meilleure où les offres suivent de près la recommandation.

Nous disons d'un juge qui n'a pû nous favoriser, qu'il s'est laissé corrompre par les sollicitations de nos ennemis. De nostre costé nous l'avons sollicité & fait solliciter, nous prétendions apparemment le corrompre. De quoi nous plaignons-nous? Auroit-il été plus excusable d'une manière que de l'autre?

¶ La procédure est l'instruction d'un procès, c'est le sentiment commun. Qu'on regarde de combien de procès elle est la cause, on en jugera différemment.

Si cet axiome de Philosophie, *Il ne faut point multiplier les êtres sans nécessité*, avoit lieu dans la pratique, tel procès a duré vingt ans qui n'auroit pas duré vingt jours.

Le Doyen de la Grand-Chambre a, je suis seur, vû le commencement de tel procès dont son successeur ne verra pas la fin.

¶ Un rien devient matiere à procès, & ce procès est la cause d'une ruine generale. *Chryfante & Learque* étoient les meilleurs amis du monde. Une perdrix tuée par hazard dans les terres de *Chryfante* l'a animé contre *Learque*. *Learque* s'est aigri à son tour, leur differend a été devant les Juges du lieu; le Parlement en a connu ensuite. La chose s'est passée il y a douze ans, elle dure encore. Ces deux Gentils-hommes riches & bien dans leurs affaires n'ont plus de quoi pouffer celle-ci; eux mêmes sont obligez de la finir par une longue transaction. Le projet en est dressé depuis six mois, on differe de jour en jour à le signer, en sorte que selon toutes les apparences les petits-fils hériteront de ce malheureux procès, & n'auront d'autre patrimoine que l'obligation de soutenir l'honneur de cette mauvaise cause.

Le raccommodement est bon en matiere de querelles; en fait de procès rien n'est à mon gré plus salutaire qu'un prompt accommodement.

¶ Dignitez, rangs élevez, places éminentes, sources de procès.

Le jour le grand jour arrive que l'on consacre en expiation de nos sacrileges à une auguste ceremonie. Dans toutes les villes du monde chrétien s'élevent & se multiplient de superbes autels pour reposer l'arche du Seigneur. Les ruës sont aussi magnifique-

quement tapissées que les appartemens des Rois, plus remplies de fleurs que les jardins où l'art & la nature ont fait leur derniers efforts. Les ministres sacrez sont revêtus de leurs ornemens pour rendre la fête illustre. Toutes choses ainsi disposées, les laïques à qui on défere l'honneur de porter le dais, disputent entre eux la préeminence. L'un dit qu'il est Marquis, l'autre allegue le bien qu'il a fait à l'Eglise, le troisième se p^revaut de sa robe rouge, le dernier montre une croix de Chevalier. Cette contestation donne lieu à un procès de longue durée, il a falu prouver sa noblesse, il a falu faire réparation d'honneur. La procession, me demanderez vous, comment se fit-elle? A l'entour des chainiers. De jeunes Clercs porterent le dais; pendant que ceux qui étoient destinez à cette glorieuse action se disoient des injures atroces.

¶ Je n'envie pas le sort d'un homme pauvre qui est exempt de plaider: car Dieu merci je n'ai point de procès; mais les chicaneurs devoient l'envier: Si malheureux qu'il puisse être, la destinée d'un plaideur a quelque chose de plus cruel.

N'avoir ni amourettes, ni procès, c'est au dire populaire le moyen de vivre content. Quant à moi, je prefererois les disgraces de l'amour aux bons événemens des procès. Une inclination ne dure que quelques années, on a esperance de devenir heureux en cessant d'être passionné;

né; on ne voit jamais la fin des affaires; une cause favorablement décidée donne lieu à d'autres contestations qui se multiplient à l'infini.

¶ Le fils maltraité de son Pere, plaide pour ses alimens. Le pere a si bien fait que le fils est mort de faim avant que d'obtenir une simple provision, c'est un mauvais conseil que celui de plaider.

On me doit cent pistoles, j'ai droit de les demander; si j'en poursuis le paiement il m'en coûtera cent autres pistoles. Perdons plutôt la premiere somme sans en risquer une seconde; ainsi raisonne l'homme bien sensé.

Il faut, vous dit un Avocat, six cens rôles d'écriture pour l'éclaircissement de votre affaire, je demande trois mois de tems, & deux cens écus d'avance. Donnez-lui gratuitement le salaire de ses longues écritures, épargnez-lui la peine de travailler si long-tems, votre affaire sera mieux & plutôt éclaircie.

Je pardonnerai moins à l'Avocat G... qui écrit beaucoup, qu'à P... qui parle beaucoup. Si un long plaidoyé ne rend pas une cause meilleure, ce n'est tousjours qu'un plaidoyé dont on ne le paye pas davantage que d'une cause succinte. G... étend ses écritures, il faut plus de temps pour les examiner, plus d'argent pour son salaire & la cause en devient pire.

A propos de salaire, ne me fera-t-on pas

pas un procès à moi-même de ce que j'ai manqué de dire Honoraire ?

¶ L'entretien d'un plaideur est un long & ennuyeux plaidoyé. S'il ne parle de ses affaires il entre dans le détail de celles d'autrui. Je fuis ce genre d'hommes avec un soin tout particulier. La plus grande paroleuse me fatigue moins que la nécessité de donner un quart d'heure d'audience à un solliciteur de procès.

¶ S'il y a prescription contre ceux qui après trente ans forment une demande, il seroit juste qu'il y en eust contre ceux qui plaident pendant un plus long temps. Les chicaneurs veterans s'y opposeroient ; un procès qui n'a duré qu'un demi siecle leur semble encore trop promptement jugé.

¶ Il y a plus de Beneficiers qui plaident que de Financiers; parce que la finance n'est pas matiere à devolu. On n'a point d'action contre un partisan qui jouit des biens du monde, elle est permise contre un Abbé qui dissipe ceux de l'Eglise.

¶ Vous avez la fureur de plaider, je veux vous en guerir. Venez avec moi jusqu'au barreau. Là je vous montrerai vos Juges suivis de trois ou quatre laquais ; ils ont plusieurs carrosses; grand nombre de chevaux, chez eux une table bien servie, à quelques lieuës de Paris même de magnifiques hostels sans les appartemens secrets que je ne compte pas, leurs revenus sont

216 SUITE DES CARACTÈRES
modiques, ils ne subsistent que des épices,
& c'est vous chicaneur obstiné qui payez
ces épices.

Long tems vous avez sollicité une audience, elle vous est enfin accordée; êtes-vous plus avancé que vous n'étiez? On vous met à la merci d'un Rapporteur negligent ou occupé; si vous ne trouvez quelque personne à qui il ne puisse rien refuser à cause qu'elle lui accorde tout, que je prévois encore de retardement dans vostre affaire!

¶ Les procès les plus favorablement terminés ne sont point sans inconvéniens. S'ils éclaircissent le bien d'une famille, souvent ils en obscurcissent la réputation. Les droits se réglent à force de procédures, mais les acquisitions ne laissent pas de paroître toujours douteuses.

BIEN-

BIENFAITS,

RECONNOISSANCE, INGRATITUDE.

Nous n'obligeons presque point par inclination, ou si nous obligeons, une froide reconnoissance ralentit nôtre ardeur, un service lentement recompensé nous fait perdre l'envie d'obliger.

On reproche un plaisir à qui le reçoit, on le refuse à qui le demande, on ne l'accorde qu'à qui promet.

Si nous nous plaignons de l'ingratitude de ceux à qui nous donnons des marques de generosité, ils auroient bien plus sujet de se plaindre de la dureté de nos reproches, de la tiedeur de nos services de nôtre peu de desinterressement.

¶ C'est faire trop d'honneur à la generosité de certains que de l'appeller veritable; on cherche l'éclat dans les services qu'on rend à ses amis. Tel en leur offrant sa vie ambitionne plus de paroître obligeant que d'obliger de bonne foi.

Quand on est prêt d'obliger on sonne la trompette; on veut des témoins de son action. *Mopse* en plein jour a tiré l'épée pour *Alidor*, si *Alidor* fût tombé la nuit entre les mains des voleurs, peut-être *Mopse* auroit-il souffert qu'on eût maltraité son ami; car

K

per-

personne n'auroit vû alors qu'il avoit du courage.

On s'atend que l'important service qu'on va rendre à son ami sera public, avec quelle chaleur ne s'y porte-t-on point? Il faut être doué d'un grand dés-interessement pour resister à cette tentation. Les plus desinteressez ne scauroient gagner sur eux d'épargner à quiconque a besoin d'eux la confusion de recevoir leurs liberalitez.

¶ Tout homme qui a du cœur ne reçoit pas indifferemment de tout le monde, il regarde moins ce qu'on lui offre que la personne qui veut l'obliger. Quel merite a je vous prie, le present d'un coquin? Je me croirois déshonoré de ses instances. Etre redevable de sa fortune à un méchant homme, on a toujours quelque reproche à se faire; c'est un odieux moyen de s'avancer que le credit d'un scelerat.

¶ On rend assez de services, mais on ne les rend pas de la bonne maniere. Il se voit des personnes qui obligent de si mauvaise grace, qu'on s'estimeroit heureux de n'avoir pas profité de leurs services. Ils vous reprochent eternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes; est-il rien de plus cruel? Ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir du tout?

Un Romain disoit à celui qui lui reprochoit de l'avoir sauvé de la tyrannie des Césars

au

au tems des proscriptions, *Rend-moi à Cesar*; comme s'il eût voulu dire : Quelque triste qu'eût été mon sort, je n'aurois perdu la vie qu'une fois; au lieu que par tes reproches tu renouvelles ma mort à tout moment; j'aurois souffert la dureté de Cesar qui étoit mon maître & mon vainqueur, celle d'un ami est-elle supportable? Vous qui m'exagerez cent fois la grandeur de vôtre amitié en me tirant du neant, rendez-moi à la bassesse. L'orgueil des grands impitoyables que la fortune a placez au dessus de moi, m'épargneroit davantage que vos feints empressements. Il vous sied mal de m'étaler sans cesse vos bienfaits, ce spectacle n'est plus pour vous, c'est à moi à le voir, à l'admirer.

¶ Il est permis à un Peintre de contempler avec admiration la beauté de ses ouvrages, cela est défendu aux amis, il leur est criminel de se repaître du plaisir de dire, *J'ai fait un tel ce qu'il est.*

Sitôt que nous avons obligé, faisons ce que font les personnes sages, qui cachent avec un rideau certains objets dont la vûe corromproit leur imagination. Mettons un voile devant les bienfaits dont nous avons comblé un ami; il y a de la honte à les envisager, ce souvenir n'est honorable, & ne regarde que celui qui les tient de nous. Plus nous sçavons avoir obligé, plus nous aurons de vanité, pourvû encore que no-

tre intérêt ne s'appriivoise point par le besoin qu'on aura eu de nostre secours.

¶ Il n'est pas défendu de remettre devant les yeux de son ami les services qu'on lui a rendus, si on a assez de délicatesse pour le faire sans apparence de reproche. Se peut-il rien de plus adroit que la maniere dont s'y prit un soldat des vieilles bandes, qui avoit besoin de la protection de Cesar. *Prince*, dit-il à l'Empereur qui l'alloit juger, *reconnoîtrez vous le soldat qui pour éteindre l'ardeur de vôtre soif, vous apporta de l'eau d'une fontaine ? Fort bien*, reprit Cesar, *mais ce n'est pas toi, Vous avez raison*, repliqua le soldat, *de me méconnoître, j'ai perdu depuis ce temps-là un œil en combattant pour vous*. Cesar le reconnut & le recompensa. Le discours de ce soldat ne sentoit aucunement le reproche, il est impossible de mieux s'expliquer pour dire, *Je vous ai servi, faites-moi grace à votre tour*. C'est un grand art de piquer la generosité sans blesser le desinteressement. Un homme genereux ne sera pas fâché qu'on l'excite à se souvenir des plaisirs qu'on lui a faits.

¶ Je ne crois point de services au dessus de la reconnoissance, je crois seulement qu'il y a maniere de la signaler. Tout le monde n'est pas en état d'en donner des marques illustres, mais il n'est personne qui ne puisse par un mot obligeant répondre aux bontez de son bienfaiteur.

Sou-

Souvent même une parole surpasse en valeur tout ce qu'on pourroit faire. Auguste avoit accordé à Furnius la grace de son pere qui avoit suivi le parti d'Antoine. Quelle pouvoit être dans cette occasion la reconnoissance d'un sujet impuissant envers un Empereur magnifique ? Le reproche honnête que Furnius lui adresse de cette impuissance où il le reduit, a plus de merite que toutes les offres imaginables. *Cesar*, lui dit-il, *je n'ai jamais receu qu'une injure de toi, c'est qu'apresent tu as fait que je serai obligé de vivre & de mourir ingrat.*

¶ L'ingratitude a été un vice de tous les siècles. L'exemple de chacun l'autorise. La femme peut se plaindre du mari, l'époux de sa femme, le pere de ses enfans, l'ami de ses amis, la patrie de ses citoyens, le Prince du sujet.

LES SCIPIONS, les CAMILLES, les CICE-
RONS envoyez en exil sont des exemples de l'ingratitude du peuple qui interprete mal ce qu'on fait pour sa conservation. Rome devoit son salut à leur courage & à leur éloquence, les soldats eurent en leurs personnes des chefs expérimentez, les citoyens de genereux libera-
teurs : malgré le bien qu'ils ont fait à la patrie, la patrie se ligue contre eux & les desavoué.

¶ Nous nous plaignons de l'ingratitude des autres lors même qu'ils pourroient nous reprocher la nôtre.

J'entends *Antiste* qui se desespere d'avoir obligé un ingrat ; si l'on faisoit parler tous ceux envers qui lui-même l'a été, pourroit-on distinguer sa voix ?

Les bienfaits tombent entre les mains de gens sans reconnoissance. On s'imagine qu'il y alloit de la gloire du bienfaiteur d'obliger, que l'interêt a été le ressort de ses bons offices, ce jugement passant pour veritable, donne un legitime pretexte à l'ingratitude.

Les derniers bienfaits effacent le souvenir des premiers.

¶ Tant qu'on espere s'acquitter du bienfait, on aime celui dont on le tient, est-ce un effet de reconnoissance ? Nullement. Car on le fuit, on le hait dès que l'obligation qu'on lui a, est d'une nature à ne pouvoir être dignement reconnuë.

Une grace commune, un bienfait qui se repand sur plusieurs est peu agreable. Nous n'aimons point qu'on nous confonde, nous voulons au contraire qu'un homme en nous obligeant nous distingue ; cette delicatesse se trouve autant chez les petits que chez les grands. Si le Roi donnoit le cordon bleu à tous les nobles, le Duc & Pair ne feroit aucune estime de ce present ; si tous ceux qui sont bleffez à l'armée étoient Chevaliers de saint Louis, personne ne se feroit un honneur de ses bleffures ni du cordon rouge.

Ce

Ce qui se fait pour tout le monde, se fait pour moi sans mérite; quelque grace que vous m'accordiez, si je ne suis unique je l'estime peu, Vous me prêtez mille écus, vous en avez prêté davantage à *Mandor* & à *Oronte*, il est juste que je partage ma reconnoissance avec ceux qui partagent vos faveurs, je ne vous aurai donc qu'une obligation partagée.

¶ Ne vous empressez pas de servir beaucoup de gens, piquez-vous de bien adresser vos bienfaits, c'est de toutes les règles de la generosité la plus honorable à suivre.

¶ Le manque de reconnoissance à l'égard des particuliers est ingratitude: à l'égard des Princes, c'est trahison, c'est revolte; s'il y avoit des termes plus noirs, je les dirois.

Quelque distance qu'il y ait d'un Roi à un sujet, quelque difficile qu'il semble à celui-ci d'égaliser par sa reconnoissance les bienfaits d'un Roi puissant, il arrive néanmoins plus souvent que le Prince se trouve vaincu par les services du sujet, que le sujet par les bienfaits du Prince. Si on n'estime bienfait que ce qui a le poids & la couleur de l'or, ALEXANDRE étoit en droit de dire que jamais on ne l'avoit pû vaincre de ce côté là; si d'autre part on balance & toutes les richesses du monde, & un bon conseil ou une action de prudence, qui ne verra qu'en cela. PARMENION

Pouvoit vaincre ALEXANDRE ?

Les hommes vertueux peuvent rendre aux Princes des services que la plus magnifique reconnoissance ne payeroit qu'à demi. Une liberalité que fait un grand, corrompt celui qui la reçoit; le bon conseil qu'on donne à ce grand lui attire des bonheurs, le rend sage, & par consequent merite plus.

L'éducation qu'on donne aux Princes, la vertu qu'on leur inspire, sont des biens trop au dessus de la reconnoissance. Autant qu'il leur est aisé de recompenser l'adresse d'un habile Peintre, l'invention d'un Architecte, autant leur est-il impossible de s'acquiter envers ce ministre zélé, ce sage gouverneur, ce conseiller fidèle. Alexandre pleura la mort d'Aristote avec des larmes plus ameres que la perte de Philippe. Seneque n'a-t-il pas fait plus de bien à Neron, que cet Empereur n'étoit capable d'en faire au peuple Romain ?

¶ Obliger un ami de qui on n'attend rien, c'est un bienfait gratuit, servir un ami de qui on espere une reconnoissance exacte, c'est une bonne volonté mercenaire.

¶ Entreprerai-je d'inspirer aux hommes une reconnoissance reciproque ? Ils en ont perdu les sentimens à l'égard de Dieu. Tout est pour l'homme dans ce vaste Univers, & rien ne se trouve pour Dieu dans le cœur de l'homme.

Le

Le soleil éclaire cet impie qui se rend indigne de sa lumière; la mer calme la fureur de ses flots pour porter l'avare marchand dans les pais étrangers, la terre donne regulierement ses fruits aux riches insatiables, pendant que les grées gâtent la moisson du pauvre laboureur, lui-même sçait repousser l'injure des saisons: au lieu qu'on devroit ouvrir les yeux pour reconnoître cette main liberale de qui on reçoit de si rares bienfaits; on ferme son cœur à la reconnoissance, sa bouche aux actions de grace, on ne l'ouvre qu'aux plaintes.

De quoi se plaindront ces mortels ingrats? Accuseront-ils la providence de ce qu'elle ne leur a pas donné la force des lions, la grandeur des éléphants, la viftesse des cerfs, la legereté des oiseaux? Que leurs murmures seroient injustes! Tout foibles qu'ils paroissent, ils domptent la fureur du lion, apprivoisent l'éléphant, bornent le vol des oiseaux, & lassent les cerfs à la course.

LE POUR ET LE CONTRE.
DE LA COMEDIE.

LA Comedie est une de ces choses qui peuvent être tolerées, dont même il n'est presque pas permis de parler, à cause qu'elle est plus ou moins dangereuse, eu égard à la situation des spectateurs.

Plusieurs fois il m'est arrivé d'en chercher le plaisir, par des raisons qu'on nomme bienséance & curiosité; soit froideur de temperament ou indifferance naturelle, soit préoccupation ou artifice d'un amour propre ingenieux; je ne m'aperçus jamais qu'il y eût tant de quoi la blâmer. Après tout, on n'en doit tirer aucune consequence generale, & celui-là seroit téméraire qui pretendroit que la Comedie fût absolument innocente.

Quand j'ai fait attention au luxe qui y regne, aux petites libertez qui s'y glissent, aux airs qu'on y affecte, sans mentir elle m'a paru dangereuse; mais à la regarder par son bel endroit, on avouera que très-souvent on en sort plus regulier qu'on n'y est entré, L'on diroit que c'est là où viennent pour se purifier tous les ridicules du monde, & que dans les livres instructions du theatre ils veuillent faire choix de celles qui leur sont necessaires.

La

La Satire a quelque chose d'extrêmement piquant. Mille gens par son secours se corrigent quelquefois d'un désordre que les traits enflammés de l'éloquence des BOURDALOÛES & des SOANENS n'auroient peut être qu'à demi réformés? Non que j'ose dire que l'éloquence profane soit plus efficace que les vérités de l'Évangile; je prétends seulement que la charité prescrit au censeur des bornes trop étroites, au lieu que le théâtre autorisant le détail, on y attaque cent & cent défauts contre la mode, la coquetterie, & les autres vices du siècle que l'Orateur sacré n'a garde de nommer, de peur de souiller sa bouche par des expressions que Saint Paul condamnoit dans le commun des fidèles de son tems. Il ne peut tout au plus qu'imiter la conduite de cet Apôtre, qui déclare une guerre générale aux avares, aux impudiques, aux idolâtres de la fortune, sans descendre dans les circonstances de ces passions infâmes.

Rien n'échape à la censure d'un sévère Acteur. La force de ses paroles pénètre les retranchemens de la dissimulation, il va fouiller dans le cœur des plus doubles & des plus artificieux, qui confus de voir les mystères de leur hypocrisie revelez, prennent la résolution de se corriger.

Quels effets n'a point produits la représentation de certaines pièces où l'on se déchai-

ne contre des debauchez de profession, où on en veut aux parures fastueuses du sexe, où on entreprend de détruire l'orgueil & l'interêt? Le bizarre & l'entêté moderent la ferocité de leur humeur, dès qu'ils la voyent condamnée dans le *Misanthrope*; le *Festin de Pierre* ébranle par la fin tragique de l'impie, celui qui méprise les ordres du Ciel. Le faux devot se trouve honteusement déconcerté à la veüe des reproches que reçoit le *Tartufe*, & des maledictions dont le charge le parterre. La *Jobin* a empêché un des mes intimes amis de s'éclaircir de sa destinée par la voie de l'horoscope. Sans la Comedie du *Menteur* (il faut qu'à mon tour je m'accuse) on m'auroit vû, je crois, le plus audacieux fanfaron de Paris. *Arlequin* avec un ridicule assortiment de rubans fait éclipser les fontanges. Les *Folies d'Octavio* sont des leçons de sagesse qui apprennent combien il est fatal de s'abandonner à l'amour. *Colombine* fille savante rapelle les personnes de son sexe à leurs occupations naturelles. Le *Phoenix* détruit la fausse vertu des prudes. La *Baguete* découvre l'artifice d'une femme qui affecte de la passion pour un mari qu'elle n'aima jamais. Le *Defenseur du beau sexe* calme les fureurs des jaloux, & met le mérite des Dames dans un beau jour. Il n'est enfin personne qui n'avoüe que le faste des coquetes, & l'ambition des partisans seroient arrivez

à leur comble, si les uns & les autres honteux de s'entendre incessamment timpanifer à l'Hôtel de Bourgogne, n'avoient feint d'en retrancher quelque chose.

Voilà, si je ne me trompe, les fruits de la Comédie. Hors du theatre on n'a plus cette même occasion d'exprimer les traits véritables du mal-honnête homme. Là seulement on peut les donner au naturel, son caractère s'y touche d'une manière qu'il se reconnoit d'abord dans ces peintures critiques, & qu'il se propose de n'être plus un sujet de raillerie de ceux qui le connoissent.

On se plaint que ces fruits sont étouffez par l'action du déclamateur, qui insinüe les passions qu'il exprime. Rarement; pourrois-je répondre. Nous sommes trop prevenus qu'elles passent le naturel pour nous en laisser surprendre. Si l'auditeur souffre qu'on l'éblouisse un moment, il regarde peu après les choses dans leur corps véritable. Lui même essaie de se tromper pendant une heure ou deux qu'il est à un spectacle, afin de se former, quand il se détrompera, un nouveau plaisir; en se reconnoissant capable de distinguer le vrai d'avec le faux.

Plût au ciel! quoi qu'on en dise, qu'un Acteur bien animé ouvrit dans nos ames, un libre passage aux mouvemens qu'il développe! Le lâche auroit l'honneur en recommandation, le poltron deviendrait

brave, l'*Avare* seroit liberal, l'*Etourdi* commenceroit d'être circonspect, le *Faloux* plus tranquille; le *Débauché* mieux réglé. On verroit les précieuses se revêtir d'un caractère plus docile & plus maniable, les meres apprendroient l'art d'élever leurs filles, & de rompre adroitement le cours de leurs secretes intrigues. Le *Plaideur* préféreroit à l'exercice de la chicane la douceur de vivre en paix avec ses voisins; le *Grondeur* riroit à son tour. Les Facheux étudieroient les momens de ne se point rendre incommodes; le Courtisan prenant le contre-pié de *Marquis*, sujets éternels de la satire de Moliere, ne seroit plus prevenu de naissance, & ne placeroit pas une noblesse mandée, souvent même achetée, au dessus d'une honnête profession plus amie de la vertu; le Magistrat n'auroit garde de vendre son crédit ou de ne l'accorder qu'aux sollicitations de ses créatures. Nous aurions des Juges équitables qui ne mettroient point entre les mains de la Justice une balance d'or, & qui ne peseroient pas celle qu'ils doivent rendre au poids de leur avarice. L'homme d'affaires renonceroit à l'interêt, aimant mieux une lente fortune qu'une abondance prompte & irréguliere. Enfin tout le monde se corrigeroit; la société civile se verroit en peu de temps purgée d'une infinité de pestes qui alterent la belle œconomie du commerce
des

des hommes, car la liberté du theatre ne fait grace à personne, & son éloquence n'est pas capable de produire de moindres effets.

Pour peu qu'on continuë de s'en plaindre, je dirai qu'il faut aussi blâmer l'éloquence chrétienne. S'il est vrai que ses charmes soient des apas trompeurs, on ne doit pas permettre aux ministres de la parole de Dieu de nous développer dans les chaires, ce qu'a de beau, de fin, de pathétique l'art oratoire.

Qu'on ne croye pas, au reste, que je veuille faire ici un parallele du Predicateur & du Comedien. Si celui-ci a plus de succes en reprenant nos mœurs, c'est tant pis pour ceux qui se rendent à sa voix dans le temps qu'ils négligent d'entendre des discours, où l'on ne cherche pas tant à faire des hommes selon le monde, qu'à former de parfaits Chrétiens. Nous devons rougir de nôtre conversion, lorsqu'elle a plutôt pour motif la crainte d'être mis au nombre des ridicules du siècle, que le desir d'être véritablement irréprochables.

Le but de mes raisons est de prouver, que l'action du declamateur n'est pas ce qui fait le crime de la Comedie. Blâmeroit-on un homme qui dans une compagnie d'honnêtes gens reciteroit par complaisance un rôle du Cid ou de Cinna? On admireroit au contraire sa memoire, ou louëroit sa

vehémence, on feroit l'éloge des beaux sentimens d'Auguste, qui signale sa clemence envers un sujet rebelle, ou de Rodrigue qui malgré l'interêt de son amour vange l'affront que son pere a reçu. Encore faudroit-t-il être homme d'esprit pour applaudir à ces délicates passions : ce plaisir ne seroit point sensible à d'autres.

Tout ce qu'on peut blâmer de la Comedie, ce sont, je l'avoüe, ces sentimens qui ne tiennent ni du Heros ni de l'homme serieux; ces caracteres badins, ces portraits trop au naturel, ces expressions molles & effeminées auxquelles on donne le nom de galanterie. Il faut tomber d'accord que l'auditeur n'est pas en seureté, qu'il y a du risque pour de jeunes cœurs disposez à ressentir les atteintes de l'amour, avant qu'on leur ait appris à s'en défendre. Je voudrois qu'on en suprimât ces traits satiriques qui défigurent le prochain, & qu'on se contentât de censurer le desordre sans faire reconnoître le coupable.

Les Peres se sont fortement déchainez contre les Chrétiens qui assistoient aux jeux avec un empressement indigne. Il étoit juste qu'on leur donnât de l'horreur pour des plaisirs dont la jouissance ne convenoit pas même à des paiens susceptibles des premiers mouvemens de la nature. Les hommes piquez d'une fausse gloire se servoient de spectacle les uns aux autres

autres Les plus innocens objets étoient des ruisseaux de sang, les personnages les plus ordinaires, des bourreaux & des impudiques; les coûtes impies succederent aux cruelles, on exposoit au mépris les choses saintes, on faisoit en plein theatre des augustes ceremonies de nôtre religion un objet de risée. Les fideles étoient-ils excusables de vouloir à ce prix contenter leur curiosité, eux qui ne pouvoient être temoins de tant de profanations sans partager en quelque sorte leurs hommages entre le Dieu qu'ils reconnoissoient, & ceux qu'ils voioient adorer.

Nôtre politesse fut toujours trop grande pour favoriser de semblables divertissemens, nous les traitons de sacrileges. Il est vrai que nôtre rigide vertu s'est tant soit peu relâchée; nous nous sommes crus exempts de reproche, à cause que l'on ne faisoit point paroître de nuditez extravagantes, & que de la bouche de nos acteurs il ne sortoit aucunes paroles impies, cela ne nous justifie pourtant qu'à demi.

L'institution de la Comedie en France eut pour cause un délassement d'esprit, un plaisir d'honnête homme. Le Cardinal de Richelieu Ministre d'un genie transcendant l'aimoit, comme on sçait, passionnément. Ce fut lui qui sur la scene in-
tro-

roduisit les Muses, & qui prêta la parole à ces muettes beautés qu'on voit briller dans les piéces des habiles de son tems ; mais alors ces muses étoient chastes, retenues, pleines de pudeur. Si la Comédie contre l'intention de ces protecteurs a dégenéré, c'est parce que le sort des meilleures choses est de se corrompre, malgré la précaution qu'on prend de les conserver dans leur première intégrité.

Les ennemis des spectacles se recrieront encore, comment accorder les larmes de la pénitence avec les joies des ténèbres ? Autre chose est de ne point faire pénitence, & d'aller dans des endroits où on ne se propose pas directement de la pratiquer. La dévotion souffre volontiers quelques intervalles. Les personnes qui ont tout à fait renoncé au monde se ménagent des momens où il leur est permis de suspendre l'austerité de leurs exercices. Seroit-il raisonnable qu'on défendit aux gens du siècle de choisir des heures dans lesquelles ils pussent adoucir à leur tout la rigueur de leurs pénibles occupations.

LE CONTRE. Ces raisons dont on apuie la justification des theatres ne sont pas telles qu'elles ne puissent être détruites. Regardons tant qu'il nous plaira la Comédie par ses beaux endroits, ce n'est pas aujourd'hui qu'on en sort plus innocent qu'on n'y est entré. On s'y souille loin de s'y purifier.

L'Ac-

L'Acteur pouvoit autrefois corriger par sa satire, les défauts de son siècle, parce que les hommes qui n'avoient que des Dieux imaginaires, des Dieux qui avoient des yeux & ne voyoient point, des oreilles & n'entendoient point, des bouches & ne pouvoient parler, les hommes, dis-je, se contentoient de conformer leurs mœurs à la politesse des Athéniens, à la majesté des Romains: par honneur ils y étoient obligés, instruits d'ailleurs que leurs divinités ne pénétoient pas dans le sanctuaire de l'ame, ils se croyoient en seureté d'obéir à tous les mouvemens d'un cœur déréglé. Un chrétien sera-t-il bien reçu à se parler de cette raison? S'il n'est sensible qu'aux traits de la satire, son changement ne sera qu'extérieur.

Je doute même que la satire puisse ce que n'aura pû l'éloquence sacrée. Les Prédicateurs sont des medecins charitables, qui dans la guérison des maladies spirituelles se servent de doux remèdes. S'ils sont sans effet, qu'il est à craindre que ceux d'une critique amère ne soient pas plus efficaces, à moins qu'on ne se fasse un plus grand point de plaire au monde que de se perfectionner utilement.

Rien n'est plus faux que les retours qu'excite la confusion de se voir repris par un Acteur, rien n'est plus suspect. Les fruits que produit sa Comédie ressemblent

à ceux qui naissoient en Egypte, si je ne me trompe; la veüe en étoit admirable, le dehors extrêmement beau; les touchoit-on, ils se reduisoient en poudre.

Un spectateur sur qui la satire fait assez d'impression pour le porter à se corriger, est au dehors un homme nouveau. Il ne donne plus comme auparavant dans la bagatelle, il renonce au jeu qui l'engageoit à des dépenses excessives, il retranche de ses habits le superflu peu sortable à sa condition; il a quité le ridicule du jeune âge qui lui faisoit un mauvais nom. Devenant ami d'une politesse bienfaisante, il n'a point dans la bouche ces mots grossiers que les honnêtes gens s'abstiennent de prononcer; son abord est facile, son air accueillant, son rang soutenu sans fierté. Il s'est défait de ces tons railleurs, de ce caractère de bouffon, de cette affectation de bel esprit. Dirai-je tout? Il s'est revêtu des ornemens d'une feinte modestie; s'est couvert du manteau d'une probité éclatante; voilà la beauté de ce fruit: touchez-le, ce n'est pas cette solidité que vous pensiez; ouvrez-le, vous n'y verrez point ce que vous esperiez. Pénétrez le dedans de cet homme vous y remarquerez même fureur de s'avancer, mesmes desirs, mesmes artifices; heureux si ce qu'il a entendu n'a rien ajouté à l'injustice de ses prétentions, ni à la malignité de son avarice! Heureux si ce qu'il a

vû

vû n'a point ravi à son cœur cette liberté tant desirable, qu'on conserve rarement dans les occasions de plaisir.

Pour un bien que produit quelquefois la Comédie au hazard, elle ouvre la porte à mille maux inevitables. Quel est, je vous prie, l'homme assez insensible pour ne pas estre attendri par les vives expressions d'une maitresse qui gemit, assez ferme pour resister aux plaintes d'un amant qui se desesperes, assez tranquile pour conserver son ame dans le calme au milieu des emportemens d'un furieux qui exagere sa douleur, assez indifferant pour ne pas goûter un trait satirique ? Fût-on du plus froid naturel du monde, du temperamment le moins susceptible, on ne sçauroit alors commander à son cœur. Malgré soi on s'interesse à la douleur d'une femme affligée, à la perfidie d'un amant; on prend part à la trahison de ce Prince malheureux, on entre dans les transports de ce brave outragé, on devient complice de la vengeance.

Ne font-ce pas là les sentimens qu'excitent au dedans de nous les vives representations des theatres ? Qu'on se regarde tel que l'on est, qu'on ouvre sur soi-mesme ces yeux de complaisance que fait ouvrir l'amour propre, on se reconnoitra bien-tôt coupable de tous les excés que la scene embellit. Si ces declamations mondaines ne font sur nous aucune impression sensible, c'est
une

une marque que nous avons consommé l'ouvrage du crime, & que nous sommes tellement corrompus, qu'elles ne peuvent nous corrompre davantage.

Mais nous prenons plaisir à nous abuser. Faisons serieusement attention à ce qui se passe en nous, lorsque nous courons aux spectacles. Y a-t-il une personne, quelques épurez que soient ses motifs, qui en allant à la Comédie croie faire une action de religion? On sent, quoi qu'on feigne de ne le pas sentir, je ne sçai quels mouvemens qui en détournent; si on leur obéit c'est avec une contrainte gênante à laquelle on ne cede qu'après avoir longtems & toujours vainement combattu. Delà cette agitation involontaire qui tourmente jusques dans le fort du plaisir; delà ce trouble continuel que le plus magnifique appareil d'un divertissement ne sçauroit calmer.

Y est-on? la vertu se ralentit, les bonnes intentions s'éloignent, la satire s'empare de nôtre consentement, se rend maîtresse de nôtre volonté, la tourne & la captive à son gré. Bien loin de faire naître le desir de corriger les desordres qu'elle reprend, souvent on n'en conçoit que plus fortement l'envie de se les approprier, parce qu'on reconnoît que ce sont des défauts annoblis dont les gens du bel air s'honorent, & que le grand monde
met

met au nombre des vertus à la mode.

Qu'on s'examine lorsqu'on en sort, on se trouvera dans une situation toute autre que celle où l'on étoit peu auparavant. On est tout rempli de maximes d'ambition & de vanité; les semences de probité qu'une belle éducation avoit jettées dans le cœur d'un enfant bien né sont évanouïes, sont dissipées. Les passions éteintes dans les uns par la froideur de l'âge, usées dans les autres par la longue habitude des voluptés se sont rallumées & ont repris une vigueur nouvelle. On soupire plus que jamais après toutes sortes de plaisirs, on court avec précipitation dans ces voies délicieuses qu'ouvre l'emprissement de satisfaire ses convoitises; obligé de rentrer dans les soins de sa famille, ou de reprendre ses occupations; on se voit dans une langueur mortelle, on s'engage dans une oisiveté qui sans cesse rappelle aux amusemens qui l'ont fait naître.

Les theatres, disons nous, n'ofrent rien de deshonnête, rien d'impie aux yeux des spectateurs. On en a, graces à nostre politesse éloigné ces objets de cruauté que les hommes détestent; la religion n'y est point prophanée, la verité n'y est point obscurcie, le seul vice y est décrié. Foible raison! Si les spectacles étoient ornez de ces images affreuses dont le Paganisme soustenoit à peine la veuë, peut-être seroit-ce pour
vous

nous une espece d'avantage ; nostre curiosité se gueriroit par l'horreur de ces representations grossieres, au lieu que nous sommes devenus des pecheurs délicats ; nous voulons qu'on nous prepare le calice de l'iniquité, afin de le boire sans repugnance.

Ne nous retranchons plus sur le temperament qu'on a apporté aux theatres ; nous ne sommes pas moins coupables que ceux qui dans le regne du Paganisme ofroient à la veüe d'un peuple assemblé des combats de gladiateurs. Nostre barbare curiosité s'immole tous les jours d'aussi sanglantes victimes, quoi qu'elle ne se repaisse pas tout à fait de pareils objets. Pour plaire à des chrétiens cruels on en voit qui exposent leur vie. Une femme suspendue dans les airs, s'agite & se balance. Un homme armé marche sur une corde & y dance de la même maniere qu'on feroit sur la terre ferme, tantost perdant l'usage des mains tantost celui des pieds, chaque mouvement le menace d'une chute mortelle, & donne des fraieurs qui passent le plaisir. Un baladin sur le theatre imite les poissons, un autre contrefait les plus vils animaux de la terre. A regarder ces choses en elles-mêmes, les Paiens qui se plaisoient dans le carnage n'étoient pas plus blâmables que les admirateurs de telles representations. Nous ne

con-

connoissons qu'un Dieu, & l'on introduit sur la scene un nombre infini de divinitez, auxquelles on ne peut rendre hommage sans dérober les honneurs deus au vrai Dieu. On y fait paroître les demons, les furies, on y parle un langage diabolique, on y chante des airs tendres qui enlèvent, qui transportent, qui donnent du plaisir; mais un plaisir que les anciens Philosophes avec toute leur indulgence ne laisserent pas d'appeller l'intemperance des oreilles.

Voilà les spectacles qu'on represente parmi nous. Cependant on les justifie, on les nomme agreables, chose plus étrange, on les croit permis! L'Eglise est-elle donc une mere impitoyable, pour souffrir qu'on prodigue ainsi le sang de ses enfans? La religion ne renferme-t-elle pas d'assez grands misteres, sans occuper l'attention de gens qui n'en ont déjà pas trop, de mille ceremonies superstitieuses, qu'on voit rarement, qu'on ne raisonne sur les nostres, ou qu'on n'en conçoive du dégoust? Jesus-Christ n'est-il pas un assez beau modele, sans que les hommes pour exercer leur imitation cherchent à copier les bêtes destinées à leur usage?

Achevons de nous détruire, Je suppose les pieces les plus innocentes; y en a-t-il où le Christianisme ne se trouve interessé, où la charité ne soit violée, où on n'en

L

veuille

veuille qu'au libertinage? Si la Comedie du *Tartuffe* condamne l'hipocrisie, quelles manieres raffinées de se contrefaire, ne suggere-t-elle point? Le *Misanthrope* en veut au fol entêtement de quelque capricieux, tandis qu'il insinue à une infinité de gens un caractère singulier, bizarre, peu convenable à la société. *L'Avarice* par ses épargnes honteuses, par ses plaintes excessives découvre aux personnes d'une humeur fordide, des routes jusques-là inconnues à l'avarice. Quel est l'impie dont la vie scandaleuse ait été changée par la catastrophe du débauché qui parle dans le *Festin de Pierre*? Voïons-nous que la censure publique ait fait revenir des *Coquettes* de la superfluité des ajustemens? Les *Menteurs* d'habitude n'ont point quitté le parti d'exagerer toutes choses, malgré la guerre qu'on leur fait de leurs impostures. S'apperçoit-on que le *Bourgeois Gentilhomme* ait eu de si rares succez? Trouvez-en que cette juste critique ait fait rentrer dans les bornes de leur état, dans la bienséance de leur condition. Les veritez répandues dans le *Malade imaginaire* ont-elles arrêté le cours des fourberies qui regnent dans l'exercice de la medecine, ont-elles eu le pouvoir de retrancher ces ceremonies meurtrieres auxquelles on confie de nos jours la vie précieuse des plus grands hommes?

Les traits piquans dont ces pieces sont
rem-

remplies, inspirent tout au plus de l'aversion pour ceux en qui l'on remarque de pareils défauts, & c'est l'unique fruit qu'on en retire. Disons donc que si elles guerissent de quelques excez, elles souillent de mille autres, contre lesquels on neglige de se précautionner.

Car quelle précaution apporte-t-on pour se garantir des pièges que les spectacles cachent à nôtre foiblesse ? avec quelle fermeté ne prétons-nous pas nos sens à ce qui s'offre pour les surprendre ? Nous abandonnons nos regards à ces objets lascifs, qui par des graces empruntées se font un art de nous attendrir, nos oreilles ne sont ouvertes qu'à des discours frivoles, discours mordans. Nôtre langue se dénoüe & applaudit à des passions délicatement touchées ; l'esprit attentif à ce qui se passe sur la Scene descend dans le ministere d'une intrigue bien concertée ; le cœur résistera-t-il à cette corruption ?

On n'ozeroit desavoüer qu'une peinture libre fait impression, que la lecture d'un Roman est pernicieuse, qu'une médifance adroite seduit les meilleures intentions, & on n'avoüera pas que des portraits deshonnêtes, des descriptions trop tendres, des équivoques mal ornées, des calomnies publiques, choses dont les pieces les plus corrigées ne sont point exemptes, on n'avoüera pas, dis-je, qu'elles puissent fraper

un auditeur ! Ceux qui parlent de la forte comptent beaucoup sur leur force.

Admirons de plus la fausse délicatesse des hommes du siècle. On est prompt à se plaindre des directeurs qui sondent les plaies de l'ame, & qui creusent dans le fond des consciences pour en connoître les dispositions vicieuses ; nous murmurons de ce qu'ils fouillent trop avant ; nous disons qu'ils font des leçons de pecher, quand afin de vaincre nostre ignorance ou d'exciter nostre confusion ils tâchent d'éclaircir les circonstances énormes de certains desordres, & nous ne voulons pas tomber d'accord que la Comedie où on ne s'applique guere à enveloper les sentimens d'une passion grossiere soit une école pernicieuse, nostre erreur nous plaist étrangement !

Non, je ne souhaite plus que ceux qui frequentent les Theatres entrent dans les passions qu'on y exprime. On donneroit dans la Cour des Princes entrée à l'ambition, à la perfidie, à la mauvaise foi. Le monde seroit composé de fourbes, d'ingrats, de flatteurs, de vindicatifs. Les vertus chrétiennes seroient conseillées par un esprit de politique, on cacheroit sous un dehors simple un orgueil insatiable ; des apparences moderées couvroient de lâches desseins, les retranchemens extérieurs de la cupidité entretiendroient au de-

dans

dans l'amour du monde. Enfin les hommes ne se formeroient ni pour la société, ni pour la Religion.

Si nous avons envie de nous corriger, soyons redevables de nôtre perfection au zele d'un ministre de l'Evangile plutôt qu'à la licence d'un déclamateur public. Il est indigne de vouloir justifier la comedie par ses effets salutaires; sans la crainte de passer pour ridicule, personne ne changeroit de conduite, & encore quels sont ces changemens? Y eût il jamais de sincerité dans ceux dont la critique est le premier mobile? N'attribuons point à l'ouvrage du demon ce qui ne peut être qu'un chef d'œuvre de la grace de l'Esprit saint. Un homme qui fait le bien pour se mettre hors des atteintes des invectives se dementira tôt ou tard, sa fausse probité le trahira bien-tôt & je ne lui donne qu'un moment pour reprendre les desordres que lui fit quitter le respect humain.

Ne nous autorisons pas de ce que les anciens Peres de l'Eglise ne défendirent aux Chrétiens d'assister aux spectacles qu'à cause qu'ils participoient à l'idolatrie des Paiens. Cette même défense nous regarde, j'ose dire par la même raison. J'avoüe que nous ne faisons point aux fausses divinités des sacrifices solennels, que nous aurions en horreur d'élever des autels

publics à la gloire des Heros, & que nous ne sommes pas assez superstitieux d'égorger des moutons & des taureaux en l'honneur des Dieux de la fable; mais n'y a-t-il que cette maniere de commettre le peché de l'idolatrie? Disons de toutes les passions ce que saint Paul dit de plusieurs qu'il nomme, *la servitude des Idoles*, nous reconnoissons que nous ne participons que trop à l'idolatrie en voiant avec une curiosité mondaine les caracteres des plus odieuses passions exprimez sur les theatres.

3 Nous avons bonne grace après cela de vanter leur pureté, & de faire l'éloge des sentimens magnifiques d'un *Tiridate* qui jette sur sa sœur des regards incestueux, d'un *Rodrigue* qui porte sa main barbare dans le sein du pere de sa maîtresse, d'un *Cinna* qui se souleve contre son Prince? Sans donner un tour forcé aux paroles de saint Paul. N'est-ce pas une idolatrie à des Chrétiens de respecter des traces d'iniquité, d'adorer les images de la corruption, de se faire des idoles de l'ambition qu'inspirent ces piéces, de la colere qu'elles insinuent, de la politique qu'elles conseillent, de la vengeance qu'elles allument, de l'amour qu'elles persuadent?

Avec toute l'envie qu'ont les fauteurs de la Comedie de prouver qu'elle est excusable, ils ne peuvent desavouër qu'avant que de la rendre permise il faudroit en retrancher

cher bien des choses ; & justement vouloir qu'on supprime ce qui ne leur plaît pas, c'est déjà convenir qu'on a raison de la condamner. Verité puissante, nous avons beau conspirer contre vous, nôtre revolte est inutile si-tôt que vous avez resolu de vaincre nos prejugez. Maîtresse absolüe de nos esprits, vous leur arrachez tel aveu qu'il vous plaît, bien que nous semblions nous opposer à ce que vous nous faites entendre au fond du cœur.

Quand même la Comedie recouvreroit sa premiere pureté, elle seroit, à parler chrétiennement, toujourns fort dangereuse. Modeste tant qu'il nous plaira, honnête au delà de ce qu'on peut s'imaginer, elle ne sera pas entierement innocente. Quelque modeste qu'elle devienne, se prescrira-t-elle des bornes ? n'exercera-t-elle pas avec une fureur égale cette liberté de censurer les mœurs ! Quelque honnête qu'elle puisse être, n'y verra-t-on plus d'intrigues amoureuses, de paroles équivoques, de gestes lubriques ? Une piece dépouillée de ces ornemens, denuée de ces mots licentieux, piquans, impies même, flateroit trop peu le mauvais goût des spectateurs, ils ne pourroient s'accoutumer à entendre débiter une rigide morale dans un lieu où ils vont chercher de voluptueuses instructions.

Par ces Comedies honnêtes je veux

L. 4.

sup.

poser quelque chose de plus qu'on n'oseroit pretendre. On n'y verra point d'évenemens tragiques qui excitent les mouvemens de la cruauté , point d'objets qui gravent dans les esprits de pernicieuses idées , point d'intrigues qui pervertissent les droites intentions d'un auditeur avide ; tout ce qu'on dira sera prononcé avec retenuë , on y établira les principes d'une belle conduite , les acteurs s'apliqueront à faire d'aimables portraits de la vertu , telles pièces seroient nommées modestes , encore une fois qu'on ne s'y trompe pas , revêtues de ces caracteres beaux en aparence elles n'auroient jamais cours dans le monde ; je dis davantage , elles ne seroient pas moins pernicieuses.

Quelle force auroient des leçons de vertu prononcées par une bouche prophane , si les veritez de la morale chrétienne préparées avec toute l'adresse d'un ministre zelé ne font qu'irriter la malice du libertin ? Pour éluder les maximes débitées dans la chaire Evangelique , on recherche malicieusement les actions de celui qui les propose , se croiant dispensé de les pratiquer quand on le voit sujet aux moindres fautes : que seroit-ce des instructions données sur la scene par un declamateur souillé des vices dont il voudroit nous éloigner ?

Souhaiter que le theatre se purifie assez
pour

pour n'admettre à l'avenir que de modestes & d'honnêtes représentations, c'est demander que le danger soit plus adroitement couvert. Nous quitterions bien-tôt les vertus austères de la Religion pour courir après ces phantômes de perfection qu'on y proportionneroit à nôtre foiblesse.

Le theatre si austere qu'il puisse devenir, ouvrira toujours une voie large, semée de roses, couverte de fleurs. Si quelque chose rebute nôtre langueur, il sçaura tout retrancher par un lâche temperament. On voudra de la regularité dans la conduite des hommes; que personne ne s'alarme, on se contentera du dehors: au reste on nous rendra les maîtres de nos volontez secretes. On nous laissera la liberté de former toutes sortes de desirs, pourvû que nous ayons l'adresse de les dérober à la connoissance d'autrui.

On tâchera de guerir les femmes de leurs caprices, les belles de leur fierté, les agréables de leur trop d'enjoüement; mais cette complaisance qu'elles ont pour leurs charmes, cet amour excessif qu'elles se portent, cette idolatrie qu'elles entretiennent dans le cœur d'un Amant passionné; c'est ce que la morale d'une Comedie honnête n'entreprendra pas de détruire.

On attaquera l'orgüeil de ce Philosophe,

les airs pedantesques de cet homme de Lettres; mais cette presomption qui le domine, cette opinion avantageuse qu'il se forme de son mérite; cet entêtement chimerique d'obtenir la vogue, n'attendez pas que la critique pénétre si avant.

On s'élevera contre les emportemens d'un Officier d'armée, on lui inspirera s'il est possible de l'horreur pour les blasphemes & les paroles licentieuses, mais lui prescrira t-on des règles de la veritable bravoure? l'empêchera t-on de courir en furieux à la vengeance? Lui mettra t-on devant les yeux les périls auxquels l'exposent l'oïfiveté de sa profession?

Quels preceptes donnera t-on au Courtisan? Ne sera ce pas assez de lui faire une hideuse peinture de quelques vices qui le des-honorent, de la trahison, de la perfidie, de l'injustice? L'envie qui le ronge, l'ambition qui lui cause de mortelles inquiétudes, seront legerement touchées; mais la dissimulation, la fourberie, mille autres raffinemens que suggere l'esprit d'interêt seront proposées comme des moïens de hâter son élévation.

Idées monstrueuses de perfection? Quelle plus infame prostitution que de défigurer ainsi au theatre l'image sacrée de la vertu? Il n'appartient qu'à la Religion d'élever nôtre ame à une si pure sainteté. C'est pour cela qu'elle défend à ses sectateurs de puiser

ser des instructions dans les écrits des Philosophes Païens, ces Philosophes éclairez des plus brillantes lumieres de la raison, dont les principes ont tant de noblesse, tant d'excellence, tant de regularité; la Religion nous éloigne de ces sources prophanes où elle ne trouve pas encore assez de pureté pour faire goûter ses maximes. Bannis du Portique, deviendrions-nous les disciples d'un Comedien, & serions-nous excusables de chercher des leçons dans l'école sacrilege des theatres?

Enfin nous pensons éluder la plus forte objection des ennemis de la Comedie qui demandent comment on prétend accorder les larmes de la penitence avec les joies des spectacles; nous avons peine à comprendre qu'un Chrétien soit obligé de faire trêve avec les ris, nous ignorons ce que veut dire, *Malheur à vous qui avez vostre consolation*, cette menace faite aux heureux du monde, n'entre pas dans nôtre esprit; on ne reproche au riche que son atache au luxe, & à un luxe qui est au dessus de sa condition; le dispensateur des recompenses éternelles met au nombre des reprouvez ceux qui ne sont point affligez, qui jouissent d'une abondance splendide, & les Chrétiens appellent d'un jugement qu'on prononce contre des plaisirs immoderez, où regne un luxe excessif, où une joie criminelle est répandue.

En vain dira-t-on que les hommes chercheront des plaisirs plus dangereux, si on leur défend l'entrée des theatres. En vain dira-t-on que ces amusemens les détournent de mille occasions où leur innocence courroit un plus grand risque, où leurs pechez seroient plus énormes. Il faudroit sur ce pié là introduire dans le monde une infinité de maux, vû qu'on aura tousjours pour excuse que ces fautes légères en font éviter d'inexcusables.

Si on n'en veut pas croire les Theologiens dont la morale paroît outrée, qu'on s'en rapporte, j'y consens, à un homme engagé dans le tumulte du monde, dans l'embarras de la Cour, dans les emplois de la Guerre, qui n'étoit pas ennemi des joies permises; je parle de Mr. le Comte de Bussi aussi illustre par les hauts sentimens que lui inspira l'esprit de la Religion, que par le nombre des disgraces que lui suscita la fortune. Lisons un Traité contre les Bals, il prononcera sur cette matiere avec une severité égale à celle du directeur le plus rigide. Cela se voit dans le discours qu'il adresse à ses enfans, où il s'explique en ces termes.

„ J'ai touÿours cru les Bals dangereux; ce
 „ n'a pas été seulement ma raison qui me l'a
 „ fait croire, ç'a encore été mon experien-
 „ ce; & quoique que le témoignage des
 „ Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens
 que

„ que sur ce chapitre celui d'un Courtisan doit
 „ être de plus grand poids. Je sçai bien qu'il
 „ y a des gens qui courent moins de hazard en
 „ ces lieux-là que d'autres, cependant les tem-
 „ peramens les plus froids s'y rechauffent. Ce
 „ ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui
 „ composent ces sortes d'assemblées, lesquels
 „ ont assez de peine à résister aux tentations
 „ dans la solitude ; à plus forte raison dans ces
 „ lieux-là où les beaux objets, les flambeaux,
 „ les violons & l'agitation de la danse échauf-
 „ roient des Anachorètes. Les vieilles gens
 „ qui pourroient aller au Bal sans intéresser leur
 „ conscience seroient ridicules d'y aller ; & les
 „ jeunes gens à qui la bienséance le permettroit,
 „ ne le pourroient pas sans s'exposer à de trop
 „ grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut
 „ point aller au Bal quand on est Chrétien ; &
 „ je crois que les Directeurs feroient leur de-
 „ voir s'ils exigeoient de ceux dont ils gou-
 „ vernent les consciences qu'ils n'y allassent
 „ jamais.

Qu'auroit dit ce Courtisan, s'il avoit
 eû la même occasion de s'expliquer sur la
 Comedie ? Son experience lui avoit appris
 que les bals étoient dangereux, la nôtre
 nous est-elle garant de l'innocence des spec-
 tacles ? Les beaux objets, les flambeaux,
 les violons, & l'agitation de la danse étoient
 à son avis capables d'échauffer des Anacho-

retes ; que ne fera point sur l'esprit d'une jeunesse bouillante la vivacité d'une passion fortement exprimée jointe à toutes ces choses ? Je tiens, continuë-t-il, qu'il ne faut point aller au bal quand on est Chrétien. Qui est-ce qui parle ainsi ? Si c'étoit un Religieux, on lui objecteroit qu'il n'a garde d'approuver des divertissemens qu'il ne lui seroit pas bienséant de goûter ; si c'étoit un Docteur de Sorbonne on diroit ce que répondirent les Disciples à leur maître, *Ce discours est dur & outré* ; si c'étoit un Prelat on mettroit en veuë le pretexte de ne pas hazarder la reputation qu'il a d'être une colonne de l'Eglise ; mais encore une fois celui qui s'exprime de la sorte est un Courtisan élevé dans la grandeur, nourri dans les voluptez, accoustumé à une vie délicieuse. Je crois, conclut il, que les Directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences qu'ils n'y allassent jamais. Tout guerrier qu'étoit Monsieur le Comte de Buffi, il ne demandoit pas que les Directeurs aportassent de faux ménagemens, il jugeoit que c'estoit pour eux une obligation indispensable de représenter le danger de ces jeux, de les défendre absolument.

Après ce qu'a pensé Monsieur de Buffi, plus homme du monde que moi, mais aussi plus homme de bien, je ne dois point rougir de mon sentiment. Si je l'avois produit

duit dans le temps que j'eus occasion de le mettre par écrit, il auroit dû paroître il y a près de deux ans. Ce qui auroit été alors plus de raison à cause de la nouveauté de la question ne doit pas être considéré comme une chose surannée, puisqu'il est toujours tems de faire voir qu'on est Chrétien, n'y ayant prescription que contre les piéces galantes & critiques. Celles qui sont pieuses ne viennent jamais trop tard; s'il n'est plus l'heure d'instruire, il est toujours celle de montrer qu'on est bien instruit. Le sage qui a défini les momens de parler, & de se taire, n'a point dit qu'il y en eût où il ne fut plus permis d'écrire ce que dicte l'esprit de Religion, ce que fait sentir l'amour de la vérité.

Ces considérations m'ont déterminé à faire part au public de ce que je pense sur la Comédie, & de ce que je crois qu'on en doit penser. Peut-être n'attendoit-on pas d'un homme du monde une opinion si rigoureuse, je mets la cause entre les mains de chacun, qu'on examine les raisons de part & d'autre, je m'assure qu'on ne conclura pas autrement.

PENSE'ES DE'TACHE'ES.

LA loi que fit SOLON fournit matiere à une belle reflexion. Il ordonna que le fils ne seroit point obligé de nourrir son pere , si le pere ayant eû les moyens de faire aprendre à son fils un métier dans son jeune âge , il les avoit négligez comme peu sensible à ce devoir. Grande obligation de prescrire aux enfans la necessité du travail , de leur en inspirer l'amour , au lieu de souffrir qu'ils passent les plus belles années de leur jeunesse dans l'oisiveté. Nous voulons qu'ils apprennent la musique, la danse , la mignature ; nous les accablons de mille arts inutiles dont à peine ont-ils le tems de recevoir les premieres teintures. Que n'avons-nous plutôt la precaution de les former à des sciences necessaires ? Mettons les en état d'être un jour des negocians de bonne-foi , des Magistrats éclairés , de prudens Officiers , des Citoiens zelez ; l'Etat s'en trouvera mieux , nos familles en seront plus honorées.

Je trouve encore fort judicieux ce que disoit CRATES. Il souhaitoit qu'il lui fût possible de monter sur le lieu le plus élevé de la ville & là crier à haute voix ,
O hommes ; quelle est vôtre folie de prendre tant
de

de soin à amasser des biens, sans avoir celui de l'éducation de vos enfans à qui vous les devez laisser. Il est ordinaire de voir de tels peres, qui se proposent de faire leurs enfans riches, & qui ne songent à rien moins qu'à en faire d'honêtes gens ; si c'étoit qu'on leur aprite à user de ces biens ; mais ou on leur donne des exemples de prodigalité, ou on multiplie à leurs yeux des traits d'avarice. On parle, je l'avoüe, en leur presence, de la difficulté de les acquerir, de la necessité de les conserver, du desespoir qu'en cause la perte : Est-ce là ce qu'on devoit leur dire ? N'ont-ils pas deja assez d'ambition, sans que nous excitions une cupidité que n'est que trop animée ?

L'instruction de la jeunesse fut regardée dans l'antiquité comme un devoir si indispensable que les peres instruisoient eux mêmes leurs enfans. Dans ces tems heureux, il n'y avoit point d'autres maîtres que ceux qui l'étoient par nature. On sçavoit combien il étoit dangereux de confier le soin de l'éducation à des personnes qui ne pouvoient s'y interesser avec zele.

Enseigner ainsi ses enfans étoit chez les Romains un ministere honorable. Que dirons nous pour les excuser de ne l'avoir pas continué ? La necessité de leurs occupations, l'application aux affaires, le nombre
de

de leurs enfans, me paroissent les meilleures raisons pour les justifier.

Si les peres avoient l'œil sur leurs enfans, on ne sçauroit dire le bien que produiroit une telle vigilance, le pouvoir que la nature leur donne, ajoûteroit de l'autorité à leurs conseils, la dépendance où feroit volontairement un enfant le rendroit plus soumis aux volontez d'un pere qui menageroit ses corrections. Les passions raffinées ne se mêleroient point dans la conduite de la jeunesse. Les vices secrets, les folles inclinations, les caprices en seroient bannis, la vertu deviendroit familiere, tout ce qui auroit l'ombre du crime feroit horreur.

Il se voit des esprits dociles & heureux, à qui la vertu ne coute rien: d'abord qu'ils en connoissent la beauté, il se sentent portez d'inclination à l'aimer; il ne faut que leur montrer le bien pour exciter leur volonté naissante à le pratiquer; vous diriez qu'en eux la nature a tout achevé & qu'elle n'a rien voulu laisser faire à l'éducation.

¶ Toutes les passions deshonnorent la condition de l'homme. En vain colore-t-il ses vices, ils n'en sont ni plus excusables ni moins honteux. La corruption du monde a pourtant fait que tous ne sont pas également odieux. La passion des femmes, l'amour de la gloire, le desir de la vengeance

vengeance passent pour des effets de courage, pour des necessitez de bienfiance; il y en a d'autres que les moins honnêtes gens détestent. On méprise un homme qui est adonné au vin, chacun blâme ses excés, on l'évite, on le fuit.

L'intemperance dans les grands hommes est le vice le plus à craindre. Elle les rend cruels & furieux. Alexandre dans le transport d'une colere causée par l'excés du vin, tua Clitus. Marc Antoine se plaisoit étant à table à se faire apporter les têtes des plus illustres Citoïens.

¶ Les Perses & les Grecs tenoient conseil à table. Ils croioient sans doute qu'alors on étoit plus propre à dire la verité, parce que dans ces momens on fait treve avec la dissimulation & la flatterie.

Il me semble que dans un festin on n'est guère capable de décider. L'esprit n'y réfléchit pas aisément. Les vapeurs du vin qui le troublent obscurcissent les lumieres de la prudence. S'il échape à une raison ainsi troublée quelques bons sentimens, c'est par hazard & par la même impetuosité qui fait que la mer ne jette sur le bord du rivage les richesses qu'elle renferme dans ses abîmes, que lors qu'elle est irritée.

¶ Point de plus commune passion que l'interêt. Le seul respect humain éloigne du crime, la pudeur naturelle defend les mauvais

mauvais commerces , la bienfiance conseille la douceur. On rougit d'être emporté, telles victoires semblent glorieuses. Mais succomber aux mouvemens d'interêt c'est une défaite qui ne paroît par honteuse.

Les genereux en apparence ont un certain interêt auquel ils ne renoncent pas. Il est peur de l'emporter dès qu'il se trouve en compromis avec quelque desir.

L'interêt a perverti l'usage des biens, l'ambition les recherche, l'avarice les retient. On ne voit plus de ces ames désintéressées qui les attendent sans impatience, qui les reçoivent sans empressement, ou qui les possèdent avec moderation.

L'interêt divise le frere d'avec le frere, l'ami d'avec l'ami, l'homme d'avec lui mesme.

On n'écoute plus la voix de la nature quand celle de l'interêt se fait entendre, la Religion mesme se tait en sa presence. Car l'enfant se souleve contre son propre pere, le Chrétien lui immole jusqu'à sa conscience.

Détestable sacrifice que par tout on fait à l'interêt ! L'avare marchand le regarde comme son Dieu, le Magistrat le place sur les Tribunaux, le Courtisan & le Ministre n'agissent que par ses ressorts; je suis obligé de dire plus. Dieu n'est pas le seul à qui on sacrifie dans les Temples, les Ministres
des

des Autels mettent l'idole de Dagon avec l'Arche d'alliance, en faisant reposer l'interêt dans le Sanctuaire.

¶ Monsieur de la Moignon remerciant Mr. de Mazarin qui l'étoit venu feliciter du choix qu'avoit fait le Roi de sa personne, pour remplir la place de Premier President, le Cardinal lui répondit, que si le Roi eût pû trouver un plus homme de bien que lui dans son Royaume, il ne lui auroit pas donné cette Charge. Qu'il est beau de ne devoir son élévation qu'à son mérite. Si toutes les Charges se donnoient aux plus dignes, on les verroit mieux remplies. Quand des hommes irréprochables conduisent un Etat, on doit s'attendre qu'il sera bien gouverné; au lieu que si un ambitieux trouve le moyen de faire réussir ses brigues, ce n'est plus une douce administration, c'est une cruelle tyrannie.

Les grands emplois ne font pas les grands hommes, mais les grands hommes communiquent de la grandeur aux moindres emplois. Heureusement prevenu en leur faveur, on trouve d'admirables dans tout ce qu'ils font; cet avantage ne vaut-il pas celui de n'être occupé aux ministères honorables qu'à sa confusion?

J'estime autant un homme qui sçait de ses occupations, se faire un plaisir, qu'un autre qui préfère les affaires aux divertissemens.

Conserver dans l'action un certain tranquille

quile qu'à peine remarqueroit-on dans les gens oisifs ; avoir dans le repos un je ne sçai quoi qui tiennne de l'action même , à cela doit viser un Magistrat.

Les grandes charges demanderoient la vigueur des jeunes gens , & la maturité des vieillards. Un homme nécessaire à l'Etat par sa haute capacité , sa profonde politique , est sujet à des infirmités continuelles , les affaires en sont retardées ; ce malheur est sans remède , on ne mettra pas à sa place une jeune Tête privée d'expérience.

¶ Tous ceux qui bâtissent , ne cherchent pas le plaisir d'être logez commodément. Il se trouve des gens à Paris très-mal logez qui dans un autre quartier que le leur ont des maisons superbes.

Est-ce pour soi , pour son plaisir qu'on bâtit ? Je ne le crois point. De dix maisons que *Lisis* a embellies ; il n'en pas vû trois.

Richelieu qu'on sçait être un des plus beaux endroits du Royaume , tant par la simetrie de la Ville , que par la belle disposition du Château , fut bâti par l'ordre du Cardinal qui portoit ce nom. On m'a assuré que jamais il n'avoit eu la satisfaction de le voir ; c'étoit assez pour lui qu'on sçut qu'il y avoit une Ville qui s'apelloit Richelieu.

Faut-il , disois-je en moi-même , en considérant le Palais d'un Prince Etranger ,
tant

tant de lieu pour un homme, qui de tous ces vastes appartemens n'en peut occuper qu'un; dans cet appartement n'a besoin que d'une chambre, dans cette chambre peut se passer à un lit, dans ce lit n'occupera qu'une place, dans cette place laissera une infinité de vuides? Cette reflexion auroit été fort du gouft de Diogene; aussi ne la fis je point sans songer à ce Philosophe qui preferoit sa simple demeure aux riches Palais du Roi de Macedoine.

¶ La guerre est à craindre à cause qu'elle introduit de grands maux; elle n'est pas néanmoins sans fruit: La paix qui lui succede remet les choses dans le premier & le veritable ordre.

L'obéissance de tout tems a receu des louanges, sur tout l'obéissance pratiquée à la guerre.

Une obéissance si funeste que vous voudrez aura des aprobateurs, une désobéissance quoiqu'heureuse ne trouvera que des Juges inexorables: témoin celle du fils d'Epaminondas. Ce Capitaine des Thebains étoit en guerre avec les Lacedemoniens, le jour venu d'élire des Magistrats il lui défendit de combattre. Les Lacedemoniens profitans de l'absence du Général sollicitèrent le fils de charger les ennemis; son refus taxé de lâcheté, il oublia l'ordre qu'il avoit receu, combatit & gagna la victoire. Epaminondas couronna son fils vainqueur; mais

mais ne croiant pas devoir laisser sa désobéissance impunie, il lui fit dans ce moment trancher la tête.

Que seroit-ce s'il étoit permis de violer les Loix de la guerre ? Un étourdi, un faux brave, un homme sans expérience, auroit entre les mains le sort d'un Etat, la politique avec raison s'y oppose.

Le moindre signal excite les grands courages : un brave homme est toujours prest de faire face à son ennemi. Il ne demande pas qu'on lui donne le tems de preparer de magnifiques équipages, ni de faire provision d'armes, sa valeur lui tient lieu de tout. Il est plutôt en presence de celui qu'il doit combattre, qu'on n'a achevé de lui en donner l'ordre. Alexandre avoit tant d'inclination pour la guerre, qu'en tems de paix aiant entendu sonner la trompette, il mit l'épée à la main.

Les débauches d'une nation victorieuse ne peuvent servir de consolation à un peuple vaincu, que quand elles ralentissent dans le cœur du soldat le désir de combattre, ou quelles lui font perdre l'occasion de vaincre. ROME pouvoit estre en ce sens consolée des relâchemens de CARTAGE. FABIVS étoit assez vangé par la molesse d'ANNIBAL dont Mr. de Saint Evremont attribuë la défaite aux délices de Capoue, que le vainqueur des Romains regrettoit à la moindre necessité de souffrir.

¶ La patience diminue les maux, car elle augmente le courage; l'impudence les redouble, car elle est un effet de foiblesse.

On se plaint de la violence du mal, c'est sa foiblesse qu'on devroit accuser.

L'homme est si impatient qu'un rien épuise sa constance.

Il n'est point de maux au dessus de nôtre constance, je veux dire au dessus de la force attachée à la condition humaine. Mutius surmonta les ardeurs du feu, Regulus la violence des tourmens, Socrate le poison, Rutilius les ennuis de l'exil, Caton la veüe de la mort.

Si l'on souffre, on croit que les autres sont exemts de souffrir. Celui qui a la migraine se persuade que le mal de dents est plus supportable. Qui souffre le mal de dents s'imagine qu'il endureroit plus constamment la pierre. On se prévient que les maux d'autrui sont legers en comparaison de ceux dont on est travaillé.

¶ Je trouve dans XENOPHON un bel exemple de constance. Quand on lui vint annoncer la mort de son fils, il ôta le chapeau de fleurs qu'il avoit sur la tête, témoignant par-là sa douleur, mais il le remit dès qu'on lui eust dit que son fils étoit mort en homme de courage. Douleur certainement bien entendüe ! Larmes justement versées ! Ce qui excite nôtre tristesse servoit de motif à l'adoucissement des

regrets de Xenophon. Nous pleurons un enfant qui prépare à de belles esperances, & souvent nous ignorons qu'il les auroit démenties s'il avoit vécu plus longtems.

Ceux qui sont morts glorieusement, ne sont pas ceux sur qui nostre douleur doit s'exercer davantage. Il n'est, ce semble, permis que de pleurer ceux dont la fin est peu illustre, comme si les taches de leur vie criminelle devoient s'effacer par nos larmes. N'est-ce point pour cela que la mort tragique d'ABSALON rendit DAVID inconsolable? au lieu que ce Prince pour imposer silence à ses gemiffemens, lorsqu'on lui eust annoncé le malheur d'ABNER tué par le traître Joab, dit à haute voix qu'Israël avoit perdu un grand homme; mais qu'*Abner n'étoit pas mort comme les lâches ont coûtume de mourir.*

¶ Le vindicatif qui ne pardonne jamais, est le premier à vouloir forcer Dieu de lui pardonner. Il se plaindroit des rigueurs de la justice Divine, si pour la flechir on l'obligeoit de passer plusieurs années dans la penitence; est-il excusable de garder toute sa vie une rancune mortelle contre ses ennemis?

Le vindicatif est ingenieux à donner couleur à ses ressentimens; il est furieux & la moindre parole l'irrite; il est cruel & lave les offenses dans le sang; bel hon-

honneur qu'on ne repare que par des crimes.

Les soumissions ne peuvent rien sur l'esprit d'un vindicatif; plus vous faites, plus il exige que vous fassiez: vous rebuterez-vous de ces bassesses apparentes? La Religion y atache un merite glorieux.

Il est bon de dissimuler les injures, de peur d'estre obligé de les venger.

La colere des Grands ne s'appaife pas si promptement que celle des petits. Tendres à l'excez sur le point d'honneur, ils croient qu'il y a de la foiblesse à offrir un pardon, de la lâcheté à suspendre la vengeance.

¶ La Providence éclate aussi puissamment dans les petites choses que dans les grandes. Elle a donné au Lion une force qu'elle a refusée à la Fourmi; mais elle a donné une adresse à la Fourmi qu'elle n'a pas accordée au Lion. L'Elephant est vigoureux, mais l'Oiseau le surpasse en legereté. Par tout on voit des traits de cette divine puissance. Tout est excellent dans la nature, tout y est miracle.

¶ Tous les biens nous viennent du Ciel, personne n'en doute, il y en a pourtant que la Providence met en la disposition des hommes, & qu'elle fait dépendre d'une infinité de causes. Il y en a d'autres qu'elle distribue immédiatement, & qui indépendans des choses humaines rendent ceux qui les reçoivent invulnérables aux attaques de la fortune. Du

nombre de ces derniers est le bonheur des Rois sages. Ils ne doivent leurs succès qu'à Dieu, qui les leur envoie sans les faire passer par des mains étrangères. Les autres hommes reçoivent différemment leurs bonheurs ; Dieu permet qu'ils soient heureux, mais il n'exécute les desseins de sa bonté que par le ministère des puissans.

¶ Sans l'argent je ne sçai ce qu'auroient à dire le Procureur, le Marchand, le Financier. J'ai tant gagné ; on me doit tel intérêt, j'ai acquis une grosse rente, je suis pour un cinquième dans le recouvrement d'un million ; tout autre langage est étranger à ces Messieurs,

L'homme riche parle d'argent parce qu'il en a, les autres en parlent parce qu'ils n'en ont point, & qu'ils en voudroient avoir.

Faire peu de cas des richesses cela s'appelle estre souverainement riche.

¶ Il y a bien plus de vieillards qui vivent en jeunes gens, qu'il n'y a de jeunes gens qui vivent en vieillards.

Je desapprouve fort ceux qui conservent dans l'âge avancé toute l'afféterie des jeunes gens.

¶ Chaque âge doit avoir son étude particulière ; mais la sagesse est l'étude de tous les âges, de toutes les conditions. Un Theologien auroit-il bonne grace de faire des
Ro-

Romans ? Non fans doute. Un Poëte seroit-il endroit de raisonner sur les misteres de la Religion ? Point du tout. Un jeune Retoricien ira-t-il s'asseoir au milieu des Docteurs ? Nullement. On ne blâmera pas de même ceux qui s'appliqueront à l'étude de la sagesse. Les petits, les foibles, les ignorans y peuvent prétendre, ils y ont autant de droit que les plus consommez en science.

Un homme qui s'applique à l'étude de la sagesse, rougira d'avoir donné ses soins à une autre occupation. PLATON dans sa jeunesse composa des Odes & des Tragedies qu'il brûla ensuite, dans la crainte qu'elles ne deshonorassent un Philosophe. N'avoit-il pas raison de croire que le nom de DIVIN auroit été mal soutenu par la publication de ces Ouvrages; où on n'auroit pas remarqué le stile grave de ses derniers écrits ?

¶ Les grandes ames s'impatisent admirablement. L'homme de cœur a je ne sçai quelle inclination pour le brave homme, il se réjouit de ses succez, s'afflige de ses disgraces, s'interesse tendrement à ce qui le regarde. Les sentimens d'un homme d'esprit sont les mêmes à l'égard d'un autre homme d'esprit. On est ravi que ce qu'il fait soit trouvé beau, on se fâche que ses Ouvrages ne soient point universellement goûtez, on se fait un hon-

heur propre de sa réputation.

¶ Ce n'est pas être prodigue de l'être à propos. Il n'y a que le contre-tems qui donne de mauvaises couleurs aux extrémités. Ménager son bien à propos, ce n'est pas être avare; se montrer sçavant dans l'occasion, ce n'est plus présomption.

¶ Usons des commoditez qu'il a plû à la Providence de nous accorder. Sommes nous excusables de ménager mille choses, tandis que follement nous nous prodiguons? *Lupin* a un beau cheval, il le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, lorsque lui-même s'échauffera jusqu'à avoir une pleuresie dont on désespere qu'il échape.

Une femme de qualité qui par un aussi fol égard pour ses chevaux neufs eut un des plus rudes jours de l'hiver, l'entêtement d'aller à pié; se trouva mal payée de sa complaisance. Elle tomba à deux pas de moi, l'honnêteté voulut que je lui aidasse à se relever, je ne pus m'empêcher de lui dire que le sort des riches étoit à plaindre, s'ils n'avoient pas la liberté de se servir à leur gré de ce qui leur appartenoit. Elle fit de grandes résolutions que jamais pareille chose ne lui arriveroit. Que sert en effet d'avoir carrosse à celui qui dans le mauvais tems le fait ensevelir sous une obscure remise? Dès qu'il fait beau on n'en a plus

plus besoin : Dans les orages & les pluies violentes on demeure chez soi.

¶ Alexandre demanda à Crates s'il vouloit qu'il fit rebâtir sa patrie; *Non*, répondit ce Philosophe, *un autre Alexandre viendra peut-être encore la détruire comme vous.* Quelque parfait qu'on soit, on trouve des gens qui nous remplacent. Un homme meurt, chacun dans les premiers mouvemens de sa douleur exagere la perte de ce grand personnage, vante ses exploits, desespere qu'aucun mortel puisse faire ce qu'il a fait ou suivre ce qu'il a commencé. Le contraire arrive. Les le BRUNS & les MIGNARDS ont presque fait oublier qu'il y ait eû des APELLES & des ZEUXIS, après les LOUVOIS sont venus les POMPONES; après les TURENNES les LUXEMBOURGS, après les LUXEMBOURGS les VILLEROIS. La gloire des CESARS se trouve comme efacée par les belles actions des LOUIS.

Il n'est donc point d'hommes irreparables. Ne doutons pas qu'après ceux qu'aujourd'hui nous admirons, il n'en vienne d'autres plus admirables; si ce n'est que le Ciel ait montré tout ce qu'il pouvoit faire en la personne d'un Roi qui n'aura jamais son pareil.

¶ Qu'allons nous faire dans les pais étrangers ? Demeurons dans nôtre patrie ; elle nous offre également la veuë des fleurs, des montagnes, des bois, des villes plus bel-

belles même que nous n'en verrons ailleurs. Les voyages apprennent à vivre , le commerce de différentes nations forme beaucoup. Est-ce là votre raison ? Depuis dix ans que votre ami *Thitron* a parcouru tous les Royaumes de Siam , de la Chine , des Indes , du Japon , qu'a-t-il appris qu'il ne sçut pas déjà ? Il a reconnu que les Barbares avoient l'humeur sauvage , la sienne est elle devenuë plus accommodante ? Il a vû les idolatries de ces peuples ignorans : comme lui je sçavois leurs manieres superstitieuses ; mais cette diversité de cultes , cette multitude de Religions ne l'ont-elles point ébranlé sur la sienne ? Qu'il y prenne garde.

¶ Se corriger en Philosophe c'est déguiser ses vices. Déraciner ses passions c'est se corriger en chrétien. Assez de gens cherchent cette première perfection , afin de ne pas être deshonorés dans le monde. Le Chrétien a des veuës plus étenduës. Peu content de soi s'il n'est aussi pur au dedans que les Philosophes affectent de le paroître , il coupe jusqu'à la racine du vice , tout ce qui en a l'apparence choque sa vertu.

DEFENCE

DE

Mr. DE LA BRUYERE

ET DE SES

CARACTERES

Contre les Accusations & les
Objections de

Mr. DE VIGNEUL-MARVILLE.





LETTRE

D E

L'AUTEUR

A UN DE SES AMIS.

L'ON vous a donc écrit,
MONSIEUR, que j'ai em-
ployé quelques heures de
mon loisir à défendre Mr.
de la Bruyère contre les accusations
& les censures de Mr. de *Vigneul-*
* 2 *Mar-*

L E T T R E

Marville. Rien n'est plus vrai. Je n'ai plus la liberté de vous le nier. Mais je vais me vanger sur vous-même de l'infidélité de mes Amis, en vous chargeant de revoir ce petit Ouvrage. Vous le recevrez, MONSIEUR, en recevant cette Lettre ; & je vous somme de le lire avec toute l'attention possible, pour y changer, corriger, ajouter, & effacer tout ce qu'il vous plaira.

Je l'ai déjà lû à ces mêmes Amis qui vous ont découvert mon secret. Ils m'ont fait promettre de le rendre public : mais je retire ma parole, si vous le trouvez indigne de voir le jour. Vous voilà donc maître absolu de son sort. Envoyez-le à l'Imprimeur si vous le trouvez à votre goût : ou bien, faites-en *ce que les Grecs firent de Troie*. Je m'en décharge entièrement sur vous.

Il faut vous dire maintenant à quelle occasion je me suis embarqué dans
cette

DE L'AUTEUR.

cette affaire , puis que vous avez envie de le savoir.

Lorsque je commençai cette *Contre-critique* , je ne songeois à rien moins qu'à la faire imprimer. Je ne l'entrepris que par une espèce de jeu, au sortir d'une Conversation, où des personnes qui ne vous sont pas inconnues , avoient voulu défendre quelques remarques de Mr. de Vigneul-Marville , que d'autres croyoient tout-à-fait insoutenables. L'endroit sur lequel on s'échauffa le plus de part & d'autre , ce fut celui où ce Censeur prétend avoir droit de tourner en ridicule Mr. de la Bruyère, comme s'il s'étoit vanté de l'antiquité de sa noblesse. J'étois du nombre de ceux qui croyoient cette Critique très-mal fondée. Les raisons que j'avois de soutenir ce parti-là, me paroissoient de la dernière évidence. Je les proposai le plus nettement que je pus : mais ceux qui étoient de l'avis de Mr. de Vigneul-

L E T T R E

Marville , s'en moquerent. De retour chez moi , je jettai ces raisons sur le papier ; & j'eus le plaisir de voir que ceux qui les avoient si fort meprisées dans le feu de la dispute, en furent frappez dès qu'ils les eurent examinées de sang froid. Il m'échappa de dire à cette occasion , qu'il seroit aisé de refuter avec la même évidence tous les autres raisonnemens de Mr. de Vigneul-Marville, excepté deux ou trois remarques sur la Langue Françoisé. Là-dessus, on me sollicita de le faire moi-même. J'y consentis à la fin : & peu de jours après , je fis voir à ces mêmes personnes une refutation abrégée de tout ce que Mr. de Vigneul-Marville avoit publié de plus essentiel contre Mr. de la Bruyère. Voilà, MONSIEUR, ce qui a donné naissance à ce petit Ouvrage , que vous avez présentement en vôtre disposition.

Mes Amis trouvèrent ce premier Essai assez solide , mais trop court ;
parce

DE L'AUTEUR.

parce qu'ils vouloient que j'en fisse un Livre. Pour moi qui ne croyois pas que la chose valut la peine d'être communiquée au Public , je me défendis de faire imprimer ces Remarques. On convint que dans l'état où elles étoient , j'aurois tort de les exposer au grand jour de l'Impression : mais on ajoûtoit , que , si je voulois prendre la peine de prouver le contraire de ce que le Censeur de Mr. de la Bruyère avoit avancé , l'Ouvrage meritoit d'être lû , parce qu'il pourroit servir à éclaircir & confirmer plusieurs endroits des *Caractères de ce siècle* , Ouvrage estimé , que tout le monde lit , & qui est plein de réflexions solides , mais quelquefois assez profondes pour avoir besoin d'être un peu développées. Je me resolus donc encore à étendre mes premières pensées , & je tachai d'amener dans mon sujet des choses qui pussent interesser le Public , sans donner dans des digres-

* 4 fions

L E T T R E

sions tirées de trop loin. Je ne fais si j'ai assez bien exécuté ce dessein. Vous en jugerez. Point de grâce sur cet article, je vous en prie: puisque c'est de là que dépend tout le succès de l'Ouvrage. Car qu'importe au Public qu'on ait bien réfuté les raisonnemens de Mr. de Vigneul-Marville? Il en a peut-être reconnu la foiblesse long-temps avant que j'aye pensé à les critiquer.

Mais à propos des raisonnemens de Mr. de Vigneul-Marville, si vous approuvez ceux que je lui oppose, n'admirez-vous pas la confiance de cet homme qui attaque avec tant de hauteur l'un des plus fameux Ecrivains de ce siècle, comme s'il alloit le réduire en poudre?

Que produira l'Auteur après tous ces grands cris?

La Montagne en travail enfante une souris:

Si

DE L'AUTEUR.

Si de tels exemples pouvoient enfin diminuer le nombre de ces Aventuriers qui ont toujours la lance en arrêt pour entrer en lice contre tout venant ; quelle tranquillité sur le Parnasse ! quel avantage pour la République des Lettres qui se verroit par là déchargée de tant de méchans Livres qui ne sont propres qu'à corrompre le goût des jeunes gens , ou qu'à leur faire perdre un temps qu'ils pourroient employer à quelque chose de meilleur.

Cela me fait souvenir d'un autre Livre qui paroît depuis quelque temps contre les *Caractères de ce siècle*. Il est intitulé, *Sentimens critiques sur les Caractères de Mr. de la Bruyère*. Jamais deux Ecrivains n'eurent tant de conformité que l'Auteur de ces *Sentimens* , & Mr. de Vigneul-Marville : & entre nous , je croi être en droit de vous dire , que selon toutes les apparences l'Auteur des *Mélanges d'Histoire*

L E T T R E

re & de Litterature est le même que celui des *Sentimens Critiques*. Je vous expliquerai cette énigme quand vous voudrez. Il suffit pour le présent que vous sachiez que notre prétendu Mr. *de Vigneul-Marville* n'est pas un Cavalier, ni un homme du grand monde, mais un Moine, un Solitaire, aussi bien que l'Auteur des *Sentimens Critiques*. Il étoit nécessaire de vous apprendre cette particularité, afin que vous ne fussiez plus si surpris de la manière dont ce rigide Censeur raisonne sur l'*Opera*. Un Chartreux est excusable de trouver ce spectacle si ravissant; car il n'en parle sans doute que par ouï-dire.

Au reste, de peur que vous ne me blâmiez de confondre l'Auteur des *Sentimens Critiques* avec un Moine, avant que d'avoir prouvé qu'il est le même que l'Auteur des *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, je me contenterai de l'appeller un
se-

D E L' A U T E U R.

second Mr. de Vigneul-Marville. La comparaison ne lui fera pas désavantageuse ; puisque nôtre Solitaire reconnoit l'Auteur des Mélanges d'Histoire & de Litterature pour un * *homme d'Esprit*. C'est là, je croi, un assez grand éloge pour un pauvre Reclus qui a renoncé au Monde & à ses Vanitez.

J'avois résolu de vous faire voir en peu de mots que , si ce Solitaire a autant d'esprit que Mr. de Vigneul-Marville (ce que je n'ai garde de nier) il tombe aussi dans toutes les mêmes fautes de raisonnement ; qu'il donne , comme lui , des décisions pour des preuves , qu'il refute Mr. de la Bruyère sans l'entendre , & qu'il écrit fort mal , quoi qu'il affecte une grande délicatesse en matière de style. J'allois , dis-je , vous donner des preuves incontestables de tout cela : mais on m'écrit de Paris qu'on y vient de publier un Livre intitulé ,

Apo-

* Voyez les *Sentimens Critiques* , Lettre VIII.

L E T T R E

Apologie de Mr. de la Bruyere où
l'on a refuté les Sentimens Critiques
de nôtre Solitaire. Vous savez que
je n'aime pas les repetitions. Adieu
donc, MONSIEUR, je n'ai plus rien à
vous dire. J'attens vôtre réponſe &
ſuis de tout mon cœur, Vôtre &c.

A Rouen, ce 10^{me} Octobre 1701.

DE.



D É F E N S E

D E M R. D E L A

B R U Y È R E

ET DE SES

C A R A C T È R E S ,

*Contre les Accusations , & les
Objections de Mr. de*

VIGNEUL - MARVILLE.



I ce que Mr. de *Vigneul-Marville* vient de publier dans ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, contre la personne & les Ecrits de Mr. de la *Bruyère*, me paroissoit de quelque force, je n'entreprendrois pas de le refuter, de peur de faire tort à Mr. de la *Bruyère* par une méchante Apologie. C'est un tour que bien des gens ont joué à leurs meilleurs Amis,

A

té-

2 DÉFENSE DE MR.
témoin l'Auteur du *Traité de la Délicatesse*,
qui voulant défendre le Reverend P. *Bou-*
hours contre le fameux *Cleanthe*, ne fit au-
tre chose que fournir à ce dernier le sujet
d'un nouveau triomphe. Je ne crains pas de
tomber dans cet inconvenient en repous-
sant les Objections de Mr. de Vigneul-
Marville: car elles sont si foibles pour la
plûpart, qu'il n'est pas besoin de beau-
coup de pénétration pour les détruire,
comme j'espère de le faire voir à tous ceux
qui voudront prendre la peine de lire cet
Écrit avec toute l'attention nécessaire
pour le bien comprendre.

Il faut pourtant que ces Objections aient
quelque chose d'éblouissant, puisque le
judicieux Auteur qui continuë à nous don-
ner les *Nouvelles de la République des Lettres*
après le savant Mr. *Bayle*, parle ainsi:
† *Il n'y a guères d'apparence, que Mr. de*
Vigneul-Marville fasse revenir le Public de
l'estime qu'il a conçue pour les Caractères de
Mr. de la Bruyère: Cependant on ne sera pas
fâché de lire la Critique qu'il fait de cet Au-
teur, sur la fin de son Ouvrage: j'ai conclu
de là que, si cette Critique meritoit d'être
luë, elle valoit aussi la peine d'être
refutée. Et c'est ce qui m'a déterminé à
publier ce petit Ouvrage.

Mr.

† Au Mois de Janvier 1700. p. 92.

DE LA BRUYERE. 3

Mr. de Vigneul-Marville attaque la personne de Mr. de la Bruyère, & l'Ouvrage qu'il a donné au Public sous le titre de *Caractères ou Mœurs de ce siècle*. Je vais le suivre pas à pas, & commencer avec lui par la personne de Mr. de la Bruyère.

PREMIERE PARTIE.

De la personne de Mr. de la Bruyère.

I. **A**VANT toutes choses, j'avouerai sincèrement que je n'ai jamais vû Mr. de la Bruyère. Je ne le connois que par ses Ouvrages. Il ne paroît pas que Mr. de Vigneul-Marville l'ait connu plus particulièrement que moi ; du moins si l'on en juge par ce qu'il nous en dit lui-même dans son Livre. Car c'est sur le Portrait que Mr. de la Bruyère a fait de lui-même dans ses Ecris que Mr. de Vigneul-Marville croit qu'il est aisé de le connoître : & l'on ne voit pas qu'il ajoûte de nouveaux traits aux différens Caractères qu'il prétend que cet Auteur nous a donné de lui-même dans son Ouvrage. Si donc je puis faire voir que Mr. de Vigneul-Marville a mal pris les paroles de Mr. de la

4 DE'FENSE DE MR.

Bruyère dans tous ces endroits, où il s' imagine que cet illustre Ecrivain s'est dépeint lui-même, peu importe que je n'aye jamais vû Mr. de la Bruyère ; je ne suis pas moins en droit de le défendre contre les fausses accusations de son Adverfaire.

II. LE principal Caractère de Mr. de la Bruyère, dit d'abord Mr. de Vigneul-Marville, c'est celui d'un Gentilhomme à Louër, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siècle présent & les siècles à venir, de l'antiquité de sa noblesse. Il le fait sur le ton de † Dom Guichote, & d'une manière tout-à-fait délicate & fine. „ Je le déclare nettement, * dit-il, afin que l'on s'y prépare, „ & que personne un jour n'en soit surpris. „ S'il arrive jamais que quelque Grand me „ trouve digne de ses soins ; si je fais enfin „ une belle fortune, il y a un Geofroy de „ la Bruyère que toutes les Chroniques „ rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la conquête de la Terre sainte : voila alors de qui „ je descens en ligne directe.

Mr.

† *Melanges d'Histoire & de Litterature, recueillis par Mr. de Vigneul-Marville, A Rotterdam, 1700. pag. 325. Je me servirai toujours de cette Edition.*

* Ce sont les propres paroles de Mr. de la Bruyère, dans ses *Caractères*, au Chap. XIV. intitulé, DE QUELQUES USAGES.

DE LA BRUYÈRE: 3

Mr. de Vigneul-Marville trouve dans ces paroles une vanité ridicule & fans égale: mais il auroit fait plus de justice à Mr. de la Bruyère, s'il y eut vû une Satire ingénieuse de ces gens, qui roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils sont pauvres, croient être nobles dès qu'ils viennent à faire fortune. C'est cette folle imagination que Mr. de la Bruyère attaque si plaisamment en tant d'endroits de ce Chapitre. *Un homme du Peuple*, dit-il un peu avant le passage que je viens de citer après Mr. de Vigneul-Marville, *un homme du Peuple*, à force d'assurer qu'il a vû un prodige, se persuade faussement qu'il a vû un prodige: Celui qui continue de cacher son âge, pense enfin lui-même être aussi jeune qu'il veut le faire croire aux autres; de même le Roturier qui dit par habitude qu'il tire son origine de quelque ancien Baron, ou de quelque Châtelain, dont il est vrai qu'il ne descend pas, a le plaisir de croire qu'il en descend.

Mr. de la Bruyère qui favoit que tous les Ordres sont infectez de cette maladie de vouloir s'élever au dessus de leur condition dans leur Esprit, & sur tout dans l'Esprit des autres hommes, revient à la charge: *Un bon Gentilhomme*, dit-il, *veut passer pour un petit Seigneur, & il y parvient. Un grand Seigneur affecte la Principauté, &*

il use de tant de précautions qu'à force de beaux noms, de disputes sur le rang & les pressées, de nouvelles Armes, & d'une généalogie que d'HOSIER ne lui a pas faite, il devient enfin un petit Prince.

Et enfin pour mettre dans un plus grand jour le ridicule de ces prétensions mal-fondées, Mr. de la Bruyère se représente lui-même comme entêté de cette passion, mais d'une manière qui fait bien voir qu'il en connoit toute la foiblesse, & qu'il ne parle de lui, que pour pouvoir se moquer plus librement de ceux qui sont effectivement attaquez de ce mal. *S'il arrive jamais, dit-il, que quelque Grand me trouve digne de ses soins, si je fais enfin une belle fortune, il y a un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent GODEFROY DE BOUILLON à la Conquête de la Terre sainte: voila alors de qui je descens en ligne directe.*

Il n'y a pas un mot dans ce passage qui ne fasse sentir l'ironie que l'Auteur avoit dans l'esprit en l'écrivant. Mr. de la Bruyère ne dit pas qu'il prétend descendre présentement de ce Geoffroy de la Bruyère, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouillon

lon à la conquête de la Terre sainte. Mais s'il vient enfin à faire une belle fortune, voila *alors* de qui il descend *en ligne directe*. Il seroit à présent fort en peine de prouver qu'il tire son origine de ce grand Seigneur: mais *alors* il n'en doutera plus, & le publiera hardiment, prétendant en être crû sur sa parole, aussi bien que tant d'autres qui ne sont nobles que du jour qu'ils parviennent à quelque grande fortune. Si ces Nobles chimeriques s'étoient avisez de se faire des Ayeux illustres dans le temps qu'ils portoient la mandille, qu'ils vendoi-ent du drap à l'aune, ou qu'ils labou-roi-ent la terre, tout le monde se seroit moqué d'eux. Cependant, comme leur origine ne sauroit changer avec leur fortune, & qu'ils auroient été aussi bien fondez à se vanter de leur prétenduë Noblesse lors qu'ils étoient pauvres, qu'après être de-venus riches, Mr. de la Bruyère qui ne s'est chargé de jouer leur personnage, que pour les rendre plus ridicules, déclare d'a-avance, que, s'il ne prétend pas descen-dre *encore* d'un Geoffroy de la Bruyère, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France qui suivirent Godefroy de Bouil- lon à la conquête de la Terre sainte, il n'aura garde de laisser échapper un si beau

8. DÉFENSE DE MR.
 nom, s'il vient jamais à faire fortune.
 Voilà *alors* de qui il descendra incontestablement : & cela, non par quelque alliance éloignée, mais *en ligne directe*, car l'un ne fera pas plus difficile à prouver que l'autre. Pouvoit-il, je vous prie, marquer plus vivement la folie de ces Nobles de quatre jours qui contens de leurs Ayeux ordinaires, tandis qu'ils ont vécu dans une condition conforme à leur origine, s'avisent tout d'un coup de se glorifier de l'ancienneté de leur noblesse, dès qu'ils viennent à s'enrichir ? Je croi pour moi, qu'on ne seroit pas mieux fondé à prendre à la lettre ces paroles de Mr. de la Bruyère, comme a fait Mr. de Vigneul-Marville, qu'à se figurer que l'illustre Mr. Despreaux a écrit sans génie & sans reflexion, sous prétexte qu'il dit en parlant de lui-même,

† Mais pour Cotin & moi qui rimons au hazard,
 Que l'amour de blâmer fit Poètes par art ;
 Quoi qu'un tas de grimauds vante nôtre éloquence,
 Le plus sûr est pour nous, de garder le silence.

Rien n'est plus ordinaire à certains Ecrivains, que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres.

† Satire IX.

DE LA BRUYERE.

autres. C'est ainsi qu'*Horace* écrivant à un de ses Amis le censure vivement de ses défauts en faisant semblant de faire son propre portrait. „ Si mon ami vous demande „ à quoi je m'occupe, * dit-il à sa Muse, „ vous pourrez lui répondre, qu'ayant en „ tête mille beaux desseins, je mene une „ vie ennuyante & désagréable : que ce „ n'est pas que la grêle ait gâté mes vignes, „ ou que les grandes chaleurs ayent désolé „ mes oliviers : que ce n'est pas non plus „ que la maladie se soit mise parmi mes „ troupeaux paissans dans mes pâturages „ bien loin d'ici ; mais, parce qu'ayant „ l'Esprit plus malade que le Corps, je ne „ veux point entendre parler de remedes ; „ ni rien lire & écouter qui soit capable de „ me guerir : que la veüe des Medecins à „ qui je me fie le plus, me revolte : que je „ m'emporte contre mes amis sur ce qu'ils „ me veulent faire revenir au plûtôt d'une „ langueur qui m'accable : que je cours à „ ce qui me nuit, & que je suis ce qui m'est „ avantageux : que je ne songe qu'à Ti- „ voli, quand je suis à Rome ; & que je „ voudrois être à Rome, quand je suis „ à Tivoli.

A 5

Si

* *Epist. VIII. Lib. I.* Je me sers de la Traduction du P. *Tarteron*, l'un des plus polis & des plus agréables Ecrivains de ce siècle.

*Si quæret quid agam , dic multa & pulchra
minantem ,*

*Vivere nec rectè , nec suaviter : haud quia
grando*

Contuderit vites , oleamque momorderit æstus ;

Nec quia longinquis armentum egrotet in arvis .

Sed quia mente minùs validus , quam corpore toto ,

Nil audire velim , nil discere , quod levet agrum :

Fidis offendar medicis ; irascar amicis ;

Cur me funesto properent arcere veterno :

Quæ nocuere sequar ; fugiam quæ profore credam ;

Romæ Tibur amem ventosus ; Tibure Romam .

Je ne croi pas que personne qui ait lû Ho-
race , & qui connoisse un peu le genie &
le caractère de ce fameux Satirique , se
puisse figurer , qu'il ait songé à nous don-
ner dans ces paroles son véritable portrait.
Il est tout visible qu'il ne présente ce Ta-
bleau à son Ami , que pour l'engager a-
droitement à le considerer comme si c'é-
toit le portrait d'une autre personne , afin
que venant à y reconnoître ses propres
traits , il pense à se corriger , s'il le trou-
ve à propos. C'est justement dans cette
veüe que Mr. de la Bruyere nous déclare ,
qu'il ne manquera pas de descendre en
droite ligne d'un Geoffroy de la Bruyère
que toutes les Chroniques rangent au
nombre des plus grands Seigneurs de
France , &c. *Suppose qu'il vienne à faire une
belle fortune :*

Et

Et en effet s'il eut crû descendre véritablement de ce Geoffroy de la Bruyère, n'auroit-il pas dit sans détour, que, soit qu'il fit jamais fortune ou non, il se pouvoit glorifier de l'antiquité de sa Noblesse, puisqu'il pouvoit faire remonter son origine jusqu'à ce grand Seigneur qui suivit Godefroy de Bouillon à la conquête de la Terre sainte?

Si Mr. de la Bruyère l'eut pris sur ce ton, peut-être que Mr. de Vigneul-Marville eut eû quelque droit de le traiter de *Don Quixotte*. Mais si ce dangereux Critique eut lû la reflexion qui suit immédiatement celle qu'il a censurée si mal à propos, il auroit vû que Mr. de la Bruyère savoit trop bien en quoi consistoit la véritable noblesse, pour faire parade d'une origine illustre, dont il eut pû même donner de bonnes preuves, bien loin de se glorifier d'une noblesse mal fondée, comme son Censeur l'en accuse. *Si la Noblesse est vertu,* dit ce grand homme, *elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; & si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. S'il est heureux d'avoir de la naissance, † dit-il ailleurs, il ne l'est pas moins d'être tel, qu'on ne s'informe plus si vous en avez.* Quelle apparence qu'un homme qui a des sentimens si nobles & si

relevez, soit capable de tomber dans une vanité aussi sotte & aussi puerile que celle que Mr. de Vigneul-Marville lui attribue avec tant d'assurance? Permettez-moi de vous citer encore un endroit des *Caractères* qui fait bien voir que Mr. de la Bruyère jugeoit du vrai prix des choses, sans se laisser éblouir à de vaines apparences.

** Chaque heure en soi comme à nôtre égard est unique. Elle est écoulée une fois, elle a péri entierement, les millions de siècles ne la rameneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent & se perdent sans retour dans l'abysses des temps. Le Temps même sera détruit. Ce n'est qu'un point dans les Espaces immenses de l'Éternité, & il sera effacé. Il y a de legeres & frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent, & que j'appelle des Modes, LA GRANDEUR, la Faveur, les Richesses, la Puissance, l'Autorité, l'Indépendance, le Plaisir, les Joies, la Superfluité. Que deviendront ces MODES, quand le Temps même aura disparu? LA VERTU SEULE SI PEU A LA MÔDE, VA AU DELA DES TEMPS.*

J'ai été bien aise de transcrire ici ce beau passage, parce que l'ayant lû cent fois avec un nouveau plaisir, j'ai cru, que, soit qu'on

* Chap. XIII. DE LA MÔDE, au dernier paragraphe.

qu'on l'eut déjà lû: ou non, l'on ne feroit point fâché de le lire.

Mais pour revenir à Mr. de Vigneul-Marville, s'il a crû véritablement que Mr. de la Bruyère s'étoit glorifié de l'antiquité de sa noblesse en fanfaron, & comme un vrai Dom Quixotte; quel nom lui donnerons-nous à lui-même pour avoir voulu tourner en ridicule un endroit qui n'a été écrit que pour se moquer de cette folle vanité qu'il attribuoit à Mr. de la Bruyère? Je ne puis m'empêcher d'admirer ici les soins inutiles que se font donné tant de savans Critiques pour expliquer certains passages des Anciens Auteurs. Il est visible par les sens contraires qu'ils donnent à ces passages, qu'ils ont prêté à leurs Auteurs bien des pensées qui ne leur sont jamais tombées dans l'Esprit. Mais lors même que tous les Critiques s'accordent sur le sens d'un passage un peu difficile de *Virgile*, d'*Horace*, &c. il est plus que probable qu'ils se trompent fort souvent: puis qu'aujourd'hui nous n'entendons pas des endroits un peu figurez d'un Auteur moderne qui a écrit en nôtre propre Langue, & a vécu de nôtre temps. Il n'y a qu'environ cinqans que Mr. de la Bruyère est mort. Son Livre est écrit en François, & ne roule que sur des matiè-

res de l'usage ordinaire de la vie. Tout le monde le lit en France & dans les Pais Etrangers où l'on l'imprime aussi souvent qu'en France. Cependant voici un François, homme de Lettres, qui voulant critiquer Mr. de la Bruyère lui fait dire précisément tout le contraire de ce qu'il dit ;

Après cela, Docteur, va pâlir sur la Bible.

Cela ne doit pourtant pas décrier la lecture des bons Livres, ni en détourner les personnes qui aiment à passer leur temps de la manière la plus agréable & la plus utile tout ensemble. Car enfin si l'on n'entend pas toujours un Auteur, c'est quelquefois parce qu'il n'est pas intelligible : & alors, il n'y a pas grand mal de ne le point entendre. Nous ne laissons pas d'avoir bien employé notre temps, si dans plusieurs autres endroits de son Livre il nous a fait comprendre des choses qui nous peuvent être de quelque usage. Il faut dire en ce cas-là ce qu'*Horace* disoit d'un bon Poëme où il trouvoit quelques défauts,

— *Ubi plura nitent in carmine, non ego
paucis
Offendar maculis quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit natura.*

* „ Dans

* „ Dans une pièce, où je découvre des
 „ beautez sans fin, qui demandent grace
 „ pour quelque negligence, & pour des
 „ riens qu'on ne peut prévoir, (parce
 „ qu'enfin quoi qu'on fasse, on est hom-
 „ me) cela ne me choque point. Quel-
 „ quefois aussi ce qui est fort clair dans un Li-
 „ vre, nous paroît obscur, parce que nous
 „ ne le lisons pas avec assez d'attention. Il
 „ n'y a, je croi, personne qui se mêle de li-
 „ re, à qui il n'arrive de temps en temps de
 „ se surprendre dans cette faute. Le seul re-
 „ mede à cela c'est de nous défier de nous-
 „ mêmes & de relire plusieurs fois un passa-
 „ ge avant que de décider qu'il est obscur,
 „ absurde ou impertinent. Et si quelcun est
 „ obligé à prendre ces précautions, c'est
 „ sur tout ceux qui s'érigent en Censeurs
 „ Publics des Ouvrages d'autrui. Pour cela
 „ il ne faut pas lire un Livre dans le dessein
 „ de le critiquer, mais simplement pour
 „ l'entendre. Il ne faut y voir que ce qui y
 „ est, sans vouloir pénétrer dans l'intention
 „ de l'Auteur au delà de ce qu'il nous en a
 „ découvert lui-même. Si Mr. de Vigneul-
 „ Marville eut lû l'Ouvrage de Mr. de la
 „ Bruyere dans cette disposition d'esprit,
 „ il n'y auroit pas trouvé tant de fondement

aux

* L'Art Poétique d'Horace, de la traduction du
 R. Tarteron.

aux censures qu'il fait de sa Personne. C'est ce que je pense avoir démontré à l'égard du premier reproche qu'il lui fait d'être un *Gentilhomme à louer*, de mettre enseigne à sa porte, en avertissant le siècle présent & les siècles à venir de l'antiquité de sa noblesse. Jamais, dis-je, accusation ne fut plus mal fondée. Je ne sai si Mr. de Vigneul-Marville en tombera d'accord ; mais lui excepté, je ne pense pas que personne en doute, après avoir lû ce que je viens de dire sur cet article. Je dis après avoir lû ce que je viens d'écrire sur cet article, parce que j'ai vû quelques personnes de fort bon sens, & dont quelques-unes, je pense, ne sont pas inconnuës à Mr. de Vigneul-Marville, qui ont pris cet endroit du Livre de Mr. de la Bruyère de la même manière que lui. J'aurois pû me dispenser en bonne guerre de lui faire cet aveu: mais je suis bien aise de lui montrer par là que ce n'est pas l'amour d'un vain triomphe qui m'a fait entrer en lice avec lui, mais le seul desir de défendre la Verité. Du reste, je ne vois pas qu'on puisse juger fort sûrement d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation. On lit un Livre à la hâte, pour s'amuser, ou pour se delasser de ses affaires dont on a la tête remplie. Quelque temps après, on se trouve en

compagnie. La conversation vient à tomber sur quelques endroits de ce Livre, dont on croit avoir retenu le sens, quoi qu'on ait entièrement oublié les paroles. Ce sens nous déplaît. D'autres qui le désapprouvent aussi bien que nous, soutiennent que ce n'est point là ce que l'Auteur a voulu dire. Là-dessus on dispute. Chacun défend son sentiment avec chaleur, & personne ne s'avise de consulter les paroles de l'Auteur qui souvent mettroient tout le monde d'accord, en faisant voir nettement que ce qu'il a dit, est très-raisonnable, & tout-à-fait différent de ce que lui font dire quelques-uns de la compagnie, & quelquefois tous ensemble. Voilà pour l'ordinaire comment on critique les Livres en conversation. Cette methode est assez ridicule: mais l'Usage veut qu'on l'exécute. Cependant on n'a pas la même indulgence pour ceux qui se mêlent de censurer publiquement les Ouvrages d'autrui. On veut qu'ils soient un peu plus circonspects; & qu'avant que de critiquer un Livre, ils le lisent & le relisent, jusqu'à ce qu'ils soient assurés de le bien entendre. C'est apparemment ce que n'a pas fait Mr. de Vigneul-Marville, du moins à l'égard du premier passage qu'il critique si rudement dans le Livre de Mr. de la Bruyé-

Bruyère ; puisqu'il l'a pris tout-à-fait à contre-sens , comme je croi l'avoir démontré. Voions s'il aura été plus heureux dans la suite.

III. CE n'est pas assez pour Mr. de La Bruyère, continué † notre Censeur, du caractère de Gentilhomme à louer , il lui faut encore celui de Misanthrope qui est bien à la mode. Il se dépeint tel , lorsque parlant de l'Opera, il dit par enthousiasme : „ * Je ne fais comment l'Opera avec une musique si parfaite & une dépense toute royale a pu réussir à m'ennuyer.

Regardez un peu, s'écrie sur cela Mr. de Vigneul-Marville, combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre pour avoir l'avantage, je ne dis pas de divertir, (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuyer Mr. de la Bruyère. Ne seroit-ce point pour faire baillier ce galant homme & l'endormir, que le Roi auroit dépensé des millions à bâtir Versailles & Marly?

Voilà une belle exclamation, mais qui ne nous instruit de rien. Les invectives, les railleries ne sont pas des raisons. On l'a déjà dit * au premier Déclamateur de ce

* Pag. 326.

† Caractères de ce siècle, chap. I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

* Mr. Jurien, Prédicateur & Professeur en Théologie à Rotterdam.

ce siècle. Quand on veut critiquer un Auteur avec succès, il faut se munir de bonnes raisons, & les exprimer nettement, afin que ceux qui les verront, en puissent être frappez. Pour les Figures de Rhétorique, elles peuvent éblouir l'Esprit, mais elles ne sauroient le persuader. C'est un feu de paille qui s'évanouit en fort peu de temps. On devroit, ce semble, prendre un peu plus de garde à cela qu'on ne fait ordinairement. Et les Ecrivains ne font pas les seuls à qui s'adresse cet avis. Ceux qui se chargent d'instruire les autres par des Discours publics, en ont pour le moins autant de besoin: car rien n'est plus ordinaire que d'entendre ces Messieurs s'évaporer en vaines Déclamations, sans songer à établir sur de bonnes raisons ce qu'ils ont entrepris de prouver. Si donc Mr. de Vigneul-Marville croit que Mr. de la Bruyère a eût tort de s'ennuyer à l'Opera, il devoit faire voir par de bonnes preuves, que rien n'est plus amusant que l'Opera, que rien n'est plus propre à divertir un homme raisonnable que cette espece de Poëme Dramatique, & qu'on ne peut en être dégoûté sans avoir l'Esprit mal fait. Après avoir montré cela d'une manière convainquante, il pouvoit se rejouir aux dépens de Mr. de la Bruyère.

Alors

Alors tout est bon, Ironies, Comparaisons, Similitudes, Exclamations, Apostrophes, & tous ces autres tours brillans qu'on nomme *Figures de Rhetorique*. C'est le Triomphe après la Victoire. Et bien loin d'être choqué de voir alors le Victorieux s'applaudir à lui-même, on se fait quelquefois un plaisir de relever son triomphe par de nouvelles acclamations. Les plus délicats qui n'aiment pas trop cette fanfare, l'excusent tout au moins, & l'écoutent sans se facher. Mais avant cela, rien ne leur paroît plus pueril, ni plus ennuyeux. Ils en sont autant choquez que d'entendre un Soldat qui chanteroit le triomphe avant que d'avoir vû l'Ennemi.

A la verité, si Mr. de la Bruyère se contentoit d'avertir le Public que l'Opera l'a ennuyé malgré la beauté des Décorations & les charmes de la Musique, Mr. de Vigneul-Marville auroit raison de se jouer un peu de lui; quand bien l'Opera lui paroîtroit aussi languissant qu'il le paroïssoit à Mr. de la Bruyère. L'Auteur de l'*Art de penser* trouve à redire dans *Montagne*, * qu'il ait affecté de n'entretenir ses Lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus &

* *Art de penser*, Part. III. ch. III.

de ses vices. C'est, dit-il, un des caractères des plus indignes d'un honnête-homme, & qui naît d'un défaut de jugement aussi bien que d'un violent amour de soi-même. Tout le monde convient de la solidité de cette censure: & si Mr. de la Bruyère avoit eû la même foiblesse que Montagne, il mériteroit sans doute d'en être repris de la même manière. Mais il étoit trop raisonnable pour tomber dans ce défaut. Il écrivoit pour instruire les hommes, & non pour les amuser du recit de choses aussi frivoles que le seroit l'histoire de ce qui lui plaît, ou ne lui plaît pas dans ce Monde. Il s'étonne de ce que *l'Opera avec une Musique si parfaite, & une dépense toute royale a pû l'ennuyer.* Mais il nous donne aussitôt après, de bonnes raisons de son ennui; *C'est, dit-il, qu'il y a des endroits dans l'Opera qui laissent en désirer d'autres: il échappe quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle; c'est faute de théâtre, d'action, & de choses qui intéressent.*

Si, dis-je, Mr. de la Bruyère se fut contenté de nous apprendre que l'Opera a enfin reüssi à l'ennuyer, on auroit eû droit de l'en critiquer: mais ce ne seroit pas par la raison qu'il faut être bien délicat pour ne pas trouver beau un spectacle où un Prince a fait tant de dépense. Mr. de
Vi-

Vigneul-Marville fait entrer mal-à-propos le Roi dans ce démêlé. Ce n'est pas le Roi qui a fait l'Opera, & par conséquent on peut s'ennuyer à l'Opera, sans choquer l'Autorité Roiale. Raisonner ainsi, c'est être un peu de l'humeur de *Cotin* qui veut faire passer pour crime d'Etat le mépris qu'on fait de ses Vers:

* Qui me prise *Cotin*, n'estime point son Roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni Loi.

Encore ce Poète étoit-il plus excusable que Mr. de Vigneul-Marville, qui n'est pas intéressé personnellement au mépris qu'on peut faire des Opera; car je ne croi pas qu'il se soit jamais mêlé d'en publier de sa façon.

„ Mais, dit Mr. de Vigneul-Marville,
„ il faut faire tant de dépense, il faut mettre
„ tant de choses en œuvre pour la représentation de ce spectacle. Sera-t-il permis après cela de s'y ennuyer, sans mériter d'être traité de Misanthrope? Pourquoi non, si c'est effectivement un spectacle tout propre de sa nature à produire cet effet? Que la Musique soit la plus charmante & la plus parfaite du monde; que les oreilles soient agréablement flattées par ses doux accords; que les yeux soient charmez de la beauté des décorations, & enchantez par le jeu surprenant des machines.

* Mr. Despreaux, *Sat. IX.*

chines: tout cela n'empêche pas que l'Opera ne puisse ennuyer, si le sujet en est mal conduit, s'il n'a rien qui touche & interesse l'Esprit, & que les Vers en soient durs & languissans. En ce cas-là mépriser l'Opera, c'est une marque de bon goût, & non l'effet d'une resolution bizarre de mépriser ce que tout le monde admire. Et au contraire, estimer l'Opera avec tous ces défauts, parce qu'il est accompagné d'une belle Musique & de Décorations magnifiques, c'est admirer une happe-lourde parce qu'elle est mêlée avec de véritables diamans; c'est prendre un Ane pour un beau Cheval d'Espagne, parce qu'il a une housse toute couverte d'or & de pierreries. Mais un Ane a beau être superbement enharnaché, ce n'est toujours qu'un Ane. De même, si l'Opera est un Poëme languissant & insipide, il le fera toujours malgré la Musique, les Machines & les Décorations dont il est accompagné. Et par conséquent, il faut l'examiner en lui-même, & independamment de toutes ces additions, pour savoir si le jugement qu'en fait Mr. de la Bruyère est véritable, ou uniquement fondé sur la bizarrerie de son goût.

Au reste, je ne fais pas si Mr. de Vigneul-Marville est du sentiment de ce Marquis,

* Qui

* Qui rit du mauvais goût de tant d'hommes divers,

Et va voir l'Opera seulement pour les vers.
Mais il paroît que M. Despreaux ne donne ce sentiment à ce Marquis Bel-Esprit que pour nous faire voir l'extravagance & la singularité de son goût. D'où nous pouvons conclurre que, selon Mr. Despreaux, ce n'est pas une fort bonne preuve de *misanthropie* de ne pas admirer l'Opera; mais qu'au contraire aller à l'Opera pour l'admirer, c'est se déclarer contre le goût le plus général, & se rendre ridicule en s'ingérant de juger de ce qu'on n'entend pas :

Voulant se redresser soi-même, on s'estropie,

Et d'un original on fait une copie.

Mais Mr. de Vigneul-Marville dira peut-être que l'autorité de Mr. Despreaux ne prouve rien. J'en tombe d'accord. Mais il doit convenir aussi que la sienne ne prouve pas davantage, & qu'autorité pour autorité bien des gens pourront suivre dans un point comme celui-ci, celle d'un fameux Poëte préféablement à celle d'un † Docteur

* Mr. Despreaux, *Epitre IX.*

† Je ne donne ce titre à Mr. de Vigneul-Marville que par allusion à ce qu'il nous dit lui-même dans son Livre p. 42. qu'il a appris le Droit Civil d'*Antonio Delcamp*. Du reste, sans examiner ici quelle est sa véritable profession, il est certain du moins qu'il n'est pas si bon Poëte que M. Despreaux: ce qui suffit pour autoriser le raisonnement que je fais en cet endroit.

teur en Loi. A la verité, si ce Docteur eut apporté quelques raisons en faveur de l'Opera, j'aurois eû tort de lui citer ces Vers de Mr. Despreaux ; car la Raison doit l'emporter touûjours sur l'Autorité : & comme tout Amateur de la Verité doit se faire une Loi d'embrasser ce qu'il croit fondé en raison, quoi qu'il soit contraire au sentiment des plus grands hommes, il ne doit pas trouver mauvais que les autres fassent la même chose. Mais je m'en vais citer à Mr. de Vigneul-Marville une autorité qu'il n'osera recuser, si je ne me trompe, & qui de plus se trouve munie de fort bonnes raisons. C'est celle de l'illustre Mr. de S. Evremont qui ne fait pas grand cas de l'Opera, & cela, à peu près sur les mêmes fondemens que Mr. de la Bruyère. Comme il s'exprime bien plus fortement, c'est à Mr. de Vigneul-Marville à voir si Mr. de S. Evremont qu'il reconnoit pour un † *Ecrivain célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison*, ne s'est point écarté de la Raison dans cet endroit. S'il croit que Mr. de S. Evremont n'a pas assez menagé l'Opera, le voilà obligé de mettre aussi Mr. de S. Evremont au rang des *Misanthropes qui sont si fort à la mode.*

B

Et

† *Melanges d'Histoire & de Litterature*, p. 335. &c.

Et s'il ne veut pas lui faire cet affront pour si peu de chose ; qu'il cherche d'autres preuves de la *misanthropie* de Mr. de la Bruyère, ou qu'il avouë ingenuëment qu'il s'est un peu trop hâté de le taxer de ce défaut. Mais voyons s'il est vrai que Mr. de S. Evremont s'exprime avec tant de hauteur contre les Opera pour mériter d'être mis au rang des *misanthropes* de ce siècle, aussi bien que Mr. de la Bruyère. *Il y a long-temps*, dit * d'abord Mr. de S. Evremont au Duc de *Bouquinguan* à qui il adresse son Discours, *il y a long-temps, Mylord*, que j'avois envie de vous dire mon sentiment sur les Opera, je la contente donc aujourd'hui, Mylord, dans le Discours que je vous envoie. Je commencerai par une grande franchise en vous disant que je n'admire pas fort les Comedies en Musique telles que nous les voyons présentement. J'avouë que leur magnificence me plaît assez, & que les machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux ; mais il faut aussi m'avouër que ces merveilles sont bien ennuyeuses : car où l'Esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les Sens viennent à languir après le premier plaisir que nous donne la surprise.

Les

* Oeuvres mêlées de Mr. de S. Evremont, Tom. II. p. 266. &c.

Les yeux s'occupent, & se lassent ensuite. Au commencement des concerts, la justesse des accords est remarquée, & il n'échappe rien de toutes les diversitez qui s'unissent pour former la douceur de l'harmonie. Quelque temps après, les Instrumens nous étourdissent, & la Musique n'est plus aux oreilles qu'un bruit confus qui ne laisse rien à distinguer. Mais qui peut résister à l'ennui du recitatif dans une modulation qui n'a ni le charme du chant, ni la force agréable de la parole. L'ame fatiguée d'une longue attention où elle ne trouve rien à sentir, cherche en elle-même quelque secret mouvement qui la touche. L'Esprit qui s'est pressé vainement aux impressions de dehors, se laisse aller à la rêverie, ou se déplaît dans son inutilité : enfin la lassitude est si grande, qu'on ne songe qu'à sortir; & le seul plaisir qui reste à des spectateurs languissans, c'est l'ESPERANCE DE VOIR FINIR BIENTOT le spectacle qu'on leur donne. LA LANGUEUR ORDINAIRE OÙ JE TOMBE AUX OPERA, vient de ce que je n'en ai jamais vu qui ne m'ait paru ME PRISABLE dans la disposition du sujet & dans les vers. Or c'est vainement que l'oreille est flattée & que les yeux sont charmez, si l'Esprit ne se trouve pas satisfait: mon Ame d'intelligence avec mon Esprit plus qu'avec mes Sens, forme

une résistance aux impressions qu'elle peut recevoir, ou pour le moins elle manque d'y prêter un consentement agréable, sans lequel les objets les plus voluptueux mêmes ne sauroient me donner un grand plaisir : une sottise chargée de Musique, de Danses, de Machines, de Décorations, est une sottise magnifique, mais toujours sottise : c'est un vilain fonds sous de beaux dehors, où je pénètre avec beaucoup de désagrément. Qu'auroit dit Mr. de Vigneul-Marville, si Mr. de la Bruyère se fut exprimé si durement ? Une sottise chargée de Musique, de Danses, de Machines, de Décorations est une sottise magnifique, mais toujours sottise. Parler ainsi de l'Opera, d'un spectacle royal, où l'on fait tant de dépense, où l'on met tant de choses en œuvre !

* *Quis coelum terris non misceat, & mare coelo ?*

Quelle hardiesse ! quelle temerité ! quelle insolence ! c'est le moins qu'il auroit pû dire ; puisqu'il le traite de *misanthrope* pour avoir osé dire qu'il ne sait comment l'Opera avec une Musique si parfaite & une dépense toute royale a pû réussir à l'ennuyer.

Après que Mr. de Vigneul-Marville nous aura montré la foiblesse de toutes les raisons par lesquelles Mr. de S. Evremont

* *Juvenal, Sat. II.*

mont & Mr. de la Bruyère ont voulu persuader au Monde que l'Opera étoit un spectacle fort languissant, il pourra blâmer la délicatesse de Mr. de S. Evremont, de Mr. de la Bruyère & de tous ceux qui s'ennuyent à l'Opera. Mais avant cela, il n'est pas en droit de s'en moquer ; à moins qu'il ne croye que son autorité doive fixer les jugemens du reste des hommes sur les Ouvrages d'Esprit. Quoi que je n'aye pas l'honneur de le connoître, je gagerois bien qu'il est trop galant homme pour s'attribuer un tel privilège qu'on n'accorda jamais à personne dans la République des Lettres.

IV. MR. DE VIGNEUL-MARVILLE continuant de peindre Mr. de la Bruyère nous apprend que dans un autre endroit de ses *Caractères*, * *changeant de personnage il se revêt de celui de Socrate, & se fait dire des injures honorables par des Sots qu'il fait naître exprès. Il s'agite, il suppose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à présent a dit de Mr. de la Bruyère comme de Socrate qu'il est en délire, &c. Mr. de la Bruyère est M. de la Bruyère, comme un chat est un chat, & puis, c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.* Qui ne croiroit

B 3

après

* *Melanges &c. p. 327.*

après cela , que Mr. de la Bruyère s'est comparé sans façon au sage Socrate dans quelque endroit de son Livre? Il est pourtant vrai que dans le passage que Mr. de Vigneul-Marville a eû apparemment devant les yeux , il n'est parlé que de Socrate depuis le commencement jusques à la fin. Ce Critique auroit dû citer l'endroit. Je vais le faire pour lui , afin qu'on puisse mieux juger de la solidité de sa remarque.

** On a dit de SOCRATE , qu'il étoit en délire , & que c'étoit un fou tout plein d'esprit ; mais ceux des Grecs qui parloient ainsi d'un homme si sage passoient pour fous. Ils disoient , quels bizarres portraits nous fait ce Philosophe ! quelles mœurs étranges & particulières ne décrit-il point ! Où a-t-il rêvé , creusé , rassemblé des idées si extraordinaires ? quelles couleurs , quel pinceau ! Ce sont des chimères. Ils se trompoient , c'étoient des monstres , c'étoient des vices , mais peints au naturel , on croyoit les voir , ils faisoient peur. Socrate s'éloignoit du Cynique , il épargnoit les personnes , & blâmoient les mœurs qui étoient mauvaises. Voilà tout ce que dit Mr. de la Bruyère dans l'endroit qui met Mr. de Vigneul-Marville en si mauvaise humeur contre lui. Mais il est visible que Mr. de la Bruyère ne parle que de Socrate , que*

ce

ce qu'il en dit est vrai, & très-digne de remarque. Quel mal y a-t-il à cela? *Oh, direz-vous, mais qui ne voit que tout cela doit être entendu de Mr. de la Bruyère?* Vous le voyez. C'est donc à dire qu'on peut appliquer à Mr. de la Bruyère ce qu'on a dit autrefois de Socrate. Si cela est, pourquoi êtes-vous fâché de le voir? *Je ne le vois point, direz-vous. C'est Mr. de la Bruyère qui dans cet endroit, veut me le faire voir par une vanité que je ne puis souffrir.* Mais s'il n'y a point de rapport entre Socrate & Mr. de la Bruyère, pourquoi dites-vous, que Mr. de la Bruyère a voulu parler de lui-même, puisqu'il ne se nomme pas? Pourquoi n'appliquez-vous pas la comparaison à ceux à qui elle convient véritablement, à Molière, à Boileau, & à tous ceux qui nous ont donné de véritables Portraits des vices & des déreglemens du siècle? Il n'est pas permis à un Censeur de critiquer autre chose dans les Livres que ce qui y est & qu'on ne peut s'empêcher d'y voir en les lisant. Autrement, il n'y auroit point de fin aux Critiques qu'on pourroit faire des Auteurs; & il n'y a point de visions qu'on ne pût trouver dans l'Ecrivain le plus judicieux.

Je ne veux pas dire par là qu'on ne puisse appliquer à Mr. de la Bruyère ce qu'on a

dit autrefois de Socrate. On peut le lui appliquer sans doute, s'il est vrai qu'il ait peint d'après nature les défauts de son siècle, aussi bien que ces grands Maîtres que je viens de nommer, & qu'il y ait des gens qui trouvent ses peintures extravagantes & chimeriques. Mr. de Vigneul-Marville nous dit que Mr. de la Bruyère s'est déjà fait faire ce reproche par des *Sots qu'il a fait naître exprès*. Je ne vois pas qu'il fut fort nécessaire que Mr. de la Bruyère prit la peine de faire naître des Sots pour cela. Les vrais Sots de ce siècle ont apparemment l'imagination aussi fertile que ceux qui vivoient du temps de Socrate. Quoiqu'il en soit, je connois un homme d'esprit qui vient de faire à Mr. de la Bruyère le même reproche que les *Sots qu'il avoit fait naître exprès*, si l'on en croit Mr. de Vigneul-Marville. Cet homme est Mr. de Vigneul-Marville lui-même, qui dit à la page 340. de ses *Mélanges*. *Mr. de la Bruyère est merveilleux, dit Mr. Menage, à attraper le ridicule des hommes & à le développer. Il devoit dire, à l'envelopper. Car Mr. de la Bruyère, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des Sphinx & des Chimères, qui n'ont nulle vraisemblance.* Il y a toutes les apparences que, si Mr. de la Bruyère eut prévu cette Critique de la part

part de Mr. de Vigneul-Marville, il se feroit épargné la peine de *faire naître des Sots pour se faire dire des injures.*

V. NOTRE Censeur revient à la charge. *Avant cela, * dit-il, Mr. de la Bruyère avoit pris un caractère un peu moins fort & plus agréable : ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate, ni d'un Misanthrope qui ne s'accommode de rien ; mais c'est le caractère d'un Philosophe accessible.* „ † O „ homme important, s'écrie-t-il, & chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices, venez dans la solitude de mon Cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les Livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'Ame, & de sa distinction d'avec le Corps, ou la plume à la main, pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ses Ouvrages, & je cherche par la connoissance de la Verité à regler mon Esprit, & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes sont ouvertes ; mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque

B 5

„ chc

* Pag. 327, &c.

† Chap. VI. DES BIENS DE FORTUNE.

chose de plus précieux que l'or & l'argent, si c'est une occasion de vous obliger, &c.

Rien n'est si beau que ce caractère, ajoute Mr. de Vigneul-Marville. Pourquoi tache-t-il donc de le défigurer par de fades plaisanteries sur ce que Mr. de la Bruyère n'étoit pas fort bien logé? *Mais aussi faut-il avouer*, nous dit ce judicieux Censeur, *que sans supposer d'antichambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire soi-même auprès de Mr. de la Bruyère avant qu'il eut un appartement à l'Hôtel de* Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une Chambre proche du Ciel, séparée en deux par une légère tapisserie. Que signifie tout cela? Parce que Mr. de la Bruyère étoit mal logé, étoit-il moins louable d'être civil, doux, complaisant & officieux? Qu'auroit donc dit Mr. de Vigneul-Marville contre *Socrate* qui étoit beaucoup plus mal partagé des biens de la fortune que Mr. de la Bruyère! Se feroit-il moqué de sa modération, de sa bonté, de sa douceur, de sa complaisance sous prétexte que n'ayant pas de quoi faire le grand Seigneur dans *Athenes*, ce n'étoit pas merveille qu'il prit le parti de se faire valoir par des manières conformes à sa condition? Mais Mr. de Vigneul-Marville se trompe, s'il

s'il croit que , dès-là qu'un Savant n'est pas à son aise dans ce Monde, il en soit plus souple, plus civil, plus obligeant & plus humain; car on voit tous les jours des Savans plus incivils, plus fiers, plus durs & plus rebarbatifs que l'homme d'affaires le plus farouche. *Il y a de bonnes qualitez qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises*, comme l'a remarqué Mr. le Duc de la Rochefoucault. De ce nombre est la bonté, la douceur & la complaisance. Du reste, ce caractère que Mr. de la Bruyère donne au Philosophe sous son nom, ou plutôt en le faisant parler lui-même, n'est pas plutôt son caractère que celui que doit avoir tout homme de bon sens qui a l'ame bien faite. Or tel est le véritable Philosophe qui voulant vivre en société dans ce Monde, n'a pas de peine à comprendre qu'il n'a rien de meilleur à faire qu'à tacher de gagner l'amitié des hommes par toute sorte de bons offices. Ses avances ne sont pas perduës. Il en recueille bientôt le fruit avec usure. Ce qui fait voir, pour le dire en passant, * *que bien loin de s'effrayer, ou de rougir même du nom de Philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philosophie.* Car, comme dit Mr. de la Bruyère, de qui j'emprunte

cette réflexion , *la Philosophie convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, & à toutes les conditions.*

VI. CETTE faute que commet ici Mr. de Vigneul-Marville volontairement ou par ignorance , de prendre historiquement & à la lettre ce que Mr. de la Bruyère a voulu dire de tout homme d'étude qui a soin de cultiver sa Raison, lui donne un nouveau sujet de déclamer sur ce que Mr. de la Bruyère dit ailleurs sous la personne d'*Antisthene* , pour représenter la triste condition de plusieurs fameux Ecrivains, qui, comme dit Mr. Despreaux,

* N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée.

Mais si Mr. de la Bruyère n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, comme Mr. de Vigneul-Marville nous en assure, il n'en est que plus estimable d'avoir trouvé le moyen de se perfectionner l'Esprit au point qu'il a fait, malgré les distractions & les chagrins que cause la nécessité indispensable de pourvoir aux besoins de la vie. Il a eû cela de commun avec plusieurs Ecrivains célèbres, qui, à la honte de leur siècle dont ils ont été l'ornement, ont

yêcu

vécu dans une extrême misère. Mr. de Vigneul-Marville nous donne lui-même une liste assez ample de ces Savans nécessaires; & bien loin de se jouer de leur infortune, il en paroît touché, comme on peut le voir par ce qu'il nous dit † de Mr. Du Ryer. Pourquoi n'a-t-il pas la même humanité pour Mr. de la Bruyère? Il semble que ce Critique ne l'insulte de cette manière que pour avoir occasion de nous dire que c'étoit un Auteur forcé. *Mr. de la Bruyère, * dit-il, décrit parfaitement bien son état dans la page 448. de la neuvième Edition de son Livre, où sous la figure d'un Auteur forcé, qui est encore un autre de ses Caractères, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoi qu'il en meure d'envie. Je ne fai ce que Mr. de Vigneul-Marville entend par un Auteur forcé. Mais pour moi, je croirois qu'on pourroit appeller ainsi ces Ecrivains qui ne pensent rien d'eux-mêmes, ces Compilateurs de fadaïses, d'historiettes, & de bons mots fort communs, & que tout autre a autant de droit de transcrire qu'eux, Auteurs faits à la hâte, qui ne disent rien qu'on ne puisse mieux dire, dont le stile plein de négligences & de méchantes phrases proverbiales n'a rien*

B Z

d'ex-

† Pag. 193.

* Pag. 328. &c.

38 DE FENSE DE MR.

d'exact, de poli, de vif, & d'engageant, en un mot qui font toujourns prêts à publier des Livres nouveaux qui ne contiennent rien de nouveau. On voit bien que je veux parler de ces Livres terminez en *ana*, ou qui sans être ainsi terminez leur ressemblent parfaitement. Je ne sai si ces Messieurs qui depuis quelque temps inondent les Boutiques des Libraires de ces fortes de Compilations, sont tous des *Auteurs forcez*, comme parle Mr. de Vigneul-Marville; mais une chose dont je suis bien assuré, c'est qu'il n'y a qu'une extrême misere qui puisse les excuser de prostituer ainsi leur réputation par des Ouvrages si puerils.

* Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais Livre,

Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.

Et cela même n'est pas une fort bonne excuse, si nous en croyons le P. *Tarteron* qui dit plaisamment dans cette admirable Préface qu'il a mis au devant de *Perse* & de *Juvenal*, qu'en fait d'impression, il ne faut jamais être pressé, pour toutes les raisons du monde; y alla-t-il de la vie. Sous prétexte que le Public a reçu avec indulgence quelques

* *Moliere* dans son *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

ques * paroles échappées en conversation à de grands hommes, qu'on a publiées après leur mort, il ne meurt plus aucun Ecrivain, qu'on ne publie † un Recueil des belles choses qu'on lui a oui dire pendant sa vie: & quelques-uns même prennent la peine de faire de ces sortes de Recueils * en leur propre & privé nom, de crainte que personne nes'avise de leur rendre ce devoir après leur mort. C'est prudemment fait à eux: car autrement, qui penseroit à mettre sur leur compte tant de belles sentences de *Socrate*, d'*Aristippe*, de *Protagore*, d'*Antisthene*..... dont ils remplissent ces Recueils, mais qu'on a pû voir depuis long-temps dans *Diogene Laërce*, dans *Plutarque*, ou tout au moins dans le *Polyanthea*? D'autres plus rusez changent de titre. Ils savent que rien n'impose plus aisément au Public qu'un titre nouveau, & que tel Livre qui pourrissoit dans la Boutique d'un Libraire, a été admirablement bien vendu en paroissant sous un nouveau nom. C'est pourquoi voyant que le Public commence à se dégouter des Livres terminez en *ana*, ils ont soin d'éviter cette terminaison dans les titres qu'ils donnent

* *Scaligerana, Thuana, Perroniana, &c.*

† *Menagiana, Valesiana, Furetieriana, Sorberiana, Arlequiniana, &c.*

* *Chevraana.*

nent à leurs Ecrits. Mais cela n'empêche pas que ce ne soient des *ana*, c'est à dire des Compositions précipitées, pleines de faits incertains, d'historiettes sans fondement, de décisions mal fondées ou tout-à-fait détituées de preuve, & de bons-mots fades, ou qu'on a vûs cent fois ailleurs. Ce sont les Auteurs de ces Livres qu'on auroit droit d'appeller des *Auteurs forcez*, & non des Ecrivains d'un Esprit aussi pénétrant & aussi original que Mr. de la Bruyère, & qui composent avec autant de justesse, de vivacité & de délicatesse que cet excellent homme. Que si quelques-uns de ces Compilateurs n'ont pas été *forcez* par la nécessité à mettre au jour ces sortes de Recueils faits à la hâte, sans choix, ni discernement, ils n'en sont que plus blâmables; & lorsqu'ils se dispoient à les mettre au jour, on auroit pû leur dire, ce que le Misanthrope disoit à *Oronte*,

* Croyez-moi, résistez à vos tentations;
 Derobez au Public ces occupations,
 Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous
 somme,
 Le nom que dans la Cour vous avez d'honnête-
 homme,

Pour

* Dans le *Misanthrope*, Act. I. Sc. II.

Pour prendre de la main d'un avide Imprimeur,
Celui de ridicule & misérable Auteur.

Mais il faut revenir à Mr. de Vigneul-Marville, de peur qu'il ne croye qu'on le néglige.

VII. APRES avoir dit je ne sai sur quel fondement, que Mr. de la Bruyère étoit un *Auteur forcé*, il nous apprend * qu'à la fin son mérite illustré par les souffrances, a éclaté dans le Monde. Les gens ont ouvert les yeux, ajoute-t-il : La vertu a été reconnue pour ce qu'elle est, & Mr. de la Bruyère changeant de fortune, a aussi changé de caractère. Ce n'est plus un *Auteur timide* qui s'humilie dans sa disgrâce. C'est un *Auteur au dessus du vent*, & qui s'approchant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : † „ Tout le Monde s'éleve contre „ un homme qui entre en réputation : à „ peine ceux qu'il croit ses amis, lui par- „ donnent-ils un mérite naissant, & une „ première vogue qui semble l'associer à la „ gloire dont ils sont déjà en possession : „ l'on ne se rend qu'à l'extrémité, & après „ que le Prince s'est déclaré par les récom- „ pen-

* *Mélanges* p. 329.

† Paroles de Mr. de la Bruyère, *Chap. XII.* intitulé, DES JUGEMENS.

„ penfes: tous alors fe rapprochent de lui,
 „ & de ce jour-là feulement il prend fon
 „ rang d'homme de mérite. *C'est à dire fans*
figure, continuë nôtre Censeur, que l'Aca-
cademie a été forcée à recevoir Mr. de la
Bruyère, & qu'elle y a consenti, le temps que
Mr. Pellifon a prédit étant arrivé que l'Aca-
demie par une politique mal-entenduë ne vou-
lant pas aller au devant des grands hommes
pour les faire entrer dans fa Compagnie, se
laisseroit entraîner par les brigues, & donne-
roit malgré elle, à la faveur, ce qu'elle ne
vouloit pas accorder par son choix, à la capaci-
té & au mérite. „ * La jolie manière de rai-
 „ sonner que voilà! Que vous êtes, Mr.
 „ de Vigneul-Marville, un rude joueur
 „ en critique, & que je plains le pauvre
 „ Mr. de la Bruyère de vous avoir pour en-
 „ nemi! Permettez-moi, Monsieur, de
 vous adresser les mêmes paroles dont *E-*
lise se sert en parlant à *Climéne* dans la *Cri-*
tique de l'Ecole des femmes; car vous jouëz
 admirablement bien le personnage de
 cette célèbre *Précieuse*: Aussi bien qu'el-
 le, † *Vous avez des lumières que les autres*
n'ont pas; vous vous offensez de l'ombre des
choses, & savez donner un sens criminel aux
 plus

* Paroles tirées de la *Critique de l'Ecole des fem-*
mes, & appliquées au présent sujet.

† Voyez la *Critique de l'Ecole des femmes*, **Scene**.

plus innocentes paroles. Pardon de l'application. Mais pour parler plus sérieusement, de quel droit ce dangereux Critique vient-il nous empoisonner des paroles aussi innocentes que celles qu'il nous cite du Livre de Mr. de la Bruyère? Qui lui a révélé que c'est de Mr. de la Bruyère qu'il faut les entendre, plutôt que de toute autre personne qui commence à s'élever dans le monde? Mr. de la Bruyère le lui a-t-il dit en confidence? Mais comment l'auroit-il fait, puisque dans son Discours à l'Académie il déclare expressément & sans détour qu'il n'a employé aucune médiation pour y être admis? *Vos voix seules,* dit-il à ces Messieurs, *toujours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Française: Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace, avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de votre SEULE MAGNIFICENCE: Il n'y a ni poste, ni crédit, ni richesses, ni autorité, ni FAVEUR qui aient pu vous prier à faire ce choix. Je n'ai rien de TOUTES CES CHOSES. Tout me manque. Un Ouvrage qui a eu quelque succès par sa singularité, & dont les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprès des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a été TOUTE LA MEDIATION*
que

que j'ai employée, & que vous avez reçue.

Peut-on croire que Mr. de la Bruyère eut parlé de cette manière, s'il eut été reçu dans l'Académie à la recommandation du Prince? N'auroit-ce pas été en lui une hardiesse & une ingratitude insupportables? Il y a apparence que, si Mr. de Vigneul-Marville eut lû ce Discours de Mr. de la Bruyère, il ne décideroit pas si hardiment que c'est à la faveur du Prince qu'est due sa réception dans l'Académie Française. Mais je me trompe, il l'a lû, & y a vû que Mr. de la Bruyère y déclare nettement *qu'il n'a employé aucune médiation pour être reçu dans l'Académie Française, que la singularité de son Livre.* Ce sont les propres termes de Mr. de Vigneul-Marville, pag. 348. de ses *Melanges d'Histoire & de Littérature.* Mais ce terrible Censeur ne se rend pas pour si peu de chose. *Comme Mr. de la Bruyère, * ajoute-t-il, dit le contraire dans ses Caractères, & qu'il avouë que ç'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la première, qui lui soit venue à la pensée, doit être la meilleure selon ses règles.* Peut-être embarrasseroit-on bien Mr. de Vigneul-

Mar.

Marville, si on le prioit de prouver que l'endroit des *Caractères* qu'il a en veüe, n'a été imprimé qu'après que Mr. de la Bruyère a été reçu dans l'Academie Françoise.

„ Tout le Monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation : à peine ceux qu'il croit ses Amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant : on ne se rend qu'à l'extrémité, & après que le Prince s'est déclaré par les récompenses. *C'est à dire sans figure*, si nous en croyons Mr. de Vigneul-Marville, que l'Academie a été forcée à recevoir Mr. de la Bruyère. Quelle chute ! Quelle explication, bon Dieu ! Diroit-on pas qu'une Place dans l'Academie vaut un Gouvernement de Province ? Il a bien raison d'écarter la figure : car autrement, qui se seroit jamais avisé d'entendre par le terme de *récompense* une Place dans l'Academie Françoise ? Mais pour qui nous prend ce sévère Critique ? Croit-il donc être le seul qui ait lû l'*Histoire de l'Academie*, où tout le monde peut voir,

* Que les avantages qui sont accordez aux Membres de cette illustre Compagnie, se reduisent à être exemptez de toutes tutelles & curatelles, de tous guets & gardes, & à jouir du droit de faire solliciter par Commissaires les procès qu'ils pourroient avoir dans

les

46 D E F E N S E D E M R.
les Provinces éloignées de Paris ? C'est si
peu de chose que Mr. Pellisson s'étoane
qu'on n'eut pas demandé, outre ces Pri-
viléges, l'exemption des tailles, qu'ap-
paremment on auroit obtenu sans peine.
Mais que la Place d'Academicien soit une
des plus importantes du Royaume : où
est-il parlé de Mr. de la Bruyère dans l'en-
droit des *Caractères* que nous cite Mr. de
de Vigneul-Marville? Qu'y a-t-il là qu'on
puisse lui appliquer plutôt qu'à tout hom-
me de mérite que le Prince s'avise d'élever
à quelque poste considerable? N'y a-t-il
donc en France que Mr. de la Bruyère,
dont les belles qualitez ayent été en butte
à l'Envie, dès qu'elles ont commencé d'é-
clatter dans le Monde? Nôtre siècle est
donc beaucoup plus raisonnable que les
Siècles précédens qui nous fournissent
tant d'exemples d'une maligne jalousie.

Je me suis un peu trop étendu sur cet ar-
ticle : car il suffisoit de proposer les fonde-
mens de la Critique de Mr. de Vigneul-
Marville, pour en montrer la foiblesse.
Mais j'ai été bien aise de faire voir par cet
exemple dans quels inconveniens s'enga-
gent ces Censeurs passionnez, qui veu-
lent, à quelque prix que ce soit, décrier
les Personnes ou les Ouvrages qui n'ont
pas le bonheur de leur plaire. Aveuglez
par

par ce desir, ils prennent tout à contre-sens, censurent au hazard les paroles les plus innocentes, blâment hardiment les meilleurs endroits d'un Ouvrage sans s'être donné la peine de les entendre, & par là s'exposent eux-mêmes à la censure de tout le monde.

* Ceci s'adresse à vous, Esprits du dernier ordre,
Qui n'étant bons à rien cherchez sur tout à mordre:

Vous vous tourmentez vainement.

Croyez-vous que vos dents impriment leurs ouvrages

Sur tant de beaux Ouvrages?

Ils sont pour vous d'airain, d'acier, de diamant.

VIII. CE que nôtre Censeur ajoûte pour achever le prétendu Portrait de Mr. de la Bruyère, ne fauroit être mieux fondé que ce que nous venons de refuter, puisqu'il est bâti sur le même fondement. *Il n'est point de Philosophe, † dit-il, plus humble en apparence, ni plus fier en effet que Mr. de la Bruyère. Il monte sur ses grands Chevaux; & à mesure qu'il s'éleve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance.* „ L'on peut,

* Fables choisies de Mr. de la Fontaine, Liv. V.
Fable XVI.

† Pag. 330.

„peut, *dit-il*, refuser à mes Ecrits leur recompense ; on ne fauroit en diminuër la réputation : & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ? De la manière que Mr. de Vigneul-Marville cite ces paroles, on ne peut que les appliquer à Mr. de la Bruyère. Mais encore un coup, qui a revelé à ce Censeur pénétrant, que Mr. de la Bruyère a voulu parler de lui-même, & non de tout Philosophe qui attaquant les vices des hommes pour les obliger à s'en corriger, est en droit de mépriser ceux qui s'attachent à décrier ses *Ouvrages*. On n'a qu'à lire tout le passage pour voir qu'il faut l'entendre dans ce dernier sens. Il est un peu trop long pour le transcrire ici. Vous le trouverez au Chapitre XII. intitulé, DES JUGEMENTS. Mais si nôtre Censeur veut à quelque prix que ce soit, qu'on applique ces paroles à Mr. de la Bruyère lui-même, je ne vois pas qu'elles contiennent rien de fort déraisonnable, si l'on les prend dans leur vrai sens. Il est visible qu'il faut entendre ici par ces personnes qui prétendent diminuër la réputation d'un *Ouvrage*, des Envieux qui n'y sont portez que par pure malignité, comme il paroît par les méchantes raisons qu'ils employent pour en venir à bout. Or quel meilleur parti peut-on prendre en ce

cas-là , que de mépriser leurs vaines insultes ? Et par conséquent , si Mr. de la Bruyère a jamais été exposé à la haine de ces sortes de personnes , pourquoi n'auroit-il pû leur dire, „*Vous ne sauriez diminuer la réputation de mes Ecrits par vos méchantes plaisanteries , & par les fausses & malignes applications que vous faites de mes paroles. Mais si vous imposez pour quelque temps au Public par vos calomnies , & par vos réflexions odieuses & mal-fondées , qui m'empêchera de vous mépriser ?* Vous voudriez peut-être que je m'amusasse à vous répondre. Mais je n'ai garde de le faire. Ce seroit donner du poids à vos raisonnemens frivoles. J'aime mieux les regarder avec mépris , comme ils le méritent. Si c'étoit-là , dis-je , ce que Mr. de la Bruyère a voulu dire , quel droit auroit-on de l'en censurer ? N'est-il pas vrai qu'en bien des rencontres c'est une fierté loüable de mépriser les vaines morsures de l'Envie ? C'est ainsi qu'en a usé Mr. *Despreaux*. Mais qui le blâme d'avoir mieux aimé enrichir le Public de nouveaux Ouvrages que de s'amuser à réfuter toutes ces impertinentes Critiques qu'on fit d'abord des premières Poësies qu'il mit au jour ? Et qui ne voudroit à présent que le fameux Mr. *Ar-*

naud se fut occupé à autre chose qu'à repousser les attaques de ses Adversaires, à quoi il a employé la meilleure partie de sa vie?

Enfin, pour me rapprocher de Mr. de Vigneul-Marville, n'est-il pas vrai que, si Mr. de la Bruyère eut vû le Portrait odieux que ce dangereux Censeur a fait de sa personne sans aucune apparence de raison, il auroit pû se contenter de dire pour toute réponse; * *Ceux qui sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort. Ce n'est pas nous qu'ils attaquent, c'est le fantôme de leur imagination?* Car, comme je viens de le montrer, rien n'est copié d'après nature dans ce prétendu Tableau: tout y est, je ne dis pas *croqué & strapasonné*, comme parle Mr. de Vigneul-Marville, mais plutôt peint au hazard, & sans aucun rapport à l'original que le Peintre a voulu représenter.

Mais en voilà assez sur la *personne de Mr. de la Bruyère*, voyons maintenant ce que notre Critique trouve à redire dans ses *Ecrits*.

* *Paroles de Mr. de la Bruyère, ch. XII. intitulé, DES JUGEMENS.*

SECONDE PARTIE.

Du Livre de Mr. de la Bruyère, intitulé, Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle.

I. **S** I décider étoit prouver, jamais Livre n'auroit été mieux critiqué, que celui de Mr. de la Bruyère l'a été dans les *Mélanges d'histoire & de Litterature, recueillis par de Mr. de Vigneul-Marville.* Mais comme tout homme qui s'érige en Critique, devient partie de celui qu'il entreprend de censurer, son témoignage n'est compté pour rien devant le Tribunal du Public. Après avoir déclaré que cet Auteur lui déplait, il n'est plus nécessaire qu'il nous dise en différens endroits & en diverses manières qu'il condamne ses pensées, son stile, ou ses expressions. On le fait déjà. Tout ce qu'on attend de lui, c'est qu'il fasse voir nettement & par bonnes raisons, que tel ou tel endroit du Livre qu'il prétend critiquer, est condamnable.

Je sai bien que plusieurs Savans se sont fait une habitude de nous étaler assez souvent leurs opinions particulières, sans en

donner aucune preuve. Tels ont été dans le siècle précédent quelques célèbres Commentateurs qu'on nomme *Critiques*. Mais ce n'est pas par là qu'ils se sont fait estimer. C'est au contraire un défaut dont ils ont été blâmés par tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans la République des Lettres. Il est vrai encore que plusieurs Savans qui écrivent aujourd'hui en Latin, font assez portez à excuser cette methode, parce qu'ils sont bien aises de l'imiter: mais les gens de bon sens ne sauroient s'en accommoder. On ne peut sur tout souffrir ces airs de Maître dans des Ouvrages écrits en Langue vulgaire. On en a vû un exemple en France dans la Traduction que Mr. *Dacier* a fait d'*Horace*. Ce Critique voulant faire valoir son Auteur & les Notes dont il l'a *bloqué*, comme dit plaisamment * le P. *Tarteron*, nous avertit sans cesse, que ce Poëte est admirable, incomparable, inimitable, . . . & que c'est ainsi qu'il faut lire un tel endroit, que personne n'avoit encore bien expliqué cet autre passage, qu'on ne peut lui donner un autre sens, qu'il faut l'entendre de cette manière, quoi qu'en disent tous les Commentateurs, anciens & modernes, . . . &c. Mais par toutes ces décisions magistra-

* Dans la Préface sur *Perse* & *Juvenal*.

trales, ce savant Critique s'est exposé à la raillerie de tout le Monde: car, comme remarque fort bien * le P. Tarteron, *rien ne revolte & ne choque plus le Lecteur, que cet air décisif, absolu, & souvent mal fondé qu'on voit regner souverainement dans certains Ouvrages.*

Et en effet une telle Critique destituée de preuves, n'est d'aucun usage. Que m'importe de savoir, qu'une pensée, qu'un Ouvrage vous déplaît, si j'ignore les raisons pour lesquelles vous le condamnez? Par exemple, je viens de lire le *Voyage du Monde de Descartes*, composé par le P. Daniel; & j'ai été charmé de la naïveté de son stile, de la pureté de ses expressions, & sur tout de la solidité de ses raisonnemens. Mais Mr. de Vigneul-Marville trouve à propos d'imprimer † que l'Auteur de ce Livre est *un fade railleur*. Faudra-t-il qu'après avoir vû cette décision, faite en l'air, je renonce à mon jugement pour embrasser le sentiment de Mr. de Vigneul-Marville? Je ne croi pas qu'il osât lui-même l'exiger. Mais s'il n'a prétendu instruire personne par cette Critique, jettée au hazard sans preuve, pourquoi la faire? Pourquoi perdre du temps

C 3

inu-

* Dans la même Préface.

† *Melanges d'Histoire*, &c. pag. 152.

inutilement? L'Auteur des *Dialogues des Morts* dit plaisamment, que tout paresseux qu'il est, il voudroit être gagé pour critiquer tous les Livres qui se font. Quoi que l'emploi paroisse assez étendu, ajoute-t-il, je suis assuré qu'il me resteroit encore du temps pour ne rien faire. Mais ce judicieux Ecrivain auroit trouvé l'emploi bien plus commode, s'il eût pû s'aviser de cette autre manière de critiquer, où l'on suppose tout ce qu'on veut sans se mettre en peine de le prouver: methode si courte & si facile qu'on pourroit, en la suivant, critiquer les meilleurs Livres sans se donner même la peine de les lire. Il est vrai qu'une telle Critique est sujette à un petit inconvenient, c'est que, si elle est facile à faire, elle est aussi fort aisée à détruire. Car il n'y a personne qui ne soit en droit de siffler toutes ces décisions destituées de preuves, & de leur en opposer d'autres directement contraires; de sorte qu'à critiquer de cette manière, on n'est pas plus avancé au bout du compte, que le Marquis de la *Critique de l'Ecole des femmes*, qui voulant décrier cette Pièce, croyoit faire merveilles en disant d'un ton de Maître, qu'il la trouvoit détestable, du dernier détestable, ce qu'on appelle détestable. Mais on lui fit bientôt voir que cette décision n'aboutissoit à rien, en lui répondant,

Et

Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable. C'est à quoi doit s'attendre tout Censeur décisif qui veut en être crû sur sa parole : Car s'il se donne la liberté de rejeter le sentiment d'un autre sans en donner aucune raison, chacun a droit de rejeter le sien avec la même liberté.

Si Mr. de Vigneul-Marville eut pensé à cela, il se seroit plus attaché qu'il ne fait, à nous prouver en détail & par bonnes raisons, que le Livre de Mr. de la Bruyère est plein de pensées fausses, obscures & mal exprimées, au lieu de nous dire en général, que, * *si Mr. de la Bruyère avoit pris un bon stile, qu'il eut écrit avec pureté, & fini davantage ses Portraits, l'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre : † qu'il use de transpositions forcées, * qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard, employant des expressions outrées en des choses très-communes, & que quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible : qu'il tend sans relache à un sublime qu'il ne connoit pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt*

C 4 dans

* *Melanges d'Histoire, &c. pag. 332.*

† *Pag. 333.*

* *Id. p. 336.*

*dans les paroles , sans jamais attraper le point d'unité qui concilie les paroles avec les choses , en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux. Mais à quoi bon toutes ces décisions vagues si l'on n'en fait voir la solidité par des exemples incontestables ? * J'estime toutes les bonnes choses que Mr. de la Bruyère a tirées de nos bons Auteurs , continuë nôtre Critique sur le même ton de Maître qui veut en être crû sur sa parole ; mais je n'estime pas la manière dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eut données tout bonnement comme il les a prises , que de les avoir obscurcies par son jargon. Je louë la bonne intention qu'il a eue de reformer les mœurs du siècle présent en découvrant leur ridicule ; mais je ne saurois approuver qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination plutôt que dans nos mœurs mêmes , & qu'outrant tout ce qu'il représente , il fasse des Portraits de fantaisie , & non des Portraits d'après nature , comme le sujet le demande. Je fais cas des règles de bien écrire que Mr. de la Bruyère debite dans ses Caractères ; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces règles qui sont du bon sens , pour suivre le dérèglement d'un genie capricieux. En un mot , je louë le dessein de Mr. de la Bruyère qui est*

bardi

* Pag. 350. & 351.

*hardi & très-hardi, & dont le Public pourroit retirer quelque utilité ; mais je dis sans façon, que ce dessein n'est pas executé de main de Maître, & que l'entrepreneur est bien au dessous de la grandeur de son entreprise. Voilà une terrible Critique : mais que nous apprend-elle dans le fonds ? Rien autre chose si ce n'est que Mr. de Vigneul-Marville n'approuve pas le Livre de Mr. de la Bruyère ; de sorte que tous ceux qui estimoient ce Livre avant que d'avoir lû cette Critique, pourroient lui dire, c'est donc là le jugement que vous faites des Caractères de ce siècle ; voilà qui va le mieux du monde : & nous, Monsieur, nous trouvons votre jugement tout-à-fait ridicule & mal fondé. A la verité, cette Contre-critique ne nous apprendroit rien non plus ; mais Mr. de Vigneul-Marville n'auroit aucun droit de s'en plaindre. Car il n'a pas plus de raison de contredire ces Messieurs qu'ils n'en ont de mépriser sa Critique dont il ne donne que son autorité pour garant. C'est de quoi Mr. de Vigneul-Marville auroit dû s'appercevoir d'autant plus aisément que dans la plûpart des choses qu'il dit contre les *Caractères de ce siècle*, il entre en dispute avec Mr. *Menage*. Car s'il a eu raison de ne pas se rendre à l'autorité de ce savant homme, ne devoit-il pas supposer que*

ceux qui liroient sa Critique, ne feroient pas plus de cas de son autorité qu'il n'en fait de celle du *Menagiana*? Ce qui, pour le dire en passant, fait bien voir l'inutilité de ces décisions sans preuve qu'on se donne la liberté d'entasser dans ces Livres terminez en *ana*, & dans d'autres Ouvrages composez sur le même modèle.

Ces Réflexions générales pourroient presque suffire pour détruire ce que Mr. de Vigneul-Marville a jugé à propos de publier contre le Livre de Mr. de la Bruyère; car la plûpart de ses Remarques ne sont fondées que sur sa propre autorité qui dans cette occasion ne doit être comptée pour rien, ou sur la supposition qu'il fait gratuitement & sans en donner aucune preuve, que le Livre qu'il prétend critiquer est un méchant Livre. C'est ce que nous allons voir article par article. Mais comme il importe fort peu au Public de savoir qu'on peut refuter un Livre, si cette réfutation n'instruit de rien, je tacherai de faire voir par raison, le contraire de ce que Mr. de Vigneul-Marville s'est contenté d'avancer sans preuve.

II. MR. DE LA BRUYERE finit son Livre par ces paroles : *Si on ne goute point ces Caractères, je m'en étonne. Si on les goute, je m'en étonne de même.* La diversité & l'in-

l'incertitude des jugemens des hommes est si grande que Mr. de la Bruyère pouvoit fort bien parler ainsi d'un Ouvrage où il avoit taché de représenter naïvement les mœurs de son siècle. Car croyant d'un côté avoir executé fidèlement son dessein, (sans quoi il n'auroit pas dû publier son Livre) il devoit s'étonner qu'on ne goutât point des choses dont chacun pouvoit aisément reconnoître la verité aussi bien que lui, & de l'autre considerant la bizarrerie & l'extrême varieté des Jugemens humains, il ne pouvoit qu'être surpris, si ces choses venoient à être goûtées de la plûpart de ses Lecteurs. C'est là, si je ne me trompe, le vrai sens de cette sentence que Mr. de Vigneul-Marville veut trouver ambiguë. Qu'elle le soit, ou non, c'est par là qu'il commence la censure qu'il a trouvé à propos de faire du Livre de Mr. de la Bruyère. *Si on ne goute point ces Caractères*, dit Mr. de la Bruyère, *je m'en étonne. Si on les goute, je m'en étonne de même.* Pour moi, *dit Mr. de Vigneul-Marville, je m'en tiens à ce dernier. C'est à dire qu'il ne goûte pas beaucoup ces Caractères. A la bonne heure. Mais s'il vouloit l'apprendre au Public, il devoit lui en découvrir en même temps les raisons,

* Pag. 331.

sons, supposant modestement que le Public ne se soucie pas beaucoup d'être informé de ses dégoûts, ce qu'il n'a pas fait, à mon avis, comme j'espère le montrer clairement dans tout le reste de ce petit Ouvrage. *J'avouë pourtant en honnête homme, ajoute d'abord Mr. de Vigneul-Marville, que le Livre de Mr. de la Bruyère est d'un caractère à se faire lire. De tout temps ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siècle ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plûpart ont pour la satire, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoi que l'Euphormion de Barclée ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général, & assez légèrement, on a lu ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du Giges, du Genius sæculi, & des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner si les Caractères de Mr. de la Bruyère ont été si courus, & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachez de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est reveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui supposent*

posent des Clefs pour être entendus. La Ville a une demangeaison enragée de connoître les vices de la Cour : La Cour de son côté jette volontiers les yeux , quoi que de haut en bas sur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'est une avidité inconcevable dans les Provinces , d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour.

C'est donc uniquement à l'inclination que la plûpart des hommes ont à la Satire, que le Livre de Mr. de la Bruyère doit cette approbation générale qu'il a reçu en France où il a été imprimé *jusqu'à neuf fois*, & le fera sans doute davantage par la même raison. Il s'ensuivroit de ce beau raisonnement que les Satires d'*Horace*, de *Perse*, de *Juvenal*, de *Regnier*, de *Boileau*, &c. n'ont été & ne sont encore estimées qu'à cause du plaisir que la plûpart des hommes prennent à s'entretenir des vices des autres hommes. Mais ce n'est pas cela, n'en déplaît à Mr. de Vigneul-Marville. On admire ces Auteurs, parce qu'ils sont pleins d'esprit , que les divers portraits qu'ils font des défauts des hommes sont exacts, que leurs railleries sont fines , solides & agréablement exprimées, Et lorsqu'ils viennent à louer ce qui est louable, comme ils le font très-souvent, on est autant touché de ces éloges que des traits

62 DE'FENSE DE MR.
Satiriques qu'ils répandent dans leurs Ouvrages.

Comme on entend tous les jours débiter en Chaire des maximes générales sur la plûpart des sujets, quelques Ecrivains se font à cette manière de raisonner, qui n'instruit de rien. Car pour l'ordinaire, si l'on prend ces maximes générales à la rigueur & dans toute l'étendue qu'emportent les termes dont on se sert pour les exprimer, elles sont fausses: & si on les considère dans un sens vague & indéterminé, elles ne sont d'aucun usage, & ne disent rien que ce que tout le monde fait déjà. C'est ce qu'il est aisé de voir dans le point en question. Il est certain que les hommes ont de la malignité, tout le monde en convient. Mais peut-on en conclurre que cette malignité règle tous leurs jugemens? Point du tout. Si les hommes ont de la malignité, ils ont aussi du bon sens. S'ils rient du Portrait d'un sot, d'un avare, d'un lâche, d'un impertinent, ce n'est pas toujours à cause qu'ils aiment à se divertir aux dépens d'autrui, mais parce qu'on leur représente l'idée de ces différens caractères avec des couleurs vives & naturelles, ce qui ne manque jamais de plaire. Preuve de cela, c'est que ces Portraits les divertissent, sans qu'ils songent
à en

à en faire l'application à aucun original actuellement existant. C'est par cette raison qu'on aime la Comedie, où l'on voit des défauts agréablement tournez en ridicule, sans penser à personne dans le monde, en qui l'on ait remarqué rien de pareil. Par exemple, lorsque le Parterre se divertit à voir représenter le *Tartuffe*, chacun de ceux qui le composent, n'a pas devant les yeux un homme de sa connoissance dont le caractère réponde à celui de cet Hypocrite: mais le Portrait de ce scelerat leur plait, parce que tous ses traits sont bien tirez, & conviennent admirablement au Caractère que le Poëte lui a voulu donner. C'est ce qui fait qu'un Avare se divertit quelquefois à voir le portrait d'un Avare, dont il est lui-même le plus parfait original, & sur qui souvent ce Portrait a été tiré.

* Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y voit avec plaisir, ou croit ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidelle
D'un Avare souvent tracé sur son modèle:
Et mille fois un Fat finement exprimé
Mecônut le portrait sur lui même formé.

* Mr. Despreaux, *Art Poëtique*, chant 3.

Mais

Mais supposé que la malignité contribuë à nous faire trouver du plaisir dans ces sortes de Spectacles & dans la lecture des Livres Satiriques, elle n'est pourtant pas généralement & constamment si grande cette malignité, qu'elle aveugle le jugement de la plus grande partie des hommes, & leur fasse goûter toute sorte de Satires, quelque impertinentes qu'elles soient. Si cela étoit, on auroit conservé mille fades Libelles, pleins de fiel & d'aigreur, qu'on a composé dans tous les temps contre les personnes les plus illustres. On ne vit jamais tant de Satires que du temps de la *Ligue*. Mais où sont-elles présentement? Elles ont disparu pour jamais, si vous en exceptez le fameux *Catholicon d'Espagne* à qui le temps n'a rien ôté de son prix. D'où vient cette distinction en faveur de cet Ouvrage? Est-ce de la malignité des hommes, & de leur inclination à la Satire? Nullement. Mais de la bonté de la Pièce, qui, comme dit le P. Rapin, surpasse tout ce qu'on a écrit en ce genre dans les derniers siècles. Il regne dans tout cet Ouvrage, ajoute ce savant Jesuite, une délicatesse d'esprit, qui ne laisse pas d'éclatter parmi les manières rudes & grossières de ce temps-là: & les petits Vers de cet Ouvrage sont d'un caractère très-fin & très-naturel. C'est-là, dis-je,

ce

ce qui a conservé cette Satire, & qui la fit si fort estimer dès qu'elle vit le jour : car, comme * dit Mr. de Vigneul-Marville, qui a fait des Observations très-curieuses sur cette Pièce, *dès qu'elle parut, chacun en fut charmé.*

Mais sans remonter si haut, combien de Libelles satiriques ne publia-t-on pas en France contre le Cardinal *Mazarin*? *On ne voyoit alors par la Ville, dit † l'Histoire de ce temps-là, que libelles diffamatoires, que chansons & vers satiriques, qu'Histoires faites à plaisir, que Discours d'Etat & raisonnemens politiques, où Mazarin étoit représenté sous les noms les plus odieux, & où même les personnes Royales n'étoient guere épargnées.* Voilà bien de quoi reveiller la malignité des hommes. Cependant elle n'a pû toute seule donner du prix à tous ces Libelles, & les empêcher de tomber dans l'oubli.

Il est vrai que la malignité, la passion & le desir de décrier les personnes qui font le sujet d'un Ouvrage satirique, peuvent le faire valoir pendant quelque temps. Mais s'il est fade & impertinent, on s'en dégoute presque aussi-tôt que d'un froid
Panc-

* Pag. 198. de ses *Melanges*.

† Histoire du Prince de Condé, p. 325. 2. Edition.

Panegyrique. Mille Libelles ridicules qu'on a fait pendant la * dernière Guerre, à Paris, à Londres, à Vienne, à la Haye, à Amsterdam & ailleurs, en font une bonne preuve. Recherchez & lûs avec avidité pendant quelques mois, ils étoient rebutez en peu de temps, pour faire place à d'autres qui n'étant pas meilleurs, éprouvoient bientôt la même disgrâce.

Lors donc qu'une Satire est généralement estimée, il ne suffit pas de dire, pour la décrier, que cette estime générale ne vient que de l'inclination que les hommes ont à s'entretenir des défauts d'autrui. Ce raisonnement ne peut être de mise, qu'après qu'une Satire qui a été en vogue pendant quelque temps, vient à tomber dans le mépris. On peut dire alors, après en avoir montré les défauts, (ce qui est à noter) que ce qui la faisoit valoir pendant ce temps-là, quelque grossière qu'elle fut, c'étoit apparemment le plaisir malin qu'on prenoit à se divertir aux dépens de ceux qu'on y tournoit en ridicule. Et par conséquent, si Mr. de Vigneul-Marville ne goute pas les *Caractères de ce siècle*, quoi qu'ils soient généralement estimez, il n'a pas raison de dire pour justifier son dégoût, qu'il

* Commencée en 1688. & finie en 1697.

qu'il ne faut pas s'étonner si les Caractères de Mr. de la Bruyère ont été si courus & imprimés jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siècle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville qui sont tachez de quelques-uns de ces vices. Car si Mr. de la Bruyère a bien exécuté son dessein, on ne peut qu'estimer son Ouvrage, comme on estime les Satires de Mr. Despreaux & les Comedies de Moliere: & s'il l'a mal exécuté, il y a lieu de s'étonner que son Livre ait été si longtemps & si généralement estimé. De sorte que si Mr. de Vigneul-Marville croit que Mr. de la Bruyère ait mal représenté les mœurs de son siècle, il doit le prouver par des raisons tirées de l'Ouvrage même, & non pas de la malignité des hommes qui seule ne suffit pas pour faire valoir longtemps une méchante Satire.

Mais ce qui fait bien voir que les Caractères de ce siècle ne doivent pas cette approbation qu'ils ont dans le monde à la passion extraordinaire que la Ville a de connoître les vices de la Cour, & au plaisir que la Cour prend à se divertir des défauts de la Ville, non plus qu'à l'avidité inconcevable qu'on a dans les Provinces d'apprendre les nouvelles scandaleuses de la Ville & de la Cour, c'est que les premières Editions

tions du Livre de Mr. de la Bruyère furent enlevées, quoi qu'il y eut fort peu de ces Caractères qu'on peut appliquer à des personnes particulieres.

D'ailleurs, cet Ouvrage n'est pas moins estimé dans les Pais Etrangers qu'en France. On l'a peut-être imprimé plus souvent à Bruxelles qu'à Paris. Il s'en fait un grand débit en Hollande; & on l'admire en Angleterre où j'ai oui dire qu'il a été traduit en Anglois. Ces Peuples ont-ils aussi *une demangeaison enragée*, comme parle Mr. de Vigneul-Marville, de connoître les vices de tous les François qui font quelque figure à Paris, ou à Versailles? Mais d'où leur viendrait cet empressement pour des personnes dont ils ne connoissent pas même les noms? Et comment pourroient-ils les démêler dans les *Caractères de ce siècle*, où non seulement ces prétendues personnes ne sont pas nommées, mais où le caractère qu'on leur donne ne contient rien que ces Etrangers ne puissent aussi bien appliquer à mille autres personnes qu'à ceux que certaines gens croyent que l'Auteur a eû devant les yeux? Un Anglois, par exemple, ouvre le Livre de Mr. de la Bruyère, & y trouve ce Caractère: * *Argyre tire son gand pour montrer une belle main,*
Et elle

* Au Ch. XI. intitulé, DE L'HOMME.

& elle ne negligé pas de découvrir un petit
 soulier qui suppose qu'elle a le pié petit; elle rit
 des choses plaisantes ou serieuses pour faire voir
 de belles dents: si elle montre son oreille, c'est
 qu'elle l'a bien faite: & si elle ne danse ja-
 mais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille
 qu'elle a épaisse; elle entend tous ses intérêts
 à l'exception d'un seul, elle parle toujours,
 & n'a point d'esprit. Faudra-t-il que cet An-
 glois aille s'adresser à Mr. de Vigneul-
 Marville (car il est, je pense, le seul
 qu'on puisse consulter sur cela) pour savoir
 quelle est la personne de la Cour ou de la
 Ville que Mr. de la Bruyère a voulu repré-
 senter sous le nom d'*Argyre*? Cela n'est
 pas nécessaire. Il n'a qu'à jeter les yeux
 autour de lui pour y voir des personnes de
 ce caractère: ce qui suffit pour lui faire
 sentir que Mr. de la Bruyère a bien dé-
 peint dans cet endroit la foiblesse & l'a-
 veuglement de la plûpart des hommes qui
 negligéant de connoître leurs plus grands
 défauts, s'apperçoivent bientôt de leurs
 plus petits avantages.

Au reste, de la manière dont Mr. de
 Vigneul-Marville parle du Livre de Mr.
 de la Bruyère, on diroit qu'il ne l'a ja-
 mais lû. Car en soutenant comme il fait,
 que ce grand succès qu'il a eû dans le mon-
 de, ne vient que du plaisir malin, que
 les

les hommes prennent * à voir à découvert les défauts d'autrui, il semble supposer que cet Ouvrage n'est qu'un amas de Portraits Satiriques, † de toutes les personnes de la Ville, comme il parle. Cependant rien n'est plus faux que cette supposition. Car non seulement ce Livre est presque tout composé de solides réflexions qui regardent uniquement les vertus ou les vices des hommes sans aucun rapport à qui que ce soit, comme verra tout homme qui prendra la peine de le lire: mais encore la plûpart des Portraits qui y sont, ne peuvent point être plutôt appliquez à certaines personnes particulières qu'à mille autres que Mr. de la Bruyère n'a jamais vû: & quelques autres en assez grand nombre contiennent l'éloge des personnes les plus distinguées par leur vertu ou par leur mérite qui ayent paru en France vers la fin du XVII. siècle: Caractères beaucoup plus propres à exciter l'envie des hommes qu'à reveiller cette maligne curiosité, qui, selon Mr. de Vigneul-Marville, leur fait trouver tant de plaisir à voir les défauts d'autrui pendant qu'ils se cachent à eux-mêmes leurs propres défauts, qu'elle leur donne du goût pour des Satires fort froides & fort

infi-

* Melanges d'Histoire, Sc. p. 331.

† Id. p. 332.

insipides , telles que les *Caractères de ce siècle*.

Mais puisque nous voilà tombez sur le Chapitre des Portraits que Mr. de la Bruyère a répandu dans son Livre , nous transporterons ici tout ce que nôtre Critique en dit ailleurs , afin qu'on en puisse mieux juger en le voyant tout ensemble.

III. MR. de Vigneul-Marville commence à parler des Portraits qui sont répandus dans le Livre de Mr. de la Bruyère , en attaquant avec la dernière intrepidité le jugement avantageux qu'en avoit fait Mr. Menage dans le Recueil des pensées qu'on lui a attribuées après sa mort , sous le titre de *Menagiana*. „ Mr. de la „ Bruyère est merveilleux , dit * Mr. Me- „ nage , à attraper le ridicule des hommes & „ à le développer. *Il devoit dire plutôt à l'envelopper* , ajoute † Mr. de Vigneul-Marville , *car Mr. de la Bruyère , à force de vouloir rendre les hommes ridicules , fait des Sphinx & des chimères , qui n'ont nulle vraisemblance. Mr. Menage tout entêté qu'il est de son Mr. de la Bruyère , est contraint de reconnoître que ses Portraits sont un peu chargés. Il fait la petite bouche , & n'ose dire ,*

* *Menagiana* , Tom. II. p. 240. de l'Édition de Hollande.

† Dans les *Mélanges* p. 340.

dire, comme il est vrai, que ses Portraits sont trop chargez, & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne. Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses Portraits, & s'abandonner à ses imaginations, mais quand on peint d'après nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que Mr. de la Bruyère travaille plus en détrempe qu'à l'huile, qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs, & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croquez : il a encore le malheur, ne sachant pas dessiner correctement, qu'il strapasonne ses figures, & en fait des grotesques & des monstres.

Plaisante manière de critiquer ! Poser d'abord ce qui est en question, le repeter cent fois en differens termes sans le prouver ; & triompher, après cela, comme si l'on avoit terrassé son ennemi ! Il n'y a si petit Ecolier qui n'en put faire autant. Mr. de Vigneul-Marville en veut aux Portraits de Mr. de la Bruyère, & à Mr. Menage qui les approuve. Il le déclare hautement, il n'en fait pas la petite bouche, pour parler son langage : mais enfin, tout ce qu'il dit pour confondre Mr. Menage, c'est qu'il n'est pas de son sentiment sur les Portraits qu'on trouve dans le Livre de Mr. de la Bruyère. C'est de quoi le Public se met fort en peine !

Mr.

Mr. Menage, *Mr. de la Bruyère est merveilleux à attrapper le ridicule des hommes, & à le développer.* Dites plutôt à l'envelopper, répond gravement Mr. de Vigneul-Marville. *A la vérité,* continuë Mr. Menage, *les Portraits de Mr. de la Bruyère sont un peu chargez ; mais ils ne laissent pas d'être naturels.* Mr. de Vigneul-Marville conviendra-t-il de cela? Nullement. Il va donc le refuter, direz-vous, par des exemples sensibles, ou par des raisons incontestables. Vous n'y êtes pas. Il se contentera d'opposer à Mr. Menage une décision toute contraire. *Non seulement,* dit-il, *les Portraits de Mr. de la Bruyère sont trop chargez, mais ils sont si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.* Et parce que certaines gens assignent la victoire à celui qui parle le plus, & qui parle le dernier, Mr. de Vigneul-Marville qui veut tenter l'aventure, dit & reedit en différens termes que les Portraits de Mr. de la Bruyère sont très-mal entendus, qu'ils sont *croquez, strapasonnez,* que ce sont des *grotesques,* & des monstres, empruntant habilement les termes de l'Art que tout le monde n'entend pas, afin de mieux éblouir ses Lecteurs en leur faisant sentir qu'il est homme du métier, qu'il entend ces matières & peut en parler *savamment.*

Et en effet, bien des gens se laissent surprendre à ces aïes de Docteur. Ils s'imaginent qu'un homme qui parle si positivement, doit avoir de bonnes raisons de ce qu'il avance. La conséquence n'est pourtant pas fort sûre : car au contraire ceux qui ont de bonnes raisons à dire, se hâtent de les proposer nettement, sans perdre temps en paroles inutiles. Mais supposons pour un moment que Mr. de Vigneul-Marville ne condamne pas les Portraits de Mr. de la Bruyère sans savoir pourquoi ; d'où vient donc qu'il ne fait pas voir aux autres ce qu'il voit si clairement lui-même ? S'est-il imaginé que tout le monde étoit du même sentiment que lui ? C'est avoir bonne opinion des hommes. Mais pourquoi donc perdoit-il de l'encre & du papier à nous débiter ce qu'il supposoit être connu de tout le monde, avant qu'il prit la peine de l'écrire dans ses *Mélanges d'Histoire & de Littérature* ? Et s'il a crû, (comme il est plus vraisemblable) qu'il pourroit bien y avoir des gens aveuglez sur ce point, ou par leur propre malignité, comme il nous l'a déjà dit, ou par l'autorité du *Menagiana*, comme il nous* le
 dira

* Mr. Menage, dit-il à la page 348. de ses *Mélanges*, a donné un grand relief aux caractères de Mr. de la Bruyère.

dira bientôt, pourquoi nous cache-t-il les bonnes raisons qu'il a de condamner les Portraits de Mr. de la Bruyère, & qui pourroient désabufer ceux qui les admirent? „ Oh, dira-t-on, le dessein de Mr. de Vigneul-Marville étoit de combattre „ le *Menagiana*; & son autorité suffit pour „ cela: Elle doit l'emporter incontestablement sur ce Recueil sans aveu, qui „ n'est tout au plus qu'un Ouvrage Posthume où manque, par conséquent, cette „ exactitude d'expression & cette justesse „ de raisonnement qui ne se rencontrent „ d'ordinaire que dans des Ecrits qu'on a „ touchés & retouchés, & où l'Auteur a „ mis la dernière main. Eh bien soit, que les *Mélanges d'Histoire & de Littérature* l'emportent sur le *Menagiana*.

On le veut, j'y souscris, & suis prêt de me taire. Mais en conscience, Mr. de Vigneul-Marville ne savoit-il pas, avant que d'écrire son Livre, que les *Caractères de ce siècle* avoient été approuvés en France & dans les Pais Etrangers, qu'ils y ont été imprimés & réimprimés avant la mort de Mr. Menage? Pourquoi donc se contente-t-il de nous dire gravement, que les Portraits qu'on trouve dans ce Livre, ne sont pas naturels, qu'ils sont croquez &

strapasonnez, que ce sont des grotesques & des monstres ? Prétend-il qu'après une décision si formelle, tous ceux qui approuvoient l'Ouvrage de Mr. de la Bruyère, renonceront à leur opinion pour embrasser la sienne, & qu'ils aimeront mieux l'en croire sur sa parole que de se fier à leur propre jugement ? Ou bien, a-t-il pris toutes ces décisions pour des preuves ? Je le croi trop habile homme pour tomber dans une telle méprise. C'est à lui à nous apprendre ce qui en est. Mais en attendant je crains bien qu'il ne se trouve des gens assez soupçonneux pour se figurer qu'il n'avoit rien de meilleur à dire, & qu'il a bien fait voir par son exemple, que, si Mr. de la Bruyère *ne dessine pas toujours correctement*, il a pourtant assez bien peint ces Censeurs décisifs qui se croient dispensés de rendre raison de ce qu'ils avancent. Voici le Portrait : je ne fai *s'il est en détrempe ou à l'huile*, comme parle Mr. de Vigneul-Marville, je l'en fais juge lui-même. *Dire d'une chose modestement, ou qu'elle est bonne, ou qu'elle est mauvaise, & (NB.) les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens & de l'expression, c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif & qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.*

Je remarquerai à ce propos (s'il m'est permis de perdre de vûe pour un moment le Censeur de Mr. de la Bruyère) que rien n'est plus sage que le conseil qu'un savant Romain donnoit aux Orateurs de son temps, * *de chercher des choses dignes d'être écoutées par des personnes savantes & raisonnables, avant que de penser en quels termes & comment ils les exposeroient.* Il est visible que les Ecrivains sont encore plus obligez de suivre ce conseil que ceux qui parlent en Public ; car au lieu que ceux-ci peuvent imposer par un extérieur agréable, par les charmes de la voix, par la beauté du geste & par une prononciation vive & animée qui ravit & enchante l'Esprit, en lui présentant sans cesse de nouvelles pensées, qui le tenant toujours en suspens, l'amusement tour à tour, sans qu'il ait le temps de les examiner ; l'Ecrivain au contraire ne peut esperer d'attacher son Lecteur qu'en lui proposant sur le sujet qu'il a entrepris de traiter, des pensées nobles, solides, exactes, profondes & qui tendent à un même but. Ce ne sont pas des sons qui se perdent en l'air & qui s'oublent en peu de

D 3

temps :

* *Volo prius habeat Orator rem de qua dicat, dignam auribus eruditis, quam cogitet quibus verbis quidque dicat aut quomodo.* M. Tullii Cic. ad Marcum Brutum Orator. cap. 34.

temps: ce sont des mots qui restent toujours devant les yeux, qu'on compare, qu'on examine de sang froid, & dont on peut voir aisément la liaison ou l'inconsistance. Mais comme parmi nos Orateurs Populaires, vulgairement nommez *Prédicateurs*, il y en auroit de bien embarrassés s'ils ne pouvoient monter en chaire qu'après avoir médité des choses capables d'occuper des personnes éclairées & intelligentes, la plûpart étant accoutumés à nous debiter au hazard & sans préparation tout ce qui leur vient à la bouche sur les sujets qu'ils ont entrepris de traiter; il y auroit aussi bien des *Faiseurs de Livres* réduits au silence, s'ils s'imposoient la nécessité de ne prendre la plume qu'après avoir trouvé sur les sujets qu'ils ont en main, des pensées qui pussent plaire à des gens de bon sens. Et où les trouveroient-ils ces pensées raisonnables, puisqu'ils se hazardent fort souvent à faire des Livres sur des matières qu'ils n'entendent pas eux-mêmes. * *Tel tout d'un coup & sans y avoir pensé la veille prend du papier, une plume, & dit en soi-même, Je vais faire un Livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles*

Il

* Paroles de Mr. de la Bruyère, dans ses *Caractères*, chap. XV. DE LA CHAIRE.

Il veut écrire & faire imprimer : & parce qu'on n'envoie pas à l'Imprimeur un Cayer blanc , il le barbouille de ce qui lui plait : il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris , qu'il y a sept jours dans la semaine , ou que le temps est à la pluye. Il y en a même qui se louent , pour ainsi dire , à des Libraires , pour travailler à la journée sur toute sorte de sujets tant en vers qu'en prose : & souvent c'est le Libraire lui-même qui leur fournit des titres , auxquels ils se chargent d'attacher au plûtôt un certain nombre de paroles qui venant à remplir plusieurs pages , font enfin ce qu'on peut appeller un Livre. Voilà d'où nous vient à Paris , ce grand nombre d'Ouvrages nouveaux où l'on ne voit que desordres & confusion depuis le commencement jusques à la fin , que pensées vagues & indéterminées , que reflexions triviales , que faux raisonnemens , que décisions destituées de preuve , que faits incertains , mal exprimez , & chargez de circonstances ridicules , &c. Mais , à ce que j'entens dire , ce n'est pas seulement en France que les Libraires ont des Auteurs à leurs gages , ceux d'Angleterre & de Hollande en ont aussi bon nombre qui ne sont pas moins féconds en bagatelles littéraires. Preuve trop assurée de la décadence des

belles Lettres en Europe! Car enfin ces méchans Livres gâtent le goût du Public, & l'accoutument aux choses fades & infipides, comme remarque très-bien Mr. de la Bruyère dans la suite du passage que je viens de citer.

Mais revenons à Mr. de Vigneul-Marville. Il a tort de censurer les Portraits de Mr. de la Bruyère sans donner aucune raison de tout le mal qu'il en dit; mais cela n'empêche pas que tout ce qu'il en dit, ne puisse être véritable. Voyons donc ce qui en est. Tout ce qu'il trouve à reprendre dans ces Portraits se réduit à ceci, *qu'ils sont trop chargés, & si peu naturels que la plupart ne conviennent à personne.*

IV. LA plupart de ces Portraits ne conviennent à personne, cela est vrai, si Mr. de Vigneul-Marville entend par là que la plupart ne conviennent pas à certaines personnes particulières, en sorte qu'ils ne puissent convenir à aucune autre. Mais on ne peut les condamner par cette raison, puisqu'ils n'ont pas été faits pour représenter certaines personnes particulières, à l'exclusion de toute autre. C'est ce que Mr. de la Bruyère nous apprend lui-même. *J'ai peint à la vérité d'après nature,* nous dit-il dans la Préface qu'il a mis devant son Discours à l'Académie Française; *mais*

mais je n'ai pas toujours songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs; je ne me suis point loué au Public pour faire des Portraits qui ne fussent que vrais & ressemblans, de peur que quelquefois ils ne fussent pas croyables, & ne parussent feints ou imaginés: me rendant plus difficile, je suis allé plus loin, j'ai pris un trait d'un côté & un trait d'un autre; & de ces mêmes traits qui pouvoient convenir à une même personne j'en ai fait des peintures vraisemblables. Et par conséquent, bien loin que ce soit un défaut en ces Portraits de ne convenir à personne en particulier, c'est au contraire une de leurs plus grandes perfections, puisqu'ils ne représentent que ce que le Peintre a voulu leur faire représenter. Par exemple, Mr. de la Bruyère nous veut donner le caractère d'un *Damoiseau* qui ne songe qu'à se bien mettre, qui en fait son capital, & ne croit être dans le Monde que pour cela: *Iphis*, dit-il, voit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien & en rougit; il ne se croit plus habillé: il étoit venu à la Messe pour s'y montrer, & il se cache: le voila retenu par le pié dans sa chambre tout le reste du jour: il a la main douce, & il l'entretient avec une pâte de senteur: Il a soin de rire pour montrer ses dents: il fait la petite bouche; & il n'y a gueres de

82 DE'FENSE DE MR.

*moment où il ne veuille sourire : il regarde ses jambes , il se voit au miroir , il ne peut être plus content de sa personne qu'il l'est de lui-même : il s'est acquis une voix claire & délicate , & heureusement il parle gras : il a un mouvement de tête , & je ne sai quel adoucissement dans les yeux , dont il n'oublie pas de s'embellir : il a une démarche molle & le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer : il met du rouge , mais rarement , il n'en fait pas habitude. Rien n'est plus juste que ce caractère. Il n'y a pas un trait qui ne porte coup. Cependant on ne sauroit dire avec quelque apparence de raison , que ce Portrait ne représente qu'une certaine personne , en sorte qu'il ne puisse convenir à aucune autre. Il faudroit pour cela que cet *Iphis* eut seul toutes les qualitez que Mr. de la Bruyère lui attribué , & que nul autre ne pût les avoir : & par conséquent, il faudroit regarder toute cette peinture comme un tissu de faits historiques , ce qui seroit de la dernière absurdité : car comment Mr. de la Bruyère auroit-il pû savoir qu'*Iphis* vit à l'Eglise un soulier d'une nouvelle mode , qu'il en rougit , & qu'il alla se cacher dans sa Chambre jusqu'à ce que son Cordonnier lui eut fait d'autres souliers sur ce nouveau modelle , ? Mais quoi que cet *Iphis* n'ait jamais existé,*

le

le portrait qu'en fait Mr. de la Bruyère ne laisse pas d'être fort naturel, parce qu'il est vraisemblable, & qu'il convient très-bien à ces effeminez, amoureux de leur personne qui ne s'occupent que de leur parure, sans qu'il soit nécessaire pour cela de supposer qu'ils ressemblerent en tout à cet Iphis imaginaire, qu'ils ont tous les dents belles, la bouche petite, la jambe bien faite, &c.

Du reste, que Mr. de la Bruyère ait pensé ou non à certaines personnes particulières en faisant ces sortes de peintures, on n'a aucun droit de dire qu'il ait voulu caractériser telle ou telle personne en particulier, dès là qu'il ne désigne personne en particulier par des traits qui lui conviennent uniquement, comme par quelque accident de sa vie fort connu, ou par quelque chose qu'il ait fait ou dit en tel temps & en tel lieu, & dont le bruit ait été répandu dans le Monde. C'est ce qu'a fort bien prouvé Mr. l'Abbé de Villiers dans son excellent *Traité de la Satire* : *Quand*

**dit-il, un Ecrivain qui se propose de n'attaquer que le vice en général se sert de noms supposés pour rendre plus sensibles les désordres généraux qu'il attaque, ou pour egayer davantage les matières qu'il traite, on ne doit point*

D 6

lui

* Au Chapitre intitulé, des Libelles diffamatoires.

lui en faire un crime, pourvu qu'il ne dise rien en effet qui désigne quelqu'un personnellement. C'est ainsi qu'on ont usé plusieurs Ecrivains de l'Antiquité, dont nous avons crû pouvoir suivre l'exemple, & que nous avons aussi tâché de disculper dans les Eclaircissements que nous avons ajouté au Poëme de l'Amitié, en faisant voir qu'on n'a jamais droit d'accuser un Auteur d'avoir eû quelqu'un en veüe, lorsque dans la peinture qu'il fait d'un vice sous un personnage imaginaire, il ne représente que le vice qu'il attaque. Tout cela convient parfaitement à la plûpart des Portraits de Mr. de la Bruyère, comme ce judicieux Ecrivain s'est fait un plaisir de le reconnoître. Quand un Auteur a pris ces précautions, ajoute-t-il, on n'a point lieu de lui demander la clef des noms qu'il employe : & si l'on s'obstine à la savoir, il peut répondre que la seule Clef de son Ouvrage est l'homme vicieux & corrompu, puisque c'est là le seul original sur lequel il a composé ses Portraits. Ainsi, on ne doit point le rendre responsable de ces Clefs que chacun compose comme il lui plaît, & qu'on repand dans le monde sur les Ouvrages de cette nature. Comme il n'y a donné lieu que par la peinture générale du vice, les seuls qu'on a droit d'accuser de medisance, sont ceux qui voulant à toute force qu'un Ouvrage de Morale soit une Satire,

veulent aussi qu'il y ait une Clef, & prennent le soin d'en faire une qu'ils donnent pour véritable. C'est ce qui est arrivé depuis peu à l'égard du Livre des Caractères des mœurs de ce siècle, & c'est à quoi celui qui en est l'Auteur a solidement répondu dans la dernière Edition de son Livre.

Mr. de Vigneul-Marville auroit dû lire ces Réflexions, & y répondre, avant que de décrier les Portraits de Mr. de la Bruyère, comme peu naturels, comme des Sphinx & des chimères, sous prétexte que la plupart ne conviennent à personne, c'est-à-dire à une certaine personne qui y soit distinguée par des traits particuliers qui ne puissent convenir qu'à elle. Il est vrai qu'à prendre la plupart de ces Portraits en ce sens-là, ce sont de pures chimères. Mais de quel droit peut-on les faire passer pour des Portraits de certaines personnes particulières, si l'on n'y voit rien qui désigne ces personnes, plutôt que mille autres? C'est comme si l'on vouloit supposer sans preuve, que Molière a voulu représenter, sous le nom de Mr. Jourdain, un tel Bourgeois de Paris, logé dans la rue S. Honoré, & qu'on le traitât après cela de Peintre ridicule, pour avoir donné à ce Bourgeois des inclinations qu'il n'eut jamais, comme vous diriez d'apprendre la Philo-

sophie, ou de faire des armes, quoi que tout le reste du caractère lui convint assez bien. Ce seroit exposer ce bon homme sans aucun fondement, puisque non seulement on ne sauroit prouver que le Poëte ait tiré sur lui le Portrait qu'il a fait de Mr. Jourdain; mais qu'on n'a même aucun sujet de le soupçonner, par la raison que ce Portrait ne lui convient pas plutôt qu'à mille autres Bourgeois de Paris, qui sont entêtez de la même foiblesse.

Mais si nôtre Censeur persiste à traiter de chimériques, tous les Caractères du Livre de Mr. de la Bruyère qui ne peuvent être appliquez exactement à une certaine personne, à l'exclusion de toute autre, que dira-t-il de ceux de Theophraste qui sont tous de cette espece? Et comment nommera-t-il tant de caractères que Molière a répandu dans ses Comedies, & qu'on a crû si naturels jusqu'ici, sans songer pourtant à les regarder comme des Portraits exacts de telle ou telle personne.

V. IL est aisé de conclurre de ce que nous venons de dire, que Mr. de Vigneul-Marville n'a pas non plus grand' raison de condamner les Portraits de Mr. de la Bruyère, *parce qu'ils sont trop chargez.* Car ou il entend par là qu'ils n'ont aucune vraisemblance & qu'ils supposent des choses
in-

incompatibles dans un même sujet, ce qu'on ne croira jamais sur sa parole, tant qu'on pourra s'assûrer du contraire par ses propres yeux. Ou bien, il suppose ces Peintures trop chargées, parce qu'elles ne conviennent à personne en particulier. Mais au lieu de conclurre que ces Portraits sont trop chargez, parce qu'ils ne conviennent à personne en particulier, il devoit conclurre, que, puisqu'ils sont si chargez, ils n'ont pas été faits pour représenter telle ou telle personne à l'exclusion de toute autre; & que c'est pour empêcher qu'on ne les regardât comme des copies de certaines personnes particulières que l'Auteur les a chargez de quantité de traits qui ne sauroient gueres se trouver réunis dans un seul sujet. C'est ce que Mr. de Vigneul-Marville auroit pû apprendre de la Préface que Mr. de la Bruyère a mis au devant de son Discours à l'Académie Française: & si cette Préface lui déplâit, il auroit dû le voir dans le Remerciement, que Mr. l'Abbé Fleuri fit à Mrs. de l'Académie en succedant à Mr. de la Bruyère: car venant à parler des *Caractères de ce siècle* il remarque expressément, qu'on trouve dans cet *Ouvrage des peintures quelquefois chargées pour ne les pas faire trop ressemblantes.* Voilà l'énigme, qui embar-
raf-

raffoit si fort Mr. de Vigneul-Marville, bien nettement expliquée.

VI. MAIS replique nôtre Censeur, ** il n'est pas vrai que Mr. de la Bruyère n'ait personne en veüe ; & quoi qu'il ait nié le fait avec détestation, il ne peut en homme d'honneur désavouër le Portrait qu'il a fait de Santeuil sous le nom de Theodas. Pourquoi ne le désavouëroit-il pas s'il est assez mal honnête homme pour nier avec détestation ce qu'il fait être très-veritable? Mais Mr. de Vigneul-Marville nous donne là une affreuse idée de Mr. de la Bruyère sans aucune apparence de raison: & s'il est lui-même homme d'honneur, il doit une réparation publique à la mémoire d'un honnête homme, qu'il représente au Public comme le plus infame de tous les hommes. Car si, selon la judicieuse remarque de Mr. de la Bruyère, † celui qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, & qui jure pour le faire croire, ne sait pas même contrefaire l'homme de bien; que dirons-nous de celui qui nie avec des sermens horribles d'avoir fait une chose dont il est aisé de le convaincre, & qu'il ne peut s'empêcher d'avouër, je ne dirai pas s'il est homme d'honneur, car il ne sauroit l'être après avoir abusé d'une*

* *Mélanges pag. 41.*

† *Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ.*

d'une manière si lâche de ce qu'il y a au monde de plus sacré. Or tel est Mr. de la Bruyère lui-même, si nous en croyons Mr. de Vigneul-Marville. Mais jamais calomnie ne fut plus palpable & plus atroce que celle de ce temeraire Censeur. Je pourrois m'emporter ici; je le sens bien: mais je veux me retenir pour ne pas faire tort à l'Innocence en la défendant avec trop d'ardeur. Voici le fait. Quelque temps après que le Livre de Mr. de la Bruyère fut public, on voulut deviner les originaux des caractères qu'il avoit inséré dans cet Ouvrage. Là-dessus certaines gens firent des Listes de toutes les personnes qu'ils se figuroient, que Mr. de la Bruyère avoit voulu représenter dans tel ou tel endroit de son Livre. Ces prétendues Clefs, presque toutes différentes entr'elles, (ce qui suffisoit pour en faire voir la fausseté) coururent la Ville; de sorte que Mr. de la Bruyère se crut enfin obligé de les désavouër. C'est ce qu'il fit dans la Préface qu'il mit au devant de son Remercement à l'Académie Française, & qu'il inséra dans son Livre des *Caractères de ce siècle*. Je ne rapporterai pas tout ce qu'il dit sur cela. Je me contenterai de citer l'endroit que Mr. de Vigneul-Marville a eû apparemment devant les yeux, lorsqu'il
dit

dit que Mr. de la Bruyère a nié avec détestation d'avoir eû qui que ce soit en veüe dans son Livre. Puisque j'ai eû la foiblesse, dit Mr. de la Bruyère, de publier ces *Caractères*, quelle digue élèverai-je contre ce deluge d'explications qui inonde la Ville, & qui bientôt va gagner la Cour? Dirai-je sérieusement, & protesterai-je avec d'horribles sermens que je ne suis ni Auteur ni complice de ces *Clefs* qui courent, que je n'en ai donné aucune, que mes plus familiers amis savent que je les leur ai toutes refusées; que les personnes les plus accreditées de la Cour ont désespéré d'avoir mon secret? N'est-ce pas la même chose, que, si je me tourmentoïs beaucoup à soutenir que je ne suis pas un mal-honnête homme, un homme sans pudeur, sans mœurs, sans conscience, tel enfin que les *Gazetiers* dont je viens de parler ont voulu me représenter dans leur *Libelle diffamatoire*? Où trouvera-t-on dans ces paroles, que Mr. de la Bruyère ait nié avec détestation d'avoir eû personne en vüe dans ses *Caractères*? N'y voit-on pas plutôt le contraire avec la dernière évidence? Car si Mr. de la Bruyère a refusé à ses meilleurs amis la *Clef* de son Ouvrage; si les personnes les plus accreditées de la Cour ont désespéré d'avoir son secret, n'est-il pas visible, que Mr. de la Bruyère a eû quelquefois dessein de
repré-

représenter dans son Livre certaines personnes particulières ? Et en effet , il le déclare nettement lui-même dans un autre endroit de cette Préface : *J'ai peint à la vérité d'après nature* , dit-il ; *mais je n'ai pas TOUJOURS songé à peindre celui-ci ou celle-là dans mon Livre des Mœurs.* S'il n'y a pas toujours songé , il y a donc songé quelquefois. La conséquence est incontestable.

VII. IL est donc vrai que dans le Livre de Mr. de la Bruyère il y a quelques *Caractères personnels* : qu'on me permette d'appeller ainsi pour abréger , ces sortes de Portraits où Mr. de la Bruyère a si bien désigné certaines personnes par des traits qui leur conviennent uniquement qu'on a droit de dire , *c'est un tel , ou une telle.* Voyons maintenant ce que Mr. de Vigneul-Marville y trouve à reprendre. A son avis , * *Ils ne sont pas entièrement d'après nature* , l'Auteur y ayant mêlé ses propres imaginations. Mais , ajoute-t-il , *c'est en cela qu'il a grand tort ; car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez , l'un bon & l'autre mauvais* , † *il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez que de ne prendre que le mauvais* ,
& le.

* Pag. 341.

† Pag. 342.

et le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez. Nous venons de voir comment des Portraits peuvent n'être pas chimériques, quoi qu'ils ne représentent pas une certaine personne en particulier à l'exclusion de toute autre. Pour ceux qui sont véritablement *personnels*, & dont il s'agit présentement, Mr. de Vigneul-Marville ne devoit pas se contenter de dire que Mr. de la Bruyère les défigure par de fausses couleurs, il devoit le prouver par des exemples incontestables. Du reste, ce qu'il dit que Mr. de la Bruyère *ne représente les gens que par leur méchant côté*, prouve nettement qu'il n'a pas examiné ces Caractères de fort près & qu'on auroit tort de s'en rapporter au jugement qu'il en fait. On n'a qu'à voir quelques-uns de ces Caractères pour être convaincu que Mr. de la Bruyère s'y fait un plaisir de rendre justice au mérite des personnes qu'il a voulu peindre, & que, bien loin de ne faire voir *les gens que par leur méchant côté*, il représente aussi naïvement & avec des couleurs pour le moins aussi vives leurs belles qualitez que leurs défauts. C'est ce qu'il sera aisé de voir par quelques exemples.

Mr. de Vigneul-Marville veut que sous le nom de *Theodas*, Mr. de la Bruyère nous

ait

ait fait le portrait de Mr. de *Santeuil*, Chanoine Régulier de S. Victor, l'un des plus excellens Poëtes Latins qui ayent paru en France dans le XVII. siècle. On dit la même chose dans le * *Menagiana*, & je n'ai pas de peine à le croire : car outre que Mr. de la Bruyère donne à son Theodas un genie extraordinaire pour la Poësie Latine, il y a dans sa Peinture quelques autres traits qui ne peuvent gueres convenir qu'à Mr. de Santeuil. Je n'ai garde pourtant de l'assûrer aussi positivement qu'on a fait dans le *Menagiana* & dans les *Mélanges d'Histoire & de Litterature* : car je ne saurois le prouver à ceux qui voudroient en douter après ce que je viens de dire. Mais supposé que Mr. de la Bruyère nous l'ait avoué lui-même ; voyons si l'on en pourra conclurre avec Mr. de Vigneul-Marville, que Mr. de la Bruyère *n'a fait voir les personnes particulières qu'il a voulu peindre que par ce qu'elles avoient de mauvais*, sans prendre aucune connoissance de leurs bonnes qualitez. La première ligne va nous convaincre visiblement du contraire. *Concevez*, dit Mr. de la Bruyère en parlant de *Theodas*, ou si l'on veut de Mr. de Santeuil, *concevez un homme facile, doux, complaisant, traitable, & tout d'un coup,*

vioz

violent, colere, fougueux, capricieux: Imaginez vous un homme simple, ingenu, credule, badin, volage, un enfant en cheveux gris: mais permettez lui de se recueillir, ou plutôt de se livrer à un genie qui agit en lui, j'ose dire, sans qu'il y prenne part, & comme à son insçu; quelle verve! quelle élévation! quelles Images! quelle Latinité! Parlez-vous d'une même personne, me direz-vous? Oui, du même, de Theodas, de lui seul. Il crie, il s'agite, il se roule à terre, il se relève, il tonne, il éclatte; & du milieu de cette tempête il sort une lumière qui brille & qui rejouit: disons-le sans figure, il parle comme un fou, & pense comme un homme sage: il dit ridiculement des choses vraies, & follement des choses sensées & raisonnables: on est surpris de voir naître & éclore, le bon sens du sein de la bouffonnerie, parmi les grimaces & les contorsions: qu'ajouterai-je davantage, il dit & il fait mieux qu'il ne sait: ce sont en lui comme deux Ames qui ne se connoissent point, qui ne dépendent point l'une de l'autre, qui ont chacune leur tour, ou leurs fonctions toutes séparées. Il manqueroit un trait à cette peinture surprenante, si j'oubliois de dire qu'il est tout à la fois avide & insatiable de louanges, prêt de se jeter aux yeux de ses Critiques, & dans le fond assez docile pour profiter de leur censure. Je commence à me persuader moi-même

même que j'ai fait le portrait de deux personnages tout différens : il ne seroit pas même impossible d'en trouver un troisième dans Theodas ; car il est bon homme , il est plaisant homme , & il est excellent homme. N'est donc là représenter les gens que par ce qu'ils ont de mauvais ? Mais plutôt qui ne voudroit avoir les petits défauts que Mr. de la Bruyère remarque dans Theodas , à condition de mériter les louanges qu'il lui donne ? J'en fais juge Mr. de Vigneul-Marville lui-même.

Voici un autre Portrait dans les *Caraâtes* de ce siècle qui ne convient qu'à une seule personne. *Un homme paroît grossier , lourd , stupide , il ne sait pas parler ni raconter ce qu'il vient de voir : s'il se met à écrire , c'est le modèle des bons contes , il fait parler les animaux , les arbres , les pierres , tout ce qui ne parle point ; ce n'est que légèreté qu'élegance , que beau naturel , & que délicatesse dans ses Ouvrages. A ces traits on reconnoit le célèbre Mr. de la Fontaine , ce parfait original dans l'art de raconter , en quoi il a surpassé de beaucoup tous ceux qui l'ont précédé , & n'aura peut-être jamais d'égal. Mais n'est-il représenté dans ce Tableau que par ce qu'il avoit de mauvais ? C'est justement tout le contraire : Car si
l'on

* Chap. XII. DES JUGEMENS.

l'on nous dit d'un côté qu'il *paroissoit* grossier, lourd, stupide, (ce qu'il a eû de commun avec * le Prince des *Poëtes Latins*) on nous fait bientôt voir que c'étoit une *apparence* trompeuse, & que sous cet extérieur peu prévenant étoit caché un génie extraordinaire & inimitable que le Peintre se fait un plaisir de nous montrer dans le plus beau jour qu'il étoit possible de lui donner; de sorte que dans le temps qu'on admire toutes ces rares qualitez réunies dans un seul sujet, on n'est pas moins charmé de la pénétration de celui qui les a si bien conçues, & de son adresse à nous les peindre si vivement. Mais sa sincérité n'est pas moins louable dans cette occasion que son discernement: car s'il est vrai, comme dit † le Duc de la Rochefoucault, que *c'est en quelque sorte se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur*, Mr. de la Bruyère mérite sans doute de grandes louanges pour celles qu'il donne de si bonne grace à ceux qui en sont dignes.

J'a-

* *Virgile*, dont on a dit aussi qu'il étoit fort pesant en conversation, & presque semblable à un homme du commun & sans lettres; *Sermone tardissimum ac penè indocto similem Melissus tradidit*: C'est ce que vous trouverez dans sa *Vie* en autant de termes.

† Dans ses *Reflexions Morales*.

J'avoûë qu'il n'oublie pas les défauts de ceux dont il fait si bien valoir les belles qualitez. Mais il ne pouvoit faire autrement, s'il vouloit nous les montrer tout entiers. Car si l'on ne représente les hommes que par ce qu'ils ont de bon, on ne peut non plus les faire connoître, qu'un Peintre qui voulant nous représenter l'air du Roi de Suede, se contenteroit de nous peindre son front, ou qui n'ayant vû que le front de ce jeune Vainqueur, peindroit de fantaisie tout le reste du visage. Un Historien ne dit-il que du bien de son Heros, c'est un lâche flatteur, ou bien il manque de Memoires: qu'il fasse de nouvelles perquisitions avant que de publier son Ouvrage. Car enfin, s'il y a une maxime générale sans exception, c'est sans doute celle-ci, *Nul homme n'est sans défauts, le plus parfait est celui qui en a le moins.* Et par conséquent, un véritable Historien doit dire du bien & du mal des hommes pour les représenter tels qu'ils sont effectivement; par où il se distingue du Satirique qui se contente de relever ou d'exaggerer leurs défauts, & du Panegyriste qui s'attache uniquement à faire valoir leurs vertus, ou leur en suppose. C'est ce qu'avoit fort bien compris Mr. le Comte de Bussy: car après avoir dit que ce

E

qu'il

qu'il a écrit de Mr. de Turenne dans ses *Memoires*, fera crû davantage & lui fera plus d'honneur que les Oraisons Funebres qu'on a faites de lui, parce qu'on fait que ceux qui en font, ne parlent que pour louer, & que lui n'a écrit que pour dire la Verité, il ajoûte, * *Et d'ailleurs, il y a plus d'apparence que mes Portraits sont ressemblans que ceux des Panegyristes; parce que je dis du bien & du mal des mêmes personnes; qu'eux ne disent que du bien, & que nul n'est parfait en ce Monde.*

Ici nôtre Censeur dira peut-être, que, si Mr. de la Bruyère a représenté sincèrement les bonnes & les mauvaises qualitez de Mr. de Santeuil & de Mr. de la Fontaine, il ne s'ensuit pas qu'il en use ainsi dans les autres Caractères personnels qu'il lui a plû de nous donner. Cela est vrai. Mais supposé que Mr. de la Bruyère n'eût fait voir d'autres personnes que par ce qu'elles avoient de mauvais, il ne s'ensuivroit pas non plus qu'il en eût touûjours usé ainsi: & par conséquent Mr. de Vigneul-Marville a eût tort de proposer son Objection en termes aussi généraux qu'il a fait. Mais que dira-t-il, si le Caractère même qu'il cite du Livre de Mr. de la Bruyère, ne
fau-

* *Lettres du Comte de Buffly Rabutin, Tom. IV. pag. 242. & 243. Edition de Hollande.*

sauroit prouver, comme il le prétend, que cet illustre Ecrivain se soit plû à ne faire voir les gens, comme il parle, que par leur mauvais côté? Ce caractère est celui de *Menalque*, nom emprunté sous lequel Mr. de la Bruyère nous peint un homme à qui une grande distraction d'esprit, fait faire des extravagances ridicules, qui, quoi qu'en aillez grand nombre, sont toutes très-divertissantes par leur singularité.

Y a-t-il dans tout ce recit quelque particularité qui fasse connoître sûrement que Mr. de la Bruyère ait voulu désigner une telle personne à l'exclusion de toute autre? Je n'en fai rien. C'est à Mr. de Vigneul-Marville qui le croit, à nous en convaincre par de bonnes preuves. Autrement, il a tort de nous citer cet exemple. Mais pourquoi se tourmenteroit-il à chercher qui est désigné par *Menalque*? Mr. de la Bruyère lui a épargné cette peine par une Note qu'il a mis au commencement de ce Caractère. *Ceci est moins un Caractère particulier, dit-il dans cette Note, qu'un recueil de faits de distractions: Ils ne sauroient être en trop grand nombre s'ils sont agréables; car les goûts étant différens, on a à choisir.* Que prétend après cela Mr. de Vigneul-Marville? Que nous l'en croyions plutôt que Mr. de la Bruyère? Mais quelle appa-

rence qu'il fache mieux la pensée d'un Auteur, que l'Auteur même qui l'a produite? Il est vrai que cette déclaration de Mr. de la Bruyère ne prouveroit rien, si l'on pouvoit trouver dans le Caractère de Menalque des choses qui convinssent certainement à une certaine personne & qui ne pussent convenir à aucune autre. Mais jusqu'à ce que Mr. de Vigneul-Marville ait fait cette découverte, il n'a aucun droit de contredire Mr. de la Bruyère. Et où en seroient les Ecrivains, si le premier qui se mettroit en tête de les critiquer, étoit reçu à expliquer leurs intentions sans avoir aucun égard à leurs paroles, c'est à dire, à leur prêter toutes les pensées qu'il voudroit, quelque opposées qu'elles fussent à ce qu'ils ont dit en termes exprès & d'une maniere fort intelligible?

Je fai bien qu'on a publié dans le *Ménagiana* que par Menalque dont il est parlé dans le Livre de Mr. de la Bruyère, il faut entendre le feu *Comte de Brancas*; mais on ne le donne que comme un bruit de ville, & une simple conjecture que Mr. Menage laisse échapper en conversation pour avoir lieu de débiter à ceux qui l'écoutoient
* Deux exemples de distractions de ce Com-
te,

* On peut les voir dans le second Tome du *Ménagiana*, p. 241. de l'Édition de Hollande.

te , auffi bizarres & auffi extraordinaires qu'aucune de celles que Mr. de la Bruyère attribué à fon Menalque. *On veut que Menalque dans le Livre de Mr. de la Bruyère foit le feu Comte de Brancas.* Ce font les propres termes * du *Menagiana*. Voyez fi c'est là un témoignage fort authentique , & fi Mr. de Vigneul-Marville n'est pas bien fondé à nous dire après cela , que Menalque dont la maifon eft illuftre , a été deshonoré par Mr. de la Bruyère. *Le faux Menalque* , nous † dit ce grave censeur , substitué dans l'Efprit *des gens au véritable Menalque* , *deshonore celui-ci , & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre.* Ce raisonnement n'est pas des plus folides , mais laissons-le passer. Voilà donc le vrai Menalque deshonoré , & toute fa postérité avec lui. A qui nous en prendrons-nous ? fera-ce à Mr. de la Bruyère qui ne nomme nulle part le vrai Menalque , & qui ne dit rien qui lui convienne plutôt qu'à cent autres personnes : ou bien à Mr. Menage & aux Compilateurs de ses Conversations qui le désignent par fon nom & par fa qualité , & qui nous apprennent par des faits très-bien circonftantiez & qu'ils donnent pour véritables , qu'il peut fort

* Pag. 241. Tom. II.

† Pag. 342.

bien être l'original du faux Menalque? J'en m'en rapporte à Mr. de Vigneul-Marville lui-même. Mais n'est-il pas plaisant de voir que ce rigide Censeur se scandalise si fort des Portraits satiriques qu'il prétend être répandus dans les *Caractères de ce siècle*, lui qui sans épargner ni les vivans, ni les morts, critique à tort & à travers, toute sorte de personnes, sans se mettre en peine de cacher leurs noms? Ne m'en croyez pas, si vous voulez: mais lisez ce que l'Auteur des *Nouvelles de la République des Lettres* en dit dans l'Extrait qu'il a fait du Livre de Mr. de Vigneul-Marville. Peut-être quelques personnes trouveront-elles à redire, remarque* ce judicieux Ecrivain, que Mr. de Vigneul-Marville parle si librement, & s'il est permis de le dire, D'UNE MANIÈRE SI PIQUANTE de diverses personnes, sans distinguer celles qui sont mortes de celles qui sont encore en vie. Mais ce ne sera pas le plus grand nombre des Lecteurs qui lui fera un procès sur ce sujet. La Satyre est d'un goût assez général; & pourvu que l'on ne s'y trouve point personnellement intéressé, on n'est pas trop fâché d'en trouver dans un Livre. Voici un exemple d'un de ces endroits où il semble que l'Auteur n'ait épargné ni les morts ni les vivans,

* *Nouvelles de la République des Lettres*, Janv. 1700. pag. 92. § 93.

vans, &c. On peut voir le reste dans la *République des Lettres*, à l'endroit que je viens de citer. Sur quoi je ne puis m'empêcher de dire avec Madame *Des-Houlières* :

Foible Raison que l'homme vante,
Voilà quel est le fonds qu'on peut faire sur vous!
Toûjours vains, toûjours faux, toûjours pleins
d'injustice,
Nous crions dans tous nos Discours,
Contre les passions, les foibles, & les vices,
Où nous suecombons tous les jours.

Après cette Critique des *Portraits* de Mr. de la Bruyère, nôtre Censeur fait une remarque générale & deux particulières contre les *Caractères de ce siècle*. Et comme les fautes qui regardent les pensées, sont beaucoup plus considérables que celles qui ne regardent que les mots, voyons ces remarques avant que de retourner sur nos pas, pour examiner ses réflexions sur le stile de cet Ouvrage.

VIII. MR. de la Bruyère, * dit-il, prie le Lecteur à l'entrée de son Livre page 5. „ de „ ne point perdre son titre de vûë, & de „ penser toûjours, que ce sont les Caractères ou les Mœurs de ce siècle qu'il décrit. *J'ai suivi avec exactitude cet avis de Mr. de*

E 4

la

* *Melanges d'Histoire, Sc. p. 342.*

la Bruyère ; mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des Pays perdus, & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de Mr. de la Bruyère qui n'appartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le resserrer, & s'en tenir aux Caractères de ce siècle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point nôtre siècle des autres siècles, mais qui sont de tous les temps. En effet, ce qu'il dit de la beauté, de l'agrément & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre. Voilà bien des paroles, mais qui n'emportent autre chose que cette simple décision, *Qu'il y a, selon Mr. de Vigneul-Marville, quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce siècle*: de sorte que, si l'on vouloit s'en rapporter à lui, on ne pourroit mieux faire que de proscrire la troisième partie de cet Ouvrage. Mais ce Censeur ne prend pas garde qu'il n'est que Partie dans cette affaire, qu'on ne doit compter pour rien son sentiment particulier, & qu'il ne peut espérer de gagner sa cause qu'en prouvant exactement tout ce qu'il avance contre l'Auteur qu'il a entrepris de critiquer. D'ailleurs, s'il y a une Objection où il faille descendre dans le détail & parler avec la dernière précision, c'est sans doute celle qu'il fait présentement. Je ne croi pas Mr. de la Bruyère

in-

infaillible, ni son Ouvrage sans défauts : & je suis persuadé que dans ce genre d'écrire par pensées détachées il est presque impossible qu'il n'ait laissé échapper des choses qui ne sont pas tout-à-fait essentielles à son sujet. Mais d'autre part, il n'est gueres moins difficile de faire voir clairement & d'une manière indubitable, que telles choses qu'on trouve dans son Livre, sont hors d'œuvre. Comme une pensée peut avoir différens rapports, il faut savoir au juste celui que l'Auteur a eû dans l'Esprit (ce qui n'est pas fort aisé à deviner) pour pouvoir dire sûrement qu'elle n'est pas en son lieu. Cette seule réflexion auroit dû empêcher nôtre Critique de décider trop promptement & sans de bonnes raisons qu'il y a un tiers à retrancher dans le Livre de Mr. de la Bruyère. Il semble qu'une des principales raisons qu'il ait eû de prononcer ce terrible Arrêt, c'est qu'il a trouvé dans ce Livre quantité de choses qui ne distinguent point nôtre siècle des autres siècles. Mais où est-ce que Mr. de la Bruyère s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer nôtre siècle des autres siècles? Il nous promet *les Caractères, ou les Mœurs de ce siècle*. C'est le titre de son Ouvrage : & son dessein est de peindre les hommes en général, sans restreindre

ses Portraits à une seule Cour, ni les renfermer en un seul Pais, comme il nous le déclare lui-même * dans sa Préface. Son affaire est donc de représenter nos Mœurs telles qu'elles sont effectivement : & s'il le fait, il a dégagé sa promesse. Mais que par ces Peintures, nôtre siècle soit distingué ou non des autres siècles, cela ne le regarde pas. Et je ne sai même (pour le dire en passant) si ce dessein de peindre un siècle par des choses qui ne convinssent à aucun autre siècle, ne seroit point aussi ridicule, que celui d'un Peintre qui voudroit peindre les hommes de ce siècle sans nez ou sans menton pour les mieux distinguer de tous ceux qui ont vécu dans les siècles précédens. Les hommes ont toujours été les mêmes par le cœur, toujours sujets aux mêmes passions, & aux mêmes foiblesses; toujours capables des mêmes vertus & des mêmes vices. Les Acteurs changent, mais c'est toujours la même Comedie. D'autres hommes joueront bientôt les mêmes rôles qu'on joue aujourd'hui. *Ils s'évanouiront à leur tour, comme dit quelque part Mr. de la Bruyère, & ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus.* Vraye image de ce monde, qui montre visiblement que ce siècle ne peut être

* Pag. 61. de l'Édition de Bruxelles, 1697.

être bien peint que par une infinité de traits qui ne conviennent pas moins aux siècles précédens qu'à celui-ci! Si donc Mr. de Vigneul-Marville a trouvé dans les *Caractères de ce siècle* quantité de traits qui ne distinguent point nôtre siècle des autres siècles, bien loin de les proscrire par cette raison-là, il en devoit conclurre que ces traits étoient apparemment très-conformes à la Nature, qui agit toujours à peu près de même dans tous les siècles. C'est-là en effet la conclusion que nous tirons tous les jours en lisant les Livres des Anciens. Nous croyons, par exemple, que *Terence* a bien peint un débauché, un fripon, un jeune-homme amoureux, &c. Pourquoi? Parce que les Portraits qu'il en fait, conviennent exactement aux débauchez, aux fripons, aux jeunes-gens amoureux que nous voyons tous les jours. C'est sur le même fondement que nous admirons la justesse des *Caractères de Theophraste*. *Les hommes dont Theophraste nous peint les Mœurs, dit Mr. de la Bruyère, étoient Atheniens & nous sommes François: & si nous joignons à la diversité des Lieux & du Climat, le long intervalle des temps, & que nous considérons que ce Livre a pû être écrit la dernière année de la Cxv. Olympiade, trois cens quarze ans avant l'Ere Chrétienne, & qu'ain-*

si, il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce Peuple d'Athenes, dont il fait la peinture, nous admirerons, de nous y reconnoître nous-mêmes, nos Amis, nos Ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, ajoûte Mr. de la Bruyère, les hommes n'ont point changé selon le cœur & selon les passions : ils sont encore tels qu'ils étoient alors, & qu'ils sont marquez dans Theophraste, vains, dissimulez, flatteurs, interessez, effrontez, importuns, défiants, medisans, querelleux, superstitieux.

Encore un mot sur cet article. Je voudrois bien demander à Mr. de Vigneul-Marville s'il croit que Mr. Despreaux ait fait une véritable peinture de ce siècle dans ces beaux vers :

* L'argent, l'argent, dit-on, sans lui tout est
sterile :

La Vertu sans l'argent n'est qu'un meuble inutile :

L'Argent en honnête-homme érige un scelerat ;

L'Argent seul au Palais peut faire un Magistrat.

Il me répondra sans doute que c'est là visiblement un des caractères de nôtre siècle. Mais est-ce un Caractère qui distingue nôtre

* Epître V. à Mr. de Guilleragues.

tre siècle des autres siècles? C'est ce que Mr. de Vigneul-Marville ne dira jamais. Il est trop versé dans la lecture des Anciens pour ignorer qu'un *fameux Poëte a dit en Latin du siècle d'*Auguste* ce que Mr. Despreaux nous dit là du siècle de Louis XIV. Or si Mr. Despreaux a pû désigner le siècle présent par des traits qui conviennent également bien à des siècles déjà passez, pourquoi Mr. de la Bruyère ne pourroit-il pas faire la même chose?

IX. LA première Remarque particulière que Mr. de Vigneul-Marville fait après cela contre Mr. de la Bruyère, c'est † *que souvent il fait le mystereux où il n'y a point de mystere.* J'appelle cette remarque particulière, parce que nôtre Critique ne la confirme que par un seul exemple, & qui est si mal choisi, comme vous allez voir, que je ne pense pas que personne veuille s'en fier, pour le reste, à son jugement. *Ainsi*, continuë nôtre Censeur, à la page 468. *pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même*, que l'Esprit de discernement est la chose du monde la plus rare; *il exagere & prononce d'un ton de Prophete cette belle sentence;*

E 7

tence;

* Horace Epistolarum Lib. I. Epist. 1.

O cives, cives, quærenda pecunia primum est;

Virtus post nummos, &c.

† *Melanges d'Histoire*; pag. 343.

tence : * „ Après l'Esprit de discernement, „ ce qu'il y a au monde de plus rare , ce „ sont les Diamans & les Perles. Nôtre Critique fait ici deux fausses suppositions, si je ne me trompe ; l'une que Mr. de la Bruyère veut nous faire comprendre que l'Esprit de discernement est fort rare. C'est à quoi il n'a jamais pensé, à mon avis. Il se contente de le proposer comme une pensée digne de remarque , & sur laquelle chacun devrait faire de serieuses réflexions , pour s'accoutûmer à se défier de soi-même & à ne pas croire trop promptement d'entendre ce qu'il n'entend point : défaut trop commun parmi les hommes, & qui est la grande source des erreurs où ils tombent à tout moment ! La seconde supposition mal fondée que fait ici nôtre Critique, c'est de s'imaginer qu'il soit fort aisé de comprendre *que l'Esprit de discernement est très-rare*. Bien loin de là ; c'est peut-être la chose que les hommes comprennent le moins ; car il n'y a que ceux qui ont du discernement (dont le nombre est sans doute fort petit) qui comprennent combien le discernement est une chose rare dans ce Monde. Et ce qui va surprendre Mr. de Vigneul-Marville, la manière

* Paroles de Mr. de la Bruyère, *Chap. XII. DES JUGEMENS.*

nière dont il refute lui-même Mr. de la Bruyère, prouve visiblement qu'il n'est pas facile de comprendre combien le discernement est rare dans ce monde, & combien il importe d'être averti que c'est une chose extrêmement rare. C'est ce qu'on verra tout à l'heure. *Après l'Esprit de discernement*, dit Mr. de la Bruyère, *ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.* Ce tour ne plaît pas à Mr. de Vigneul-Marville, & voici comment il s'en exprime. *Les gens de Village*, dit-il, *admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que Mr. de la Bruyère fait donner à ses pensées: cependant ce n'est qu'un renversement de pensée enchassée dans un pur galimatias. Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses très-rares, & si rares qu'il n'y ait que l'Esprit de discernement qui soit plus rare; ce qu'il faudroit supposer, pour soutenir la pensée de Mr. de la Bruyère, & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à la vérité sont précieuses; mais pour rares il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles, plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes quoi que de grand prix,*

il

il faut que Mr. de la Bruyère conclue, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, que le Discernement n'est pas la chose du monde la plus rare. Quand Mr. de Vigneul-Marville auroit été payé pour prouver que le Discernement est une chose très-rare, pouvoit-il s'en mieux acquiter qu'en faisant ce beau raisonnement, où il ne *discerne* pas Paris du reste du Monde, *confondant* ainsi deux objets, entre lesquels il y a plus de différence qu'entre une mouche & un elephant? On trouveroit, dit-il, à Paris dix boisseaux de diamans & de perles plutôt que dix ou douze feuilles de papier de la Chine: Donc Mr. de la Bruyère a tort de dire qu'après l'Esprit de discernement, ce qu'il y a *au Monde* de plus rare, ce sont les diamans & les perles. Quoi donc? Parce que le papier de la Chine est plus rare à Paris que les perles, est-il aussi plus rare que les perles dans le Royaume même de la Chine, qui est sans doute dans le monde, puisqu'il en est une des plus belles parties? N'est-il pas bien difficile après cela de comprendre que le Discernement soit si rare qu'il l'est effectivement, puisque des Ecrivains aussi pénétrants & aussi judicieux que Mr. de Vigneul-Marville en manquent quelquefois jusqu'à prendre Paris pour le Monde, une partie pour le tout?

X. LA seconde remarque particulière de nôtre Critique , c'est * que *Mr. de la Bruyère* a le don de se contredire & de ne s'entendre pas lui-même. Cela paroît, dit-il, dès l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçue, que les Anciens ont tout dit, qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. „ Tout est dit, „ s'écrie † *Mr. de la Bruyère*, & l'on vient „ trop tard depuis plus de sept mille ans „ qu'il y a des hommes & qui pensent. Sur „ ce qui concerne les Mœurs, le plus beau „ & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que „ glaner après les Anciens. Tout est bien jusques-là : mais comme si *Mr. de la Bruyère* se repentoit de sa proposition, il joint aux Anciens (ce qui gâte tout) les habiles d'entre les Modernes. Car par là il égale les Modernes aux Anciens, & fait voir, puisqu'il y a des Modernes aussi bien que des Anciens après lesquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuse contradiction est que *Mr. de la Bruyère* a voulu se précautionner contre les reproches qu'on auroit pu
lui

* Pag. 344. & 345.

† Dans le premier article du Chap. I. intitulé;
DES OUVRAGES D'ESPRIT.

lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'est donc pour se faire honneur qu'il introduit contre sa maxime, des Modernes habiles, aussi inventifs dans la Morale que les Anciens. Autant de mots, autant de fausses suppositions & de conclusions mal fondées. Mr. de la Bruyère ne songe point à égaler en cet endroit les Modernes aux Anciens. Il ne dit pas que les Anciens aient tout dit ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale; mais seulement que les Anciens & les habiles d'entre les Modernes ayant enlevé le plus beau sur ce qui concerne les mœurs, il ne reste à présent à ceux qui veulent écrire sur la Morale que peu de nouvelles réflexions à faire sur cette importante matière. Et par conséquent, Mr. de la Bruyère ne s'est pas contredit en disant au commencement de son Livre : *Tout est dit, & l'on vient trop tard, depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.* Il n'y a, dis-je, aucune contradiction dans ces paroles; mais plutôt une grande modestie que tout homme équitable doit louer & admirer après avoir lû le Livre de Mr. de la Bruyère où l'on ne peut

peut s'empêcher de voir quantité de belles choses qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages des plus habiles d'entre les Anciens & les Modernes. Peut-être que Mr. de Vigneul-Marville jouë sur le mot de *Tout* qu'il prend à la rigueur pour une universalité metaphysique & qui ne reçoit aucune exception; mais il est visible qu'en cet endroit il faut le prendre dans un sens vague & populaire pour la plus grande partie des choses dont il s'agit, & cela en nombre indéterminé, comme quand on dit, *Tout Paris est allé au devant du Roi, &c.*

Du reste, bien loin que la Science des mœurs ait été entièrement épuisée par les Anciens, il semble au contraire qu'on peut affûrer sans craindre de se trop avancer, qu'on y fera de nouvelles découvertes aussi long-temps qu'il y aura des hommes sur la terre, tant les desirs, les vûes, les complexions & les passions de cette espèce de créatures sont différentes, & capables de combinaisons à l'infini. C'est le sentiment * d'un grand Maître en ces matières, qui a lui-même découvert sur les mœurs quantité de choses, qu'on auroit, je pense, bien de la peine à trouver dans ces Anciens à qui Mr. de Vigneul-Marville veut
que

* Mr. le Duc de la Rochefoucault.

que rien n'ait été inconnu sur la Morale. *Quelque découverte que l'on ait faite dans le País de * l'Amour propre, † dit-il, il y reste encore bien des terres inconnues.*

XI. ALLONS voir présentement ce que Mr. de Vigneul-Marville trouve à redire dans le stile du Livre de Mr. de la Bruyère. Il le condamne sans façon. *Fa-voûë, * dit-il, que si Mr. de la Bruyère avoit pris un bon stile, qu'il eut écrit avec pureté & fini davantage ses Portraits, qu'on ne pourroit sans injustice mépriser son Livre. Vous avez déjà vû quel fonds on peut faire sur ce que ce Critique a jugé à propos de publier contre les Portraits de Mr. de la Bruyère; & vous allez voir tout à l'heure qu'il ne s'entend guere mieux en stile qu'en Portraits. Car voici comme il continuë. Sa manière d'écrire (selon Mr. Menage) est toute nouvelle: mais pour cela elle n'en est pas meilleure; il est difficile d'introduire un nouveau stile dans les Langues & d'y réüssir, principalement quand ces Langues sont montées à leur perfection, comme la nôtre l'est aujourd'hui.*

Je

* Le grand, pour ne pas dire l'unique mobile des actions des hommes.

† Dans ses *Reflexions Morales*. Refl. 4.

* Pag. 332.

Je ne fais ce que Mr. de Vigneul-Marville entend par stile ; mais il me semble que ce n'est autre chose qu'une certaine enchaînement de pensées, exprimées par des paroles, qui en font voir la liaison : de sorte que, selon que cette liaison est nette & raisonnable, on peut dire que le stile a de la netteté & de la justesse. Je suppose qu'on entend la Langue, sans quoi le Discours ne sauroit avoir cette pureté & cette netteté qui consiste dans l'usage des termes propres, dans leur juste arrangement & dans tout ce qui rend l'expression exacte & facile à entendre. Du reste, ce qui fait le bon stile, c'est le bon raisonnement & l'ordre naturel des pensées. Et * comme il y a peut-être autant de différence entre les Esprits des hommes qu'entre leurs visages, il y a peut-être autant de stiles que de personnes qui se mêlent d'écrire, parce qu'il n'y a peut-être pas deux hommes qui conçoivent justement les choses dans le même ordre & avec la même précision. C'est de quoi l'on peut faire tous les jours des expériences sensibles. Que trois ou quatre personnes, par exemple, fassent une Lettre sur un même sujet, chacun prendra un tour dif-

* *Est in hac incredibilis quadam varietas : nec pauciores animorum penè quàm corporum forma.* Quintil. Inst. Orat. Lib. II. cap. 8.

différent, & liera diversement ses pensées, l'un plus agréablement & plus naturellement que l'autre: de sorte que chaque Lettre aura son stile particulier, quoi que dans le fonds les pensées n'en soient pas fort différentes. Ainsi, l'on ne voit pas trop bience que nôtre Censeur a dans l'Esprit quand il dit, *qu'il est difficile d'introduire un stile nouveau: car chaque Ecrivain a son stile. Voiture* manie & conduit autrement ses pensées que *Balzac*. Son stile est plus libre, & paroît moins étudié. Mr. de Vigneul-Marville narre tout autrement que Mr. *Pellisson*. Il y a pour le moins autant de différence entr'eux qu'entre *Chapelain* & *Virgile*: Et le stile de Mr. *Pellisson* est aussi fort différent de celui de Mr. *Menage*, ou du P. *Bouhours*, comme celui du P. *Bouhours* differe beaucoup de celui de **Cleanthe*, ou de Mr. *de Fontenelle*. Bien plus: le même Ecrivain n'a pas toujours le même stile. Quelquefois il n'est pas en humeur d'écrire; & dès-là, son stile n'a plus les mêmes graces qu'il avoit accoûtumé d'avoir. Quelquefois il est plus diffus qu'à son ordinaire, pour n'avoir pas le loisir ou le courage de châtier son stile, de le polir & d'en retrancher les inutilitez qui lui échappent dans le feu de la composition. Il me
sou-

* Mr. *Barbier Dancourt*.

souvient à ce propos d'un conte qu'on trouve dans la *Vie de Virgile*. On dit, * que lorsque ce Poëte composoit ses *Georgiques*, il dictoit le matin quantité de vers, & que les retouchant tout le reste du jour, il les reduisoit à un très-petit nombre, ce qu'il appelloit *lêcher l'Ours*. Ces vers que Virgile composoit le matin, étoient sans doute fort différens de ceux, qui, pour ainsi dire, étoient extraits le reste du jour. Et si par hazard quelques-uns de ces premiers vers étoient parvenus jusqu'à nous, il y auroit, sans doute, bien des Critiques qui ne pourroient croire qu'ils fussent échappés à ce grand Poëte, à cause du peu de rapport qu'ils trouveroient entre ces vers-là & ceux que nous avons de lui.

Mais puisque nous en sommes sur la différence des stiles, il ne sera pas, je pense, tout à fait hors de propos d'avertir en passant, qu'une des choses qui contribuë le plus à cette différence, c'est le différent usage des particules qu'on a inventé pour marquer la connexion que l'Esprit met entre les Idées ou les Propositions qui com-
po-

* *Cùm Georgica scriberet, traditur quotidie meditato manè plurimos versus dictare solitum, ac per totum diem retractando ad paucissimos redigere; non absurde, carmen se urse more parere dicens, Et lambendo demùm affingere. In Virgilio Vita.*

posent le discours : *Car lorsque l'Esprit veut faire connoître ses pensées aux autres , il lie non seulement les parties des Propositions , mais des sentences entières l'une à l'autre , dans toutes leurs différentes relations & dépendances , afin d'en faire un discours suivi.* Je tire cette remarque d'un excellent Ouvrage , traduit de l'Anglois , qui m'est tombé depuis peu entre les mains. Il est intitulé , *Essai Philosophique concernant l'Entendement humain.* L'Auteur est visiblement un genie du premier ordre , Philosophe exact & profond , qui examine les choses dans leur source & qui pénètre fort avant dans tous les sujets qu'il manie. Ce qui soit dit sans garentir son Systeme dont je n'ai pas encore vû le fonds. Pour ce qui est de l'usage des particules dans le stile , ce qu'il ajoute sur cela mérite d'être rapporté. Le voici mot pour mot , comme il l'a exprimé lui-même .*Pour qu'un homme pense bien , dit* ce Philosophe , il ne suffit pas qu'il ait des idées claires & distinctes en lui-même , ni qu'il observe la convenance ou la disconvenance qu'il y a entre quelques-unes de ces Idées , mais il doit lier ses pensées , & remarquer la dépendance que ses raisonnemens ont l'un avec l'autre : & pour bien exprimer ces sortes de pensées , rangées methodiquement , & enchainées*
l'une

* Pag. 591.

*l'une à l'autre par des raisonnemens suivis, il lui faut des termes, qui montrent la connexion, la restriction, la distinction, l'opposition, l'emphase, &c. qu'il attache à chaque partie respective de son Discours. Et par conséquent, c'est de la juste application qu'on fait de ces termes que dépend principalement la clarté & la beauté du stile, comme le remarque * le même Auteur. Au contraire, le stile d'un Discours est obscur, mal formé, sans suite & sans force, si l'on y applique ces particules au hazard & sans raison. Et à parler exactement d'un homme qui écrit de cette manière, il faut dire, non qu'il écrit d'un stile nouveau, mais qu'il n'a point de stile.*

Mr. de Vigneul-Marville n'avoit garde de faire ces réflexions, lui qui fait consister *la nouveauté* de stile qu'il reproche à Mr. de la Bruyère dans l'usage de quelques mots impropres, ou qui étant joints ensemble composent des expressions peu Françoises. Car après avoir dit qu'il est difficile d'introduire un nouveau stile dans les Langues, il continuë ainsi: † *Senèque, Barclée, Juste Lipse & les autres qui s'en sont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été approuvez par les plus sages Critiques: &*

F

dans

* Pag. 591. §. 2.

† Pag. 332. & 333.

dans la Langue Françoisse, Cirano de Bergerac & le Traducteur de l'homme de Cour de Gracian, sont insupportables. Mr. de la Bruyère lui-même fait le procès à ces gens-là, & le sien propre, lorsqu'il dit dans ses Caractères, page 134. „L'on voit des gens qui „dégoutent par leurs ridicules expref- „sions, par la nouveauté, & j'ose dire, „par l'impropriété des termes dont ils se „servent, comme par l'alliance de certains „mots qui ne se rencontrent ensemble „que dans leur bouche, & à qui ils font „signifier des choses que leurs premiers „Inventeurs n'ont jamais eû intention de „leur faire dire. Ils ne suivent en parlant „ni la Raison, ni l'Usage, mais leur bizar- „re genie. Voilà Mr. de la Bruyère copié au miroir & d'après nature, ajoute nôtre subtil Critique.

XII. IL y a quelques jours, que lisant cette *Défense de Mr. de la Bruyère* à un de mes Amis, je lui montrai cette belle décision de Mr. de Vigneul-Marville: il prit feu à cette lecture, & ne pût s'empêcher d'apostropher nôtre Censeur par ce vers † de Mr. Despreaux,

„Mais vous, pour en parler, vous y connoissez-
vous ?

„Vous

* Chap. V. DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA
CONVERSATION.

† Sat. III.

„ Vous, Monsieur de Vigneul-Marvil-
 „ le, dont le discours n'est qu'un tissu d'ex-
 „ pressions impropres, pueriles, &
 „ monstrueuses; & de méchantes phrases
 „ proverbiales qu'on devoit à peine par-
 „ donner à d'honnêtes gens qui s'en servi-
 „ roient en badinant dans une conversa-
 „ tion libre, selon la remarque de * Mr.
 „ de S. Evremont. En effet, nôtre Cri-
 tique n'y pense pas, de se faire juge dans
 une affaire où son autorité est recusable
 pour tant de raisons. Il fait fort le délicat
 en matière d'expressions. Mais sur quoi
 fondé, cette grande délicatesse? sur la
 bonté de son goût? D'où vient donc que
 son Livre est si mal écrit? D'où vient qu'il
 l'a rempli de tant d'expressions basses, im-
 propres, obscures, affectées, & peu
 Françoises? Si vous ne voulez pas m'en
 croire, lisez ce qui suit.

† *Lorsque Moreri trouve des Auteurs qui
 s'épanchent sur des riens, il s'épanche avec
 eux. Quelle façon de parler, s'épancher*
 F 2 *avec*

* L'Orateur, dit-il, doit éviter les rencontres
 froides, les proverbes, les équivoques, comme de
 mauvaises habitudes d'une éducation basse, & com-
 me des ornemens indignes de la véritable éloquen-
 ce. On les pardonne avec peine (NB.) aux hon-
 nêtes gens même en badinant dans une conversa-
 tion libre. *De l'Eloquence*, Tom. I. pag. 293.

† *Mélanges d'Histoire & de Littérature*, p. 292.

avec quelqu'un sur des riens ! Est-elle fondée sur la Raison, sur l'Usage, ou sur le bizarre genie de celui qui trouve à propos de s'en servir ? Je m'en rapporte à lui-même.

** On lache un argument captieux à Mr. Simon : Il le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil distinguo, & se sauve par la breche. Je ne sai si les gens de village, comme parle ailleurs nôtre Critique, admireront cette belle periode, mais je doute qu'elle soit au goût des personnes de bon sens qui ont quelque politesse. † Le Maréchal de Bassompierre détenu à la Bastille employoit le temps à lire de bons Livres & à composer des Remarques & des Memoires qui lui sont glorieux, pour dire qui lui font honneur.*

** Il semble que les Muses s'étoient appliquées à approprier au dehors les Livres de la Bibliotheque de Mr. Grollier, tant il paroissoit d'art & d'esprit dans leurs ornemens. La pensée n'est-elle pas rare, & l'expression noble & Françoisé : des Livres appropriez au dehors, c'est à dire reliez par les Muses ?*

† A l'âge de douze ans le Tasse étudia au Droit. On dit, étudier en Droit, en Philosophie, en Rhetorique ; mais on n'a jamais dit,

† Pag. 186.

* Pag. 233.

* Pag. 154.

† Pag. 142.

dit, *étudier à la Philosophie, &c.* Mr. de Vigneul-Marville est apparemment le premier qui ait parlé ainsi. Il fait pourtant les regles de nôtre Langue. Il a lû celles de Mr. de Vaugelas & du P. Bouhours. Mais bien des gens lisent des régles qu'ils n'observent point. C'est ainsi que nôtre Critique donne un regime à *auparavant*, comme si c'étoit une préposition; quoi que Mr. de Vaugelas dise expressément que *le vrai usage d'*auparavant*, c'est de le faire adverbe & non pas préposition. *Bien auparavant cet Auteur*, dit † Mr. de Vigneul-Marville, deux célèbres Ecrivains ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir.

Mr. Gaudin, dit * encore nôtre Critique, *mit un clou à la Fortune, qui commençoit à rouler pour lui.* La belle expression, *mettre un clou à la Fortune!* N'est-elle pas bien claire & bien Françoisse?

† Messieurs Dupuy graves comme des Catons, prenoient les sciences du côté de leur plus grand

* *Remarques sur la Langue Françoisse*, Tom. II. p. 203. Edition de Hollande. Vous trouverez la même chose dans les *Doutes* du P. Bouhours, p. 152. & dans une Note de Mr. Corneille sur cette remarque de Vaugelas.

† Pag. 335.

* Pag. 138.

‡ Pag. 86.

grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le polichinel de la Litterature. Et celle-là, n'est-elle pas noble & du bel usage, avoir le Polichinel de la Litterature? Parleroit-on ainsi parmi les Chartreux? Si cela est, nôtre Auteur est excusable d'employer une si plaisante expression que tout l'Ordre a consacrée. Monsieur de Vigneul-Marville m'entend, & cela suffit.

* Il n'y a pas encore long-temps que les Eugenes & les Aristes qui pensoient triompher de leurs Ennemis par leurs insultes, tomberent entre les mains d'un Critique sévère qui leur fit la barbe de si près que les pauvres gens en sont demeurez tout écorchez. Voilà donc aussi Mr. de Vigneul-Marville érigé en barbier qui a écorché Mr. de la Bruyère. Ces idées ne sont elles pas brillantes & bien assorties?

† Un fort honnête-homme qui pensoit à écrire l'histoire du temps, disoit : Je ne veux point d'heros affecté; la seule Verité sera mon heroïne. Mr. de Vigneul-Marville rapporte trop fidèlement les paroles de cet honnête-homme. Il pouvoit le faire parler un peu mieux François, sans blesser la Verité son heroïne. On ne dit point, je ne veux point

* Pag. 385.

† Pag. 57.

point d'heros, mais de heros. C'est la première remarque de Vaugelas.

Dispensez-moi ne pousser plus loin cette Critique. Je ne l'ai faite que pour faire sentir à Mr. de Vigneul-Marville qu'il devoit se défier de lui-même & ne pas prendre trop promptement ses décisions pour des preuves.

XIII. MAIS c'est un défaut dont il n'est pas facile de se corriger. Nôtre Censeur y est tombé plusieurs fois : & voici qu'il y retombe encore dans ce qu'il ajoûte immédiatement après. *Il est vrai*, dit-il, *qu'avant cela ce Monsieur avoit dit page 50.*

* „ Que l'on peut en une sorte d'Ecrits (il „ entend parler des siens) hazarder de certai- „ nes expressions, user de termes transpo- „ sez & qui peignent vivement, & plain- „ dre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il „ y a à s'en servir ou à les entendre. Je ne fai d'où nôtre Critique a appris que Mr. de la Bruyère veut parler en cet endroit de ses Ouvrages plutôt que de bien d'autres où l'on doit prendre ces libertez, comme nous verrons bientôt. Mais passe pour cela. Voyons ce qu'il trouve à redire dans ces paroles. *Mr. de la Bruyère*, † dit-il,

F. 4 se

* Dans les Caractères de ce siècle, au Chap. I. intitulé, DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

Pag. 333. & 334.

se chatouille ici pour se faire rire. Certes, il faut être bien bon pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretez à essuyer. Car qu'y a-t-il de plus dur dans la Langue Française qui étant toute unie, suit exactement l'ordre naturel dans ses constructions, que de transposer ses termes. & de former de l'embaras où il n'y en doit point avoir. Mais plutôt, ne faut-il pas être bien bon pour croire prouver une chose qu'on ne fait que supposer? Mr. de Vigneul-Marville condamne absolument les transpositions dans la Langue Française, & Mr. de la Bruyère les croit permises en une sorte d'Ecrits, c'est à dire, si nous en croyons ce Censeur, dans les *Caractères de ce siècle*. Qui ne voit que ce hardi Critique ne devoit se donner la liberté de conclurre que les transpositions sont contraires au genie de nôtre Langue, qu'après avoir montré par dix ou douze exemples de transpositions, tirées du Livre de Mr. de la Bruyère, qu'elles ne servent qu'à embarrasser le discours? Ce n'est pas qu'après tout, la conclusion eut été fort sûre; car d'autres Ecrivains pourroient avoir bien fait ce que Mr. de la Bruyère n'auroit sçu faire. Mais quoi qu'il en soit, Mr. de Vigneul-Marville a trouvé cette discussion trop embarrassante. Il a mieux aimé proscrire en général toutes les

les transpositions que de prendre la peine d'examiner si l'on a raison des'en servir en certaines rencontres. *Nos Poëtes mêmes, continue-t-il, à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la dernière extrémité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs vers. C'est là une des graces de nôtre Langue de ne rien transposer, ni dans la Prose ni dans la Poësie; ce qui ayant été découvert au commencement de ce siècle par Mr. de Malherbe & par le Président Maynard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant. Cela veut dire que, selon nôtre Critique, les transpositions doivent être entièrement bannies de la Prose, & n'être reçues dans la Poësie que par nécessité. Mais cette décision est un peu trop vague & trop générale, comme vous allez voir. Il est certain que depuis l'établissement de l'Academie Françoise on s'est fort appliqué à polir nôtre Langue, & qu'on a taché sur tout d'en rendre le tour simple, aisé, clair, & dégagé de tout embarras. On a condamné pour cet effet toutes les constructions obscures ou équivoques; & l'on a suivi dans l'arrangement des paroles l'ordre le plus naturel comme le moins susceptible d'am-*

biguité. Cet ordre consiste à mettre le nominatif à la tête d'une proposition, & après cela le verbe & son régime, l'adverbe tantôt devant ou après le verbe, &c. Mais est-on obligé de suivre cet ordre en toute rencontre? Oui, lorsque tout autre arrangement se trouve contraire à la clarté du discours, à laquelle il faut tout sacrifier, car on ne parle que pour se faire entendre. Mais bien loin qu'on ne puisse jamais s'éloigner de cet ordre sans obscurcir le discours, on est quelquefois indispensablement obligé de l'abandonner, ou pour se conformer à l'usage qui a comme consacré certains tours irréguliers, ou pour dégager une période qui sans cela seroit languissante, obscure & embarrassée; outre que dans un Discours oratoire, les transpositions ont une grace & une vivacité toute particulière. Et tout cela, nous l'allons prouver par des exemples.

1. Je dis premièrement qu'il y a des transpositions si fort autorisées par l'usage que la construction naturelle seroit non seulement rude, mais entièrement barbare. Car voyez-vous, dit * le P. Tarteron, ainsi va le monde, nous déchirons nôtre prochain, il nous déchire aussi. Un François qui

* Dans sa Traduction de Perse, Sat. IV. p. 67. Edition de Paris.

qui fait sa Langue, peut-il parler autrement? Et n'auroit-on pas droit de traiter de Visigoth un homme qui voulant suivre l'ordre naturel en cette occasion diroit, *Ainsi le monde va, nous déchirons nôtre prochain, il nous déchire aussi? C'est par cette maxime, ** dit le nouveau Traducteur de Demosthene, *vous le savez peut-être comme moi, que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens & fameux Orateurs, qu: ceux d'aujourd'hui louent toujours, sans jamais les imiter; un Aristide, un Nicias, un Periclès, & ce grand homme dont je porte le nom.* Voilà encore une transposition, *que se conduisoient dans l'administration de la République, les anciens Orateurs,* mais qui est d'une absolue nécessité. Je ne saurois croire que Mr. de Vigneul-Marville lui-même pût se résoudre à dire, *C'est par cette maxime que les anciens & fameux Orateurs, que ceux d'aujourd'hui louent toujours, sans jamais les imiter; un Aristide, &c. se conduisoient dans l'administration de la République.* En effet, quelque déclaré qu'il soit contre les transpositions jusqu'à dire que *c'est une des graces de nôtre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie,* il lui échappe quel-

* M. Tourreil, Philippiques de Demosthene, Edit. de Paris, in 4. 1701. pag. 54.

quelquefois de mettre le nominatif après le verbe. Ainsi, parlant des Epitres de Cicéron à Atticus, il dit, * *Ces Epitres vous instruiront de la guerre civile & des sentimens qu'en avoit Cicéron.* Il auroit pû dire, *que Cicéron en avoit*, sans que son discours en eut été moins embarrassé, mais ce tour lui a paru plus agréable, ou peut-être, lui est tombé de la plume sans qu'il s'en soit apperçu lui-même.

2. En second lieu, rien n'est plus propre à dégager le discours que des transpositions faites à propos, comme l'éprouvera infailliblement tout Ecrivain qui a du goût pour la netteté du stile & qui se trouve chargé d'un Ouvrage de longue haleine. De là vient, dit † un fameux Orateur, *que le Prince de Condé valoit seul à la France des armées entières : que devant lui les forces ennemies les plus redoutables s'affoiblissoient visiblement par la terreur de son nom : que sous lui nos plus foibles troupes devenoient intrepides & invincibles : que par lui nos frontières étoient à couvert & nos Provinces en sûreté : que sous lui se formoient & s'élevoient ces soldats aguerris, ces Officiers expérimentez, ces Braves dans tous les ordres de*

* Pag. 367.

† Le P. Bourdaloue, dans l'Oraison funebre du Prince de Condé.

de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eû ce Prince pour Maître & pour Chef. Qui ne voit que cette dernière periode auroit été fort languissante & embarrassée si l'Orateur eut suivi l'ordre naturel, comme il avoit fait jusque-là, & qu'il eut dit, que ces soldats aguerris, ces Officiers experimentez, ces Braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalez dans nos dernières guerres, & qui n'ont acquis tant d'honneur au nom François que parce qu'ils avoient eû ce Prince pour Maître & pour Chef, se formoient & s'élevoient sous lui?

Voici un autre exemple où la construction naturelle est tout-à-fait ridicule. C'est un Livre que cette personne qui me vint voir hier sur les six heures du soir, lorsque vous étiez avec moi dans ma Bibliotheque, m'a donné. „ Cette manière de parler, ajoute * l'Auteur de qui j'emprunte cet exemple, toute regulière qu'elle est, est ridicule: „ & il n'est pas difficile de voir qu'il est „ mieux de prendre le tour irregulier en „ disant: C'est un Livre que m'a donné cette „ personne, qui me vint voir hier sur les six „ heu-

F 7

* Mr. Andry dans ses Reflexions sur l'Usage présent de la Langue Françoisè: pag. 485. Edition de Hollandc.

» heures du soir , lorsque vous étiez avec moi
 » dans ma Bibliothèque. C'est une chose si
 » connue , poursuit ce judicieux Ecrivain,
 » que nous n'avons point d'Auteurs qui y
 » manquent : il n'est pas même jusqu'aux
 » moins exacts & aux moins soigneux de la
 » politesse qui ne prennent ce tour irregu-
 » lier , plutôt que d'embarrasser mal à pro-
 » pos une phrase. Je ne croi pas que Mr.
 de Vigneul-Marville soit d'un autre sen-
 timent.

3. Il me reste à faire voir que dans des Discours d'un stile vif & soutenu les transpositions ont une grace toute particuliere. Nos plus célèbres Ecrivains m'en fourniront des preuves que je ne pense pas que nôtre Critique ose contredire. Je tirerai la première des Oeuvres de Mr. de S. Evremont , cet Auteur célèbre qui a donné à ses expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison , comme très-bien * remarqué Mr. de Vigneul-Marville. *F'estime le Precepteur de Neron , † dit-il , l'Amant d'Agrippine , un ambitieux qui prétendoit à l'Empire : du Philosophe & de l'Ecrivain , je n'en fais pas grand cas. Il auroit pû dire , je ne fais pas grand*

* Pag. 335.

† Jugement sur Seneque , Plutarque & Petrone , p. 237. Tom. I.

grand cas du Philosophe & de l'Ecrivain.
 Mais outre que le tour irrégulier est plus
 vif & plus harmonieux, Mr. de S. Evre-
 mont trouve par là le moyen de varier son
 stile, secret si important, que quiconque
 l'ignore, ne sera jamais, quoi qu'il fasse,
 qu'un très-méchant Ecrivain.

* Un stile trop égal & toujours uniforme

En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous
 endorme.

On lit peu ces Auteurs nez pour nous ennuyer,

Qui toujours sur un ton semblent psalmodier.

Mais si Mr. de S. Evremont a droit d'em-
 ployer des transpositions dans un discours
 familier, il est tout visible qu'on doit s'en
 servir à plus forte raison dans des Discours
 Publics qui étant animez de la voix doi-
 vent être écrits d'un stile plus vif & plus
 soutenu. Aussi rien n'est plus ordinaire
 dans ces sortes de compositions que ces
 tours irreguliers.

*Ce cœur plus grand que l'Univers, dit le
 P. Bourdaloüe dans l'Oraison funebre du
 Prince de Condé, ce cœur que toute la Fran-
 ce auroit aujourd'hui droit de nous envier; ce
 cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il
 n'a voulu que nous le possedassions & que nous
 en fussions les depositaires.* Chan-

† Mr. Despreaux, dans l'Art Poétique, Chant I.

Changeant de scene, vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre & dans une vie plus tranquille, dit le même Orateur en parlant de ce grand Prince.

Cet échec, quand vous voudriez concourir avec les Dieux & sortir de l'inaction, à quoi leur toute-puissance ne supplée jamais, dit le Traducteur de Demosthene que nous avons déjà cité, cet échec, dis-je, cette revolution, nous n'aurons pas long-temps à les attendre.

† *Ce que vous desiriez tant, dit ailleurs le même Traducteur, de susciter les Olynthiens contre Philippe; ce que la voix publique vouloit ici qu'on tentât à quelque prix que ce fut, le sort lui seul l'a fait pour vous, & de la maniere qui vous convient davantage.*

*Déjà, dit un autre fameux * Orateur, fremissoit dans son camp l'ennemi confus & déconcerté, déjà prenoit l'essor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.*

Il est visible que dans tous ces endroits une construction plus régulière feroit languir le discours & lui ôteroit cette douce harmonie qui plaît si fort à l'oreille dans une Action publique.

Mais

* M. Tourreil, *Philippiques de Demosthene*, pag. 35.

† Pag. 65.

* Mr. Fléchier, Evêque de Nismes, dans l'*Oraison funebre de Mr. de Turenne*.

Mais puisque Mr. de Vigneul-Marville † semble estimer les Regles du P. Bouhours, je ne faurois mieux faire que de confirmer ce que je viens de dire par une remarque judicieuse que ce fameux Grammairien a faite sur les transpositions qui ont bonne grace en certaines rencontres. *Il y a, selon * ce Grammairien, des tours irreguliers qui sont elegans.* „ Les exemples, ajoute-t-il, feront entendre ce que je veux dire. „ Mr. de Maucroix dit dans la seconde „ Homelie de Saint Jean Chrysostome au „ Peuple d'Antioche. *Ce lieu qui nous a „ donné la naissance, nous l'évitons comme „ une embuche :* & Mr. Patru dit dans le „ Plaidoyer pour Madame de Guenegaud: „ *Cependant cette Souveraine, les nouvelles „ constitutions la dégradent ; toute son au- „ torité est aneantie, & pour toute marque „ de sa dignité, on ne lui laisse que des „ reverences. La Supérieure ne fait rien qu'on „ ne condamne, ses plus innocentes actions, „ on les noircit.*

„ Il semble, continuë le P. Bouhours, „ qu'il faudroit dire regulièrement, *nous „ évitons comme une embuche ce lieu qui „ nous a donné la naissance. Cependant les* „ non-

* *Melanges d'Histoire, &c. p. 347.*

† *Remarques nouvelles, sur la Langue François- se. Tom. I. p. 303. II. Edition de Paris. 1682.*

„ nouvelles constitutions dégradent cette Sou-
 „ veraine : on noircit ses plus innocentes ac-
 „ tions. On parle ainsi dans la conversation
 „ & dans un Livre tout simple ; mais dans
 „ une action publique qui est animée de la
 „ voix & qui demande une éloquence plus
 „ vive, le tour irregulier a meilleure gra-
 „ ce. C'est en ces rencontres qu'il est per-
 „ mis quelquefois aux Orateurs aussi bien
 „ qu'aux Poètes, de se dispenser des re-
 „ gles scrupuleuses de la construction or-
 „ dinaire : & on peut presque dire du Ser-
 „ mon & du Plaidoyer ce que l'Auteur de
 „ l'Art Poétique dit de l'Ode :

„ Son stile impetueux souvent marche au hazard ;
 „ Chez elle un beau desordre est un effet de l'art.

„ Mais si ces fortes d'irregularitez sont éle-
 „ gantes dans la Prose, ajoute le P. Bou-
 „ hours, elles le sont encore plus dans la
 „ Poésie qui est d'elle-même un peu impe-
 „ tueuse, & qui n'aime pas tant un Langa-
 „ getout uni. Il y en a un exemple dans
 * l'Ode à Acanthe :

„ Je jouis d'une paix profonde ;
 „ Et pour m'assurer le seul bien
 „ Que l'on doit estimer au monde,
 „ Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

* Composée par Mr. l'Abbé Regnier.

„ On

„ On diroit regulierement, je compte pour
 „ rien tout ce que je n'ai pas : mais Tout ce
 „ que je n'ai pas, je le compte pour rien, est
 „ plus poëtique & plus beau. Aussi nos ex-
 „ cellens Poëtes prennent ce tour-là dans
 „ les endroits animez :

„ Ces moissons de Lauriers, ces honneurs, ces
 conquêtes,

„ Ma main en vous servant les trouve-toutes
 prêtes.

Qu'on juge après cela, si Mr. de la Bruyère n'a pas eü raison de dire *qu'on peut en une forte d'Ecrits user de termes transpofez, & qui peignent vivement*; & si au contraire Mr. de Vigneul-Marville n'a pas eü tort de décider que *c'est une des graces de nôtre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie*. Il y a fans doute des transpositions forcées, & contraires à la douceur & à la netteté du Langage : mais il y en a aussi qui ont fort bonne grace, & qu'on ne peut proscrire sans priver nôtre Langue de cet air vif, libre & naturel qui en fait une des plus grandes beautez. C'est ce qu'avoit fort bien compris Mr. de Vaugelas, cet Auteur si judicieux dont l'autorité fera toujors d'un grand poids dans cette matière. Car après avoir condamné certaines transpositions trop rudes, il
 ajoû-

ajoute, * *Plusieurs attribuent aux vers la cause de ces transpositions, qui sont des ornemens dans la Poësie, quand elles sont faites, comme celles de Mr. de Malherbe, dont le tour des vers est incomparable; mais pour l'ordinaire elles sont des vices en prose: je dis pour l'ordinaire, parce qu'il y en a quelques-unes de fort bonne grace. Voyez comment ce sage Ecrivain fait éviter ces décisions générales & absolues, qui presque toujours sont démenties par quelques exceptions incontestables.*

XIV. REVENONS à Mr. de Vigneul-Marville, † *Personne avant Mr. de la Bruyère, dit Mr. Menage, n'avoit trouvé la force & la justesse d'expression qui se rencontrent dans son Livre. En vérité, s'écrie sur cela nôtre Censeur, Mr. Menage nous auroit fait plaisir de nous marquer les endroits du Livre de Mr. de la Bruyère où cela se trouve: en récompense on lui en montreroit au double, où cela ne se trouve point. Que ne les montrait-il donc ces endroits, sans perdre le temps en paroles inutiles? Pourquoi abuser de son loisir & de celui du Public à faire imprimer de tels Dialogues? On ne doit pas dé-*

* Dans l'article intitulé, *Arrangement des mots.* Tom. II. p. 210. Edit. de Hollande.

† *Mélanges d'histoire, &c.* p. 335.

désespérer après cela de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau & des vendeuses d'herbes. *Il pleuvra aujourd'hui, dites-vous, & moi je n'en croi rien, & je suis prêt à parier contre vous double contre simple.* Imaginez quelque chose de plus frivole, si vous voulez; il ne le sera pas davantage que cet endroit des *Mélanges d'Histoire & de Litterature*. Car que nous importe de savoir que Mr. Menage auroit fait plaisir à Mr. de Vigneul-Marville, de lui citer des endroits des *Caractères de ce siècle* où parut de la force & de la justesse d'expression, & que s'il l'eut fait Mr. de Vigneul-Marville lui en auroit montré au double où cela ne se trouve point? Après ce beau Dialogue, en sommes-nous plus savans, & plus capables de juger du Livre de Mr. de la Bruyère?

Mais, ajoûte Mr. de Vigneul-Marville, * *c'est bien gratuitement & sans y penser que Mr. Menage vient nous dire qu'avant Mr. de la Bruyère personne n'a trouvé la force & la justesse d'expression qu'il s' imagine dans ses Caractères. Bien auparavant cet Auteur, deux célèbres Ecrivains (sans compter les autres) ont donné à leurs expressions toute la force qu'elles pouvoient souffrir en gardant la Raison: Ce sont Messieurs Ni-*
cole

* Pag. 335. & 336.

cole & de S. Evremont. Mr. de Vigneul-Marville a raison. La France a produit plusieurs excellens Ecrivains qui ont leur merite auffi bien que Mr. de la Bruyère. Mrs. Nicole & de S. Evremont font de ce nombre, tout le monde en convient. Mr. de Vigneul-Marville qui avance tant de choses fans les prouver, a bien fait de s'en dispenser en cette occasion. Et c'est fans doute une trop grande hardiesse à Mr. Menage de préférer Mr. de la Bruyère à tant de fameux Ecrivains qui ont paru dans ce dernier siècle. Ces fortes de comparaisons sont toujourns odieuses & temeraires. Mais, à mon avis, ce n'est pas tant à Mr. Menage qu'il faudroit s'en prendre qu'aux Compilateurs de ses Conversations. Car où est l'homme à qui il n'échappe, dans une conversation libre, des pensées outrées qu'il n'auroit garde de soutenir dans un Ouvrage public?

XV. Mr. Menage, continué * nôtre Critique, ajoute que Mr. de la Bruyère dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire, Mr. de la Bruyère affectant d'entasser paroles sur paroles, & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit
que

* Pag. 336.

que la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Cette pensée est si claire qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où. Cependant voyons quels tours & quels détours Mr. de la Bruyère prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. „ Un Comique, * dit-il, outre sur la scène ses personnages: un Poète charge ses descriptions: un Peintre qui fait d'après nature, force & exagère une passion, un contraste, des attitudes: & Celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original: de même la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Outre que tout ce discours sent fort son galimathias: qui, je vous prie, après cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit Mr. Menage) que Mr. de la Bruyère dit en un mot ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six?

Voilà ce que Mr. de Vigneul-Marville trouve à censurer dans cette réflexion de Mr. de la Bruyère, que la Pruderie est une imitation de la Sagesse. Ce sont, comme vous voyez,

* Chap. III. intitulé, DES FEMMES.

voyez, autant d'arrêts définitifs, indépendants de toute raison. Mais que faire ? Chacun a sa méthode. Celle de nôtre Critique n'est pas de prouver ce qu'il avance. Il pourroit pourtant avoir raison dans le fonds. Voyons ce qui en est.

Mr. de la Bruyère veut nous faire voir comment la Pruderie est une imitation de la Sagesse, & il employe pour cela plusieurs comparaisons. Sa pensée étoit assez claire sans toutes ces comparaisons, replique Mr. de Vigneul-Marville. Mais ce Critique se trompe. Car sans ces comparaisons la pensée de Mr. de la Bruyère auroit été fort imparfaite. Il ne suffit pas de dire que la Pruderie imite la Sagesse si l'on ne fait sentir comment & jusqu'à quel point elle le fait. La plupart des vertus consistent en un certain milieu dont les deux extrémités sont également dangereuses. Demeurez en deçà, ou passez au delà des justes bornes, vous voilà hors du bon chemin. Et rien n'est plus facile que de s'y méprendre. On le voit tous les jours. L'Avaro croit être bon menager, & le Prodigue qui le traite de fou, croit être le seul qui sache faire un bon usage des richesses. Les Lâches donnent à leur foiblesse le beau nom de Prudence, & les Teméraires pensent être de vrais Braves. Tous ces

ces gens-là ignorent les justes bornes des vertus qu'ils croyent pratiquer. Ils vont au delà du but, ou demeurent en deçà, faute de connoître ce juste milieu dont les deux extrémités sont également vicieuses. Et par conséquent, lorsqu'on veut faire voir l'imperfection d'un de ces Vices, il faut marquer comment & jusqu'à quel point il imite une certaine Vertu. Car de dire en général que c'est une imitation d'une telle Vertu, c'est en donner une idée qui peut tout aussi bien convenir à un autre Vice qui lui est directement opposé. L'Avarice, par exemple, est une imitation de la Frugalité, mais qui dans le fonds en est autant éloignée que la Prodigalité même. Mr. de la Bruyère avoit l'esprit trop juste pour faire de pareilles définitions. Il nous veut apprendre que la Prudence est une imitation de la Sagesse; mais il a soin de marquer en quoi consiste cette imitation. Ce qu'il fait par un parallèle ingénieux qui amusant agréablement l'Esprit, fait voir nettement, que c'est une imitation outrée qui passe les bornes de la Raison. *Un Comique outre sur la scène ses personnages : Un Poète charge ses descriptions, &c..... de même la Prudence est une imitation de la Sagesse. Qu'y a-t-il là d'obscur, & qui sente le galimathias? La Prudence*

derie imite mal la Sagesse, en portant les choses dans l'excès, comme un Comique qui outre ses personnages, comme un Poète qui charge ses descriptions, comme un Peintre qui travaillant d'après nature, force & exagere les passions & les attitudes qu'il tâche de représenter, ou qui voulant copier un tableau, en grossit les figures. Nôtre Critique ne trouve aucune justesse en tout cela. Je ne saurois qu'y faire. Mais il me semble que des Comparaisons sont justes, lorsque les choses comparées conviennent dans le point sur lequel roule la comparaison; ce qu'on ne peut trouver à dire dans ce Parallele. Car le Comique, le Poète, le Peintre y conviennent tous en ceci, qu'ils vont au delà de certaines bornes qu'ils ne devroient pas passer, aussi bien que la Pruderie qui va au delà des bornes de la Sagesse en prétendant l'imiter.

Une autre chose que Mr. de Vigneul-Marville trouve à redire dans ce Parallele, c'est qu'on y employe trop de paroles, d'où il conclut que Mr. Menage a tort de dire, que *Mr. de la Bruyère dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.* Mais cette conclusion est un peu trop précipitée, ne lui en déplaise. Car de ce qu'un Auteur seroit un peu plus diffus qu'à son

son ordinaire dans un certain endroit de son Livre, il ne s'ensuivroit nullement qu'il le fut partout ailleurs. Et où en seroient les meilleurs Ecrivains, Mr. de Vigneul-Marville lui-même, si cette manière de raisonner étoit reçue? Virgile est obscur dans un tel endroit, Donc c'est un méchant Ecrivain qui ne s'entend pas lui-même. Il y a dans Ciceron une période embarrassée & d'une longueur accablante, Donc Ciceron ne fait pas écrire. Mr. de Vigneul-Marville raisonne mal dans un tel endroit de son Livre, il conclut du particulier au général, Donc c'est un méchant Logicien qui parle au hazard & sans réflexion. Qui ne voit que toutes ces conclusions sont impertinentes, & que nôtre Censeur auroit droit de se plaindre de la dernière? Qu'il fasse donc aux autres la même justice qu'il exige pour lui-même. Bien plus: non seulement, ce Critique a tort de conclurre d'un seul passage des *Caractères de ce siècle*, que l'Auteur de ce Livre affecte ordinairement d'entasser paroles sur paroles sans nécessité; mais ce passage même qu'il cite pour le prouver, est, à mon avis, très-mal choisi. Mr. de Vigneul-Marville pourroit peut-être dire, que l'Auteur parle trop en cet endroit, qu'il y entasse quatre comparaisons sans

nécessité, puisqu'une ou deux auroient pû suffire. Mais la question n'est pas de savoir si Mr. de la Bruyère parle trop, mais s'il dit en peu de mots ce qu'il veut dire, & si l'on pourroit le dire aussi nettement en moins de paroles. Ce sont deux choses fort différentes. On peut être concis & grand parleur en même temps, sur tout en écrivant; car dans la conversation grand parleur & diseur de rien ne signifient ordinairement qu'une seule & même chose.

XVI. MAIS après tant de fausses attaques, en voici une enfin qui peut-être portera coup. C'est la critique de quelques expressions que Mr. de la Bruyère a employé dans le passage que nous venons d'examiner, & qui ne paroissent pas Françaises à Mr. de Vigneul-Marville. Il y en a quatre, savoir, (1) *un Peintre qui fait d'après nature*, pour dire *qui travaille, qui peint d'après nature*: (2) *forcer une passion, un contraste, des attitudes*, expressions barbares en langage de peinture, si l'on en croit nôtre Censeur: (3) le terme de *volume* appliqué aux figures d'un Tableau, quoi qu'il ne se dise, selon Mr. de Vigneul-Marville, que des choses qui se mesurent & se pesent: & (4) enfin les *pièces d'un tableau*, au lieu de dire les figures d'un tableau, le mot de *pièces* étant réservé

pour

pour le blazon, comme Mr. de la Bruyère le fait ou ne le fait pas, ajoute poliment notre Critique.

Je ne fais si l'on ne pourroit point douter de la solidité de quelques-unes de ces décisions: mais je suis fort tenté de ne pas disputer cette petite victoire à Mr. de Vigneul-Marville, quand ce ne seroit que pour l'encourager à nous faire part d'une plus ample Critique des *Caractères de ce siècle*. Car afin que vous le fachiez, tout ce que vous avez vû jusqu'ici, n'est que le prélude d'un combat à toute outrance. Mr. de Vigneul-Marville avoit composé un plus gros Ouvrage † qu'il a supprimé après avoir appris la mort de Mr. de la Bruyère. Ce n'est ici qu'un petit échantillon par où l'on pourra juger de toute la pièce. Mais si j'accorde à Mr. de Vigneul-Marville qu'il a eû raison de censurer ces quatre expressions dans le Livre de Mr. de la Bruyère, c'est à condition qu'il n'abusera pas de ce petit avantage, comme s'il lui donnoit droit de conclurre que Mr. de la Bruyère ne fait pas écrire en François,

* qu'il n'a point de stile formé, qu'il écrit au hazard; & que la plupart de ses expressions

G 3

sonz

† Pag. 345.

* Melanges d'Histoire, &c. p. 336.

a Pag. 339.

sont forcées, impropres & peu naturelles.
 Ce seroit imiter ces Critiques dont parle
 Madame Des-Houlières qui pour un mot
 bien ou mal placé approuvent ou con-
 damnent tout un Ouvrage.

Quelques faux brillans bien placez,

Toute la pièce est admirable:

Un mot leur déplaît, c'est assez,

Toute la pièce est détestable.

Je croi Mr. de Vigneul-Marville trop
 raisonnable pour donner dans cet excès. Il
 fait qu'Homere s'endort quelquefois &
 qu'on trouve des fautes dans les plus ex-
 cellens Ecrivains. Il est Auteur lui-mé-
 me, & par conséquent sujet à se mépren-
 dre aussi bien que Pindare, Virgile, Ho-
 race, & tous les plus fameux Ecrivains
 Anciens & Modernes.

Du reste, quoi que je ne veuille pas dis-
 puter à Mr. de Vigneul-Marville la gloire
 d'avoir censuré avec raison les expressions
 qu'on vient de voir, celle-ci sur tout, *un*
Peintre qui fait d'après nature, je suis obligé
 d'avertir le Public, que ce Censeur ne
 donnant pour preuve de la solidité de cet-
 te censure, que sa propre autorité, & la
 connoissance qu'il prétend avoir du Lan-
 gage des Peintres, on fera bien de ne s'y
 fier

fier que sous bonne caution : puisqu'on trouve, dans le Livre même de Mr. de Vigneul-Marville, des expressions tirées de la Peinture qui peuvent faire douter qu'il entende aussi bien les termes de cet Art, qu'il semble se le persuader, comme quand il dit, * que Mr. de la Bruyère *travaille plus en détrempe qu'à l'huile.* On dit, *peindre en huile*, j'en suis sûr ; & je puis le prouver par des autoritez incontestables : mais je doute qu'on puisse dire, *peindre à l'huile.* Je m'en rapporte aux Experts.

XVII. JE ne sai pourquoi j'ai crû si légèrement que Mr. de Vigneul-Marville useroit modérément du petit avantage que je viens de lui céder. Bien loin de là, ce Critique en est devenu si fier qu'il commence à s'oublier lui-même, tant c'est une chose difficile de se moderer dans la victoire. *Ce ne seroit jamais fait*, † dit-il, *si l'on vouloit critiquer toutes les expressions forcées, impropres, & peu naturelles qu'on veut faire passer pour des beautés & des raffinemens de Langage.* Voilà de terribles menaces, mais qui par bonheur pour Mr. de la Bruyère ne seront pas mises en execution. Mr. de Vigneul-Marville veut lui

G 4 épar-

* Pag. 340.

† Pag. 339.

épargner la honte d'une entière défaite. Il se contentera de lui porter deux ou trois coups pour faire voir au Monde ce qu'il feroit capable de faire s'il vouloit déployer toutes ses forces contre lui. Il semble pourtant, qu'à en juger par ces deux ou trois attaques, que ce Critique n'est pas dans le fonds si redoutable qu'il voudroit le faire accroire. Vous en jugerez.

1. *Est-ce parler naturellement, & proprement, dit-il d'abord, comme le souhaite Mr. de la Bruyère en plusieurs endroits de son Livre de dire, * que la véritable grandeur se laisse toucher & manier. Cela en bon François & selon la raison, poursuit nôtre Critique, ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent.* Je connois pourtant un habile homme qui se mêle de faire des Livres, & qui croit entendre les regles & les beautés de la Langue Française, qui se sert du terme de *manier* en parlant de choses qui ne sont pas corporelles. Et cet homme (qui le croiroit?) est Mr. de Vigneul-Marville lui-même qui s'en sert ainsi deux fois, & cela dans le même Ouvrage où il censure si fierement Mr. de la Bruyère pour l'avoir employé une seule fois, *risum teneatis amici.* Un *homme*, dit Mr. de Vigneul-Marville

page

page 251. de ses *Mélanges*, un homme a composé un *Sermon*, un *Plaidoyer*, ou une *Harangue* avec bien du soin. Il en a MANIÉ, tourné, ajencé les pensées. Si ce rigide Censeur croit qu'on ne peut manier que des choses corporelles, comment a-t-il pu manier des pensées? Qu'il nous explique cette énigme. Les bons *Ecrivains*, dit-il * ailleurs, s'approchent du style *Laconique* qui n'est pas moins difficile à MANIER.

2. Passons à la seconde remarque. Dit-on en bons termes, jeter de la profondeur dans ces *Ecrits*? Mr. de la Bruyère le dit † page 45. Mais le *Bon Sens* & l'*Usage* ne le disent point. Après cela, il n'y a plus rien à dire. Le moyen de résister à des décisions si formelles! Mais pourtant d'où vient que Mr. de la Bruyère n'auroit pu se servir de cette expression, puisque Mr. de S. Evremont, qui, comme dit très-bien notre Critique, revêt ses pensées qui sont nobles, d'expressions hardies, mais toujours justes, toujours propres à son sujet, n'a pas fait difficulté de dire: * Lorsque le choix du sujet dépend de l'Orateur, il le doit rendre susceptible de force & d'ornement. Il doit

G 5 jet-

* Page 139. de ses *Mélanges*.

† Ch. I. DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

* *Oeuvres mêlées. De l'Eloquence*, p. 293. Tom. I. Edition de Hollande.

154 DÉFENSE DE MR.
jetter de l'ordre dans son dessein, & de la liaison dans ses pensées. Pourquoi ne pourroit-on pas jeter de la profondeur dans un Écrit, aussi bien que de l'ordre dans un dessein & de la liaison dans ses pensées ? Autre énigme que nôtre Critique est prié d'expliquer, si tel est son bon plaisir.

3. Il ajoute une troisième remarque qu'il exprime en ces termes : *dire comme Mr. de la Bruyère, pag. 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret, * qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens; N'est-ce pas là outrer ses expressions ? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit: Ils ne remuent pas les levres, & on les entend : on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Ce seroit ici le lieu de parler de l'usage qu'on doit faire des *termes figurez*. Je dirois volontiers à cet égard ce que Mr. de Fontenelle a dit quelque part du stile sublime, *qu'il n'y faudroit donner qu'à son corps défendant*. Il est pourtant certain que les termes figurez trouvent fort bien leur place en quelques rencontres. Mais sans prétendre traiter cette matière à fonds il me semble qu'on peut s'en servir pour deux raisons. L'une, lorsqu'on manque de termes propres pour exprimer
ce

ce qu'on veut dire, ce qui arrive fort souvent, & dont il ne faut pas tant attribuer la cause à la pauvreté des Langues, qu'à l'ignorance des hommes qui ne connoissant pas les choses en elles-mêmes, n'en peuvent parler que par voye de comparaison. L'autre raison pourquoi l'on peut employer des termes figurez dans le discours, c'est pour divertir l'Esprit en lui représentant par des images corporelles ce qu'on lui a déjà expliqué ou qu'on lui explique immédiatement après en termes propres, & qui peignent la chose telle qu'elle est en elle-même. Car en ce cas-là, les expressions figurées n'ayant rien d'obscur amusent agréablement l'Esprit, en lui traçant d'une manière sensible ce qu'une expression propre lui fait comprendre avec une entière exactitude. Et c'est là, si je ne me trompe, le seul usage qu'on devroit faire des termes figurez, lorsqu'on n'est pas obligé à s'en servir par une nécessité indispensable. C'est comme une débauche d'esprit qui ne peut que plaire, lorsqu'elle vient à propos, mais qui sans cela choque, déplaît, & embarrasse infailliblement.

Je laisse à d'autres le soin d'appliquer ceci à l'endroit des *Caractères* qui n'a pû échapper à la censure de Mr. de Vigneul-

156 D E F E N S E D E M R.
Marville. Ce font des choses de goût & de sentiment, qu'on ne peut gueres faire comprendre à des gens qui ne s'en apperçoivent point d'eux-mêmes.

XVIII. ENFIN, nôtre Critique ne peut souffrir que Mr. Menage doute que la manière d'écrire de Mr. de la Bruyère soit suivie. *Pourquoi non, * dit-il? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux? Neanmoins, ajoute-t-il, j'accorde à Mr. Menage que jamais personne de bon goût n'imitera le méchant stile de Mr. de la Bruyère.*

Belle conclusion, & digne de l'Exorde!

Non seulement Mr. de la Bruyère a pû avoir quelques Imitateurs, mais il en a eû effectivement un grand nombre. Mr. de Vigneul-Marville ne peut l'ignorer; tant la chose a éclatté dans la République des Lettres. Les uns ont pillé ses mots & ses expressions; les autres ses pensées; & tous se sont parez du titre de son Ouvrage, comme s'il suffisoit, pour avoir part à la gloire d'un excellent Ecrivain, de faire des Livres sous le même titre que lui. On n'a imprimé pendant quelque temps qu'Ouvrages qui portoient le nom de *Caractères*, ou quelque autre qui signifioit à
peu

peu près la même chose. *Ouvrage dans le goût des Caractères. Les différens Caractères des femmes du siècle. Caractères & Portraits Critiques sur les défauts ordinaires des hommes. Portraits sérieux & critiques. Caractères tirez de l'Ecriture sainte, & appliquez aux Mœurs de ce siècle. Caractères naturels des hommes, en forme de dialogue. Ouvrage dans le goût des Caractères. Caractères des vertus & des vices. Suite des Caractères de Theophraste & des Mœurs de ce siècle, &c.* On ne voyoit que *Caractères*. Les Boutiques des Libraires en étoient inondées. Mais, je vous prie, le Censeur de Mr. de la Bruyère pouvoit-il mieux faire valoir le mérite des *Caractères de ce siècle*, qu'en nous faisant ressouvenir de ce grand nombre d'Ouvrages qu'a produit le desir d'imiter cet excellent Original ? Quoi de plus propre à relever le mérite de Mr. de la Bruyère que tant de fades copies, la plupart méprisées du Public, & toutes si fort inférieures à leur modèle ?

Mais peut-être que Mr. de Vigneul-Marville a crû que parmi tous ces Copistes, il y en a quelques-uns qu'on peut comparer à Mr. de la Bruyère. D'où vient donc qu'il ne les a pas nommez ? Pourquoi perdre une si belle occasion de nous convaincre de l'étendue de ses lumières,

& de la solidité de son jugement? Car infailliblement, on lui auroit fait honneur de cette belle découverte; puisqu'il ne paroît pas que le Public ait encore préféré ou égalé aucun de ces Imitateurs à celui qu'ils ont taché de copier.

Un d'eux le plus hardi, mais non pas le plus sage,

a pris le titre orgueilleux, de *Theophraste moderne*: & c'est, dit-on, celui qui approche le plus de Mr. de la Bruyère. Mais s'il le suit, ce n'est qu'à la trace, & de bien loin, comme l'a montré depuis peu * un Ecrivain, qui après avoir assez bien découvert les défauts du *Theophraste moderne*, n'a pas toujours rendu justice à Mr. de la Bruyère. Ce qui soit dit, sans conséquence. Car outre qu'on a déjà † repoussé les attaques de ce nouveau Critique, je ne voudrois pas me brouiller encore avec lui après m'être attiré sur les bras un adversaire aussi redoutable que Mr. de Vigneul-Marville.

XIX. ENFIN, je vois terre, comme disoit *Diogene*. Il ne me reste plus qu'à
exa-

* Dans un Livre intitulé, *Sentimens Critiques sur les Caractères de Mr. de la Bruyère*.

† Dans un Livre intitulé, *Apologie de Mr. de la Bruyère, ou Réponse à la Critique des Caractères de Theophraste*.

examiner quelques réflexions de nôtre Critique sur les personnes qui ont approuvé le Livre de Mr. de la Bruyère. *Si ce ne sont pas des Esprits superficiels*, dit-il * d'abord, *je puis bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou des personnes qui se trouvent dans l'obligation de louer Mr. de la Bruyère.* Je vous laisse à penser, après ce que nous venons de voir, s'il lui sied bien de parler ainsi.

Il nomme ensuite quelques-uns de ces Approbateurs, dont il tache de diminuer l'autorité.

XX. LE premier est le P. Bonhours, qui, † dit-il, *a élevé Mr. de la Bruyère jusqu'aux nuës, le rangeant entre les Auteurs célèbres qui ont fourni à son Recueil de Pensées choisies.* Cela, ajoûte-t-il, *s'est fait, je croi, autant par politique qu'autrement.* Il le croit, à la bonne heure; mais que nous importe de sçavoir ce qu'il croit, s'il ne nous apprend le fondement de sa croyance? Un autre n'a qu'à faire imprimer qu'il croit le contraire; & les voilà à deux de jeu, lui & Mr. de Vigneul-Marville, tout aussi avancez l'un que l'autre. Et qui des deux croirons-nous après cela? *Mais*
à tout

* Pag. 346.

† Pag. 347.

à tout prendre , continué nôtre Censeur, toujours sur le ton d'un homme qui veut en être crû sur sa parole , je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loué absolument Mr. de la Bruyère , & sans restriction mentale. Il est trop habile J'esuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. Voilà ce qu'on appelle , offenser les gens sans raison & sans aucune nécessité. D'ailleurs, ajoute-t-il , si Mr. de la Bruyère est un excellent Ecrivain , il faut dire que toutes les regles du P. Bouhours sont fausses ; ce que ce Père ne croit pas , ni moi non plus. Si ce n'est là perdre impunément de l'encre & du papier, qu'on me dise ce que ce peut être ; car pour moi je n'y vois autre chose que des paroles qui ne signifient rien. Quelles sont donc ces Régles que Mr. de la Bruyère a violées ? Sont-ce toutes les Régles du P. Bouhours, ou quelques-unes seulement ? Et puis, ces Régles sont-elles fondées sur un usage incontestable, ou sur l'autorité de celui qui les a publiées ? Peut-on condamner un homme sans instruire son procès ? Et le moyen d'instruire un Procès sans en voir les pièces ? Mr. de Vigneul-Marville néglige un peu trop les formes, pour un homme qui a étudié en Droit Civil.

D'ailleurs , à voir la manière dont il
parle

parle de l'estime que le P. Bouhours a fait paroître publiquement pour le Livre de Mr. de la Bruyère, ne diroit-on pas que le P. Bouhours ne l'a loué qu'en termes vagues, & sans donner aucune raison de son estime? C'est pourtant tout le contraire. Car non content de dire que Mr. de la Bruyère pense d'une manière solide & agréable, il tire des *Caractères de ce siècle*, des pensées qui sont effectivement pleines de solidité, d'agrément, & de délicatesse. Par exemple, après avoir dit * que la pensée d'un Ancien sur l'avantage qu'ont les Grands de faire du bien aux Petits, lui semble très-belle & très-noble, il ajoute : *Un Auteur Moderne, c'est à dire Mr. de la Bruyère, tourne agréablement la même pensée en Satire* : „ Les „ Grands se piquent, dit-il, d'ouvrir une „ allée dans une forêt, de soutenir des „ terres par de longues murailles, de do- „ rer des plat-fonds, de faire venir dix „ pouces d'eau, de meubler une orange- „ rie : mais de rendre un cœur content, „ de combler une ame de joye, de préve- „ nir d'extrêmes besoins, ou d'y reme- „ dier, leur curiosité ne s'étend pas jus- „ ques-là. Mr. de Vigneul-Marville croyoit-il cet endroit mal pensé & plus mal

* *Pensées ingénieuses*, p. 194. Edit. de Holl.

mal exprimé? Pourquoi ne le faisoit-il pas voir en corrigeant ce qu'il y voyoit de faux, & en l'exprimant d'une manière plus fine & plus agréable? C'étoit là le vrai moyen de plaire au Public en censurant le Livre de Mr. de la Bruyère. C'est par là qu'il pouvoit donner de l'autorité à sa Critique, affoiblir le témoignage du P. Bouhours, & plaire à ses Lecteurs en les instruisant.

„ Il y a, dit ailleurs Mr. de la Bruyère,
 „ un País où les joyes sont visibles, mais
 „ fausses; & les chagrins cachez, mais
 „ réels.

„ La Vie de la Cour, dit-il encore, est
 „ un jeu sérieux, melancolique, qui ap-
 „ plique. Il faut arranger ses pièces & ses
 „ batteries; avoir un dessein, le suivre,
 „ parer celui de son adversaire, hazarder
 „ quelquefois, & jouer de caprice: &
 „ après toutes ces rêveries & toutes ces
 „ mesures on est échec, quelquefois mat,
 „ le plus fou l'emporte & le plus heureux.

Le P. Bouhours a trouvé à propos d'inferer ces deux passages dans son Recueil de *Pensées ingenieuses*; & selon lui † ces sortes de définitions ou de descriptions où l'antithèse joue un peu, ont quelque chose de bien agréable. Mr. de Vigneul-Marville est-il d'un autre avis? Croit-il que le P. Bouhours

† Pag. 217.

hours n'a pas parlé de bonne foi en cette occasion, ou qu'il a eu tort de louer ces pensées, qui, selon lui, sont fausses & grossièrement exprimées? Que ne faisoit-il donc voir ce qu'elles avoient de faux? Ou s'il ne les croit pas fausses, mais seulement assez mal tournées, pourquoi ne leur donnoit-il pas un tour plus vif & plus agréable pour nous convaincre tout d'un coup de la beauté de son Esprit, du peu d'adresse de Mr. de la Bruyère, & du mauvais goût du P. Bouhours? Mais il est encore temps d'en venir à cette épreuve. Qu'il nous fasse voir cette rare merveille, & nous le regarderons comme le *Phénix* des Ecrivains de ce siècle.

XXI. Après le P. Bouhours, nôtre Critique met en jeu Mr. l'Abbé *Fleury*, qui dans son Remercement à l'Académie Française fit l'éloge de Mr. de la Bruyère dont il prenoit la place. Ces louanges ne feroient être d'un grand poids, selon Mr. de Vigneul-Marville, *parce que l'honnêteté dont Mr. l'Abbé Fleury fait profession, l'a obligé de louer avec excès Mr. de la Bruyère, outre que l'Académie exige de ses Candidats cet encens comme une espèce de tribut qu'ils doivent à la mémoire de ceux qui leur ont frayé le chemin à l'immortalité.* C'est tout ce qu'on pourroit dire de cet

cet Eloge, si ce n'étoit qu'un amas d'épithetes vagues & générales qui ne pussent pas plutôt convenir à Mr. de la Bruyère qu'à toute autre personne. Mais si Mr. l'Abbé Fleury a prétendu peindre au naturel Mr. de la Bruyère, nous marquer ses véritables traits, & nous donner le caractère de son Esprit & de ses Ouvrages, comme on a tout sujet de le croire, Mr. de Vigneul-Marville a tort de décrier cet Eloge, sans faire voir en détail qu'il ne sauroit convenir à la personne qui en est le sujet. Ce n'est pas tant Mr. de la Bruyère qui est intéressé dans cette censure, que l'Auteur de son Panegyrique. Ce sont les Ouvrages d'un Auteur qui font son véritable éloge, & non des discours étudiés qu'on publie à sa louange lorsqu'il n'est plus. Mr. de la Bruyère avoit remporté l'estime du Public avant qu'il eut été loué par Mr. l'Abbé Fleury, ou par le * Secretaire de l'Academie, qui dans la reponse qu'il fit à cet illustre Abbé, peignit si vivement & si délicatement ce talent particulier que Mr. de la Bruyère avoit de découvrir les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes & de pénétrer dans ce qu'ils affectoient le plus de cacher aux yeux de tout le monde. Je me ferois un plai-

* Mr. l'Abbé Regnier.

plaisir de transcrire ici tout ce qu'il dit à cette occasion, si l'on ne le trouvoit au devant des dernières Editions des *Caractères de ce siècle*. Et je m'étonne que Mr. de Vigneul-Marville ait négligé d'en parler.

XXII. MAIS comment l'excuser d'avoir oublié Mr. de S. Evremont. Car ce fameux Ecrivain dont les décisions sont toujours si raisonnables, selon Mr. de Vigneul-Marville lui-même, a loué Mr. de la Bruyère, & cela par des réflexions solides sur un passage des *Caractères de ce siècle*. Voici ses termes. * *Ce seroit une faute inexcusable de passer d'une Metaphore par laquelle on auroit commencé, à une nouvelle, & d'allier ainsi des images qui n'ont nul rapport entre elles. Quand on est attentif à bien écrire, on fait continuer & soutenir la même idée.* „ Je le plains, a dit l'Auteur des *Caractères*. Je le tiens échoué. „ Il s'égare & est hors de route. Ce n'est „ pas ainsi que l'on prend le vent & que „ l'on arrive au délicieux port de la fortune. Vous voyez qu'il a eû soin de ne mêler rien d'étranger à la première image qu'il a donnée pour exprimer ce que le Riche pense quelquefois de la conduite du Philosophe. Celui-ci est représenté comme sur la mer. Le

Riche

* Tom. IV. Edit. de Hollande 1699. in 8.

Riche prévoit qu'il y échouera. Il le voit hors de route. Il juge que ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent, & qu'il n'arrivera pas au port de la fortune. Il n'y a pas là un seul terme qui ne soit allié l'un de l'autre. Il auroit fait naufrage au port, si après toutes ces expressions tirées de la navigation, il lui étoit arrivé de dire. Ce n'est pas ainsi que l'on prend le vent & que l'on bâtit sa fortune. Cette nouvelle image de bâtiment jointe à celles de marine qui précédent, auroit produit un effet désagréable ; au lieu que tout étant bien uni, le Discours en devient clair & aisé. Voilà un Eloge qui ne doit pas être suspect à nôtre Critique. Ce ne sont pas des réflexions vagues qui ne tombent sur rien : ce sont de bonnes raisons, qu'on nous fait, pour ainsi dire, toucher au doigt. Mais admirez ici, combien les jugemens des hommes sont différens. Mr. de S. Evremont regarde Mr. de la Bruyère comme un Auteur attentif à bien écrire, qui fait continuër & soutenir la même idée, ce qui est peut-être un des plus grands secrets de l'art d'écrire, & qui contribuë le plus à la netteté, à la justesse & à la beauté du stile ; & selon Mr. de Vigneul-Marville, Mr. de la Bruyère écrit au hazard & n'a point de stile formé. Quelques malicieux ont dit sur cela que,

si

si Mr. de S. Evremont *ne s'écarte jamais de la Raison*, Mr. de Vigneul-Marville n'est pas toujours si fortuné.

XXIII. LE troisiéme approbateur de Mr. de la Bruyére que nôtre Critique a jugé à propos de citer, c'est Mr. Menage, *qui a donné*, * dit-il, *un grand relief aux Caractères de Mr. de la Bruyére. Mais ce Mr. Menage disoit bien des choses sans réflexion*, ajoute Mr. de Vigneul-Marville: *ses Menagiana le témoignent assez. Il louë & blâme d'ordinaire, plutôt ce semble pour parler, & ne pas demeurer court, que pour blâmer & louer avec jugement & la balance à la main.* Sans prétendre défendre ici Mr. Menage ni ses *Menagiana*, je vous laisserai le soin de conclurre, après tout ce que je viens de dire, qui de Mr. Menage ou de Mr. de Vigneul-Marville est plus coupable du défaut de parler pour parler, & de louer & blâmer sans connoissance de cause. Mais d'où vient que nôtre Critique ne dit rien de l'Eloge que Mr. Menage a fait de la traduction des Caractères de Theophraste. *Elle est*, † dit-il, *bien belle, & bien Françoisise, & montre que son Auteur entend parfaitement le Grec. Je puis dire que j'y ai vû bien des choses que*
peut-

* Pag. 348.

† *Menagiana*, Tom. II. p. 241. Edit. de Hollande.

peut-être, faute d'attention, je n'avois pas vu dans le Grec. Voilà qui est bien exprès, & qui doit être compté pour quelque chose, venant d'un homme qui, de l'aveu de toute l'Europe, entendoit fort bien la Langue Grecque. Peut-être que Mr. de Vigneul-Marville se prépare à nous donner une nouvelle Version des Caractères de Theophraste plus exacte, & sur tout plus Françoisse que celle qu'en a fait Mr. de la Bruyère. Il ne sauroit mieux faire. Car outre qu'il rendroit par ce moyen un assez grand service à sa Patrie, en lui offrant une meilleure traduction d'un Ouvrage qui merite d'être entre les mains de tout le monde, il feroit enfin revenir le Public de ce prodigieux entêtement où il est pour *ce Mr. de la Bruyère*, s'il m'est permis de parler le langage de Mr. de Vigneul-Marville, qui aura sans doute le credit d'introduire cette belle expression parmi les honnêtes-gens où je ne croi pas qu'elle soit encore fort en usage.

XXIV. ENFIN, nôtre Critique suppose je ne sai quels défenseurs de Mr. de la Bruyère qui se retranchent sur l'estime que Mrs. de l'Academie Françoisse ont fait paroître pour sa personne & pour ses Ouvrages en le recevant dans leur Corps. A quoi Mr. de Vigneul-Marville repond,

que

que * ces Messieurs ne l'ont choisi qu'à la recommandation du Prince qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres, comme il l'avoüe lui-même dans ses Caractères, quoi qu'il déclare expressément dans son Discours à l'Academie qu'il n'a employé aucune médiation pour y être reçu que la singularité de son Livre. Mais cette recommandation du Prince & cet aveu qu'en a fait Mr. de la Bruyère, sont de pures chimères. C'est ce que nous avons † déjà montré, & avec tant d'évidence, que ce seroit perdre le temps, & abuser de la patience de ceux qui liront ce Discours, que d'y insister davantage.

Mais supposé que Mr. de la Bruyère eut été reçu dans l'Academie Françoisè, à la recommandation du Prince, pourquoi ne pourroit-on pas regarder cette faveur comme une preuve du mérite de celui qui en auroit été honoré, Il semble que l'Auteur voudroit conclurre que le Prince ne fait jamais de bons choix, & que sa faveur n'est pas plus judicieuse que celle du Peuple, comme * on a accusé injustement Mr. de la Bruyère de l'avoir pensé. Mr. Despreaux

H

a été

* Pag. 348.

† Cy dessus, pag. 43.

* Sentimens Critiques sur les Caractères de Mr. de la Bruyère, pag. 405. Edit. de Paris.

170 DE FENSE DE MR. &c.
a été admis dans l'Academie * à la recommandation du Roi, & n'y seroit apparemment jamais entré sans cela : est-ce à dire qu'il ne meritoit pas d'être reçu dans cette illustre Compagnie ? Je sai ce qu'on peut repliquer à cela ; que , *si la faveur des Princes n'exclut pas le merite , elle ne le suppose pas aussi* , comme remarque fort bien Mr. de la Bruyère.

Pour grands que soient les Rois , ils sont ce que nous sommes ,

Ils se trompent en vers comme les autres hommes.

Cela est vrai , j'en tombe d'accord. Mais il n'est pas moins certain , ce me semble , qu'on devroit faire beaucoup plus de fonds sur l'estime qu'un Prince auroit témoigné pour un Auteur généralement estimé , tel qu'est Mr. de la Bruyère , que sur les dégoûts d'un Critique chagrin qui auroit diffamé sa *Personne* sans raison , & censuré ses *Ecrits* sans les entendre , comme a fait Mr. de Vigneul-Marville , ainsi que chacun peut s'en convaincre par la lecture de ce petit Ouvrage.

F I N.

* Voyez l' Histoire de l' Academie Française. Pag. 260. Edit. de Holl. an. 1688.

T A-



T A B L E

D E S

PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans cet Ouvrage.

POURQUOI on a entrepris la Défense de
Mr. de la Bruyère , contre les accu-
sations & les objections de Mr. de Vi-
gneul-Marville. Pag. 2

PREMIERE PARTIE.

De la Personne de Mr. de
la Bruyère.

A R T I C L E I.

Que l' Auteur a pu défendre la personne de
Mr. de la Bruyère sans l'avoir jamais
connu. 3

A R T. II. Si Mr. de la Bruyère s'est vanté
de l'antiquité de sa famille. 4

Imagination ridicule de bien des gens, qui
roturiers de leur propre aveu, tandis qu'ils
sont pauvres, se croient nobles, dès qu'ils
ont fait fortune. 5

Autre folie des Gentils-hommes & des
grands Seigneurs qui veulent s'élever au des-
sus de leur condition. Ibid.

H 2

Expli-

T A B L E

<i>Explication du Caractère où Mr. de la Bruyère se représente entêté de la même foiblesse.</i>	6
<i>Rien n'est plus ordinaire aux Ecrivains Satiriques que de s'attribuer à eux-mêmes les fautes qu'ils veulent reprendre dans les autres.</i>	
<i>Exemple tiré d'Horace.</i>	8, 9, 10.
<i>En quoi consiste la véritable Noblesse, selon Mr. de la Bruyère.</i>	11
<i>Combien il est aisé de se tromper dans l'explication des anciens Auteurs, puisqu'on n'entend pas bien souvent les Auteurs modernes.</i>	13
<i>Pourquoi l'on n'entend pas toujours un Auteur.</i>	15
<i>Si l'on peut juger d'un Auteur par ce qui s'en dit en conversation.</i>	16
ART. III. <i>Si Mr. de la Bruyère peut être justement taxé de misanthropie, parce qu'il s'ennuyoit à l'Opera.</i>	18
<i>Figures de Rhetorique de nul usage avant les raisons.</i>	19
<i>Si l'on peut employer des figures de Rhetorique après avoir donné de bonnes raisons.</i>	20
<i>On ne doit pas entretenir le Public de ses degouts sans les justifier par des raisons.</i>	20, 21
<i>On peut blamer l'Opera sans choquer le Prince qui en a fait la dépense.</i>	22
<i>Malgré les grandes dépenses qu'on fait pour un Opera, les Spectateurs peuvent le trouver languissant, & pourquoi.</i>	22, 23
<i>Ce que Mr. Despreaux pense de l'Opera.</i>	24
	Ce

DES MATIERES.

- Ce qu'en dit Mr. de S. Evremont, conforme à ce qu'en a dit Mr. de la Bruyère.* 26, 27
- ART. IV. *Si Mr. de la Bruyère s'est comparé sans façon au sage Socrate.* 29
S'il peut lui être comparé. 31
- ART. V. *Si Mr. de la Bruyère a voulu faire son Portrait en faisant celui d'un Philosophe accessible, doux, affable, officieux, &c.* 33
- ART. VI. *Si Mr. de la Bruyère n'a pas été fort à son aise dans ce Monde, il n'en est que plus digne d'estime.* 36
Ce que c'est qu'un Auteur forcé. 37
La plupart des Auteurs des Livres terminez en ana sont des Auteurs forcez, ou du moins peu sensez. 38, 39
- ART. VII. *Si Mr. de la Bruyère a été reçu dans l'Academie Françoisé à la recommandation du Prince.* 41
Si une place dans l'Academie peut être donnée sous le titre de recompense. 45
- ART. VIII. *Si Mr. de la Bruyère a voulu faire son Portrait en nous parlant d'un Philosophe qui se croit en droit de mépriser ceux qui décrient ses Ouvrages.* 48
En quel sens cela peut être appliqué à Mr. de la Bruyère. 49
Mépriser de vaines censures, fierté louable. Ibid.

T A B L E

SECONDE PARTIE.

Du Livre de Mr. de la Bruyère, *intitulé*, les Caractères de ce siècle.

A R T. I.

L' *Autorité d'un Censeur, destituée de preuves, n'est d'aucun poids.* 51
Les Savans ont tort d'étaler leurs sentimens au Public, sans en donner des preuves. 52
Mr. Dacier repris de ce défaut par le P. Tarteron. Ibid.
Mr. de Vigneul-Marville coupable de la même faute dans la censure qu'il fait du Voyage du Monde de Descartes. 53
Critique destituée de preuves, facile à faire, & plus facile à détruire. 54
Telle est la censure que Mr. de Vigneul-Marville a fait des Caractères de ce siècle. 57

A R T. II. *Quel est le sens de cette pensée du Livre de Mr. de la Bruyère, si on ne goûte point ces Caractères, je m'en étonne : si on les goute, je m'en étonne de même.* 58, 59
Sic'est uniquement à l'inclination que les hommes ont à la medisance qu'on peut attribuer la succès des Livres Satiriques. 61
D'où

DES MATIERES.

D'où vient l'estime qu'on a fait & qu'on fait encore du Catholicon d'Espagne. 64

Pourquoi bien des Libelles composés contre le Cardinal Mazarin & durant la dernière guerre, finie en 1697. sont tombez dans l'oubli. 65

En quel cas on peut dire que l'estime générale qu'on fait d'une Satire, ne vient que de la malignité des hommes. 66

Que l'approbation que les Caractères de ce siècle ont dans le monde, ne peut pas être attribuée à cette malignité, pour plusieurs raisons. 67

ART. III. *Des Portraits repandus dans le Livre de Mr. de la Bruyère. Ce qu'en pense Mr. de Vigneul-Marville.* 71

Digression sur la quantité de méchans Livres qui se font tous les jours à Paris & ailleurs. Quelle est la cause de ce désordre. 77. & suiv.

ART. IV. *La plupart des Portraits qu'on trouve dans le Livre de Mr. de la Bruyère ne conviennent à personne en particulier. Si l'on peut les condamner à cause de cela.* 80

On n'a aucun droit de dire que ces Portraits représentent certaines personnes, lorsqu'ils ne les designent pas par des traits qui leur conviennent uniquement. Ce que dit sur cela Mr. l'Abbé de Villiers. 83

T A B L E

- On ne peut blâmer ces sortes de Portraits sans blâmer Theophraste, & Moliere.* 86
- ART. V.** *Si l'on peut condamner les Portraits de Mr. de la Bruyère par la raison qu'ils sont trop chargez.* Ibid.
- ART. VI.** *Mr. de la Bruyère accusé injustement d'avoir nié avec détestation d'avoir eu qui que ce soit en veüe dans ses Caractères.* 88
- ART. VII.** *Qu'il y a dans le Livre de Mr. de la Bruyère des Caractères personnels, qui conviennent à certaines personnes.* 91
- Mr. de la Bruyère rend justice au merite des personnes qu'il a voulu peindre.* 92
- On le voit par le Portrait, qu'il a fait de Mr. de Santeuil, Chanoine de S. Victor, excellent Poëte Latin.* 93, 94
- Et par celui qu'il nous a donné de Mr. de la Fontaine.* 95
- Ce que Mr. de la Fontaine a eu de commun avec Virgile.* 96
- Pour bien peindre les hommes, il en faut dire du bien & du mal.* 97
- Ce qui distingue l'Histoire d'avec le Panegyrique.* Ibid.
- Si Menalque dont il est parlé dans les Caractères de ce siècle, est le feu Comte de Brancas; qui doit être accusé de l'avoir deshonoré, Mr. Menage ou Mr. de la Bruyère.* 101
- ART.**

DES MATIERES.

ART. VIII. *S'il y a quantité de choses hors d'œuvre dans les Caractères de ce siècle.* 104

Il n'est pas facile de le décider. 105

Si Mr. de la Bruyère s'est engagé à n'insérer dans son Livre que ce qui peut distinguer nôtre siècle des autres siècles. Ibid.

Peindre un siècle par des choses qui ne conviennent à aucun autre siècle, dessein chimerique. 106

ART. IX. *Qu'il n'est pas fort aisé de comprendre que l'Esprit de discernement est très-rare.* 110

On le prouve par le raisonnement même que fait Mr. de Vigneul-Marville pour montrer, que l'Esprit de discernement n'est pas fort rare. 111

ART. X. *Si Mr. de la Bruyère s'est contredit dans la première réflexion des Caractères de ce siècle.* 113

Si la science des Mœurs a été entièrement épuisée par les Anciens. 115

ART. XI. *Ce que c'est que stile.* 117

Il y a peut-être autant de stiles que d'Ecrivains. Ibid.

Le même Ecrivain n'a pas toujours le même stile. 118

Ce qui contribuë le plus à la difference du stile, c'est le different usage des particules destinées à lier le discours. 119

Re-

T A B L E

<i>Reflexion curieuse qu'a fait sur cela un Philoſophe Anglois.</i>	120
<i>Ce que c'eſt que n'avoir point de ſtile.</i>	121
ART. XII. <i>Que Mr. de Vigneul-Marville écrit trop mal pour pouvoir juger definitivement que Mr. de la Bruyère n'écrit pas bien.</i>	122
ART. XIII. <i>Si la Langue Françoisé a banni entierement les tranſpoſitions de la Proſe, & ne les reçoit que par néceſſité dans la Poëſie.</i>	127. & ſuiv.
1. <i>Il y a des tranſpoſitions, autorifées par l'uſage.</i>	130
2. <i>Il y a des tranſpoſitions très-propres à dégager le diſcours, & qui par cela même ſont néceſſaires.</i>	132
3. <i>Les Tranſpoſitions ont bonne grace dans des Diſcours d'un ſtile viſ. & ſur tout lorsqu'ils doivent être recitez.</i>	134
<i>Tranſpoſitions quelqueſois très-élegantes tant en Proſe qu'en Vers, ſelon le P. Bouhours.</i>	137
<i>Il y a des tranſpoſitions qui ont fort bonne grace, ſelon Mr. de Vaugelas.</i>	140
ART. XIV. <i>Pourquoi l'on ne doit pas deſeſperer de voir mettre au jour les Entretiens des Porteurs d'eau ou des Vendeuſes d'herbes.</i>	141
<i>Si Mr. Menage ou les compilateurs du Menagiana ont bien fait de décider que perſonne</i>	ſomme

DES MATIÈRES.

- sonne n'avoit encore eû tant de justesse dans l'expression que Mr. de la Bruyère. 142
- ART. XV.** Si c'est bien définir la Prudence que de dire qu'elle est une imitation de la Sagesse. 143
- Que les comparaisons dont se sert Mr. de la Bruyère pour éclaircir cette proposition, ne sont ni obscures, ni inutiles. 144
- Si Mr. de la Bruyère est trop diffus en un endroit de son Livre, ce n'est pas à dire qu'il le soit par tout ailleurs. 147
- ART. XVI.** A quoi se réduit ce que Mr. de Vigneul-Marville a repris avec quelque apparence de raison dans les Caractères de ce siècle. 148
- Si Mr. de Vigneul-Marville entend les termes de Peinture. 150
- ART. XVII.** Expressions que Mr. de Vigneul-Marville censure mal à propos dans les Caractères de ce siècle. 152. & suiv.
- Du véritable usage de termes figurez. 154, 155
- ART. XVIII.** Copistes de Mr. de la Bruyère, en grand nombre. 156, 157
- Si quelqu'un d'eux peut lui être comparé. 157, 158
- ART. XIX.** Des approbateurs de Mr. de la Bruyère. 159
- ART. XX.** Le P. Bouhours a parlé de Mr. de la Bruyère comme d'un Ecrivain célèbre, s'il merite d'en être repris. 159. & suiv.
- Vras

T A B L E

- Vrai moyen de donner de l'autorité à ses censures, faire mieux que celui qu'on reprend.* 162
- A R T. XXI.** *Si l'Eloge que Mr. l'Abbé Fleury a fait de Mr. de la Bruyère, étoit mauvais, ce qu'on en pourroit conclurre.* 163
- Mr. l'Abbé Regnier, autre Panegyriste de Mr. de la Bruyère.* 164
- A R T. XXII.** *Si Mr. de Vigneul-Marville devoit oublier Mr. de S. Evremont en parlant des Approbateurs de Mr. de la Bruyère.* 165
- Eloge non suspect que Mr. de S. Evremont a fait de la manière d'écrire de Mr. de la Bruyère.* 165, 166
- A R T. XXIII.** *Mr. Menage, troisième approbateur de Mr. de la Bruyère, cité par Mr. de Vigneul-Marville, refusé par lui sans raison.* 167
- Eloge que Mr. Menage a fait de la traduction des Caractères de Theophraste.* Ibid.
- Pourquoi Mr. de Vigneul-Marville n'a rien dit de cet Eloge.* 168
- A R T. XXIV.** *Si l'on doit compter pour rien l'estime que Mrs. de l'Academie Françoisé ont fait paroître pour M. de la Bruyère en le recevant dans leur Corps.* 169
- Supposé que Mr. de la Bruyère eut été reçu dans l'Academie Françoisé à la recommandation du Prince, ce qu'on en pourroit conclurre.* Ibid.

Fin de la Table.

561038

